8
2 C
9

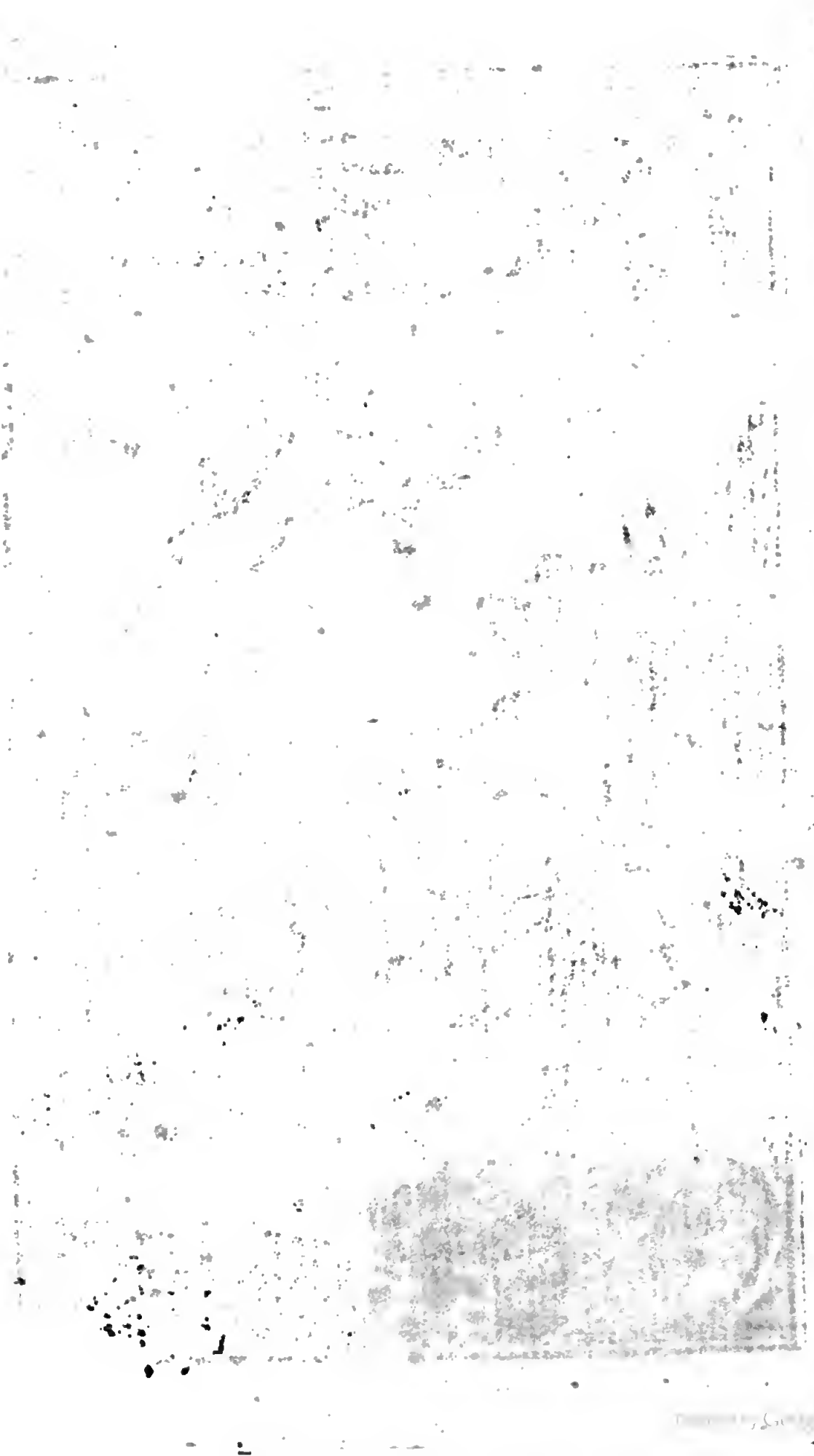
C
1968

X Bibliotheca
jori Coll. Rom.
Societ. Jesu

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
21 L
25

81.5.25.
81 G 61 C 28
27 8. 3 C 9

HISTOIRE
des
PRINCES
D'ORANGE.



HISTOIRE
DES PRINCES D'ORANGE
DE LA MAISON
DE NASSAU.

A AMSTERDAM
Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beurs-straat, prés le Dam, à la Renommée.

M. DC. LXXXXIII.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PREFACE.

LE premier Prince d'Orange de la Maiſon de Naſſau fut René, fils de Henri de Naſſau & de Claude de Châlon. On ſera ſurpris, ſans doute, de ne voir pas ici l'Hiſtoire de ce Prince. Mais dans la vûë que s'eſt propoſée l'Auteur, qui eſt de ne parler des Princes d'Orange, que par rapport à la Republique de Hollande, il ne devoit commencer que par Guillaume Premier.

Guillaume *au cornet*, *ou au court nez*, qui fut ainſi appellé, à cauſe du Cor de chaſſe, qu'il portoit dans ſes Armes, ou par-

ce que dans un combat, il eut le bout du nez emporté d'un coup d'épée, conquit la Ville d'Orange l'an 793. sur Theobard Roi Saraſin, & en fut le premier Comte, ou Prince. Les Deſcendans de Guillaume jouïrent de cette Principauté, juſqu'à Rambaud III. qui mourut ſans enfans, environ l'an 1177. Tiburge ſa Sœur qui fut ſon Heritiere porta la Principauté à Bertrand de Baux, avec lequel elle fut mariée. Du mariage de Bertrand avec Tiburge nâquit un Prince appellé Guillaume, qui commença la ſeconde Race des Princes d'Orange, laquelle ſe continua juſqu'à Raimond

mond V. qui mourut ſans enfans mâles, l'an 1393. Marie de Baux, fille de Raimond fut mariée à Jean de Châlon & lui transfera la Principauté. Guillaume VIII. nâquit du mariage de Jean de Châlon & de Marie de Baux & laiſſa Jean II. qui fut Pere de ce Philibert, qui eut le commandement de l'Armée de Charles-Quint, à la priſe de Rome, apres la mort du Duc de Bourbon, qui y fut tué. Philibert mourut ſans enfans, en 1502. & laiſſa heritier René Fils de Claude ſa Sœur, qui fut mariée à Henri de Naſſau. Ainſi René commença la quatriéme Branche & fut le pre-

mier Prince d'Orange de la Maiſon de Naſſau, comme je l'ai dit au commencement.

La Sereniſſime Maiſon de Naſſau eſt tres-ancienne, & l'une des plus illuſtres de toute l'Allemagne à cauſe du grand nombre de Heros qu'elle a produits. Il n'y a point de Genealogiſte qui ne lui donne, pour le moins, ſix ſiecles d'ancienneté. En effet, pour ne remonter que juſques-là, Otthon de Naſſau épouſa l'Heritiere de Gueldres, Alix, ou Adelaïde, Fille de Wichard III. qui mourut en 1061. Henri ſon fils appellé le Riche, laiſſa Walrame & Otthon, qui ont fait les deux principales

Branches de cette Maiſon illuſtre. La premiere vient de ce Walrame, qui fut Pere de l'Empereur Adolphe. Cette Branche eſt diviſée aujourd'hui en trois autres, qui ſont Naſſau Salbruk, Naſſau Wisbaden & Idſtein, & Naſſau Veilbourg. La ſeconde vient d'Otthon Frere de Walrame, qui épouſa Agnés Comteſſe de Solms, & elle eſt diviſée en cinq autres, ſçavoir, Naſſau Siegen, Naſſau Dillembourg, les Princes de Naſſau, Naſſau Hadamar, & Naſſau Orange.

Henri, qui étoit de cette derniere Branche, épouſa, comme je l'ai deja dit, Claude de Châ-

lon, qui aquit la Principauté d'Orange dans la Maiſon de Naſſau, dont René ſon Fils fut heritier, par le Teſtament de Philibert. René fut tué, d'un coup de mouſquet au Siege de S. Diſier, & avant que d'expirer, il appella à la ſucceſſion Guillaume I. ſon Couſin, qui eſt le premier, par où nôtre Auteur commence ſon Hiſtoire.

Guillaume I. ſuivit le Parti de Charles-Quint, & s'attacha en ſuite à Philippe II. avec une ardeur incroyable. Mais Philippe s'étant defié de lui & l'ayant extrêmement maltraité, il crût qu'il ne devoit pas balancer à ſuivre une meilleure fortune.

Si

Si bien que voyant la conjoncture favorable, pouſſé moins, toutefois, par le reſſentiment qu'il avoit contre le Roi d'Eſpagne, que par un principe de Religion, & pour la liberté des Païs-Bas, il fit deſſein de s'opoſer à la tyrannie du Duc d'Albe, que le Roi d'Eſpagne y avoit envoyé en qualité de Gouverneur. Pour cet effet, ayant ſuſcité adroitement la rebellion des peuples contre Philippe II. qui abuſoit de ſon Autorité & faiſoit exercer les dernieres violences ſur ſes Sujets, & ayant attiré la plûpart des Grands dans ſon Parti, il ſecoüa le joug d'Eſpagne; ſe garantit de la Domi-

nation tirannique du Duc d'Albe, & revint, au travers des plus grandes oppreſſions, arroſer, pour ainſi dire, ce qu'il avoit planté lui-même. Il fut reconnu par les Etats-Generaux des Provinces-Unies, comme le Chef de leur Republique: auſſi eſt-ce à ſa prudence, à ſa bravoure & à ſon zele, qu'elle doit ſa gloire & ſon établiſſement. Ce Prince, qui avoit pris pour ſa Deviſe; *Sævis tranquillus. Tranquile, au milieu des plus grandes tempêtes*, eut à eſſuïer de terribles, ſous la violence de l'une deſquelles il ſucomba enfin. Car les Eſpagnols qui crurent qu'il leur étoit permis

de

de mettre tout en uſage, pour ſe defaire d'un tel ennemi, lui firẽt courir une infinité de dangers & ſe vangerent enfin, en le faiſant aſſaſſiner. Guillaume I. mourut donc de la main d'un ſcelerat, laiſſant à la poſterité la gloire de n'avoir jamais eu de ſemblable en adreſſe, en vigilance, en liberalité, en douceur d'eſprit & en penetration. Il fut comparé à Brutus, qui mourut pour ſoûtenir la liberté de ſa Patrie: mais on l'eleva au deſſus de cet illuſtre Romain, en ce que Brutus mourut en ſe defendant, au lieu que les ennemis de Guillaume I. le redouterent ſi fort, qu'ils n'oſerent l'attaquer, que

lors

lors qu'il eſtoit ſans armes & par conſequent hors d'état de defence. C'eſt ce qui eſt exprimé, dans cette Epigramme :

Brutus & Auriacus, pro libertatis honore
Hic fraude, ille armis occidit, ergo pares.
Haud ita pro Patria, laus eſt, ſi quis cadat armis:
Plus eſt hunc armis non potuiſſe mori.

Philippe-Guillaume eſtoit l'aîne de Guillaume I. Il l'avoit eu de ſon premier mariage avec Anne, Comteſſe de Buren, car il fut marié, quatre fois, comme on le verra dans ſon Hiſtoire. Ce Prince étoit priſonnier, lors que ſon Pere mourut, & ne pût obtenir la liberté, que long-temps apres. Il avoit les inclinations grandes, nobles & guer-

rieres.

rieres. Et s'il ne s'eſt pas diſtingué par ce grand nombre d'actions heroïques, dont la vie des autres Princes d'Orange n'a été qu'un tiſſu perpetuel, on le doit attribuer uniquement au malheur de ſa deſtinée. Quelque temps apres ſa delivrance, il eſpouſa Eleonor de Bourbon, Fille de Henri de Bourbon Premier Prince de Condé, & de Charlotte Catherine de la Tremoüille ſa ſeconde fẽme. Cette Princeſſe n'eut point d'enfans.

Maurice ſon Frere, né du ſecond mariage de Guillaume I. avec la Princeſſe Anne, fille de Maurice, Electeur de Saxe, ſucceda à la Principauté d'Oran-

ge,

ge, & en même temps, à toutes les Charges de la Republique, que ſon Pere avoit poſſedées. Il n'avoit que dix-huit ans, lors que les Etats lui defererent le Gouvernement de Hollande, de Zelande & d'Utrecht, avec l'Amirauté. Comme le grand deſſein qu'il avoit étoit de ſe vanger de l'aſſaſſinat de Guillaume ſon Pere, ſur les Eſpagnols, qui vouloient bien paſſer pour en être les auteurs, il attendit avec impatience la fin de la Treve qui étoit entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, laquelle étant enfin arrivée & la Guerre ayant recommencé, il fut ſi heureux & combattit

avec

avec tant de courage, qu'on lui donna dans toute l'Europe le nom de Fleau des Eſpagnols. La paſſion dominante de ce Prince étoit la Guerre: & il y fit tant de choſes merveilleuſes, qu'il merita, à tres-juſte titre, le nom de premier Capitaine de ſon ſiecle. Il ne voulut jamais ſe marier, pour n'être pas obligé de partager, comme il diſoit ſon affection, entre une femme & ſon épée. *Trahit ſua quemque voluptas.* Ainſi ce Prince mourut ſans enfans.

Frederic-Henri ſucceda à ſon Frere Maurice. Ce Prince étoit né du quatriéme mariage de Guillaume I. avec Louïſe de

Co-

Coligni, Fille du grand Admiral, Gaſpard de Coligni. Comme il herita de la bravoure, de l'intrepidité & de toutes les autres qualitez de ſes Ancêtres, il fut élevé auſſi aux mêmes Charges de la Republique, où ils avoient eſté élevez. Il fut la terreur des Eſpagnols, qu'il battit en pluſieurs rencontres & leur fit ſouffrir de grandes pertes. Il fut marié avec Emilie de Solms, de laquelle il eut pluſieurs enfans.

Ce Prince ne fut pas plûtôt mort, que Guillaume II. ſon fils fut élevé à toutes les Dignitez qu'il poſſedoit. Il fut marié fort jeune, avec la Princeſſe Ma-

rie

rie fille de Charles I. Roi d'Angleterre. Il ſe broüilla avec les Magiſtrats d'Amſterdam & échoüa dans l'entrepriſe qu'il avoit faite de ſe rendre Maître de cette Ville. Il étoit brave & n'aimoit pas moins la guerre que le Prince Maurice, mais il ne poſſeda le Gouvernement des Provinces-Unies, que dans le temps que toute l'Europe étoit en Paix, & ainſi il fut dans l'impuiſſance de faire paroître cette bravoure, avec laquelle il eſtoit né, & qui a fait dire à un Hiſtorien, que s'il fût parvenu à l'âge de ſes Ancêtres, il les eut, peut-être, ſurpaſſez. Mais il mourut à l'âge de 24. ans, ayant

laiſſé

laiſſé enceinte la Princeſſe ſon Epouſe, qui accoucha, au bout de huit jours, de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne, qui poſſede ſeul toutes les qualitez que ſes illuſtres Ayeux ont poſſedées.

Voilà en abregé l'Hiſtoire des Heros de la Maiſon de Naſſau, que fait nôtre Auteur. Il eſt vrai, qu'à proprement parler, il ne s'étend que ſur les actions Heroïques du Roi Guillaume, ne diſant, à l'égard des autres Princes, que les choſes en gros & autant qu'il a eſté neceſſaire, pour donner une idée de la vie de ces grands hommes, dont on peut lire ailleurs l'Hiſtoire. On

ne doute pas, que quelque main habile n'écrive un jour la vie de ce grand Prince, que Dieu a élevé miraculeuſement ſur le Trône, pour eſſuyer les larmes de la Religion Proteſtante, pour maintenir les Provinces-Unies & aſſurer la liberté de toute l'Europe. Mais en attendant, le Public ſe contentera de cette ébauche, qui ſera comme une introduction à la vie de Guillaume le Grand. *Bis dat qui citò dat.*

Cette Hiſtoire avoit deja paru en 1689. ſous le titre *d'Hiſtoire de Guillaume I. Prince d'Orange, deſcendu des premiers Fondateurs de l'an-*

cienne Maiſon de Naſſau, avec les actions les plus remarquables de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne, & une Relation de ſa deſcente en Angleterre, de ſa reception à Londres & de ſon élection à la Royauté. C'eſt à la verité, la même Hiſtoire, le même deſſein. Mais outre, que dans celle qu'on publie aujourd'hui, on a fait l'Hiſtoire de Guillaume II. qu'on n'avoit faite qu'en deux periodes, & qu'on conduit celle de Guillaume III. juſqu'à la reduction d'Irlande; on a retranché dans la premiere tant de choſes ſuperfluës; on en a ajoûté de ſi eſſentielles,

& elle a eſté ſi retouchée, ſoit à l'égard du ſtile, ſoit à l'égard des noms propres, que cet Ouvrage peut paſſer pour un Ouvrage nouveau.

GUILLAUME I.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME I.
PRINCE D'ORANGE.

IL eſt certain que la Maiſon de Naſſau eſt une des plus grandes & des plus anciennes de toute l'Allemagne. Car outre ſes grandes Alliances ; la multiplicité de ſes Branches, & l'honneur qu'elle a d'avoir été élevée à la Dignité Impériale, en la perſonne d'Adolphe de Naſſau Empereur d'Allemagne & Succeſſeur de Rodolphe de Hapsbourg ; elle a encore cet avantage de s'être continuée par une ancienne & inconteſtable ſucceſſion

d'environ dix Siécles : ce qui eſt une gloire que la Maiſon de Naſſau partage avec la République de Veniſe, qui ſe vante d'avoir été établie ſur les fondemens fermes, où nous la voyons aujourd'hui, l'eſpace de plus de mille ans.

Othon Comte de Naſſau, qui vivoit il y a environ ſix cens ans, eut deux Femmes; la premiére lui apporta en Mariage le Païs de Gueldres; & l'autre la Province de Zutphen, qui fut poſſédée par cette Famille durant plus de trois cens ans.

Environ trois cens ans aprés, un autre Comte nommé auſſi Othon de Naſſau épouſa la Comteſſe de Vianden, Dame & Heritiére de pluſieurs Terres conſidérables dans les Païs-Bas.

Son petit-Fils Ungilbert premier de ce nom, Comte de Naſſau, épouſa l'Héritiére de Loeke & de Breda l'an 1404. Il étoit grand Pere d'Ungilbert ſecond du nom, Comte de Naſſau.

C'étoit un Prince qui n'avoit pas moins d'expérience dans le métier de la Guerre, que dans le maniement des affaires Civiles. Il gagna la Bataille de Guinegaſt; éteignit & vangea la rebellion de Bruges, & fut choiſi pour être Gouverneur général des Païs-

Païs-Bas par l'Empereur Maximilien Premier. Il mourut enfin ſans enfans, laiſſant ſon Frere Jean de Naſſau héritier de tons ſes biens.

Ce Comte Jean eut deux Fils, Henri & Guillaume. Il donna à ſon Fils aîné Henri tous les biens qu'il poſſédoit dans les Païs-Bas, & à Guillaume toutes les Terres qu'il avoit en Allemagne. Ce fut ce même Henri de Naſſau, qui par ſes intrigues & puiſſantes ſollicitations fit élire Charles-Quint pour Empereur, & exclurre François Premier: ce fut lui auſſi qui eut l'honneur de mettre la Couronne Impériale ſur la tête de l'Empereur. Nonobſtant cela, aprés que la Paix eut été conclûë entre ces deux puiſſans Princes, l'Empereur l'ayant envoyé en France, pour faire hommage au Roi François, des Païs de Flandres & d'Artois; ce Roi, par une généroſité incroyable, oubliant ce que le Comte de Naſſau avoit fait contre lui; lui donna en Mariage Claude de Chalon, Fille unique de Philibert de Chalon Prince d'Orange, laquelle avoit été élevée ſous la Reine Anne de Bretagne ſa belle-Mere. En vertu de ce Mariage, ſon Fils unique, René de Naſſau & de Chalon, fut Prince d'Orange, aprés la

mort de ſon Oncle maternel, qui mourut ſans enfans.

Guillaume Comte de Naſſau, Frere du Comte Henri, embraſſa la Religion Réformée, & chaſſa l'Egliſe Romaine de tous ſes Etats. Il étoit Pere de cet Illuſtre Guillaume de Naſſau, qui fut Prince d'Orange, & Seigneur de tous les biens de la Maiſon de Chalon, par le Teſtament de René de Naſſau & de Chalon ſon Couſin germain, qui ayant été tué au Siége de S. Didier, ne laiſſa point d'enfans.

L'Empereur Charles-Quint qui aimoit la Maiſon de Naſſau, à cauſe des grands ſervices qu'il en avoit reçûs, ne pouvant voir ſans regret, que le jeune Prince Guillaume de Naſſau alloit apparemment être élevé dans la Religion Réformée, le demanda à ſon Pere, ce à quoi le Comte ne conſentit qu'avec beaucoup de répugnance. Cet Empereur le garda auprés de lui, & lui donna des Précepteurs de ſa main, pour l'inſtruire dans la Religion Romaine, laquelle il profeſſa durant la vie de Charles & les premiéres années du Régne de Philippes Second; mais ces principes de la Religion Réformée qu'il avoit ſuccez avec le lait; qu'il avoit en ſuite plus à loiſir goû-

tez

tez dans la Cour de France, où ils étoient en grande réputation, & où il étoit en ôtage pour l'obſervation de la Paix du Château de Cambreſis, avoient pris une ſi profonde racine dans ſon eſprit, qu'ils lui firent bien-tôt oublier les principes de l'Egliſe Romaine qu'on lui avoit inſpirez par force.

Guillaume Comte de Naſſau eut de ſa Femme Julienne Comteſſe de Stolbourg, cinq Fils & ſept Filles. L'aîné s'appelloit Guillaume de Naſſau, de qui nous allons écrire briévement la Vie & les Actions. Le plus jeune s'appelloit Jean de Naſſau, qui laiſſa une nombreuſe poſtérité. Ses trois autres Fils furent Loüis, Adolphe & Henri de Naſſau, qui ſe ſignalérent dans les Guerres Civiles de France & des Païs-Bas, & qui ne s'étant jamais mariez moururent tous trois à la Guerre, en combattant généreuſement pour la liberté de leur Patrie, & ſecondant avec courage les nobles deſſeins de leur Frere aîné le Prince Guillaume.

Les ſept Filles de Guillaume Comte de Naſſau furent toutes mariées, l'une au Comte de Bergues, Mere du Comte Henri de Bergues, qui commanda les Armées

du Roi d'Eſpagne contre ſes Couſins germains, Maurice & Henri-Frederic Princes d'Orange, & qui enfin étant devenu ſuſpect aux Eſpagnols quitta leur ſervice. Les ſix autres furent mariées à des Comtes Souverains d'Allemagne, & une entr'autres, au Comte de Shwasbourg, laquelle eut le malheur d'être preſente à Anvers, lors que Jean Javregny tira au Prince d'Orange ſon Frere un coup de piſtolet au milieu du corps, & à Delft, lors que le même Prince fut enfin malheureuſement aſſaſſiné par Baltazar Gerard de la Franche-Comté; car elle ne vouloit jamais abandonner ſon cher Frere lequel elle aimoit tendrement.

Cuillaume de Naſſau Prince d'Orange nâquit l'an 1533. au Château de Dillembourg dans la Comté de Naſſau. Mais l'Empereur, comme nous avons déja dit, l'ayant retiré de la maiſon de ſon Pere, pour l'élever dans la Religion Romaine, le mit entre les mains de ſa Sœur Marie, Reine de Hongrie, & le fit un des Gentilshommes de ſa Chambre, auſſi-tôt qu'il fut en âge pour cela. Il demeura neuf ans dans cette Charge, toûjours auprés de la Perſonne de l'Empereur, qui admiroit d'autant plus la grandeur de ſon ame, qu'elle

étoit

étoit toûjours accompagnée d'une modeſtie extraordinaire. En effet, peu de temps aprés il fit paroître un génie ſi fort au deſſus du commun, que l'Empereur prenoit plaiſir à l'inſtruire lui-même, & à lui faire confidence de ſes affaires les plus importantes & les plus ſecrettes; avoüant à ſes plus grands Favoris, que bien ſouvent ce jeune Prince lui découvroit des moyens & lui donnoit des connoiſſances dans les affaires dont il ne ſe ſeroit jamais aviſé. Et lors que l'Empereur donnoit Audience particuliére aux Princes & aux Ambaſſadeurs, nôtre jeune Prince voulant ſe retirer avec le reſte des Courtiſans, l'Empereur l'arrêtoit toûjours avec ces paroles obligeantes; *demeurez Prince.*

Toute la Cour étoit ſurpriſe de voir la grande eſtime que ce grand & prudent Monarque avoit plûtôt pour le Prince, que pour aucun de ceux qui étoient auprés de ſa Perſonne, & qu'il confiât les ſecrets les plus importans de ſon Etat à de jeunes années, qui n'avoient encore aucune expérience; car à peine le Prince avoit-il vingt ans, lors que l'Empereur, à l'excluſion de tous les Grands de ſa Cour, le choiſit pour porter la Couronne Impériale qu'il

réſigna à ſon Frere Ferdinand. Commiſſion que nôtre Prince reçut avec quelque répugnance, alléguant à l'Empereur, qu'il ne lui ſéïoit pas bien de porter à un autre cette Couronne que ſon Oncle Henri de Naſſau lui avoit miſe ſur la tête.

Et pour faire voir que l'Empereur avoit la même opinion de ſa valeur que de ſa prudence: lors que Philibert-Emanuël Duc de Savoye, Général de ſes Armées, fut obligé de s'abſenter des Païs-Bas pour ſes affaires particuliéres, quoi que le Prince d'Orange n'eût pas alors plus de vingt-deux ans, & qu'il fût allé en ce temps-là viſiter ſa Ville de Breda, néanmoins l'Empereur à ſon abſence & de ſon propre mouvement, contre l'avis de tout ſon Conſeil, le choiſit préférablement à tout autre, pour remplir la place de Généraliſſime, ſans avoir égard à ſes autres Capitaines plus expérimentez,& particuliérement au Comte d'Egmont, qui étoit plus vieux que lui de douze ans: & cela dans une conjoncture trés-dangereuſe, ayant à faire à Monſieur le Comte de Nevers, & à l'Amiral de Châtillon deux grands Capitaines. Néanmoins, bien loin que l'Empereur reçut aucun échec cette Campagne-là par la conduite

duite de nôtre Prince, il fit bâtir Philippeville & Charlemont à la vûë de l'Armée Françoiſe.

Ces témoignages de la confiance & de la faveur de l'Empereur lui nuiſirent auprés de Philippe Second. Car quoi que l'Empereur, en ſe retirant en Eſpagne, l'eût recommandé au Roi ſon Fils, d'une façon toute particuliére; les Eſpagnols qui gouvernoient ce Roi, qui avoit été élevé en Eſpagne furent ſi jaloux des proſpéritez continuelles de ce jeune Prince, & ils le rendirent tellement ſuſpect à Philippe, par leurs calomnies & leurs fréquentes accuſations, que ſes paroles & ſes actions les plus innocentes étoient toûjours mal interprétées: juſques-là, qu'on attribuoit à ſes intrigues l'oppoſition & la réſiſtance que faiſoient les Païs-Bas à la volonté du Roi ſous prétexte de leurs Priviléges.

En effet, Philippe II. étant à Fleſſingue, ſur le point de s'embarquer pour l'Eſpagne, parla au Prince d'Orange avec beaucoup de colére, lui reprochant d'avoir empêché l'execution de ſes deſſeins par ſes Cabales ſecrettes. Le Prince lui répondit avec toute ſorte d'humilité, que tout avoit été fait par l'immédiat & pur mouvement des Etats

mêmes : mais le Roi le prenant par la main & la lui ſecoüant, lui repliqua; *ce ne ſont pas les Etats, mais vous, vous, vous :* répétant ce mot de *vous* par trois fois, pour marquer la grandeur de ſon reſſentiment, ſelon la coûtume Eſpagnole. Un ſi public & cruel reproche, fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Prince, qu'il ne ſe crut pas obligé d'attendre que le Roi fût embarqué, il lui ſouhaita ſeulement un heureux voyage, & prit congé de lui au milieu de la Ville, où il ſe croyoit bien en ſeureté parce que le peuple l'aimoit paſſionnément.

Il y avoit encore une autre raiſon qui lui faiſoit ſupporter avec beaucoup de peine la mauvaiſe volonté du Roi. Il étoit privé du Gouvernement des Païs-Bas, qui avoit toûjours été entre les mains de ſes Prédéceſſeurs, & il voyoit d'un autre côté, que le Cardinal de Granvelle étoit l'unique perſonne, à qui on confioit tous les ſecrets de la Cour d'Eſpagne, & qu'on ne le conſultoit jamais dans les affaires importantes. Ce procédé du Roi ne plaiſoit ni à la Nobleſſe en particulier, ni au Peuple en général.

En effet, lors que Philippe Second, qui avoit été élevé en Eſpagne, vint dans les Païs-Bas, pendant que ſon Pere vivoit,

on

on remarqua une ſi grande différence entre le Pere & le Fils, que le Peuple & plus encore la Nobleſſe, avoient autant d'averſion pour l'un, qu'ils avoient d'eſtime & de vénération pour l'autre. Car l'Empereur étoit affable, courtois, d'un accés libre, familier avec tout le monde, & parlant à tous en leur propre Langue ; ce qui lui gagna le reſpect & l'eſtime univerſelle : au lieu que ſon Fils Philippe gardoit ſon rang, ſa faiſoit voir rarement, & s'habilloit toûjours à la mode Eſpagnole, parlant peu & toûjours en ſa Langue ; ce qui le fit haïr généralement des Grands & du Peuple des Païs-Bas, qui déteſtoient & craignoient ſi fort l'orgueil des Eſpagnols, que dans ce temps-là pendant une Aſſemblée des Etats Généraux des Païs-Bas tenuë à Gand, ils ſe ſaiſirent du Gouvernement ; remontrérent au Roi, que Sa Majeſté eût à congédier toutes les forces Etrangéres qui étoient dans les Provinces ; qu'il eût la bonté de ſe ſervir des Habitans naturels du Païs pour le défendre, & qu'il n'admît aucun Miniſtre étranger dans le Gouvernement Civil.

Ces demandes ne ſurprirent pas ſeulement le Roi, mais le mirent dans une gran-

de colére. Il crut que le Prince d'Orange en étoit l'Auteur : il diſſimula pourtant & leur donna de bonnes eſperances. Ayant en ſuite établi Marguerite d'Autriche ſa Sœur naturelle, Femme d'Octavio Farneſe Duc de Parme, Gouvernante abſoluë des Païs-Bas, il s'embarqua pour l'Eſpagne, & avant que de partir, il laiſſa ordre à la Gouvernante d'établir l'Inquiſition d'Eſpagne dans les Provinces, & de faire pluſieurs nouveaux Evêques. Ce furent-là les veritables ſources de tous les deſordres qui arrivérent dans la ſuite, le Peuple déteſtant & ayant en abomination le nom ſeul d'Inquiſition & de ces nouveaux Evêques, qu'ils croyoient en être les Membres.

A quoi il faut ajoûter que le Cardinal de Granvelle étoit le Confident de tous les ſecrets de Philippe, & gouvernoit abſolument ſous la Ducheſſe de Parme. Il en uſa ſi mal, étant naturellement fier & hautain, & traita la Nobleſſe d'une maniére ſi impérieuſe, qu'il s'attira ſi fort leur haine, que le Comte d'Egmont, le Prince d'Orange, & le Comte de Horn, ne pouvant plus ſouffrir l'arrogance de ce Miniſtre, écrivirent au Roi Philippe, que s'il ne rappelloit le Cardinal, il ſeroit infailliblement la cauſe

ſe de leur révolte, par l'excés de ſon orgueil, & par ſes violens conſeils déteſtez par la Nobleſſe & par le Peuple.

Un avis ſi hardi fut conſidéré en Eſpagne comme un crime, où, depuis ce temps-là, on réſolut de perdre ces trois Seigneurs, & tous ceux qui étoient de leur parti. Néanmoins, la Cour fut obligée pour lors de diſſimuler ſon mécontentement, & de rappeller le Cardinal de Granvelle. Les Païs-Bas, à cauſe des tumultes & des deſordres qui troubloient de plus en plus la paix publique, jugérent à propos d'envoyer en Eſpagne le Comte de Bergues Gouverneur de Haynaut & du Cambreſis, & Florent de Montmorency Seigneur de Montigny Gouverneur de Tournay, tous deux Chevalliers de la Toiſon d'or, pour informer le Roi de l'état des affaires, & pour tâcher de perſuader à Sa Majeſté d'introduire un Gouvernement plus doux & plus modéré. Mais voyant que ces deux Seigneurs ne revenoient point pour rendre compte de leur Commiſſion, car la Ducheſſe avoit ſecrettement donné avis au Roi de ne point laiſſer aller les Ambaſſadeurs, tant que les troubles dureroient, cela donna ſujet aux autres de ſonger à eux-mêmes.

Le

Le Prince d'Orange, qui étoit un grand Politique, n'eut pas plûtôt appris que le Roi Philippe, par l'avis de ſes Miniſtres Eſpagnols, & à la ſollicitation du Cardinal de Granvelle, qui étoit enragé de ce qu'on l'avoit chaſſé de Flandres, alloit envoyer le Duc d'Albe dans les Païs-Bas, avec une Armée d'Eſpagnols & d'Italiens; qu'il conjectura que c'étoit pour ſe vanger des demandes que les Etats de Gand lui avoient faites, & de ce qu'on l'avoit contraint de rappeller le Cardinal. Si bien que ne doutant pas que l'on n'eût réſolu de faire pluſieurs autres changemens dans le Païs, il pria la Ducheſſe de vouloir intercéder auprés du Roi, pour lui permettre de quitter ſes Gouvernemens de Hollande, de Zelande, d'Utrecht & de Bourgogne; ce que la Ducheſſe lui refuſa, lui conſeillant ſeulement d'éloigner de ſa Perſonne le Comte Louïs ſon Frere, comme ſoupçonné de lui donner des conſeils préjudiciables au repos public. Mais il n'écouta ni ce conſeil, ni la propoſition qu'on lui fit de prendre un nouveau ſerment de fidélité; ce qui l'auroit obligé, non ſeulement d'exterminer les Hérétiques, mais forcé à faire mourir ſa Femme, parce qu'elle étoit Luthérienne:

ne: c'eſt pourquoi il répondit, qu'ayant déja prêté le ſerment de fidelité entre les mains du Roi, il ſeroit fort inutile de le faire derechef, puis qu'en le prêtant une ſeconde fois, cela feroit croire qu'il auroit violé le premier.

D'un autre côté, la Gouvernante preſſant l'établiſſement de l'Inquiſition, & la création de nouveaux Evêques, quatre cens Gentilshommes, dont Loüis de Naſſau étoit le Chef, & pluſieurs autres perſonnes d'entre la Nobleſſe preſentérent une Requête à la Ducheſſe, contre l'Inquiſition, les nouveaux Evêques, & la publication du Concile de Trente. Ceux qui preſentérent cette Requête furent appellez Gueux, nom, que le Comte de Barlemont grand Confident de la Ducheſſe, leur donna, à cauſe de la gravité & modeſtie de l'habit qu'ils portoient lors qu'ils preſentérent leur Requête. Ce nom, qui leur fut donné par dériſion, ſervit à les unir plus étroitement, & à fortifier le parti du Prince, lequel voyant qu'on mépriſoit leur Requête, écrivit aux Comtes d'Egmont, de Horn, & d'Hoſtrat, & au Comte Loüis ſon Frere, de ſe trouver à Tenremonde, pour conſulter ſur les moyens de leur propre

pre ſeureté & de celle des Provinces. La plûpart furent d'avis de prendre les armes, pour empêcher les Eſpagnols d'entrer dans les Païs-Bas, & pour rompre leurs deſſeins, qui tendoient à les ruiner. Ce que le Prince d'Orange prouva viſiblement par des Lettres interceptées, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne réſidant pour lors à Paris avoit écrites. Mais le Comte d'Egmont Gouverneur de Flandres & d'Artois, qui étoit extrêmement aimé des Soldats, n'approuva point cette réſolution, mais ſe confiant en ſon propre mérite, conſeilla à l'Aſſemblée d'implorer la clémenee & la miſéricorde du Roi. Et ayant répété ces mêmes paroles dans une Aſſemblée à Villebroc, le Prince d'Orange lui repliqua ; *que la miſéricorde du Roi en qui il ſe confioit, ſeroit un jour ſa ruine, & qu'il ſerviroit de pont aux Eſpagnols pour venir dans les Païs-Bas, mais qu'aprés qu'ils auroient paſſé par deſſus le pont, ils le briſeroient*, & aprés ces paroles, comme s'il eût prophetiſé, & qu'il ne deût plus revoir le Compte d'Egmont, ils s'embraſſérent tous deux, & jettant beaucoup de larmes, ils ſe dirent le dernier a dieu.

Immédiatement aprés, le Prince avec ſa Fem-

Femme & ſes Enfans, excepté ſon Fils aîné Philippe qui étudioit à l'Univerſité de Louvain, ſe retira dans ſa Ville de Breda, accompagné de quantité de Nobleſſe, où aprés avoir demeuré quelque temps, il alla dans le Païs de Cléves, & aprés à Dillembourg, l'ancienne demeure de la Maiſon de Naſſau.

Cependant le Duc d'Albe hâtoit ſa marche dans les Païs-bas avec une Armée de vieux ſoldats Eſpagnols & Italiens. Il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, & aprés avoir fait mourir dix-huit Seigneurs & autres Gentilshommes de moindre qualité à Bruxelles, il fit peu de temps aprés executer ces deux Comtes au milieu du Marché de la même Ville. Les Eſpagnols étoient obligez au premier, des deux fameuſes Victoires de Saint Quentin & de Graveline. Mais le Peuple blâma la trop grande crédulité du Comte d'Egmont, & admira la prudente précaution du Prince d'Orange, ſe réjouïſſant de ſon ſalut; car ils croyoient que tant qu'il vivroit, les Païs-Bas n'étoient pas hors d'eſpérance d'être delivrez. Le Cardinal de Granvelle étoit même de leur opinion, car étant à Rome & ayant appris

tout

tout ce qui s'étoit passé à Bruxelles, il demanda à celui qui en apporta la nouvelle, si le Duc avoit pris le *Taciturne*; c'est ainsi qu'il appelloit le Prince d'Orange. Et le Messager ayant répondu, que non, le Cardinal repliqua: *si ce Poisson n'a pas été pris dans la filet, le pêche du Duc d'Albe ne vaut rien.*

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Hostrat & de Culembourg, & autres Seigneurs qui s'étoient sauvez des Païs-Bas, furent par le commandement du Duc d'Albe, sommez par le Conseil des douze, qu'on appelloit le Conseil de Sang, de comparoître, & de se justifier eux-mêmes des crimes dont on les accusoit. Mais le Prince d'Orange refusa de comparoître, en appellant aux Etats de Brabant, ses Juges naturels, & au Roi lui-même, parce qu'étant Chevalier de la Toison d'or, il ne pouvoit être jugé que par le Roi, & par les Chevaliers de l'Ordre. D'ailleurs, le Prince s'adressa à l'Empereur Ferdinand & implora son assistance, & celle des Princes d'Allemagne. L'Empereur & les Princes de l'Empire, bien loin de lui refuser leur protection, approuvérent ses raisons & blâmérent le procédé du Duc d'Albe. Cependant,

pendant, dés que le temps auquel le Prince devoit comparoître fut expiré, le Duc le déclara coupable de Léze-Majesté ; confisqua tous ses biens, mit Garnison dans la Ville de Breda, & enlevant son Fils Guillaume de l'Université de Louvain où il étudioit, il l'envoya en Espagne, où on le garda pour ôtage, comme on le verra plus particuliérement, en faisant l'Histoire de ce Prince.

N'a-t-on pas sujet aprés cela de dire, que le Roi Philippe fut lui seul la cause de la perte des Païs-Bas, pour avoir violé & mépriſé les Priviléges de ces Païs, que son Pere Charles-Quint avoit gouvernez auparavant avec tant de modération, & pour avoir si maltraité un Prince, qui avoit rendu de si grands services à l'Empereur son Pere. Car s'il avoit continué sa faveur au Prince Guillaume selon le bon conseil & exemple que lui en avoit donné Charles-Quint, ce Prince l'auroit sans doute servi avec la même fidélité & la même chaleur qu'il avoit servi l'Empereur son Pere. Mais se voyant traité avec tant de rigueur & d'injustice; considéré comme un Ennemi public: exposé aux violences de ses Ennemis mortels, & menacé de la perte de sa vie &

de

de ſon honneur, & pour comble de cruauté, privé de ſon Fils aîné, que l'on avoit arraché du Sanctuaire de l'Univerſité; ſon innocence, ni les anciens Priviléges de cette Univerſité ne l'ayant pû protéger, il crut qu'il étoit temps pour lui de paſſer le Rubicon, & de défendre par la force des armes ſon honneur & ſa vie; d'autant plus que l'oppreſſion de ſon Païs lui donnoit une juſte & belle occaſion de prendre parti dans la querelle commune de la Religion & de la Liberté.

Pour cet effet il leva une Armée en Allemagne, qu'il fit marcher devant lui, & qui entra en Friſe ſous le Commandement de ſes Freres Louïs & Adolphe de Naſſau; qui ſe rendant Maîtres de Dam & d'autres Villes, s'arrêtérent vers la Baye de Dullart; où Jean de Ligni Comte d'Aremberg s'oppoſa à eux avec des forces conſidérables. C'étoit un Capitaine de grande réréputation, qui fut d'abord heureux dans les premiéres eſcarmouches, mais ayant été forcé de donner Bataille, il fut entiérement défait par l'Armée des Princes, avec perte de la fleur des Eſpagnols, de leur canon, bagage, & une grande ſomme d'argent, deſtiné pour la paye des ſoldats: & pour com-

comble de malheur, ce brave Comte fut lui-même tué dans le Champ de Bataille. Car s'étant apperçû qu'Adolphe rallioit courageuſement ſes Soldats qui avoient été mis en deſordre, il pouſſa ſon cheval à toute bride vers lui, & le chargea. Et quoi qu'il fut bleſſé en chemin, ſa bleſſure le rendant plus fier & plus emporté, il déchargea d'abord un coup de piſtolet ſur Adolphe, & lui paſſa en ſuite ſon épée au milieu du cœur, mais ayant été au même temps mortellement bleſſé par Adolphe, il tomba mort ſur la place à deux pas de ſon Ennemi, qui expira dans le moment.

Le Comte Louïs ne joüit pas longtemps de la Victoire; car le Duc d'Albe le ſuivant de prés, & l'ayant atteint entre la Baye de Dullart & le Rhin, l'attaqua dans un temps que les Allemans s'étoient mutinez, car ſous prétexte qu'on leur avoit refuſé leur paye, ils aimérent mieux ſe faire tailler en piéces, que de réſiſter à l'Ennemi; de ſorte qu'il fut aiſé au Duc d'Albe d'obtenir la Victoire ſur des Troupes lâches & mutinées, qui aimérent mieux lui tourner le dos que d'obéïr à leur Général. Il y en eut ſix mille de tuez, ou de noyez, & le Comte lui-même auroit bien eu de la peine à ſe

ſauver,

BIBLIOTECA ROMA

ſauver, ſi par hazard il n'avoit trouvé une barque qui le paſſa de l'autre côté du Rhin, pendant que les Eſpagnols ne ſe rendirent pas ſeulement les Maîtres de ſon Camp, mais reprirent les Trophées de la Victoire qu'il venoit de remporter ſur eux.

Nonobſtant cette perte, le Prince d'Orange, bien loin de perdre courage, leva une autre Armée de 24000. Allemans, auſquels ſe joignit un autre Corps de quatre mille François, commandez par François Hangeſt Seigneur de Genlis. Mais avant que le Prince entrât dans les Païs-Bas, il publia un Manifeſte, qui contenoit les raiſons pourquoi il avoit pris les armes, & où il ſe juſtifioit des crimes qu'on lui impoſoit, rejettant les cauſes de la Guerre, ſur le Conſeil de Sang, & ſur le Duc d'Albe.

Ayant en ſuite traverſé le Rhin & paſſé heureuſement la Meuſe, par le même ſtratagême dont Ceſar s'étoit ſervi en traverſant la Segre prés de Lerida; car il attacha les chevaux tous enſemble & leur fit en ſuite paſſer la Riviére pour rompre ſa rapidité; il fit paſſer ſon Infanterie à gué ſur le ſoir, ſans bruit & avec une viteſſe incroyable, & arriva de l'autre côté ſain & ſauf

ſauf avec toute ſon Armée. Ce qui ſurprit tellement le Duc d'Albe, que, lors que Barlemont lui dit que l'Ennemi avoit paſſé la Riviére, le Duc lui demanda s'il croyoit que ce fut une Armée d'oiſeaux.

Par ce moyen le Prince d'Orange ayant gagné le Brabant, offrit d'abord le Combat aux Eſpagnols. Mais le Duc d'Albe qui étoit fatigué, ne voulut point hazarder la perte des Païs-Bas ſur le ſuccés d'une Bataille, contre un Ennemi plus frais & plus fort que lui, c'eſt pourquoi il ſe tint dans les poſtes avantageux qu'il avoit pris, ſans que le Prince, quelque effort qu'il fit, pût jamais l'en faire ſortir. De ſorte qu'aprés vingt-deux chocs & campemens, le Prince n'ayant pû l'attirer au Combat, il perdit entiérement l'eſpérance de ſe battre. D'ailleurs il s'étoit flaté que les Villes qui favoriſoient ſon parti ſe révolteroient, mais bien loin de cela elles deſapprouvérent ſa conduite, & ſe fortifiérent contre lui: malheur qui auroit ſans doute réduit ſon Armée dans de grandes miſéres faute de proviſions, dans un Païs de ſi peu détenduë, qu'il n'étoit pas poſſible d'y entretenir un ſi grand nombre de Soldats: outre que ſon monde commençoit à ſe mutiner n'étant

n'étant pas payé. Tellement que tout bien conſidéré, il réſolut, par l'avis de Genlis & des autres Officiers François, de congédier ſon Armée, luy payant une partie de ce qui lui étoit dû, ayant vendu pour cela ſa vaiſſelle d'argent, ſon artillerie & ſon bagage, & engagé ſa Principauté d'Orange & autres Terres qu'il avoit, aux principaux Officiers, pour ce qui leur étoit dû en particulier. Néanmoins, avant qu'il eût congédié ſon Armée, il défit entiérement dix-huit Compagnies d'Infanterie & trois cens chevaux des Ennemis, entre Quênoy & Cambray, & prit priſonniers les principaux Officiers, l'un des Fils du Duc d'Albe ayant été tué ſur la place, ce qui vangea un peu le Prince de la perte qu'il avoit reçûë en Brabant, où le Comte d'Hoſtrat fut tué.

Cette nombreuſe Armée s'étant ainſi ſéparée, le Prince ne retint auprés de lui que douze cens chevaux, avec leſquels accompagné de ſes deux Freres Louïs & Henri, il alla joindre le Prince Palatin Volfang Duc des Deux-Ponts, qui étoit prêt d'entrer en France avec une Armée pour ſecourir les Huguenots. Nôtre Prince ſe trouva par ce moyen à la priſe de la Charité,

& en ſuite à la Bataille de Rochelabeille, où avec le Comte de la Rochefoucaut, il commandoit les Huguenots : & Louïs de Naſſau ſon Frere ſe ſignala contre Philippe Strozi Colonel de l'Infanterie Françoiſe lequel il fit priſonnier. Il ſe trouva auſſi au Siége de Poitiers, mais ce Siége ayant étét fatal au Parti des Mécontens, il ſe ſauva déguiſé à Montbelliard, & de là dans ſa Terre de Naſſau, attendant une meilleure fortune.

Pendant que le Prince demeura parmi les Huguenots en France, l'Amiral de Coligni lui conſeilla de donner des Commiſſions à pluſieurs perſonnes fugitives des Païs-Bas, pou aller donner la chaſſe par Mer aux Eſpagnols; l'aſſurant que s'il pouvoit mettre le pied en Hollande & en Zelande, il ſeroit fort difficile de l'en chaſſer. Ce conſeil ne fut pas ſeulement avantageux au Prince d'Orange, mais ce fut comme une Prophetie de l'Amiral; car le Prince ſe rendit Maître en peu de temps de la Hollande & de la Zelande, n'étant pas moins heureux & victorieux par Mer, qu'il avoit été malheureux par Terre.

Ceux qui ont lû l'Hiſtoire de ces temps-là écrite plus au long, croiront que le Duc

d'Albe avoit conſpiré la perte de ſon Maître ; car ayant chaſſé les Allemans des Païs-Bas, & s'étant delivré d'une terrible Guerre, il s'appliqua à mettre de nouveaux impôts ſur le Peuple, prenant la dîme de toutes les marchandiſes qui ſe vendoient, & le vingtiéme de tous les biens immeubles, afin de remplir le Treſor que les Guerres avoient épuiſé. Rien au monde n'aigrit tant les Provinces contre le Duc que ces nouvelles taxes ; en telle ſorte qu'à Bruxelles, (qui étoit le Siége de ſa cruauté, & où, à cauſe de ſa preſence, il croyoit trouver plus de ſoûmiſſion) lors que l'on publia ſes Edits pour la levée de ces impôts, on ferma toutes les boutiqes, & les Boulangers, Bouchers & Cabaretiers refuſérent de vendre leurs denrées, ce qui fait voir combien ces taxes provoquent le Peuple à la rebellion, particuliérement lors qu'il eſt d'ailleurs tellement foulé, qu'il n'a pas beſoin qu'on lui impoſe de nouveaux fardeaux. Néanmoins, quelque ſujet que des Peuples ieuſſent de ſe plaindre de la cruauté & de lorgueüil du Duc d'Albe, cela ne fit que le faire haïr & le faire regarder avec execration ; la choſe n'alla pas plus loin. En effet, lors que le Prince d'Orange

range entra dans le Brabant avec ſon Armée, les Villes, quoi que haïſſant mortellement le Duc d'Albe, ne lui envoyérent pas le moindre ſecours. La raiſon en eſt, que le châtiment qui ne s'étend que ſur peu de perſonnes, quoi qu'il attire la haine de tout le monde, tient néanmoins les eſprits dans la terreur & dans la crainte; mais les impôts regardant tous les particuliers, ceux qui en ſont les plus oppreſſez mettent bas toute crainte, & mépriſent leurs fortunes mêmes; ſi bien que ſans conſidérer les malheurs qui peuvent arriver, ils cherchent un Chef pour les empêcher d'être dépoüillez des fruits de leur travail & de leur induſtrie. Ainſi lors que les Villes, tant celles qui furent fidéles au parti Eſpagnol, que les autres qui leur étoient ſuſpectes, ſe virent preſſées de payer ces taxes, la haine générale l'emporta ſur leurs craintes. Le Prince d'Orange s'apperçût fort bien de tout cela, & voulant profiter de l'occaſion, il crut que le temps étoit venu de delivrer ſon Païs, & de jetter les fondemens du Gouvernement, dont il avoit déja formé le modéle dans ſon eſprit. Pour cet effet il ſe tint en repos quelque temps, & leva des ſoldats à loiſir, pour ſeconder le ſuccés de ceux qu'il avoit envoyez ſur Mer,

& qui avoient reçû des lettres & des ordres du Prince pour épier le temps & l'occaſion d'entrer en Hollande & en Friſe.

Le Commandant en chef de ces Matelots, qu'on appelloit Gueux Marins, étoit Guillaume Seigneur de la Lune, de la Maiſon des Comtes de la Mark, avec qui étoient auſſi Guillaume Bloſius Treſlong, Lancelot Fils naturel du Comte de Brederode, Barthelemi Enteſe, Sonoi & pluſieurs autres.

Ces braves gens ayant pendant quelque temps donné la chaſſe aux Eſpagnols, réſolurent enfin de ſe ſaiſir de quelque Port dans le Nord de la Hollande, les Anglois, à la ſollicitation du Duc d'Albe, leur ayant refuſé entrée dans les leurs; Enfin, la tempête les jetta à Vorn en Hollande, où eſt aujourd'hui la Brille; & trouvant cette Ville ſans Garniſon, ils s'en rendirent aiſément les Maîtres, & ce fut en vain que le Comte de Boſleduc tenta de la reprendre. Aprés la priſe de cette Iſle & de cette Ville, pluſieurs Villes de Hollande, comme, Horn, Alkmaer, Edam, Tergou, Oudewater, Leyde, Gorcum, Harlem & toutes celles de la Zelande, excepté Middelbourg, ſe déclarérent pour le Prince d'Orange,

Flef-

Fleſſingue Ville & Port conſidérable de Zelande ſuivit l'exemple de la Brille, & animeé par les exhortations d'un Prêtre qui diſoit la Meſſe le Jour de Pâques, elle chaſſa la Garniſon Eſpagnole avec une ſi grande furie, que le Peuple pendit Alvarez Pacheco parent du Duc d'Albe, à la requête de Treſlong, pour ſe vanger de la mort de ſon Frere, que le Duc d'Albe avoit fait décoler à Bruxelles quatre ans auparavant.

Dans une ſi ſubite révolte de tant de Villes, (car en même temps les Villes de Zutphen, Overiſſel, Gueldre, & Friſe, furent ou priſes par compoſition, ou par aſſaut, ou ſe rendirent d'elles-mêmes;) rien ne ſurprit davantage le Duc d'Albe, que d'apprendre que Louïs de Naſſau avoit pris la Ville de Mons Capitale de Haynaut, par l'aſſiſtance des François, c'eſt pourquoi il réſolut de la reprendre à quelque prix que ce fût, ce qui donna temps aux Villes révoltées de prendre haleine, & de ſe fortifier d'hommes & de munitions.

Le Siége de Mons fut long & difficile, à cauſe de la vigoureuſe reſiſtance du Comte Louïs, aſſiſté de Monſieur de la Nouë, & de quantité de Nobleſſe Françoiſe. Cependant, le Prince d'Orange ayant levé une

Armée de 11000. hommes de pied & de 6000. Chevaux, pour le payement desquels il s'étoit fié aux promesses des François, passa le Rhin & la Meuse; & ayant été reçû dans Ruremond, il entra par ce moyen dans le Brabant, & parut à la vûë de Louvain, qui lui fit present de la somme de 16000. écus, d'où il avança jusqu'à Malines, qui lui ouvrit d'abord les portes, comme firent plusieurs autres Villes, les unes par affection, les autres par crainte; jusqu'à-ce qu'enfin il vint dans le Haynaut à la vûë du Camp du Duc d'Albe, qu'il trouva environné d'une circonvallation, qui pouvoit empêcher la Garnison de faire des sorties, & qui étoit inaccessible à ceux qui auroient voulu jetter du secours dans la Ville, ou faire lever le Siége. Cependant, le Prince résolut de faire tous ses efforts pour cela, sans être découragé par la défaite du secours des François, commandez par le Seigneur de Genlis, que l'Amiral de Colligny lui envoyoit pour renforcer son Armée. Car Genlis plein de feu, impatient de la longueur du temps, jaloux de partager l'honneur de delivrer les Assiégez, & plus vaillant que discret, donna combat à Frederic de Toléde Fils du Duc d'Albe, qui

qui le défit entiérement & le prit priſonnier, ce qui fit grand tort aux affaires du Prince. Néanmoins le Prince tâcha par toutes ſortes de moyens, de forcer le Duc d'Albe dans ſes retranchemens, ou de l'attirer au Combat. Au milieu de ces peines infatigables, il reçût avis du Maſſacre de Paris. Ce terrible & ſoudain accident le ſurprit beaucoup : mais quoi qu'il eût perdu l'Amiral de Châtillon, tous ſes meilleurs amis, & toutes les eſpérances qu'il avoit du côté de France, il fit pourtant encore un effort pour attirer le Duc d'Albe à une Bataille, avant que la nouvelle du Maſſacre de Paris vint aux oreilles de ſes ſoldats ; mais le Duc ſe tenant toûjours dans ſon poſte, & foudroyant la Ville en ſeureté, & le Prince d'un autre côté craignant que les Officiers François, qui étoient la plus grande force de ſon Armée, ne l'abandonnaſſent aux nouvelles du Maſſacre, écrivit à ſon Frere Loüis, de faire une honorable compoſition pour lui & pour les ſiens. Il ſe retira en ſuite à petites journées vers le Rhin, non pas néanmoins ſans quelque perte, & en danger de ſa propre vie; car deux cens Fantaſſins de l'élite de l'Armée Eſpagnole, & huit cens Chevaux étant en-

trez dans ſon Camp durant la nuit, s'étoient ouvert le paſſage, en tuant & paſſant ſur le ventre à tout ce qu'ils rencontroient, juſqu'à ſa tente, où il dormoit d'un profond ſommeil : & ſans un petit chien qui dormoit ordinairement ſur ſon lit, qui ne ceſſa d'abboyer & de lui gratter le viſage, juſqu'à ce qu'il l'eût éveillé, il eût été en grand danger d'être ſurpris : mais ſautant hors de ſon lit, & voyant le péril où il étoit, il courut à ſes ſoldats, qui venoient à lui pour le delivrer. Ce fut alors que les Eſpagnols eurent ſujet de ſe repentir de leur témérité, car voulant faire retraite, ils furent tous taillez en piéces. Le Prince étant à Orſoy congédia ſon Armée, & paſſant au travers de l'Overyſſel, ſe retira à Utrecht, & de là en Hollande & en Zelande, où on l'attendoit avec impatience. Car les Etats de Hollande & de Zelande s'étant aſſemblez à Dort, avoient déja reconnu le Prince d'Orange, en ſon abſence même, pour leur Gouverneur, & lui avoient prêté le Serment entre les mains de Philippe de Marnix, Seigneur de Saint Aldegonde, ſon Procureur, promettans de lui être fidéles au péril de leurs biens & de leurs vies.

C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'il fut arrivé dans

dans les Provinces de Hollande & de Zelande, il confirma pour ſon Lieutenant de Nord-Hollande, appellée autrement Weſtfriſe, Theodoric de Sonoi Gentilhomme de Friſe ; il donna le Gouvernement de Fleſſingue à Charles Boiſot, & fit ſon Frere Loüis Boiſot Amiral, tous deux Gentilshommes de Bruxelles, qui ayant été condamnez par le Duc d'Albe, ſuivirent la fortune du Prince d'Orange.

Le Prince néanmoins agit en toutes choſes au nom des Etats, quoi qu'il eût toute l'autorité du Gouvernement entre ſes mains, tant étoit grande la confiance qu'avoit le Peuple en ſa conduite ; car c'étoit lui qui mettoit les Garniſons dans les Villes, qui armoit par Mer & par Terre, qui avoit la diſpoſition des Emplois & Dignitez publiques, qui ordonnoit & qui diſpoſoit des revenus qu'on avoit ôtez au Clergé. De ſorte qu'en moins de quatre mois il équippa une Flote à Fleſſingue de cent cinquante voiles, & leur courage & leur experience eurent toûjours un ſi grand ſuccés ſur Mer, que durant l'eſpace de dix ans, pendant leſquels ils battirent les Eſpagnols, ils ne reçûrent par Mer aucun échec qu'une fois.

Parmi les changemens que fit le Prince d'Orange, il ordonna, que, puis qu'il n'y avoit anciennement que ſix Villes qui euſſent droit de ſuffrage dans les Etats, ſçavoir Dort, Harlem, Leyde, Delft, Amſterdam & Tergou, il jugeoit à propos d'y en ajoûter douze autres, ſçavoir, Rotterdam, Gorcum, Schidam, Schonoven, la Brille, Alkmaer, Horn, Enchuſe, Edam, Monikendam, Medenblic & Purmerend, afin que lui étant obligées d'un ſi grand honneur, elles lui fuſſent plus affectionnées dans l'Aſſemblée des Etats. Il bannit de toutes les Egliſes les Cérémonies de l'Egliſe Romaine, afin que la différence de Religion rendit le Peuple irréconciliable avec les Eſpagnols. Et c'eſt ainſi que le Prince d'Orange, ſuivant la Prophetie de l'Amiral de Coligny, s'établit dans les Païs-Bas, qu'il gouverna avec tant de prudence, de reſolution & de vertu, que toute la puiſſance des Eſpagnols ne fut point capable de l'en chaſſer.

Mais pour retourner au Duc d'Albe, ayant repris Mons, il envoya ſon Fils Frederic de Toléde pour recouvrer les Villes révoltées de Gueldre & de Hollande. Pour cet effet, il fit un exemple terrible de

Ma-

Malines pour avoir ouvert ſes portes au Prince d'Orange, il défit en ſuite le Marquis de Bergues, reprit les Villes de Zutphen & de Naerden, mais il fut obligé de s'arrêter plus long-temps devant Harlem.

Vibald Riperda Gentilhomme de Friſe étoit Gouverneur de cette Ville, & le Duc Frederic jura, qu'il ne vouloit point y avoir d'autres Chefs pour y entrer que ſon canon. Le Siége fut long & ſanglant, mais Harlem étant enfin réduit à l'extrémité par une famine ſans exemple, qui fit mourir treize mille perſonnes, & n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouruë, le Comte de la Mark & le Baron de Battembourg ayant été défaits, elle ſe rendit à diſcrétion aprés huit mois de Siége. Les Eſpagnols pendirent & noyérent durant pluſieurs jours plus de deux mille des Habitans, & entr'autres, les Miniſtres, les premiers Magiſtrats de la Ville, & les principaux Officiers de la Garniſon. Le Gouverneur & Lancelot, Fils naturel du Comte de Brederode, eurent la tête coupée.

Mais bien loin que ces cruautez avançaſſent les affaires des Eſpagnols, au contraire, les autres Villes furent encore plus obſtinées à leur réſiſter, car étant allez

devant la petite Ville d'Alkmaer, ils en furent vigoureuſement repouſſez, & le Prince d'Orange prit d'autant plus facilement Gertrudemberg, qui étoit d'une grande importance pour la ſeureté de la Ville de Dort.

D'un autre côté Middelbourg, la Ville Capitale de Zelande, que Mondragomo défendit durant deux ans de Siége avec une vigueur incroyable, & où les Eſpagnols dépenſérent ſept millions pour tâcher, mais inutilement, de faire lever le Siége, ſe rendit enfin, & fut réünie au reſte de la Province. Et dans ce temps-là la Flote Eſpagnole qu'on avoit envoyée pour ſecourir cette Ville ayant été diſſipée, ou brûlée, & l'Amiral qui la conduiſoit tué, cela dédommagea le Prince de la perte de Harlem.

Un peu auparavant ceci, le Duc d'Albe avec ſon Fils furent rappellez des Païs-Bas, & Loüis de Requeſens Grand Maître de l'Ordre de Saint Jaques fut envoyé en ſa place; le Roi d'Eſpagne étant à la fin convaincu que la cruauté & la rigueur ne ſervoient qu'à rendre les Peuples plus obſtinez & plus oppoſez à ſon Gouvernement.

Re-

Requeſens eut d'abord de méchans commencemens, par un choc qui ſe fit entre la Flote du Prince d'Orange & celle des Eſpagnols, où ceux-ci perdirent grand nombre d'hommes & de Vaiſſeaux. Mais il eut un meilleur ſuccés par Terre, au grand préjudice du Prince ; car le Comte Loüis de Naſſau ſon Frere ayant amené une quatriéme Armée d'Allemagne, compoſée de ſept mille hommes de pied & de quatre mille Chevaux, fut mis en déroute prés de Nimégue par Sancho d'Avila, qui prit ſon temps lors que les Allemans, ſelon leur coûtume, ſe mutinérent & demandérent leur paye, au lieu de ſonger à défendre leurs vies & l'honneur de leur Général. Dans ce Combat, ou plûtôt dans cette boucherie, le Comte Loüis fut tué, avec ſon Frere le Comte Henri, & Chriſtophle Comte Palatin.

Les Eſpagnols enflez d'un tel ſuccés, mirent le Siége devant la Ville de Leyde, & la réduiſirent à une telle extrêmité, que le Peuple étoit prêt de mourir de faim; néanmoins, l'opiniâtreté & la conſtance des Aſſiégez fut ſi grande, qu'ils proteſtérent qu'ils mangeroient plûtôt leur bras gauche, aprés que leurs proviſions ſeroient con-

conſumées, que de rendre la Ville. Le Prince ayant été informé de leurs miſéres, par le moyen des Pigeons qu'on avoit fait envoler de la Ville, & voyant que des maladies deſeſpérées ont beſoin de remédes deſeſpérez, ordonna que l'on préparât deux cens batteaux plats, de douze, quatorze & ſeize rames chacun, dont les plus gros puſſent porter deux piéces de canon. Ces batteaux étoient conduits par des Matelots qu'on avoit fait venir de Zelande, & chargez de toutes ſortes de proviſions; tout étant diſpoſé & prêt, les Hollandois ayant fait de grands trous dans les chauſſées, & renverſé les digues que l'on avoit élevées pour arrêter les vagues de la Mer, & les eaux des Riviéres de l'Iſſel & de la Meuſe, inondérent le terrain des Eſpagnols, & couvrirent toute la Campagne d'eau, en ſorte que ceux qui étoient à quarante mille de là, vinrent apporter du ſecours d'hommes & de proviſions aux Aſſiégez. Tellement que les Eſpagnols, aprés avoir encloüé leurs canons, & les avoir jettez dans les foſſez, furent forcez de lever le Siége, qui avoit duré quatre mois; non pas ſans perdre beaucoup d'hommes, ayant été pourſuivis par les Hollandois dans leurs batteaux,

batteaux, qui avec de longs crocs de fer noyérent & firent prisonniers grand nombre des Ennemis.

Aprés cette delivrance, le Prince d'Orange fut reçû dans Leyde comme une Divinité, qui les avoit préservez de tomber entre les mains d'un Ennemi cruel & barbare; car ils le regardoient, aprés Dieu, comme la seule cause de leur conservation, en ce que bien qu'il ne voulût pas rompre les chaussées sans le consentement des Etats, ce fut lui néanmoins qui en fit la premiére proposition : en effet, les Etats lui ayant répondu, quoi qu'ils sçussent bien le dommage que tout le Païs en souffriroit, qu'un Païs dépeuplé valoit mieux qu'un Païs perdu, alors nôtre Prince executa son dessein. Ce fut aussi en ce même temps, que pour soulager en quelque façon les miséres qu'avoit souffertes cette Ville, il y érigea une Université, à laquelle il donna de trés-beaux Priviléges & de grands revenus.

D'un autre côté Requesens, pour récompenser cette perte, se rendit Maître, environ ce même temps-là, de Zericzée, quoi que ni lui ni les Espagnols ne jouïrent pas long-temps des fruits de leurs Conquêtes; car les Espagnols & les Allemans

se

ſe reſſouvenant avec quelle peine & travail ils avoient obtenu un ſi grand avantage, & ayant appris que Requeſens étoit mort, devinrent ſi inſolens & ſi fiers de leurs propres mérites, qu'ils demandérent leur paye avec une fierté extraordinaire ; & abandonnant Schelde & Doveland, qu'ils venoient de gagner avec tant de gloire, lors que Zericzée n'étoit alors gardé qu'avec peu de Walons, ils coururent d'un côté & d'autre dans le Brabant, ſans ſçavoir où aſſouvir leur rage: juſqu'à-ce qu'enfin ils ſe jettérent ſur Maſtrich, & ſur Anvers même, qu'ils ravagérent & pillérent; de ſorte que l'on appelloit le pillage de ces deux Villes, la fureur des Eſpagnols, car ils y avoient pillé la valeur de vingt-quatre millions. Et l'extravagance licencieuſe de ces mutins étrangers étoit ſi inſupportable, que les Provinces, qui juſques alors avoient continué dans l'obeïſſance du Roi Philippe, déclarérent les Eſpagnols Ennemis du Roi & de la Patrie, & appellérent le Prince d'Orange à leur ſecours. Ce fut pour lors que tous les Païs-Bas, excepté Luxembourg, entrérent dans une aſſociation & conclurrent à Gand l'an 1576. ce fameux Traité de Paix, par lequel ils juré-

rent

rent ſolemnellement de s'aſſiſter les uns les autres pour delivrer leur Païs de la ſervitude Eſpagnole. En conſéquence du même Traité, les Châteaux dé Gand, de Valenciennes, de Cambray, d'Utrecht, & de Groningue furent démolis, & toute la Friſe ſe déclara pour les Etats.

Dom Jean d'Autriche fut envoyé dans les Païs-Bas en la place de Requeſens, pour remedier à tous ces deſordres. Il ſe comporta d'abord avec beaucoup de douceur & d'affabilité; mais le Prince d'Orange qui connoiſſoit le fonds des deſſeins des Eſpagnols, avertiſſoit ſans ceſſe les Provinces, de ne ſe laiſſer point tromper par les belles promeſſes que Dom Jean faiſoit au nom du Roi; les aſſurant qu'un Prince une fois provoqué, peut à la vérité diſſimuler pour quelque temps, mais qu'il n'oublie les injures qu'il a reçûës, que juſqu'à-ce qu'il ait le temps & l'occaſion de s'en vanger.

Néanmoins ils ſe laiſſérent pour quelque temps ſurprendre par l'Edit perpétuel, fait le dix-ſept Février, l'an 1577. entre les Etats d'une part, & le Roi d'Eſpagne de l'autre, par la Médiation de l'Empereur Rodolphe, & du Duc de Cléves & de Juliers; par lequel

quel Edit le Traité de Gand fut ratifié, la tenuë des Etats Généraux accordée, & ordonné que les Eſpagnols & les Allemans ſortiroient des Païs-Bas, avec cette clauſe, qu'ils n'emporteroient avec eux aucunes des proviſions, munitions & artillerie qui ſe trouvoient dans les Places qu'ils tenoient. Mais le Prince d'Orange, avec les Etats de Hollande & de Zelande, proteſtérent contre cet Edit, alléguant que pluſieurs articles, particuliérement ceux qui regardoient la Religion, n'étoient pas aſſez clairs, ni aſſez expliquez.

Dom Jean fut reçû avec grande pompe dans Bruxelles, & il ne fut pas plûtôt établi dans ſon Gouvernement, que les Etats trouvérent la vérité des bons avis du Prince d'Orange, ayant découvert par pluſieurs Lettres interceptées, écrites en chiffres que Philippe de Marnix déchiffra, que Dom Jean avoit des ordres particuliers de tenir une autre conduite, qui tendoit à les ruïner, & tous ceux qui étoient dans leurs intérêts. Ouvrant alors les yeux, ils réſolurent de s'oppoſer à lui par la force des armes.

D'un côté Dom Jean ſe ſaiſit des Châteaux de Namur & de Charlemont, rappella

pella les Troupes Eſpagnoles & Allemandes,& ſe prépara à faire la Guerre. De l'autre, les Etats démolirent le Château d'Anvers, & ſe joignirent au Prince d'Orange, qui venant à Breda avec ſa troiſiéme Femme Charlotte de Bourbon, fut invité par les Etats de les honorer de ſa preſence, pour les raſſurer & faire revivre. Pour cet effet, les Bourgeois d'Anvers furent aſſez loin au devant de lui, & l'accompagnérent dans leur Ville, où les Etats Généraux députérent les Abbez de Villiers & de Maroles, & les Barons de Freſin & de Caprias, pour le ſuplier de venir promptement à Bruxelles, où il ſe rendit par eau dans une Berge,les Bourgeois d'Anvers marchant d'un côté du Canal, & ceux de Bruxelles de l'autre: & ayant été reçû avec grande pompe & les acclamations de tout le Peuple, il fut déclaré Gouverneur de Brabant, & Sur-Intendant des Finances & des revenus des Provinces.

Nous pouvons remarquer ici, que quoi que la Vie de ce Noble & Héroïque Prince, ſemblât être perſécutée en pluſieurs rencontres par la Fortune, ce qui auroit accablé un eſprit moins réſolu & moins conſtant que le ſien, il avoit néanmoins ſouvent la ſatisfaction d'une joye & d'un contentement

tement intérieur, que les Stoïques mêmes les plus inſenſibles reſſentent quelquefois, au milieu des réjoüiſſances & des vœux du Peuple, dont il poſſédoit entiérement les cœurs & l'affection, au lieu qu'il y a des Princes qui ne commandent que les corps de leurs Sujets, ce qui n'eſt point comparable à ce charmant empire ſur les ames, qui fait la plus noble partie de la Souveraineté.

Mais parce que la vertu ne manque preſque jamais d'être enviée, & qu'une grande réputation ſans tache eſt plus expoſée à l'envie, qu'une réputation vulgaire: cette réception magnifique du Prince d'Orange, l'autorité que les Etats & le Peuple donnérent de leur bon gré, à ſa haute naiſſance, à ſa conduite incomparable, à ſa grande expérience, & à ſon mérite extraordinaire, le rendirent bien-tôt ſuſpect à pluſieurs grands Seigneurs & Perſonnes de qualité, les principaux deſquels étoient, le Duc d'Arſcot, le Marquis de Havrez ſon Frere, le Comte de Lalen, & ſon Frere le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, le Comte d'Egmont, & beaucoup d'autres, qui jaloux de ſa grandeur, envoyérent ſecrettement le Sieur de Malſtede, à l'Ar-

l'Archiduc Matthias Frere de l'Empereur Rodolphe, pour lui offrir le Gouvernement des Païs-Bas. Cet Envoyé ſe dépêcha ſi fort, & preſſa avec tant d'importunité l'Archiduc de venir promptement, que l'Archiduc partit de Vienne & arriva à Cologne, avant qu'on eût la moindre connoiſſance qu'il eût été invité à venir.

Ces Seigneurs ſe tenoient comme aſſurez d'avoir tout pouvoir dans le Gouvernement ſous l'Archiduc, qui les devoit conſidérer comme les Auteurs de ſon avancement, & de ruïner par ce moyen l'autorité du Prince d'Orange, en lui mettant en tête un Supérieur de cette haute qualité.

Mais le Prince d'Orange qui ſçavoit ſi bien uſer du temps, & ſe conduire ſelon les ſaiſons, & convertir les poiſons qu'on lui préparoit en antidotes, ne prit point d'autre connoiſſance de leur procédé, ſinon qu'il ſe plaignit modeſtement dans l'Aſſemblée des Etats, de ce qu'ils avoient appellé l'Archiduc ſans lui communiquer une affaire de cette importance, d'autant plus qu'il avoit été reſolu de ne rien entreprendre que d'un commun conſentement, & ſur tout dans des affaires ſi importantes

portantes, à quoi il ajoûta néanmoins qu'il ne vouloit s'oppoſer en aucune maniére à la réception, ni à l'établiſſement de l'Archiduc. Mais ayant aprés cela gagné dans ſon parti le Comte de Lalen, qui commandoit en chef l'Armée des Etats, il fit ſi bien par ſon adreſſe & par ſa prudence, que l'Archiduc ayant été fait Gouverneur ſous de certaines conditions, il fut lui-même choiſi Lieutenant Général à la pluralité des voix dans l'Aſſemblée générale, & eut le maniement principal des affaires ſous l'Archiduc, du propre conſentement d'une perſonne qui connoiſſoit ſa grande capacité. Ainſi nôtre Prince, par ſa bonne & prudente conduite, fit tomber ſur la tête de ſes Ennemis la tempête qu'ils avoient formée pour le détruire; car le Duc d'Arſcot Chef de la Conjuration contre lui, fut bien-tôt arrêté dans la Ville capitale de ſon Gouvernement, par le Sieur de Ribouë Favori des Princes. Et pour le rendre plus ſenſible à ſon malheur, on arrêta auſſi en même temps ſes meilleurs amis, les Evêques d'Ypres & de Bruges, avec les Sieurs Raſſinguem & Seuvequem, & pluſieurs autres de ſes Créatures

D'un autre côté, Dom Jean d'Autriche

che ayant été déclaré l'Ennemi public des Païs-Bas, rappella les ſoldats Eſpagnols & Italiens, qui avoient été contraints de ſortir du Païs, en conſéquence de l'Edit perpetuel, avec quantité d'Allemans, & défit à Gemblours l'Armée des Etats, commandée par le Sieur de Goignie en l'abſence du Comte de Lalen, & des principaux Officiers, qui étoient pour lors à Bruxelles, à ſe divertir aux nôces d'un de leur amis.

Cette perte fut néanmoins bien-tôt récompenſée, par la priſe de la fameuſe Ville d'Amſterdam, laquelle ſe rendit, & fut unie aux Etats de Hollande, huit jours aprés la déroute de l'Armée.

Dom Jean enflé néanmoins du ſuccés de ſa Victoire de Gemblours, vint avec de grandes forces pour attaquer l'Armée des Etats, qui étoit à Rimenant prés de Malines, commandée par le Comte de Boſſu; mais il trouva que ce Général étoit ſi bien préparé pour le recevoir, qu'il fut contraint de ſe retirer en confuſion & avec une perte conſidérable. En telle ſorte, que quoi que le Comte de Boſſu fut extrêmement loüé de ſa conduite dans le commencement de la Bataille, il ne fut pas moins blâmé pour avoir laiſſé perdre l'occaſion de pourſuivre

vre l'Ennemi dans ſa retraite avec toutes ſes forces, ce qui rendit ſa Victoire imparfaite.

Cependant, les Etats Généraux publiérent une tolérance des deux Religions dans les Provinces, cette Ordonnance fut appellée la Paix & la Religion. Mais cette Paix n'étant pas approuvée par tout le reſte des Confédérez, produiſit un troiſiéme Parti, qu'on appelloit le Parti des Mécontens, du nombre deſquels étoit le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, Valentin de Pardieu, le Baron de Cabrias, & quelques autres. Par leur moyen les Provinces de Hainaut & d'Artois retournérent dans l'obéïſſance des Eſpagnols, quelques remontrances que leur puſſent faire les Etats Généraux, tant par leurs lettres, que par la bouche de leurs Commiſſaires.

Dans ce temps-là, les Etats ayant renforcé leur Armée de Troupes Allemandes, envoyérent faire pluſieurs propoſitions, à Dom Jean; & entr'autres, de remettre le Gouvernement des Païs-Bas entre les mains de l'Archiduc Matthias, aux mêmes conditions ſous leſquelles ils lui avoient prêté ſerment, comme auſſi de reſtituer aux Etats la Province de Limbourg, & tout ce qu'il avoit pris dans le Hainaut,

ou

ou dans le Brabant, par force ou de bon gré. Mais dans le temps qu'on faiſoit ces propoſitions, Dom Jean, dont l'eſprit n'étoit pas moins malade que le corps, ſe croyant ſuſpect à la Cour d'Eſpagne, à cauſe de la mort de ſon Secrétaire Eſcovedo, qu'on croyoit avoir été empoiſonné par les Eſpagnols, mourut dans le Camp de Namur. Alexandre Farneſe Duc de Parme lui ſuccéda dans ſon Gouvernement; ce Duc, par ſes maniéres obligeantes, & par ſes grandes promeſſes, augmenta beaucoup le nombre des Mécontens, & affoiblit les Confédérez des Etats.

Mais le Prince d'Orange toûjours vigilent, environ ce même temps-là, c'eſt à dire, le 22. Janvier de l'année 1579. mit la premiére pierre angulaire de la République des Païs-Bas, par l'union étroite qui fut faite à Utrecht entre les Provinces de Gueldres, Zutphen, Hollande, Zelande, Friſe, & l'Ommelande. Cette union contenoit 25. Articles, les chefs deſquels étoient, que les Provinces s'aſſiſteroient mutuellement contre l'Ennemi commun, & ne traiteroient d'aucune Paix ni Guerre, que d'un conſentement général, ſans aucun préjudice néanmoins des Priviléges deſdites Pro-

vinces. Cette Alliance fut appellée le Traité d'Utrecht, parce qu'elle fut ratifiée dans cette Ville, où les Gouverneurs des Provinces & les Etats, pour montrer que leur conſervation dépendoit néceſſairement d'une union étroite, prirent pour leur deviſe ces paroles de Micipſa dans Salluſte; *Concordiâ parvæ res creſcunt.*

Peu de temps aprés, le Prince s'appercevant que les forces des Etats diminuoient tous les jours, à cauſe que quelques-unes des Provinces & pluſieurs Perſonnes de leurs Corps les ayant abandonnez, avoient fait leur paix avec le Roi d'Eſpagne, par les fortes perſuaſions du Duc de Parme; leur remontra que dans la condition où ils étoient, ils ne pourroient jamais réſiſter à un ſi puiſſant Ennemi, manque de puiſſance & de force, de ſorte qu'ils ſeroient ou obligez de ſe réconcilier avec l'Eſpagne, ce qu'il ne leur conſeilloit jamais de faire, puis qu'il n'y avoit point de ſeureté de ce côté-là, ni pour leur vie, ni pour leur Religion; ou bien de faire choix de quelque Prince voiſin pour être leur Protecteur & leur Souverain, & que pour cela il croyoit que le Duc d'Alençon Frere unique de Henri III. Roi de France, étoit le plus propre. Cet-

Cette propoſition ayant été approuvée, on envoya en France Philippe de Marnix avec quelques autres Commiſſaires, qui en peu de temps conclurent un Traité avec le Duc d'Alençon, par lequel il fut arrêté, que les Etats de Hollande, Zelande, Brabant, Flandres, Utrecht, & Friſe, le reconnoîtroient pour leur Souverain; à condition qu'il ne feroit aucun changement dans la Religion, & qu'il conſerveroit les Priviléges des Provinces; qu'il aſſembleroit les Etats une fois l'an, & qu'il leur ſeroit permis de s'aſſembler plus ſouvent s'ils le jugeoient à propos; qu'il ne diſpoſeroit d'aucuns Emplois, ou Charges dans le Gouvernement, que du conſentement des Etats, & que s'il violoit les Priviléges des Provinces, ou aucun Article du Traité, il ſeroit déchû de la Souveraineté, & que pour eux, ils ſeroient abſous du ſerment qu'ils lui avoient fait, & libres de choiſir un autre Souverain.

L'Archiduc voyant qu'on n'avoit plus beſoin de lui dans les Païs-Bas, puis qu'ils recherchoient une Protection plus puiſſante que la ſienne, prit congé d'eux, & ſe retira en Allemagne, aprés avoir reçû de grands remercimens des Etats, & pluſieurs

preſens magnifiques, autant que leur condition preſente le leur pouvoit permettre.

Cependant le Prince d'Orange fit tous ſes efforts pour hâter l'arrivée du Duc d'Alençon, ſçachant de quelle importance il étoit pour ſon intérêt, d'être ſoûtenu par la preſence d'un ſi grand Prince; d'autant plus que la même année 1580. le Roi d'Eſpagne avoit publié une Proſcription ſanglante contre lui; dans laquelle, aprés lui avoir reproché les faveurs dont Charles-Quint l'avoit comblé, il le chargeoit d'opprobres, l'appellant Ingrat, Rebelle, Perturbateur du repos public, Hérétique & Hipocrite, un autre Caïn, un Judas, ajoûtant qu'il étoit ſans Conſcience, Impie, Sacrilége, Parjure, Auteur de tous les troubles des Païs-Bas, & la Peſte du genre humain. Aprés quoi le Roi le déclaroit Criminel de Léze-Majeſté, donnoit ſon bien, ſon corps & ſa vie, à quiconque pourroit s'en rendre le Maître. Promettant ſur ſa parole de Roi & de Chrêtien 25000. écus de récompenſe, à celui qui le prendroit vif ou mort & l'améneroit en Eſpagne, & le pardon de tous les crimes qu'il auroit jamais commis, & s'il n'étoit pas déja Noble, de lui donner à lui & à ſes héritiers des Lettres de Nobleſſe.

Le

Le Prince pour réponſe fit une longue Apologie, répondant en particulier à chaque article de la Proſcription. Il eut ſoin de la faire lire en pleine Aſſemblée des Etats Généraux, & il eût bien ſouhaité que les Etats l'euſſent imprimée en leur nom, mais quelques-unes des Provinces ne le jugérent pas à propos, parce qu'elle étoit trop piquante, & d'autant qu'ils ne prenoient aucune part dans beaucoup de manquemens de mauvaiſe foi qu'elle attribuoit au Roi. Néanmoins ils déclarerent par un Acte public, que le Prince étoit aceuſé à tort; que c'étoit uniquement à leurs grandes ſollicitations & importunitez, qu'il avoit accepté le Gouvernement, & ils lui offrirent une Compagnie de Gardes pour garder ſa Perſonne, qui ſeroit entretenuë aux dépens du public; le priant de continuer à maintenir leur Liberté, avec promeſſe d'obéïr avec toute ſoûmiſſion à ſes commandemens & à ſes conſeils, qu'ils proteſtoient ne tendre qu'à leur ſeureté & conſervation.

Mais ſi ce Prince avoit ſujet d'être troublé aprés une ſi terrible Proſcription, il n'avoit pas moins raiſon d'être affligé de la priſe de Breda, qui avec le Païs circonvoiſin faiſoit une conſidérable partie de ſon re-

venu, perte qui lui étoit particuliére, mais qui n'étoit pas moins conſidérable au Public. Ce qui le conſola néanmoins dans ſon malheur, fut d'apprendre que le Duc d'Alençon étoit en marche avec quatorze mille Chevaux & Fantaſſins, pour faire lever de Siége que le Duc de Parme avoit mis devant Cambray. En effet, ce Général n'eût pas plûtôt ſçû des nouvelles du Duc d'Alençon, qu'il leva le Siége. Nôtre Prince ſe vit vangé en quelque ſorte de ſa Proſcription; car ſur les nouvelles de la venuë du Duc d'Alençon, les Etats déclarérent le Roi d'Eſpagne déchû de la Souveraineté des Païs-Bas, briſérent ſes Sceaux, & ordonnérent qu'il ne ſeroit plus reconnu pour leur Prince: & ils ne furent nullement découragez de la priſe de Tournay par le Duc de Parme, nonobſtant la vigoureuſe defénſe de Madame Marie de Lalin Princeſſe d'Epinoy & Sœur du Baron de Montigny: Dame qui par une valeur toute mâle pour encourager les autres, s'expoſa elle-même durant le Siége à tant de dangers, qu'elle fut bleſſée d'un coup de mouſquet dans le bras.

La rigueur de la ſaiſon ayant cauſé une ſuſpenſion d'armes, le Duc d'Alençon fit un tour en Angleterre, où aprés avoir été régalé

régalé ſplendidement, & avoir reçû une ſomme conſidérable pour ſon voyage des Païs-Bas, il s'embarqua au milieu de l'hyver, & mit pied à terre à Fleſſingue, & de là marcha à pied juſqu'à Middelbourg, où il fut reçû par le Prince d'Orange & par le Prince d'Epinoy, qui le conduiſirent juſqu'à Anvers. Il fut reçû dans cette Ville avec une pompe & une magnificence incroyable, & le Prince d'Orange l'ayant inveſti du Bonnet Ducal & du Manteau de Velours Cramoiſi doublé d'Hermines, il prêta le ſerment en preſence des Etats & des Magiſtrats de la Ville, & d'une multitude infinie de peuple, qui étoient accourus en foule pour voir un ſpectacle ſi extraordinaire, promettant d'obſerver exactement le Traité conclû avec lui ; de conſerver les Priviléges du Païs, & de ne point gouverner ſelon ſa volonté & bon plaiſir, mais ſelon l'équité & la juſtice. Aprés quoi les Etats & les Magiſtrats de la Ville d'Anvers, lui prêtérent auſſi le Serment de fidélité & d'obeïſſance, comme à leur Prince Souverain.

Mais ce Triomphe & cette Joye publique furent bien-tôt tournez en pleurs & en triſteſſe, par le malheureux accident qui arriva au Prince d'Orange: car le Roi d'Eſ-

pagne ayant promis dans ſa Proſcription une trés-grande récompenſe, l'argent qui eſt le poiſon de l'ame, avoit déja corrompu l'eſprit de pluſieurs ſcélérats, & les avoit mis en campagne pour mériter le prix du ſang de nôtre Prince. Le premier qui oſa commettre cet attentat, fut un nommé Javrigny, qui épiant l'occaſion, lui tira un coup de piſtolet chargé d'une ſeule bale, qui le perça ſous l'oreille droite, & ſortant par la jouë gauche, lui caſſa quelques dents. On croyoit au commencement que les François avoient fait ce coup, mais l'aſſaſſin ayant été tué par les Halebardiers de la Garde du Prince, & ayant trouvé certains papiers dans ſa poche, qui faiſoient connoître qu'il étoit Eſpagnol, le peuple qui avoit pris les armes pour ſe vanger ſur les François, fut appaiſé & chacun ſe retira chez ſoi. Le Prince d'Orange, nonobſtant la grande douleur qu'il ſouffroit, écrivit de ſa propre main aux Magiſtrats d'Anvers, touchant l'aſſaſſinat commis en ſa Perſonne par les Eſpagnols.

Il eſt impoſſible d'exprimer combien grande & extraordinaire étoit la triſteſſe de cette grande Ville, à la nouvelle de la bleſſure du Prince; les Magiſtrats ordonnérent des Jeûnes publics; le peuple étoit continuelle-

nuellement à l'Egliſe, pour implorer le ſecours du Ciel pour la guériſon de ce Prince; & lors qu'il fut hors de danger, ils ne témoignérent pas moins de zéle à offrir à Dieu leurs actions de graces pour le rétabliſſement de la ſanté du Pere de la Patrie.

Si-tôt que le Prince fut en état de ſortir, le Duc d'Alençon le prit avec lui pour aller à Gand & à Bruges, où l'on découvrit une autre Conſpiration contr'eux, dont le Chef étoit un certain Nicolas Salcédo Eſpagnol, qui confeſſa avoir reçû quatre mille écus du Duc de Parme pour aſſaſſiner le Duc d'Anjou & le Prince d'Orange, pour l'empoiſonner ou pour s'en défaire de quelque maniére que ce fut. François Baza Italien un des Complices ayant été pris confeſſa la même choſe: mais avant que d'être mené au lieu de ſon ſupplice, il ſe tua lui-même, pour éviter les tourmens qu'on lui alloit faire ſouffrir. Salcédo fut conduit à Paris & tiré à quatre chevaux.

Mais le Duc d'Anjou, à l'exemple du jeune Roboam, qui ſe perdit en ſuivant le conſeil de jeunes Conſeillers, ſe laiſſant conduire par Tervagues, Saint Agnan, Rochepot, & pluſieurs autres jeunes étourdis qui le gouvernoient, & négligeant de conſulter le

Prince d'Orange, le Duc de Montpenſier, le Comte de Laval, & pluſieurs autres capables de lui donner de meilleures inſtructions, réſolut contre le ſerment qu'il avoit pris, & contre toutes les Loix de la juſtice, de ſe ſaiſir des principales Places du Païs-Bas, comme Dunkerque, Dendermonde, Bruges & Anvers, & toutes ces Places dans un même jour. Comme ces jeunes gens lui avoient fait comprendre que l'Autorité du Prince d'Orange étoit trop grande & la ſienne trop limitée, n'étant Souverain que de nom, il allegua, pour juſtifier ſon procédé, que le Peuple d'Anvers avoit environné ſon Palais pour le tuër, & que par conſéquent, par une telle révolte, il étoit abſous de ſon ſerment. Pour cet effet il prit Dendermonde, Dunkerque, & d'autres Places, mais il manqua Bruges & Anvers, dont les Bourgois ſe comportérent avec tant de réſolution, que les François qui étoient au dedans y furent tuez en ſi grande quantité devant les portes, que ceux qui étoient au dehors ne pouvoient entrer pour les ſecourir.

Le Duc d'Anjou voyant cela, rendit les Places dont il s'étoit rendu le Maître, & retournant en France mourut dans ſon Châ-

teau

teau de Château-Thierry de chagrin & de triſteſſe.

Les Flamans crûrent que le Prince d'Orange avoit été d'intelligence avec les François pour ſurprendre Anvers, & ſes ennemis ſe ſervirent de cette fauſſeté pour diminuer ſa réputation, qui fût un peu ternie par ſon quatriéme Mariage avec Louïſe de Coligny. C'eſt pourquoi le Prince s'appercevant que le Parti des Etats s'affoibliſſoit tous les jours dans le Païs des Walons, ſe retira en Hollande, où il ſe croyoit plus en ſeureté, & moins expoſé aux attentats de la ſuperſtition, & à la récompenſe que promettoit la Proſcription contre ſa Perſonne: il choiſit la Ville de Delft pour le lieu de ſa réſidence, où la Princeſſe ſa Femme accoucha d'un Fils qui fut le dernier qu'il eut, nommé Frederic Henri, grand-Pere de Son Alteſſe d'aujourd'hui.

Ayant donc ainſi affranchi une partie de ſon Païs de la ſervitude des Eſpagnols, par tant d'actions de courage & de prudence, & à ſa gloire immortelle, il ne faut pas s'étonner ſi le peuple pleura ſi univerſellement ſa perte par l'aſſaſſinat commis en ſa Perſonne. Celui qui commit ce lâche attentat, étoit un nommé Baltazard Gerard de Ville-frans

dans la Comté de Bourgogne, homme de phiſionomie laide & hideuſe, de petite ſtature, d'humeur attrabilaire & d'un certain courage brutal qui le rendit entreprenant & hardi. Comme d'ailleurs il étoit fort ſuperſtitieux, grand ennemi de la Réformation, & qu'il étoit continuellement dans les Maiſons des Moines, il conçût une ſi grande averſion pour le Prince d'Orange, qu'il réſolut de s'en défaire. Il étoit à Dole chez un Procureur, lors de la Pacification de Gand, & depuis ce temps-là, pouſſé par ſon mauvais naturel & par ceux qui dirigeoient ſa conſcience, il fit paroître de ſi grands tranſports contre la perſonne de cet excellent Prince, que s'il n'eût été détourné par quelques-uns de ſes amis, à qui il avoit découvert ſon cœur, il eût tenté, dés ce moment-là, d'aller executer ſon infame deſſein. Il fut arrêté, parce que Dieu qui tient en bride les méchans avoit réſolu de conſerver encore ce grand & illuſtre Héros. Mais trois ans aprés, ce barbare toûjours enflammé de menaces & de tuërie ayant vû la Proſcription qui avoit été publiée contre le Prince, partit de Dole & ſe rendit à Luxembourg, reſolu d'aller executer ſon abominable entrepriſe. I

ne

ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'il apprit que Javrigni l'avoit prévenu. Il ſe mit alors au ſervice du Secretaire du Comte de Mansfeldt, & là ayant été aſſuré que le Prince étoit encore vivant & que ſon aſſaſſin n'avoit fait que le bleſſer; il abandonna le ſervice de ce Secretaire & alla à Tréves.

Le même jour qu'il fut arrivé dans cette Ville, il ſe confeſſa à un Jéſuite & lui déclara la réſolution où il étoit d'achever ce qui avoit été commencé par Javrigni. Ce Jéſuite découvrit ce deſſein à trois autres de ſes Confreres, & tous quatre s'étant aſſemblez le lendemain & ayant fait venir ce malheureux, ils l'aſſurérent qu'il feroit une action Héroïque, s'il délivroit l'Egliſe du plus grand Ennemi qu'elle eût, & lui proteſtérent en même temps, qu'ils lui déclaroient de la part de Dieu, qu'il commettroit un crime digne des Enfers, s'il abandonnoit ſon deſſein, & qu'il ſeroit mis au rang des Martyrs, s'il mouroit en executant une entrepriſe ſi pieuſe. Sur ces aſſurances, il ſe rendit à Tournai, où s'étant confeſſé au Docteur Gerri Gardien des Cordeliers, ce Moine lui donna ſa benediction & lui promit le Paradis, pour l'encourager à mettre

en

en execution ſon projet infernal & Diabolique.

Balthaſard Gerard perſuadé qu'il étoit, que ſon action ſeroit méritoire devant Dieu, partit de Tournay, & arriva à Delft au commencement de Mai. Du moment qu'il fut dans cette Ville, il ſe rendit au Cloître de Sainte Agathe qui étoit l'Hôtel du Prince. Comme ſon deſſein étoit de s'inſinuer auprés de lui, il lui preſenta un Placet, par lequel il lui promettoit de lui découvrir pluſieurs choſes concernant le Païs & la Religion. Le Prince qui crut que cet homme lui ſeroit néceſſaire, promit de lui donner de l'emploi. Cependant, ce malheureux déguiſant ſa Religion, ſa naiſſance, ſa vie, ſon nom, ſes actions, & ne faiſant rien à quoi on pût trouver à redire, pendant pluſieurs mois; les Favoris du Prince & ſes Miniſtres furent les premiers qui le prirent ſous leur Protection, & qui mirent dans l'eſprit de Guillaume, que cet homme, qui leur paroiſſoit ſi affectionné lui pourroit être d'un grand ſervice. Cet infame aſſaſſin avoit pris le nom de François Guyon fils de Pierre Guyon de Bezançon, qui s'étoit rendu recommandable par les ſouffrances qu'il avoit endurées pour la Religion Réformée. Et pour faire

voir

voir qu'il étoit véritablement Réformé, il n'étoit jamais ſans avoir entre les mains des Pſeaumes & le Nouveau Teſtament, & autres Livres de Religion qu'il affectoit de lire devant tout le monde. Il ne manquoit jamais d'aſſiſter à tous les Sermons qui ſe faiſoient en preſence de Son Alteſſe. Si bien que par cet artifice & tous les autres qu'il mettoit en uſage, il aquit ſi fort la faveur du Prince, qu'il lui confioit la plûpart des dépêches qu'il étoit obligé d'envoyer dans les Places où il avoit des correſpondances. Et dans le temps même que ce malheureux commit ſon aſſaſſinat, il attendoit un Paſſeport pour aller dans une Province, où le Prince avoit fait deſſein de l'envoyer. Ce fut même ce Paſſeport qui lui facilita l'occaſion d'executer ce qu'il avoit réſolu de faire depuis ſi long temps: car ayant pris le moment que le Prince ſe levoit de table pour monter à ſa chambre, il lui preſenta d'une main un papier pour le ſigner, & de l'autre il lui tira un coup de piſtolet chargé de trois bales, & cela fut fait ſi promptement que perſonne ne s'en apperçut. On n'eut le temps que de le porter dans une chambre proche de celle d'où il ſortoit de dîner: car un moment aprés, ayant per-

perdu toutes les forces, il expira en la preſen-ce de la Princeſſe ſon Epouſe & de ſa Sœur la Comteſſe de Swartzenbourg, n'ayant pas pû même achever de prononcer ces paroles: *Seigneur aye pitié de mon ame & de ce pauvre peuple.*

Cet infame meurtrier n'avoit alors, que 25. ans, ou environ. Et cependant, il fit paroître autantde courage & de fermeté à ſouffrir les tourmens de la mort, que de hardieſſe & de réſolution à entreprendre un tel crime. Il fut pris quelques momens aprés qu'il eut fait ce funeſte coup, & le lendemain ayant été condamné à un ſupplice digne de ſon attentat, il fût executé publiquement. Il fut tenaillé dans toutes les parties de ſon corps. Sa main parricide fut brûlée entre deux fers ardens. Il fut enſuite écartelé tout vif, & le Bourreau lui ayant arraché le cœur le lui jetta contre le viſage. Ses tourmens furent longs & rigoureux : mais il les endura avec tant de conſtance, que l'Hiſtoire a parlé comme d'un prodige de l'action de ce ſcélérat.

Ainſi mourut l'Illuſtre Guillaume de Naſſau Prince d'Orange, qui avoit fait paroître un jugement des plus ſolides dans l'une des plus grandes entrepriſes qui ayent été jamais projettées ; un courage incomparable

parable à la pourſuivre, & une conſtance invincible à l'executer, malgré la puiſſance formidable des Eſpagnols, & les menées ſecrettes d'une infinité de gens qui s'étoient oppoſez à ſes deſſeins. C'eſt pourquoi les Etats & le Peuple, qui au milieu de leurs plus grands dangers avoient expérimenté ſi ſouvent ſa prudence, ſa conſtance, ſa magnanimité, ſa juſtice, ſa patience & ſa modération; Vertus qui ne ſe ſont, peut-être, jamais rencontrées en un ſeul homme, pleurérent ſa mort, comme la plus grande perte qu'ils puſſent faire en ce monde. Et pour témoigner leur douleur, & en même temps leur reconnoiſſance, ils firent tout ce qui étoit en leur pouvoir, pour éterniſer ſa mémoire. Vingt-trois jours furent employez pour l'appareil de ſes Funérailles. Les Etats Généraux, le Conſeil d'Etat, les Etats de Hollande, & tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans les Provinces aſſiſtérent à ſa Pompe funébre précédez de douze cens Bourgeois ſous les armes. Enfin, les Provinces-Unies, pour laiſſer à la poſtérité un Monument éternel de cet incomparable Prince, lui firent ériger dans le nouveau Temple de Delft, un Mauſolée des plus magnifiques & des plus ſuperbes qu'il y ait

dans

dans toute l'Europe, où on lit une Epitaphe en Latin qui eſt l'abregé de ſa Vie. L'année de ſa mort eſt compriſe dans ce Dyſtique.

AVrIaCVs prInCeps hIſpanI fraVde tyrannI
OCCVmbIt, VInCI non aLIter poterat.

Guillaume Premier avoit la taille belle quoi que médiocre, le viſage plûtôt brun que blanc & couvert de petites taches, les yeux gros, à fleur de tête, & un peu bruns, les cheveux chatains, le nez plus long que court & aſſez gros, & la démarche noble & grande. Il paroiſſoit froid, parloit peu, penſoit beaucoup & ne diſoit jamais rien qu'à propos. Il étoit d'un tempérament ſi robuſte qu'il n'avoit jamais eu de maladie qui l'eût retenu huit jours au lit, excepté la peſte qu'il avoit euë dix ans auparavant. Il s'étoit ſi endurci dans les diverſes fatigues qu'il avoit eſſayées depuis l'âge de vingt & un an qu'il fut mis à la tête des Armées de l'Empereur, que rien n'étoit capable de l'incommoder. Il étoit civil & honnête. Il aimoit la raillerie & railloit fort agréablement. Sa mémoire étoit admirable. Il ſçavoit les Mathematiques. Il entendoit la Langue Latine, & dans

ſes

ſes heures de loiſir, il liſoit preſque toûjours des Livres de Politiques & d'Hiſtoire. Il étoit adroit, prudent, ſecret dans ſes deſſeins, & trés-habile à découvrir ceux des autres. Il étoit charitable, libéral, bon, propre dans ſes habits, mais d'une propreté modeſte. Il n'y avoit aucun Seigneur dans les Païs-Bas qui eût une meilleure table que lui, & ſa Maiſon étoit ouverte à tous les Princes Etrangers & à tous les Ambaſſadeurs. Et cette généroſité jointe à une infinité d'autres qualitez propres à gagner les cœurs, lui avoit attiré l'amitié & l'eſtime de tout le monde. Jamais Prince n'a été moins vindicatif que lui. Il haïſſoit les complimens outrez. Il faiſoit plus qu'il ne promettoit, & il étoit ſi modeſte qu'il ne vouloit point s'entendre loüer. Enfin, c'étoit un Prince ſi affable & ſi familier avec le commun du peuple, qu'il s'abaiſſoit à s'entretenir avec le moindre petit Bourgeois. Lors qu'il marchoit par les ruës, il alloit toûjours découvert, montrant toûjours un viſage riant au peuple, qui accouroit de toutes parts, pour le voir paſſer. On rapporte, qu'un jour paſſant à pied dans une des Villes de Hollande, & qu'ayant entendu du bruit dans la maiſon d'un petit Bourgeois, ſa femme & lui étant en diſpu-

te,

te, il entra dans cette maiſon, où aprés avoir écouté patiemment la cauſe de leur querelle & les raiſons qu'ils alléguoient, l'un & l'autre, il les exhorta à ſe réconcilier, avec une tendreſſe incroyable. Ce qui ayant été executé ſur le champ, le Maître du logis le pria de goûter ſa biére, ce que le Prince lui accorda. La boiſſon étant donc venuë, le Maître, ſelon la coûtume du Païs, bût le premier à ſa ſanté dans un pot, & lui ayant verſé en ſuite de la biére dans le même pot & eſſuyé avec ſa main l'écume qui étoit ſur les bords, il le lui preſenta, & le Prince l'ayant pris & lui ayant fait raiſon, bût & ſe retira. Il avoit accoûtumé de dire à ſes amis, qui lui repreſentoient qu'il s'abaiſſoit trop avec le peuple; que les grands devoient acheter l'amitié des petits, & qu'il n'y avoit rien qu'on pût aquerir à meilleur marché que leur affection, puis que cela ne coûtoit que la peine de tirer ſon chapeau & un peu d'affabilité & de franchiſe.

Guillaume Lantgrave de Heſſe l'un des plus ſages Princes de ſon Siécle en parlant de Guillaume I. le comparoit ordinairement à Judas Maccabée. En effet, Judas Maccabée avec une poignée de ſoldats défit l'Armée d'Antiochus & Guillaume avec cinq mille hom-

hommes triompha d'une Armée de plus de quatrevingt mille & reduiſit les Eſpagnols à la derniére extrêmité. Judas Maccabée ſacrifia ſa vie & celle de ſes quatre freres pour le ſalut d'un Peuple affligé & oppreſſé en leurs biens, en leurs perſonnes & en leur conſcience, & Guillaume expoſa la ſienne & la perdit lui & trois de ſes freres, pour la délivrance des Provinces Belgiques, pour l'avancement de la Religion, pour la gloire de Dieu & la liberté de tout un Peuple & d'une Republique qui eſt devenuë par ſon moyen l'une des plus floriſſantes de la terre. L'un & l'autre eurent à combattre les trahiſons, les perfidies, les mécontentemens du dedans, les ſtratagêmes du dehors & à conduire un Peuple diviſé par pluſieurs factions. Enfin Judas Maccabée rendit les Juifs l'effroi de leurs voiſins & la terreur de toute la terre. Il força même les Romains à rechercher leur alliance, & de l'aveu de tout l'Univers, Guillaume par ſa bravoure & par ſa prudence rendit les Hollandois redoutables à toute l'Europe & établit leur Republique ſur des fondemens ſi forts & ſi fermes qu'elle eſt devenuë l'Arbitre de la Paix & de la Guerre, & l'unique ſoûtien de l'Eſpagne.

Ce Prince eut quatre femmes. La premiére

miére s'appelloit Anne d'Egmont, Fille de Maximilien d'Egmont, Comte de Buren & Laerdam, trés-riche Héritiére, qu'il épouſa par la faveur de Charle-Quint; Il eut d'elle Philippe-Guillaume Prince d'Orange, & une Fille, Marie de Naſſau, qui épouſa Philippe Comte de Hohenlo, qui aprés la cruelle mort du Prince, lors que les Provinces Confédérées étoient dans une étrange conſternation, ſoûtint généreuſement l'effort des Eſpagnols, & redonna la vie aux Hollandois abattus.

Il épouſa en ſecondes nôces Anne de Saxe, Fille de Maurice l'Illuſtre, l'Electeur de Saxe, qui fit tête à Charle-Quint. Il eut d'elle le fameux Comte Maurice, dont nous aurons aſſez occaſion de parler, & une Fille nommée Amelie de Naſſau, mariée à Emanuël Fils d'Antoine, Roi de Portugal.

Charlotte de Bourbon fut ſa troiſiéme Femme, elle étoit de la Maiſon de Montpenſier. Le Prince en eut ſix Filles.

La premiére Julie de Naſſau, fut mariée à Frederic IV. Electeur Palatin, Pere de Frederic qui fut élû Roi de Bohême.

La ſeconde Eliſabeth de Naſſau, qui épouſa Henri de la Tour, Duc de Boüillon ſi renommé dans les Guerres de Henri IV.

La

La troiſiéme Catherine Belgique, mariée à Philippe-Louïs Comte de Hanau.

La quatriéme Charlotte de Brabant, Femme de Claude Duc de Trimoüille & de Toüars, & Comte de Laval.

La cinquiéme Charlotte de Flandres de Naſſau, qui ayant embraſſé la Religion Romaine, mourut Abbeſſe de Sainte Croix de Poitiers.

La ſixiéme Amelie de Naſſau, mariée à Frederic Caſimir, qui étoit une des Branches de la Maiſon des Deux-Ponts, appellé le Duc de Lansberg.

Sa quatriéme & derniére Femme fut Louïſe de Coligny, la ſeule qui reſtoit de la Famille de Monſieur de Teligny, & Fille du Grand Châtillon Amiral de France, de laquelle il cût ce renommé & fameux Capitaine Frederic-Henri Prince d'Orange, de qui nous parlerons en ſon lieu.

Voici l'Inſcription qui ſe lit, ſur le Tombeau de Guillaume I. Elle eſt traduite, mot à mot, du Latin.

A Dieu Trés-Bon & Trés-Grand, & à la memoire éternelle de Guillaume de Naſſau, Prince Souverain d'Orange, Pere de la Patrie.

Il préféra à ſa propre fortune, la fortune

de

de la Hollande & des ſiens.

Il leva deux fois preſque à ſes dépens, de trés-groſſes Armées, & il les licentia deux fois.

Il ſecoüa le joug de la Tyrannie d'Eſpagne, ſous les Auſpices des Etats; rétablit le Culte de la Religion, & remit les anciennes Loix du Païs dans l'état, où elles étoient auparavant.

Enfin, il laiſſa le ſoin d'achever le rétabliſſement de cette liberté, qui n'étoit point encore affermie, au Prince Maurice ſon Fils, qui hérita de toutes ſes vertus.

Guillaume fut un Héros veritablement pieux; doüé d'une grande prudence & qui ne fut jamais vaincu.

Philippe Roi d'Eſpagne le craignit, quoi que ce Prince fut la terreur de toute l'Europe.

Il ne le vainquit point. Il ne l'épouvanta point. Et s'il lui arracha la vie, ce fut par le ſecours d'un impie & infame aſſaſſin, & par la plus lâche de toutes les trahiſons.

Il fut aſſaſſiné le 10. de Juillet 1548.

HIS-

PHILIPE.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
PHILIPPE-GUILLAUME,
PRINCE D'ORANGE.

CE Prince nâquit au Château de Buren le 19. de Décembre 1554. & étoit Filleul de Philippe II. Roi d'Eſpagne. Il n'avoit que cinq ans, lors que ſa Mere mourut. Il fut élevé auprés de ſon Pere dans ſa tendre jeuneſſe : & comme Guillaume I. ſçavoit par ſa propre expérience, combien un Prince ſe diſtingue des autres, quand il a quelque teinture des Lettres, il n'oublia rien pour ſon éducation, & pour cet effet, lors qu'il fut un peu avancé en âge, il l'envoya avec un

Gouverneur & un train digne de la grandeur de ſa Maiſon, dans l'Univerſité de Louvain, qui étoit dans ce temps-là, l'une des plus renommées & des plus floriſſantes de toute l'Europe.

Dans le temps que ce jeune Prince faiſoit ſes études dans cette célébre Univerſité, les troubles des Païs-Bas contraignirent Guillaume I. comme nous l'avons déja vû, de prendre les Armes pour ſa propre défenſe, & de ſe retirer dans la ſuite, pour éviter la fureur du Duc d'Albe. Il ſemble que l'affection Paternelle devoit obliger ce Prince à pourvoir à la ſeureté de la Perſonne de ſon Fils, comme il avoit pourvû à la ſienne. Mais l'un des Priviléges de cette Univerſité étant, que l'on n'y pouvoit prendre, ni arrêter perſonne pour quelque crime & ſous quelque prétexte que ce fût, lors qu'on y étoit immatriculé; Guillaume I. ne penſa pas que le Roi d'Eſpagne voulût fouler aux pieds les priviléges les plus Auguſtes, pour ſe ſaiſir d'un jeune Prince, qui à cauſe de la foibleſſe de ſon âge n'avoit pû contribuer en rien au ſoûlévement qui s'étoit fait. Ainſi n'étant dans aucune appréhenſion à l'égard de ſon Fils & regardant Louvain comme un aſy-

aſyle, où il étoit dans une ſeureté auſſi grande, que s'il eût été auprés de lui, il n'eût pas même la penſée de l'en retirer. Cependant Jean Vergas Eſpagnol, Préſident du Conſeil de Sang, homme brutal, extrêmement cruel, & auſſi barbare dans ſes actions qu'il l'étoit dans ſes diſcours, accompagné d'un parti de Soldats, l'enleva par force, d'un Sanctuaire ſi ſacré & l'amena en Eſpagne. Le Recteur de l'Univerſité s'oppoſa à cette violence. Il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour empêcher qu'on ne fit un affront ſi ſanglant à une Univerſité qui étoit alors dans le plus grand éclat où elle eût jamais été. Il allégua enfin, qu'on ne pouvoit point enlever Philippe-Guillaume ſans violer des Priviléges, que les Rois d'Eſpagne avoient toûjours reſpectez. Mais Vergas ne fit que rire de toutes les raiſons qu'on allégua & dit enfin, avec ſon Latin barbare; *Non curamus Veſtros Privilegios. Nous nous ſoucions fort peu de vos Priviléges*, & menaça le Recteur de le faire châtier, s'il continuoit de s'oppoſer à ſon deſſein.

Guillaume Premier ſe plaignit hautement de cette injuſtice. Il fit publier des Ecrits dans leſquels il allegua non ſeulement que

les Eſpagnols avoient violé des Priviléges, qu'on avoit toûjours regardez, comme ſacrez, mais où il fit voir auſſi, que leur tyrannie étoit ſi grande, qu'il n'y avoit ni loix, ni immunitez, ni condition, ni âge, qui fuſſent capables de garantir perſonne de leurs injuſtices. Mais toutes ſes plaintes furent inutiles. Ce jeune Prince, comme je l'ai dit, fut amené en Eſpagne, & quoi qu'il n'eût encore que treize ans, il fut mis entre quatre murailles dans un Château à la Campagne, où étant privé de toute ſorte d'éducation, il ſe vit contraint, pendant l'eſpace de trente ans, de paſſer ſes jours de la maniére du monde la plus triſte, n'ayant pour tout divertiſſement que quelques heures que le Concierge du Château lui donnoit pour joüer aux Echecs avec lui. Aprés une captivité d'une ſi longue durée on lui donna un peu plus de liberté, mais il étoit gardé cependant & obſervé avec tant d'exactitude, qu'il ne s'apperçût pas qu'il fût libre.

C'étoit un Prince doüé de pluſieurs qualitez excellentes, & s'il n'y a rien dans ſa vie qui puiſſe aller du pair avec celle de ſon illuſtre Pere & des Princes ſes Freres, ce fut la fatalité de ſa deſtinée qui l'empêcha de

de ſe ſignaller par des actions de bravoure, car il étoit né avec des inclinations grandes & généreuſes & dignes du Sang illuſtre dont il étoit iſſu : les calamitez de ſa priſon n'ayant été jamais capables de lui faire oublier qu'il étoit Fils d'un des plus vaillans & des plus intrépides Princes de ſon Siécle; on en jugera par cette action.

Durant ſon empriſonnement ſon Concierge ayant eu un jour la hardieſſe de parler avec mépris du Prince ſon Pere, cette inſolence l'irrita ſi fort, que l'ayant pris, tout d'un coup, par le milieu du corps, il le jetta d'une fenêtre en bas. Si bien que ce miſerable s'étant caſſé le cou, fut payé comme il méritoit de ſa témérité brutale. Le Conſeil de Philippe II. fut long-temps à ſe déterminer, pour ſçavoir de quelle maniére on devoit procéder à l'égard du Prince, dans une occurence ſi extraordinaire. Comme ce Conſeil étoit compoſé de perſonnes qui étoient ſans pitié la plûpart & qui n'aimoient qu'à répandre le ſang, la vie de Philippe-Guillaume ne fut pas dans un petit danger. Mais enfin, la douceur & l'indulgence l'emportérent ſur la cruauté de ces Juges barbares & ſanguinaires. Et ce qui fut proprement la cauſe que cette action

ne fut pas punie, fut le rapport qu'en fit un jeune Gentilhomme appellé Gabriel Oſorio, qui avoit été preſent, lors que ce jeune Prince vangea avec tant d'intrépidité l'injure qu'on faiſoit au Prince ſon Pere. Car Oſorio qui avoit admiré le courage & la noble fureur de ce jeune Prince exagera d'une maniére ſi pathétique l'inſolence de ce Concierge & fit voir par des raiſons ſi fortes, qu'un Fils ne pouvoit ſans lâcheté laiſſer impunies les injures faites à un Pere, que le conſeil demeura d'accord, à la fin, que ce malheureux s'étoit attiré juſtement ſa punition & qu'il étoit digne de ſon ſort. Auſſi ce généreux Prince fut-il toute ſa vie ſi ſenſible à l'obligation qu'il avoit à ce jeune Gentilhomme, qu'il le retint toûjours auprés de lui, ne ceſſant de reconnoître un ſi grand bien-fait, non ſeulement par mille marques de tendreſſe qu'il lui témoigna dans toutes ſortes d'occaſions, mais par toutes les récompenſes dont il fut en ſon pouvoir de le gratifier.

Il avoit atteint l'âge de trente ans lors que le Prince ſon pere fut aſſaſſiné. Comme le Comte René Prince d'Orange, qui étoit mort ſans enfans d'une bleſſure qu'il avoit reçûë, le 15. de Juillet 1554. ainſi que nous l'a-

l'avons déja dit, avoit fait héritier par ſon Teſtament, Guillaume Premier qui étoit ſon Couſin-Germain, Philippe-Guillaume lui ſuccéda, & fut appellé incontinent à dominer ſur les Etats Souverains de ſes Ancêtres. Mais ſa priſon l'ayant empêché de prendre poſſeſſion de la Principauté d'Orange, le Prince Maurice ſon Frere fut déclaré Régent, & gouverna à ſa place.

Philippe-Guillaume ayant été toûjours inſtruit dans la Religion Romaine, fit toûjours profeſſion de cette Religion. Et la ſeule raiſon que les Eſpagnols alléguoient pour juſtifier la detention injuſte de ce Prince, étoit, qu'ils n'avoient deſſein que de le preſerver du poiſon de l'Héréſie dont le Prince Guillaume ſon Pere avoit été infecté.

Cependant quelque bon Catholique que fût le Prince, il n'en étoit pas moins priſonnier. Philippe II. avoit même formé le deſſein de ne lui accorder jamais la liberté. Mais enfin, ſoit qu'il eût compaſſion d'une captivité ſi longue, ſoit qu'il fut las de punir un Fils innocent des prétendus crimes de ſon Pere, ou qu'il ſe flatât que ſa liberté cauſeroit de la diviſion entre les Freres de la Maiſon d'Orange, comme cela arriva autrefois, durant la Ligue, lors que le Duc de

Guiſe ſe ſauva de priſon ; il changea de réſolution & lui accorda ſon élargiſſement.

On peut dire certainement, que toutes ces raiſons contribuérent à faire élargir Philippe-Guillaume, mais ce ne fut pas toutefois la principale. La grande vûë qu'avoit le Conſeil d'Eſpagne étoit de ſe ſervir de ce Prince pour tâcher d'attirer à ſoi les Provinces qui avoient ſecoüé le joug Eſpagnol. En effet le Cardinal Albert d'Autriche qui avoit été deſigné pour le Gouvernement des Païs-Bas, ſollicita puiſſamment le Roi à lui donner la liberté, lui faiſant connoître que ce ſeroit le veritable moyen de ſe rendre Maître de toutes les Villes qui étoient encore ſous ſon obéïſſance & qui menaçoient de ſe ſoûlever.

Le Roi d'Eſpagne n'eût pas plûtôt fait dire au Prince qu'il étoit libre & qu'il pouvoit ſe retirer, où il lui plairoit, qu'il ne balança pas un moment à ſortir d'un Royaume, où il avoit été toûjours captif. Il profita du départ du Cardinal, qui lui fit connoître qu'il ſeroit bien aiſe qu'il fût de ſon voyage, & qui le traita effectivement, de la maniére du monde la plus obligeante. Ils partirent pour l'Italie, accompagnez de vingt-ſix Galéres, ſous la conduite du Prince

ce d'Oria, & allérent aborder à Gennes. Le ſejour que le Cardinal fit dans cette Ville, où il tramoit quelque choſe contre la France donna le temps à Philippe-Guillaume de voir les principales Villes d'Italie. Il fut à Rome, où Clement VIII. qui tenoit alors le Siége lui fit rendre des honneurs extraordinaires & le gratifia de pluſieurs preſens. Enfin ayant rejoint le Cardinal Albert, il ſe rendit avec lui à Turin, traverſa la Savoye, la Franche-Comté, la Lorraine, & de là paſſa dans les Païs-Bas. Le nouveau Gouverneur fit ſon entrée à Bruxelles, où il fut reçû magnifiquement, ayant d'un côté le Prince & de l'autre le Comte de Fuentes, qui lui étoit venu au devant.

Dés que Philippe-Guillaume fut arrivé en Flandres, il reçût une Lettre, des Etats des Provinces-Unies, où aprés lui avoir mis devant les yeux l'injuſtice de ſa longue priſon, le ſouvenir des glorieuſes actions du Prince ſon Pere, l'horreur de ſon meurtre, & le deſſein qu'avoient eu les Eſpagnols de profiter de ſa delivrance pour les perdre, ils lui remontroient, que par toutes ces raiſons, il devoit embraſſer leurs intérêts & achever ce que Guillaume avoit ſi heureuſement & ſi glorieuſement commencé. Le

Prince Maurice lui remit les Domaines, dont il étoit pour lors en poſſeſſion, comme Breda & quelques autres Places & lui envoya trés-ſouvent des Députez, n'oſant l'aller voir en perſonne, de crainte de ſe rendre ſuſpect aux Etats. On lui fit même tenir dix mille livres de ſes revenus: & il eſt certain que ce Prince eût été entiérement diſpoſé à quitter le Parti des Eſpagnols. Mais comme la plûpart de ſes terres étoient dans les Etats du Roi d'Eſpagne, comme il étoit Catholique Romain, & que les Etats des Provinces-Unies avoient déja donné à ſon Frere le Gouvernement de leur Païs & le commandement de leurs Armées; enfin, comme la France étoit en Guerre dans ce temps-là, avec l'Eſpagne & qu'il y avoit du riſque pour lui d'entrer en poſſeſſion de ſa Principauté d'Orange, qui eſt enclavée dans la France; il crût qu'il ne devoit point quitter le Parti des Eſpagnols. Si bien que par politique, plûtôt que par inclination, il s'attacha à leur ſervice, proteſtant toûjours aux Etats-Généraux qu'il regardoit leurs intérêts comme les ſiens propres.

Il étoit toûjours avec l'Archiduc Albert qui le combloit d'honneurs & de bien-faits.

On

On peut dire qu'il tenoit le premier rang dans la Cour de ce Cardinal. Mais on peut dire auſſi qu'il ſe rendit digne de toutes les faveurs de ce Miniſtre. Il le ſuivit au Siége de Calais, qu'il avoit mis devant cette Ville l'an 1596. en faveur de la Ligue, & ce fut dans cette occaſion, où il donna des marques d'une valeur extraordinaire. Car les aſſiégez ayant fait une ſortie extrêmement vigoureuſe, ce Prince alla tête baiſſée au milieu des plus grands périls. Il y eut trois Seigneurs Eſpagnols qui eurent la tête emportée, d'un coup de canon, ſi proche de lui, que le ſang lui rejallit ſur le viſage. Cet accident ne fut pas capable néanmoins de l'étonner. Il combattit avec le même courage qu'il avoit fait auparavant. Et lors qu'on le pria de ne s'expoſer plus, vû le danger éminent qu'il y avoit pour ſa perſonne; il répondit, qu'il falloit vaincre, & que les Princes de ſa Maiſon n'avoient jamais appréhendé la mort. Il ſe trouva en ſuite au ſecours d'Amiens, où il fit des actions dignes de ſon ſang, à la tête d'un Eſcadron.

Deux ans aprés, il accompagna l'Archiduc en Eſpagne, qui y amenoit la Princeſſe Marguerite d'Autriche ſa Niéce qui avoit été

été mariée avec Philippe III. & pour y épouſer, en même temps, l'Infante d'Eſpagne Iſabelle-Claire-Eugenie. Ils traverſérent l'Allemagne & s'étant rendus à Rome, le Pape ſolemniſa les deux mariages. Aprés quoi, le Prince ſe rendit à Milan avec l'Archiduc & la Reine d'Eſpagne.

Comme on fut obligé de paſſer l'Hiver en Italie, afin d'attendre une ſaiſon plus propre pour paſſer en Eſpagne, Philippe-Guillaume profita de ce temps pour viſiter ſa Principauté, où il pouvoit aller ſans riſque, les diviſions inteſtines qui la diviſoient étant appaiſées, depuis le Traité de Vervins qui avoit mis en Paix la France avec l'Eſpagne, & par lequel il étoit maintenu dans tous les droits de ſa Souveraineté. Ses ennemis avoient fait deſſein de le faire mettre à l'Inquiſition lors qu'il étoit en Italie, ſous prétexte qu'il étoit Réformé. Mais leurs deſſeins ne réüſſirent pas. Il arriva à Orange, où il fut reçû ſolemnellement. Il n'y eut rien qu'on oubliât pour témoigner la joye qu'on avoit de le voir dans ſa Principauté. Mais cette joye faillit à lui être funeſte. Car dans une Courſe de Bague qui ſe faiſoit dans la Place du Cirque ſon cheval s'abattit ſous lui avec tant

de

de violence, qu'il fut bleſſé conſiderablement. Sa bleſſure ne fut pas plûtôt guerie qu'il alla rejoindre à Marſeille la Reine d'Eſpagne & la conduiſit à Madrid. En ſuite de quoi il accompagna en Flandres l'Archiduc & l'Infante ſon Epouſe, à laquelle le Roi Philippe avoit donné pour Doüaire la Souveraineté des Dix Sept-Provinces.

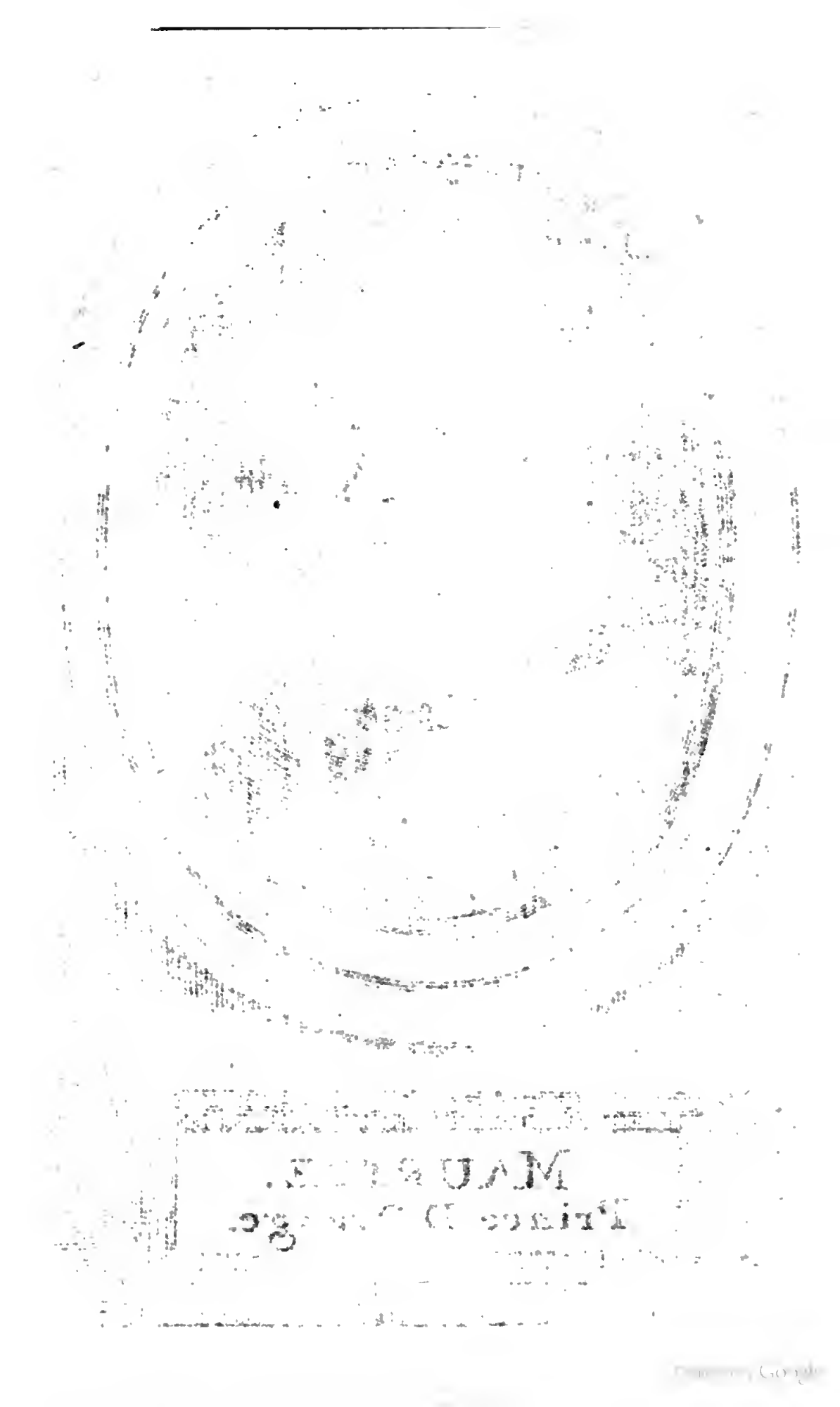
Toute l'Europe fut ſurpriſe de ce que le Fils d'un Pere qui avoit été ſi odieux à l'Eſpagne avoit été choiſi pour une Ambaſſade ſi honorable. Mais cela marquoit l'eſtime & la confiance extraordinaire qu'on avoit pour lui.

Aprés cela il vêcut à la Cour de Bruxelles avec les Archiducs de Flandres. Car les Etats des Provinces-Unies avoient conçû une telle défiance de lui, à cauſe de cet Emploi & à cauſe auſſi que le Roi d'Eſpagne l'avoit rétabli dans tous les biens qu'il avoit dans tous les Païs-Bas Eſpagnols & dans la Franche-Comté, qu'ils ne vouloient pas ſeulement lui permettre de viſiter leurs Provinces, bien loin de permettre qu'il y fit ſa reſidence ordinaire.

Il épouſa la Sœur du Prince de Condé, Eleonore de Bourbon, Dame d'une grande vertu, de laquelle il n'eut point d'enfans.

ſans. Et ce ſut en vertu de cette Alliance avec la premiére Princeſſe du Sang, qu'il fut remis en poſſeſſion de la Principauté & Château d'Orange. Le mariage fut célébré avec une magnificence Royale à Fontainebleau : & quelque temps aprés, le Prince & la Princeſſe ſon Epouſe ſe rendirent dans leurs Etats, où ils furent viſitez par le Prince & la Princeſſe de Condé, par le Connêtable de Montmorenci, l'Amiral ſon Fils, le Duc de Guiſe & pluſieurs autres Seigneurs & Dames de la premiére diſtinction. Le Prince défraya toute cette Nobleſſe; leur donna des courſes de bague & toutes ſortes d'autres divertiſſemens; il avoit même réſolu d'ouvrir un Tournoi avec le Duc de Guiſe & pour cet effet, il avoit déja fait forger des Armes qui peſoient plus de trois cens livres. Mais Henri le Grand qui ſçavoit que de ſemblables fêtes ſont toûjours funeſtes à quelqu'un l'en diſſuada.

Ce Prince mourut à Bruxelles, des Hémorroïdes, & l'an 1618. laiſſant le Comte Maurice héritier de ſa Principauté & de tous ſes biens.



MAURICE.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
MAURICE,
PRINCE D'ORANGE.

CE grand Capitaine a fait voir, que ce qu'on dit ordinairement, que les Fils des Héros ſont d'ordinaire des perſonnes de peu de mérite, ne ſe trouve pas toûjours véritable : car quoi qu'il fut le Fils d'un excellent pere, qui a laiſſé aprés lui une gloire immortelle, il ne l'a pas ſeulement égalé en prudence & en grandeur d'ame, mais il l'a de beaucoup ſurpaſſé dans la connoiſſance du Métier de la Guerre, & dans la Fortune qui l'y accompagnoit

gnoit preſque toûjours. Si l'on a parlé avec admiration du Pere vingt ans durant par toute l'Europe, ſon Fils a fait plus de bruit dans le monde, pendant plus de trente ans, que toutes les Têtes Couronnées de l'Europe enſemble. Car depuis l'année 1584. qu'il commença à paroître dans le monde, juſqu'à l'an 1625. qu'il mourut, toute la terre l'admira & parla de lui comme du plus grand Capitaine, qui ait jamais été.

Il nâquit au Château de Dilembourg, le 13. de Novembre 1567. dans le temps que le Prince ſon Pere étoit chaſſé & dépoüillé de ſes biens. N'étant encore que fort jeune, pour donner à connoître à tout le monde le deſir qu'il avoit de ſuivre les traces glorieuſes de ſon Pere, il prit pour ſa deviſe, le tronc d'un arbre ſcié deux pieds au deſſus de la racine, d'où il ſortoit un ſeul rejetton verdoyant & plein de feüilles, comme s'il ſe fût hâté de devenir un gros arbre, avec ces mots à la deviſe. *Tandem fit ſurculus arbor. Enfin, le rejetton devient arbre.*

Et veritablement le Prince Maurice avoit un courage & une conſtance au deſſus du commun. Les Etats Généraux le mirent

mirent à la tête de leurs Armées à l'âge de dix-ſept ans, & lui donnérent la même autorité qu'avoit euë Guillaume ſon Pere. L'événement fit voir que ce Prince étoit deſtiné pour maintenir la liberté de ſa Patrie, humilier l'orgueüil d'Eſpagne & arrêter Alexandre Farneze, Duc de Parme, Gouverneur des Provinces Eſpagnoles: car il ne s'effraya nullement de voir les proſperitez de ce Duc qui pouſſoit ſes Conquêtes avec une rapidité ſi grande, qu'il prit Bruges, Gand, Dendermonde, Deventer, Nimegue, Grave, & Anvers; ferma l'embouchure de l'Eſcaut, & arrêta la Mer par une grande Chauſſée, ce que l'on avoit crû impoſſible. Nôtre Prince ne ſe découragea pas non plus de voir les confuſions & deſordres des Etats, par la conduite hautaine du Comte de Leiceſtre, qui par ſon orgueil inſupportable, & par ſon ambition démeſurée, fit plus de mal à la République, que les grandes ſommes d'argent & le ſecours qu'il y amena, ne lui firent de bien.

Car les Etats, quatre ans durant, ſouffrirent de grandes extrêmitez, & l'on ne pouvoit jamais s'imaginer qu'un ſi jeune Prince pût jamais calmer tant de deſordres, ni

ni remédier aux maux de l'Etat qui étoit tombé comme en paraliſie, par les pratiques d'Eſpagne ou par la tromperie des Créatures du Comte de Leiceſtre. Mais comme les affaires de ce monde ne demeurent jamais dans un même point, & qu'elles roulent toûjours dans une perpétuelle agitation; ce même bonheur qui avoit favoriſé long temps le Duc de Parme, paſſa tout d'un coup du côté du Prince Maurice; car aprés la totale deſtruction de cette Armée invincible, qui devoit engloutir l'Angleterre & les Païs-Bas, tout d'un coup; le Duc de Parme perdit entiérement la réputation qu'il s'étoit aquiſe, lors que Maurice le força de lever honteuſement le Siége de Bergue-Opſon, qu'il s'étoit flaté d'emporter par ſurpriſe, avec trois mille hommes de pied & dix Cornettes de Cavalerie, qu'il en avoit fait approcher, lors qu'on s'y attendoit le moins.

Aprés la levée de ce Siége, qui déconcerta les meſures du Duc de Parme, le Prince fut toûjours victorieux, juſqu'à la Tréve de douze ans, qui fut faite entre les Eſpagnols & les Etats, l'an 1609. car il reprit, pendant ce temps là, trente-huit, ou quarante Villes, pour le moins, beaucoup

coup plus de Fortereſſes ; & battit les Eſpagnols, en trois Batailles rangées, ſans compter les Victoires qu'il remporta ſur Mer, par ſes Vice-Amiraux, & par ſes Lieutenants, ſur les Côtes de Flandres & d'Eſpagne.

Mais rien ne lui aquit tant de réputation que la priſe de Breda qu'il ſurprit, par le moyen d'un Batteau chargé de Tourbes, où il avoit fait cacher environ ſoixante ſoldats armez, n'y ayant eu dans une action ſi importante & ſi périlleuſe qu'un ſeul homme qui ſe perdit, s'étant laiſſé tomber malheureuſement dans l'eau pendant l'obſcurité de la nuit. On s'attendoit ſi peu à un ſtratagême de cette nature, que les ſoldats de la Garniſon, qui étoient preſque tous Italiens, gens extrêmement ſenſibles au froid, eurent tant de joye d'avoir de quoi faire du feu dans la ſaiſon rigoureuſe où ils étoient, qu'ils furent les premiers à aider les Batteliers à décharger la Barque fatale, où étoient cachez les ſoldats, qui avoient été choiſis pour faire réüſſir cette entrepriſe. Ainſi ceux qui gardoient cette Place, dont la conſervation étoit ſi importante à l'Eſpagne, laiſſérent, à l'exemple des Troyens, entrer un cheval de bois dans leurs

leurs Murailles, qui fut la cauſe que leur Ville fut ſurpriſe, ce qui donna ſujet aux beaux eſprits de ce temps là, de comparer la priſe de Breda à celle de Troye, ſi fameuſe dans l'Hiſtoire fabuleuſe.

Le Prince Maurice avoit ſi fort à cœur de faire reüſſir ce deſſein, qu'il n'y eut aucunes Meſures qu'il ne prit, pour n'avoir pas le déplaiſir d'échoüer. Pour cet effet, il eut recours à un ſtratagême qui ne ſervit pas peu à parvenir à ſes fins. C'eſt que lors que le Batteau chargé de Tourbes faiſoit voile vers Breda, il fit mine de vouloir aſſiéger Gertrudemberg, ce qui obligea Lanzavechea, qui étoit Gouverneur de ces deux Villes, d'aller ſecourir avec toute la promptitude qui lui fut poſſible, la Place qui étoit menacée. Et ainſi le Château de Breda étant ſans Gouverneur, fut plus aiſément ſurpris & emporté, ſans qu'il y eût une ſeule goute de ſang répandu.

La priſe de Breda fut ſuivie de celle de Zutphen. Et dans cette occaſion le Prince fit paroître, qu'il n'avoit pas épuiſé toutes les ruſes de la Guerre. Car ayant feint, avec un petit Camp volant, de vouloir attaquer Boiſleduc, ou Gertrudemberg, il envoya ſecrettement des Troupes du côté

de

de Doesbourg, ſous la conduite du Colonel Veer. Et ce Colonel, ſelon les inſtructions de ſon Maître, ſurprit le Fort de Zutphen, par le moyen de neuf ſoldats déguiſez en païſans & païſannes qu'il y fit entrer adroitement. Cependant, le Prince s'étant approché avec autant de Troupes qu'il pût avoir & avec vingt-huit piéces de Canon, aſſiégea la Ville, qui ſe rendit, quelques jours aprés.

Le même jour que Zutphen eût Capitulé, Maurice qui ne vouloit pas s'arrêter à cette Victoire fit marcher ſon Avantgarde contre Deventer, qui n'eſt qu'à deux heures de la Place qu'il venoit de prendre: & le lendemain s'y étant rendu en perſonne, il fit faire deux ponts ſur la Riviére & ayant fait dreſſer une Batterie de tout ſon Canon, il fit donner un Aſſaut ſi vigoureux, que la Ville fut entiérement allarmée. En effet, les Habitans & le Gouverneur même qui avoit été dangereuſement bleſſé à l'œil, n'ayant pas voulu ſoûtenir un ſecond Aſſaut, il fut réſolu qu'on ſe rendroit, ce qui fut executé.

Aprés deux Conquêtes ſi ſignalées, dans l'eſpace ſeulement de quatorze jours, il ſemble que le Prince Maurice ne devoit ſouhaiter que le repos. Cependant, toûjours

avide de la Victoire qu'il ſembloit avoir enchaînée, il ne donna que cinq jours à ſes Troupes pour ſe delaſſer. Aprés lequel temps il les fit embarquer avec ſon Canon dans cent cinquante bateaux. L'Ennemi qui ne comprenoit point, où alloit fondre cette Armée, tâcha de ſe tenir ſur ſes gardes: mais ces précautions furent inutiles. Car ayant fait mine d'aſſiéger Groningue, il ſe tourna, tout d'un coup, du côté du Fort de Delfziel & s'en rendit Maître, ſans tirer un ſeul coup de Canon.

Dans ce temps-là le Duc de Parme aſſiégea le Fort de Knodſembourg. Mais à la premiére nouvelle qu'on eut de ce Siége, le Prince y ayant envoyé un ſecours qui défit d'abord ſept Compagnies des Ennemis; cette défaite conſterna ſi fort le Duc, que feignant d'être rappellé en France, il prit la fuite, laiſſant une partie de ſon bagage & de ſon Canon. Il prit en ſuite la Ville de Hulſt & tous les Forts qui étoient au tour de cette Place, aprés quoi il alla mettre le Siége devant Nimégue, qu'il attaqua, par terre, de tous côtez, ayant diſpoſé pour cela quarante piéces de Canon en trois Batteries, & jetté un Pont ſur la Riviére pour paſſer & repaſſer ſelon le beſoin. Ses Batteries

teries n'eurent pas été plûtôt dreſſées & en état de joüer qu'il fit ſommer la Ville de ſe rendre. Le Gouverneur qui crut être aſſez fort pour réſiſter, ou qui crut d'avoir du ſecours, fit répondre à cette ſommation; *Que le Prince étant jeune & brave, & Nimégue une belle Pucelle, il étoit raiſonnable qu'il lui fit plus long temps l'amour, avant que de la poſſéder.* Maurice ſe prit à rire d'abord de cette plaiſanterie du Gouverneur; mais comme il n'entendoit pas raillerie, il le menaça de le canonner. Si bien que les Habitans commençant à perdre cœur, la Ville réſolut de ſe rendre & elle ſe rendit, de bonne grace, aprés ſept jours de Siége.

La priſe de Nimégue fut ſuivie de celles de Steenvick, d'Otmarſen & de Coëvorden: mais celle de Gertrudemberg fut bien plus conſidérable. Car aprés un long & pénible Siége, pendant lequel Maurice avoit pris le Fort de Stecloſ, cette Ville fut obligée de ſe rendre à la barbe d'une Armée d'Eſpagnols de trente mille hommes, commandée par le Comte de Mansfeld vieux Capitaine, en l'abſence du Duc de Parme. Car le Prince ayant fait faire des Ponts ſur les eaux & les marais qui environnent cette Place, pour la communication de ſes

quartiers, & ayant fortifié ſon Camp, avec tout l'art & toutes les précautions imaginables; ce Général tout ruſé qu'il étoit, ne put jamais le forcer dans ſes tranchées, ni l'en faire ſortir par aucun artifice, quoi qu'il lui offrît la bataille tous les jours: de ſorte qu'un jour le Prince Maurice lui ayant envoyé un Trompette, & ce Général lui ayant demandé, comment ſon Maître qui étoit jeune & fier pouvoit s'empêcher de ſortir de ſes tranchées, aprés qu'il l'en avoit défié tant de fois; le Trompette répondit, que le Prince ſon Maître étoit jeune à la vérité, mais qu'il avoit autant d'expérience que Son Excellence. Toutes ces choſes ſe paſſérent depuis l'an 1591. juſqu'à l'année 1593.

L'année d'aprés il prit la grande & fameuſe Ville de Groningue, Capitale de la Province du même nom. Il prit auſſi & reprit Rhinberg, & ſe rendit Maître de Mœurs & de Grave. Mais ce qui le rendit plus recommandable que tout cela, fut la vigoureuſe & longue défenſe de la Ville d'Oſtende, où les Eſpagnols aprés avoir perdu ſoixante mille hommes, devant cette Place, pendant un Siége de trois ans, & avoir épuiſé leur treſor par une dépenſe de

plus

plus de cent millions, s'en rendirent enfin les Maîtres, mais aprés qu'elle eut été réduite dans un état, qu'elle reſſembloit plus à une Mazure & à un Cimetiére, qu'à une Ville.

Le Prince pour récompenſe de cette perte eut tant de bonheur & fit tant de diligence, qu'il prit en peu de jours l'Ecluſe dans la Comté de Flandres, Place bien plus importante qu'Oſtende, qui avoit coûté tant de temps, tant d'hommes & tant d'argent.

Mais dans la Bataille de Nieuport, où il défit à platte coûture l'Archiduc Albert, il fit connoître à toute la terre, qu'il ſçavoit auſſi bien vaincre une Armée de vieux Soldats plus nombreuſe que la ſienne & rangée en Bataille, que défendre, ſe rendre Maître, ou prendre par force les meilleures Fortereſſes de l'Europe. L'Archiduc & le Duc d'Aumale furent bleſſez dans le combat. François Mendoza Amiral d'Arragon y fut fait priſonnier, avec grand nombre des principaux Officiers, juſqu'aux Pages mêmes de l'Archiduc, que nôtre Prince renvoya à leur Maître ſans rançon, avec non moins de généroſité que de nobleſſe d'eſprit. Le canon & tout le bagage des Ennemis, avec plus de cent Cornettes &

Drapeaux furent les dépoüilles de ſa Victoire, & ſix mille Eſpagnols furent tuez ſur la place. Et quoi que quatre Régimens d'Infanterie & quatre Compagnies de Cavalerie que commandoit le Prince Erneſt euſſent été défaites auparavant, cela ne l'empêcha pas néanmoins de donner Bataille aux Ennemis. Au contraire, réſolu de vaincre ou de mourir, il renvoya tous les Vaiſſeaux qui avoient tranſporté tout ſon monde en Flandres, diſant à ſes Soldats qu'il n'y avoit point d'eſpérance de ſe ſauver par la fuite; qu'il faloit paſſer ſur le ventre des Ennemis, ou boire de l'eau de la mer.

Ce ne fut pas la premiére fois que ce Prince avoit paru en pleine Campagne, comme nous l'avons déja remarqué. Car outre les actions de vigueur qui viennent d'être rapportées, il défit un Corps de ſix mille Fantaſſins & de ſix cens Chevaux commandez par le Baron de Balançon. Et non ſeulement le Général fut tué dans cette rencontre, mais deux mille des Ennemis reſtérent ſur la place. Outre cela, il prit trente-huit Drapeaux, ou Etandards, & fit un trés-grand nombre de priſonniers, de la premiére qualité.

Ce Prince s'étoit rendu ſi recommandable

ble par ſes grandes Actions, & s'étoit aquis ſi fort l'eſtime de tous les autres Princes, que le Roi de la Grand'-Bretagne, pour témoigner celle qu'il avoit conçûë pour lui, envoya en Hollande ſon premier Héraut d'Armes, porter l'Ordre de la Jarretiére, avec Commiſſion à ſon Ambaſſadeur Ordinaire vers les Etats, de le preſenter à cet illuſtre Prince. La Cérémonie s'en fit à la Haye le quatriéme de Février 1613. de la même maniere qu'elle ſe fit, le même jour, en la Ville de Londres, à la reception des Chevaliers de cet Ordre, que des Empereurs ſe ſont fait honneur de porter. Jamais on n'a vû tant de pompe qu'on en vit dans cette occaſion. Les Etats aſſiſtérent à cette Cérémonie, & Barnevelt fit le remerciment pour eux, de l'honneur qu'ils avoient reçû, en la Perſonne de leur Capitaine Général, & félicita le Prince de cette nouvelle Dignité.

Le Grand & Invincible Maurice étoit un Prince infatigable & né véritablement pour la Guerre. Il étoit robuſte & d'un fort bon tempérament, quoi que néanmoins il ait été ſujet à pluſieurs maladies aiguës & dangereuſes. Il paroiſſoit plus petit qu'il n'étoit, parce qu'il avoit un peu trop d'embonpoint. Il avoit le viſage plein, la bar-

be large & épaiſſe, la phiſionomie heureuſe, quoi qu'un peu rude, & les yeux clairs & pleins de feu. On a dit de lui qu'il étoit Allemand d'origine, François d'éducation, & Flamand d'inclination. En effet, il avoit les maniéres des Flamands qui ſont ſincéres & ſans façon. Il ne quitta jamais la Fraize, ni ſa maniére de s'habiller, qui étoit fort modeſte : car excepté ſes Manteaux & ſes Caſaques qui étoient doublées de Velours, & un Pourpoint de Satin, avec un petit Galon d'or, l'Etoffe de ſes habits étoit de laine & toûjours de couleur de muſc. Et il ne pouvoit ſe tenir de rire quand il voyoit les François qui portoient des Pourpoints coupez & des demi-chemiſes, ſur tout en Hollande, où il fait extrêmement froid dans l'Hyver.

Il diſoit toûjours quelque bon mot, & comme il connoiſſoit trés-bien le génie de tous les Peuples, il avoit accoûtumé de comparer les quatre principales Nations de l'Europe, à quatre ſortes d'Inſectes, qui les repreſentoient admirablement. Il diſoit que les François reſſembloient aux puces, qui ſautent toûjours & ne peuvent demeurer dans la même place, les Eſpagnols à ces petits vers, qui ne quittent jamais le lieu

où

où ils ſont; les Italiens aux punaiſes, qui ne demeurent pas long temps dans un endroit ſans y laiſſer quelque infection; & les Allemands aux poux, qui ſouffrent patiemment qu'on les écraſe ſur une table. Il ne pouvoit ſouffrir que ſes Cavaliers portaſſent des bottes trop étroites, diſant qu'un Cavalier ne ſçauroit être trop tôt à cheval, & qu'il y a une infinité d'occaſions où ils ſont obligez de monter en un inſtant: c'eſt pourquoi il en portoit lui-même de ſi larges, qu'il les pouvoit mettre tout d'un coup.

Ses principales occupations, lors qu'il n'étoit point en Guerre, étoient la promenade, la lecture des livres d'Hiſtoire, de Politique, de Mathematiques & de Religion, le jeu de Paume, de Mail & de Echecs qu'il aimoit avec beaucoup de paſſion.

Comme il entendoit admirablement la Géometrie & les Mechaniques, il inventa pluſieurs Inſtrumens fort utiles & d'un grand uſage dans les Siéges & les paſſages des Riviéres. C'eſt à lui qu'on doit l'invention des Galeries & des Ponts roulans, & celle d'alléger le Canon, pour en faciliter le tranſport, ſans en amoindrir pourtant l'effet. Il avoit auſſi inventé, pour ſon divertiſſement un Chariot équipé à voiles, qui

rouloit, quand le vent étoit un peu fort, comme ſi c'eût été un petit Vaiſſeau.

Ce Prince paroiſſoit être toûjours content au milieu de ſes plus grandes traverſes : & quelque chagrin qu'il eût eſſuyé, il étoit pourtant ſi tranquile, que du moment qu'il étoit au lit & qu'il avoit la tête ſur ſon chevet, il s'endormoit ſi profondement, qu'on avoit de la peine à l'éveiller. Cependant, comme il connoiſſoit bien que ce défaut de temperament avoit été trés-ſouvent funeſte aux Généraux d'Armée, il avoit ſi bien remédié à tous les inconveniens que ſon ſommeil trop profond lui pourroit cauſer, qu'il avoit toûjours deux hommes dans ſon Antichambre, qui ſe relevoient, d'heure en heure, & qui avoient ordre de le réveiller, en cas de beſoin.

Il mourut âgé de cinquante-huit ans, le vingt-troiſiéme d'Avril 1625. dans le temps que le Marquis de Spinola tenoit aſſiégée la Ville de Breda, qui étoit reduite à la derniére extrêmité par la peſte & par la famine. Ce qui a fait croire à quelques-uns, que le chagrin qu'il eut de ne pouvoir ſecourir ſa propre Ville, qu'il avoit ſurpriſe avec tant de bonheur, 34. ans auparavant lui cauſa la mort. Il ne ſe maria jamais, ainſi

ainſi il laiſſa le plus jeune de ſes Freres héritiers de ſes tîtres & de tous ſes grands biens.

Ce n'eſt ici qu'un abregé fort ſuccint de la vie de ce Grand Prince, pour laquelle il faudroit un volume entier. Il étoit ſage, vaillant, & incomparable, pour aſſiéger, ou ſecourir une Place, pour fortifier un Camp, ſurprendre l'Ennemi, épargner la vie du Soldat & faire exercer une exacte Diſcipline parmi les Troupes. Auſſi ſa vie ne fut qu'un tiſſu d'actions Héroïques & ſurprenantes & une ſuite perpetuelle de triomphes. Et cette gloirieuſe vie ne fut uniquement conſacrée qu'à la gloire de ſon Païs. Car quoi que ſes Ennemis ayent dit que le grand deſſein qu'il avoit, étoit d'uſurper la Souveraineté des Provinces-Unies, & que ſon ambition cauſa la mort de Barnevelt, dont il craignoit le crédit & la fidélité, il y a ſi peu d'apparence à cela, qu'aujourd'hui les Hiſtoriens qui auroient le plus d'intérêt à ſoûtenir cette calomnie le juſtifient là-deſſus. En effet, ſi ce Prince avoit eu le deſſein d'uſurper l'autorité Souveraine, il eût pû le faire réüſſir, aprés la mort de Barnevelt, & lors qu'il étoit Tout-puiſſant dans l'Etat, par la chûte du Parti Remontrant. Cependant il ne parut jamais dans le public aucu-

ne marque d'une entrepriſe de cette nature, ce qui n'eût pas manqué, ſans doute, de faire quelque éclat, s'il eut conçû une ſemblable reſolution: & ceux qui l'ont voulu rendre ſuſpect aux Etats, lui & ſa poſterité, par cet endroit-là, ne ſe ſont fondez que ſur de foibles conjectures, ou ſur des faits qu'ils ont inventez méchamment. Diſons donc avec un célébre Hiſtorien, que ce fut *un trés-excellent Fils d'un incomparable Pere & le Protecteur de ſa Patrie*, & que Guillaume laiſſa à ce Fils qui hérita de toutes ſes Vertus, le ſoin d'achever le rétabliſſement d'une liberté qui n'étoit pas encore tout à fait affermie.

On a dit, il y a long temps que tous les Grands Hommes ont commencé jeunes à faire de grandes Actions. Mais jamais cela ne s'eſt trouvé plus veritable qu'à l'égard du Prince Maurice. Il reçût le Gouvernement des Provinces-Unies à dix-ſept ans. Il abattit la faction du Comte de Leyceſtre à dix-neuf. Il étouffa les diviſions qui commençoient à croître dans les Provinces à vingt & un. Et depuis ce temps-là juſqu'à ſa mort, ſa vie ne fut qu'un tiſſu de Victoires. Car il prit par Siége trente-huit Villes, quarante-cinq Forts, ou Châteaux, & emporta

porta d'assaut quatorze, ou quinze Places considérables. Il fit lever douze Siéges : se rendit Maître quatre fois du Brabant, & vainquit trés-souvent les Ennemis en Bataille rangée, avec une poignée de gens. Il faillit à être assassiné six fois : mais Dieu lui fit la grace de mourir dans son lit. Il fut enseveli dans le magnifique Tombeau du Prince son Pere, avec toute la pompe que méritoit le Restaurateur de sa Patrie.

FREDERIC HENRY,
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
FREDERIC-HENRI,
PRINCE D'ORANGE.

FRederic-Henri nâquit à Delft en Hollande le vingt-huitiéme de Février 1584. quatre mois & dix jours avant le funeſte aſſaſſinat de ſon Pere. Ce fut un Capitaine des plus renommez de ſon Siécle, & dont la réputation pour les affaires de la Guerre ne fut pas moins illuſtre que celle de ſon Frere Maurice. Il eut pour Parrains Henri Quatriéme Roi de Navarre & depuis de France, & Frederic Troiſiéme Roi de Dannemark,

nemark, qui lui donnérent leurs noms. Tellement qu'il fut appellé Henri-Frederic. Mais à ſon avenement au Gouvernement des Provinces-Unies, il voulut qu'on l'appellât Frederic-Henri.

Il paſſa ſes premiéres années à la Cour de France, où il fut élevé avec beaucoup de ſoin.

La premiére entrepriſe de ce Prince fut de tenter le ſecours de la Ville de Breda, que le Prince Maurice avoit laiſſée aſſiégée en mourant, par le Marquis de Spinola. Mais comme je l'ai déja dit, cette Place étoit réduite à une ſi cruelle extrêmité, & d'ailleurs, l'Armée ennemie étoit ſi nombreuſe, le Marquis avoit ſi bien pourvû à la ſeureté de ſon Camp, que ſes tentatives furent inutiles. Si bien qu'aprés avoir fait tout ce qui ſe pouvoit faire dans cette rencontre, Juſtin de Naſſau Fils naturel de Guillaume Premier fut contraint de rendre la Place, aprés avoir rempli tous les devoirs d'un ſage & habile Gouverneur, & la retraitte du Prince fut ſi judicieuſe, qu'elle fut eſtimée des Ennemis même.

On conſervoit dans le Port de Breda le Bateau dont le Prince Maurice s'étoit ſervi pour

pour ſurprendre cette Place, en 1590. comme il a été rapporté : mais Spinola ne ſe fut pas plûtôt rendu Maître de cette Ville qu'il fit brûler ce fameux bateau. Cette action lui attira une infinité de railleries de toutes parts, & des Vers Latins qui furent extrêmement ſanglans, & que chacun peut avoir lûs dans une Hiſtoire qui eſt aſſez connuë.

Mais pour revenir à Frederic-Henri, ce Prince n'étoit pas enfant, lors qu'il fut appellé à la Succeſſion de la Principauté d'Orange & au Gouvernement des Provinces-Unies ; il avoit déja atteint l'âge de quarante ans, & en état par conſequent de ſoûtenir le faix des grandes affaires.

Il étoit au Camp de Valvick lors qu'on lui annonça la Nouvelle de la mort de ſon Frere : mais il ne la ſçût que le lendemain: & le jour ſuivant, il reçût, de la part des Etats-Généraux, ſes Proviſions de Général de leurs Armées, d'Amiral & de Gouverneur de leurs Provinces, avec les mêmes honneurs, la même Autorité & les mêmes avantages que le Prince ſon Predeceſſeur.

Deux ans aprés la perte de Breda, il fit aſſiéger Oldenzeel Ville Capitale de Tuente

Tuenté, avec une Armée de ſix mille hommes, commandée par le Comte Erneſt de Naſſau. Le Baron de Monclé défendoit la Place avec ſa Compagnie de Chevaux-Legers & une Garniſon aſſez conſidérable. Il fit diverſes ſorties vigoureuſes: mais cela n'empêcha pas qu'il ne s'en rendit Maître, aprés huit jours de Siége. Comme cette Ville n'étoit pas fort néceſſaire aux Etats & qu'elle les incommodoit, étant entre les mains des Ennemis, le Prince la fit démanteler, avec le Château de Laach. Aprés quoi, il alla camper avec ſon Armée qui étoit compoſée de ſeize mille hommes, entre Calcar & Cranenbourg, pour tâcher d'interrompre les travaux d'un Canal entrepris par le Marquis de Spinola, pour joindre le Rhin à la Meuſe, depuis Rhinberg juſqu'à Gueldres & depuis Gueldre juſqu'à Venloo. Les Eſpagnols avoient fait deſſein de bâtir vingt-quatre Forts & deux Forteresſes Royales dans la longueur de ce Canal, pour y loger les gens de guerre qui devoient couvrir les travailleurs. Ce Canal devoit être de ſoixante & dix pieds de largeur, dans le deſſein de défendre le Brabant des courſes des Hollandois, & pour dé-

détourner le Commerce d'Allemagne en Hollande & l'attirer dans le Brabant.

A la verité le Prince n'interrompit pas les Ouvrages de ce Canal, mais il incommoda fort les Ennemis. Il força & demolit un de leurs Forts avec ſept ou huit Redoutes, paſſa au fil de l'épée pluſieurs Soldats & fit un nombre conſidérable de priſonniers, avec quinze Cornettes de Cavalerie & deux milles hommes de pied ſeulement, commandez par le Comte de Stirum. Mais ſon deſſein étant de ſe rendre Maître de quelque Place, aprés pluſieurs reſolutions il ſe détermina d'aller mettre le Siége devant Grolle qui avoit été priſe & repriſe par le Prince Maurice & qui étoit enfin retombée entre les mains des Eſpagnols.

Frederic-Henri ne fut pas plûtôt devant la Place qu'il diſpoſa ſon Camp en trois quartiers, & il fit faire ſes travaux avec tant de diligence, que le même jour il fut à couvert dans ſes retranchemens, & les jours ſuivans il fit des choſes ſi extraordinaires, que celui qui a fait la Relation de ce Siége, dit qu'il ne s'étoit rien vû de ſemblable du temps de Maurice, qu'il appelle le Reſtaurateur de l'ancienne Milice.

lice. Enfin, aprés pluſieurs ſorties, aprés pluſieurs combats ſanglants, le Prince ayant fait joüer une Mine, les Aſſiégez furent obligez de Capituler & cette forte Place ſi fort conteſtée ſe rendit aux mêmes conditions que ceux de Breda avoient acceptées de Spinola, deux ans auparavant, malgré les efforts du Comte Henri de Bergue, qui ne la pût jamais ſecourir, quelque nombreuſe que fût ſon Armée.

Son Vice-Amiral Hein ne fut pas moins Victorieux ſur mer qu'il venoit de l'être ſur terre : car il prit la Flotte Eſpagnole prés de Cuba eſtimée plus de vingt millions, car elle étoit compoſée de vingt Navires chargez d'or & d'argent & de marchandiſes trés-precieuſes.

Mais ce qui acheva de rendre recommandable Frederic-Henri fut la priſe de Boiſleduc, qui eſt une Ville entourée de Forts & de Marais qui la rendoient inacceſſible & qui à cauſe de cela étoit appelée la Vierge de Brabant. En effet, depuis que les Habitans de cette Ville s'étoient déclarez, par bigotterie, pour l'Eſpagne, elle avoit été attaquée à diverſes fois & elle n'avoit pû jamais être emportée. La Conquête de cette Place fut entrepriſe par Guil-

Guillaume Premier en 1581. Elle fut bloquée par le Duc d'Anjou trois ans aprés. Elle fut surprise en 1585. par le Comte de Hohenloo : & le Prince Maurice l'assiégea à cinq diverses fois, sans qu'il lui fût possible de s'en rendre Maître. Cette Ville fut toûjours imprenable, par des accidens imprévûs, ou par un decret de la Providence qui la réservoit à Frederic-Henri, qui l'ayant investie sur la fin du mois d'Avril 1619. l'obligea à Capituler, le quatorziéme de Septembre de la même année. On peut dire certainement que ce fut l'un des plus beaux Siéges du Siécle. Antoine Schetz Baron de Grobbendonck, qui en étoit Gouverneur, & qui s'étoit signalé par sa bravoure & par sa prudence en une infinité d'occasions éclattantes, étoit dans la Place avec trois mille hommes de pied & quatre Compagnies de Cavalerie. Ce Baron qui avoit succedé à son Pere au Gouvernement de cette Ville, contre la maxime des Espagnols, se défendit avec toute la résolution dont est capable un Gouverneur qui a du courage & de l'expérience & qui en perdant la Place perd son établissement. Mais sa resistance toute vigoureuse qu'elle fut ne fit qu'animer davantage

vantage le Prince, & ne ſervit qu'à lui faire entreprendre des Travaux qui peuvent être comparez aux plus renommez de l'antiquité.

Le Comte Henri de Bergue qui avoit échoüé au Siége de Grolle, voulut pour ſe dédommager du peu de ſuccés de ſon entrepriſe donner du ſecours à Boiſſeduc & obliger le Prince à lever le Siége. Pour cet effet, il s'approcha de ſon Camp avec trente mille hommes: mais le Prince le fit retirer & s'expoſa tant de fois, que non ſeulement les Etats Généraux le priérent par leurs lettres de conſerver une vie ſi précieuſe à leur République, mais les Ennemis mêmes l'avertirent, qu'il couroit aux dangers avec trop d'intrépité. Jamais Prince n'a témoigné en même temps tant de fermeté & tant de valeur que Frederic-Henri en témoigna dans cette occaſion. Car il continua toûjours ſon Siége, quoi que le Comte de Bergue fût entré dans le Velau pour faire diverſion; quoi qu'il eût été joint par les Troupes Impériales commandées par Erneſt Comte de Montecuculli; qu'il eût pris Amersfort, à trois lieuës d'Utrecht, & que ſes armes euſſent porté une ſi grande terreur dans toute la Hollande,

de, que tout le monde lui conſeilloit d'abandonner la Place qu'il avoit aſſiégée pour aller delivrer ſon Païs que les Ennemis ravageoient.

Enfin, car on ne ſçauroit ici entrer dans aucun détail, le Prince preſſa ſi fort la Place, repouſſa ſi ſouvent les Ennemis, & fit joüer ſi heureuſement une Mine, qu'on fut obligé de demander une eſpéce de compoſition. Le Gouverneur lui envoya des Otages, dont l'un étoit même ſon Beau-Frere & ſon Lieutenant, & l'un d'eux lui fit ce Diſcours. *Juſques ici*, Monſeigneur, *nous n'avons pû être vaincus par les armes : cependant, quoi que nous n'ayons pas dégénéré en ce Siége de la valeur de nos Ancêtres, nous voyons bien que nous avons été réſervez pour vous, & que nous ne ſçaurions réſiſter à nôtre deſtinée. Mais cela ne nous ſera pas honteux à cauſe de vôtre valeur extraordinaire, & ne peut même nous être que ſalutaire à cauſe de vôtre grande générosité. Nous ne ſtipulons pas néanmoins pour le principal des conditions, deſquelles on convient aiſément, quand les Supplians ont affaire à des Princes de vôtre vertu. Nous ne demandons que quelques jours pour avertir nôtre Princeſſe que nous ne ſçaurions plus réſiſter,*

réſiſter, & nous croyons que nôtre demande n'effacera en rien le luſtre de vôtre Victoire. Si nous obtenons, Monſeigneur, *ce que nous demandons, vous avez vaincu deux fois, vous que les armes & la clémence ont rendu juſques-ici invincible.* Ce Diſcours tout rempli de loüanges, n'ébloüit pas toutefois le Prince, quoi qu'il ſentit bien qu'il les méritoit. Il ſe contenta de répondre, que le Gouverneur demandoit des choſes injuſtes, & leſquelles il étoit certain qu'il n'oſoit eſpérer. Et ſur cela ayant fait ſommer la Ville de ſe rendre, elle ſe rendit.

On croyoit que Frederic-Henri iroit pourſuivre le Comte de Bergue: mais il ne le fit point, parce que ſon deſſein, comme je l'ai déja dit, étoit de ſe rendre Maître de Boiſleduc, à quelque prix que ce fut. Cependant, pour rompre entiérement les meſures à ce Comte, pendant le Siége, il tourna ſes penſées du côté de la Ville de Weſel, où étoit toute l'Artillerie des Eſpagnols, & le Magazin des proviſions de leur Armée. Othon de Gent Seigneur de Dieden Gouverneur d'Emmerick pour les Etats l'alla attaquer & la prit. Et cette action à laquelle le Comte ne s'attendoit pas le déconcerta ſi fort & jetta une ſi grande

de épouvante parmi ſes Troupes, qu'il fut obligé d'abandonner Amersfort, de ſortir du Velau, & de repaſſer l'Iſſel auſſi vîte qu'il l'avoit paſſé. Ainſi le Prince Frederic-Henri ayant remporté une double Victoire, s'aquît la réputation de vaillant & heureux Capitaine: le bonheur étant ſi néceſſaire à un Général, que Sylla le Dictateur préféra le ſurnom d'Heureux à celui de Grand.

Quelque temps aprés, le Comte Jean de Naſſau ſon Couſin, ayant paſſé dans le Parti des Eſpagnols, pour quelque mécontentement, fut défait en pleine Campagne prés du Rhin, par Cott Hellſteine, avec une Armée qui n'étoit pas la moitié ſi nombreuſe que la ſienne, pris priſonnier, & mené à Veſel, où il paya dix-huit mille Riſdales pour ſa rançon.

Le Comte, pour ſe vanger de cet affront, leva une puiſſante Flotte, dans l'eſpérance de ſurprendre Villemſtadt dans les Terres du Prince, mais il fut entiérement défait par les Hollandois, avec perte de quatre mille hommes qui furent faits priſonniers, & du reſte de ſes ſoldats qui furent tuez ou noyez. Lui-même il eût bien de la peine à ſe ſauver avec le Prince de Brabançon.

Et ce fut la raiſon pourquoi les Etats-Généraux, pour gratifier le Prince d'Oran-

ge, & pour lui témoigner leur reconnoiſſance pour tant de grands ſervices qu'il leur avoit rendus, donnérent au Prince Guillaume ſon Fils, la ſurvivance de toutes ſes Dignitez & Emplois.

Le Prince Frederic-Henri ne fut pas ingrat à cette honnêteté : car aprés avoir pris Ruremonde, Venlo & Strall, il réſolut d'aſſiéger Maſtricht. Pour ce deſſein, il fit proviſion de toutes les choſes néceſſaires à ce Siége, & il en eût ſuffiſamment juſqu'à-ce qu'il eût pris la Ville, ayant fortifié tellement ſes Tranchées, que ni l'Armée Eſpagnole, ni celle des Allemands, commandée par le Comte Pappenheim fameux Capitaine, ne le purent jamais obliger à lever le Siége, les Ennemis ayant été contraints de faire une honteuſe retraite, aprés pluſieurs vains efforts & des pertes conſidérables.

Je pourrois rapporter ici pluſieurs autres faits de moindre importance ; comme la priſe de Reinberg, petit Fort, mais tellement conteſté, des deux côtez, à cauſe de ſa ſcituation, que Spinola avoit coûtume de l'appeller, *la Garce de l'Armée* ; comme la vangeance qu'il exerça contre le Cardinal de Richelieu, qui avoit tâché de le priver de ſa Principauté d'Orange, lors qu'il abandonna

donna les François ; & la prise du Fort de Skink, la Clef des Païs de Gueldres & d'Utrecht, qui avoit été surpris auparavant par les Espagnols. Mais tout ce que l'on pourroit dire, au sujet de ces petites Places, n'est rien, en comparaison de la prise de Breda & du Château, aprés un Siége de quatre mois seulement, au lieu que Spinola y avoit été plus d'un an, & avoit fait de prodigieuses dépenses, avant que de s'en rendre le Maître, comme si l'Ennemi eût travaillé avec tant de peine à faire paroître la réputation de nôtre Prince avec plus d'éclat & de gloire.

Son Vice-Amiral Arpez Tromp, eût le même bonheur sur Mer : car poursuivant la Flotte Espagnole, forte de six-vingt & sept grands Vaisseaux de guerre, renforcée de plusieurs autres Vaisseaux de Dunkerque, formidables en ce temps-là, il les força d'abord de s'aller mettre à couvert sous les Dunes. Ayant en suite reçû un renfort de Vaisseaux de guerre & de Brûlots de Hollande, Zelande, & Frise, il attaqua pour une seconde fois la Flotte Ennemie avec tant de courage, qu'aprés un vigoureux combat, des deux côtez, il brûla & coûla à fond quarante grands Vaisseaux, où plus de sept mille hommes périrent & où deux mille furent

menez priſonniers en Hollande. Au reſte, il y avoit, entre les grands Navires de guerre qui périrent, le fameux Galion de Portugal, qui portoit huit cens hommes, dont il n'y en eut pas un ſeul de ſauvé.

L'an 1645. Frederic-Henri prit la forte Place de Hulſt en Flandres qu'il enleva, à la barbe des Eſpagnols, quelques efforts qu'ils fiſſent pour la ſecourir; ce fut la derniére conquête du Prince.

Nous avons vû, de quelle maniére, Guillaume Premier jetta les premiers fondemens de la République de Hollande; comment ſon Fils Maurice les aſſura & les rendit ſolides par ſes Victoires; & enfin, comment le Prince, dont nous venons de parler, par la ſuite de ſes Conquêtes & par l'étenduë des Païs qu'il ajoûta à ceux des Provinces-Unies, obligea les Eſpagnols de renoncer au prétendu droit des mêmes Païs, en les affranchiſſant, par ſa valeur, de leur eſclavage. De ſorte que l'on peut dire, avec juſtice & avec vérité, que l'Illuſtre Pere & ſes deux Fils ſi renommez, ſont les Fondateurs d'une République, qui eſt devenuë ſi puiſſante, qu'elle envoye des Ambaſſadeurs, comme les autres Puiſſances, aux plus grands Rois de la Chrêtienté & au Roi d'Eſpagne

ſpagne même, ſous la Domination duquel elle vivoit, il n'y a pas plus d'un Siécle.

Frederic-Henri avoit la taille grande, l'air noble, le port beau & une force de corps extraordinaire. Il avoit l'eſprit vif & une ſolidité de jugement admirable. On a dit de ce glorieux Prince qu'il avoit toutes les vertus & toutes les qualitez qui font les Héros. En effet, il étoit civil, obligeant, populaire, deſintéreſſé, & fidéle à ſon Païs, pour lequel il s'expoſa à toutes ſortes de dangers, comme on l'a pû voir dans le tiſſu de ſon Hiſtoire. Il étoit d'une probité ſi bien établie, que ſa conduite ne fut jamais ſoupçonnée. Il étoit ami de l'union, conſtant, modéré, ſage, plein de valeur, généreux, & ſi ménager de la vie des Soldats, qu'il en fut nommé le Pere. Outre cela, il étoit ſçavant, avoit la connoiſſance de pluſieurs Langues & étoit d'une piété exemplaire.

Avant que d'être Prince d'Orange & Gouverneur des Provinces-Unies, il avoit été honoré de pluſieurs Commandemens & s'étoit vû à la tête de pluſieurs Armées, pour le ſecours des Princes & des Etats Etrangers, & il s'étoit aquité de ces divers Emplois avec tant de gloire, que les Etats ne balancérent pas un moment à le revêtir des

Dignitez du Prince Maurice. Jamais Capitaine n'a commandé avec plus d'autorité; n'a executé ſes deſſeins avec plus de conduite, & n'a uſé de la victoire avec plus de modération que le faiſoit cet Illuſtre Prince. Il avoit enfin une infinité de qualitez de corps & d'eſprit qui le faiſoient admirer de ſes plus grands Ennemis, & pour le dire tout en un mot, il étoit parfait Capitaine.

Il avoit fait ſon apprentiſſage de la guerre ſous le Prince Maurice ſon Frere. A l'âge de quinze ans, il ſe ſignalla à la levée du Siége de Bommel: & à l'âge de dix-ſept dans la ſanglante Bataille de Nieuport à la tête du Régiment des Walons ſurnommez les Nouveaux Gueux, qui l'avoient accepté pour être leur Colonel. Il n'avoit que dix-huit ans, lors qu'on le jugea capable de commander un Quartier du Camp devant Grave, où il ſe rendit Maître d'une Demi-Lune. L'Année ſuivante il fut envoyé en Angleterre pour féliciter le Roi Jaques, de ſon avénement à la Couronne. Et juſqu'à-ce qu'il fut élevé à la Dignité de Gouverneur des Provinces-Unies, il ne fit que des actions d'éclat & dignes du Sang dont il étoit iſſu.

Etant déja un peu ſur l'âge, il épouſa, par l'avis du Prince Maurice, Amelie de Solms,

Fille

Fille de Jean Albert, Comte de Solms, qui vint avec la Reine de Bohême en Hollande, & qui étoit une Dame d'une beauté, d'une grace, d'une modeſtie & d'une prudence admirable.

Il eut de ce mariage Guillaume Second Pere de Guillaume Troiſiéme, aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne, & quatre Filles. L'aînée, appellée Louiſe-Henriette, fut mariée à Frederic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, dont elle eut pluſieurs enfans. Albertine qui fut la ſeconde épouſa le Comte de Naſſau ſon Couſin, Guillaume-Frederic, Gouverneur de Friſe. La troiſiéme Henriette-Catherine fut mariée à Jean-George Comte d'Anhalt, & la quatriéme au Duc de Simeren, de la Maiſon Palatine.

Frederic-Henri mourut le douziéme du mois de Mars 1647. âgé de ſoixante & trois ans. Ainſi finit ſes jours dans ſon lit cet incomparable Héros, qui avoit riſqué de perdre la vie plus de cent fois, ou dans des Siéges, ou dans des Batailles, & qui dans le temps qu'il quitta le monde étoit autant redouté de ſes Ennemis, qu'il étoit aimé de ſes Soldats & du Peuple & eſtimé des Grands & de la Nobleſſe. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il eût encore vêcu, de continuer la

guerre à ſon avantage, ou de faire une Paix glorieuſe. Mais Dieu qui diſpoſe des Princes, comme des autres hommes, l'enleva à la terre & aux Hollandois dans le temps que ſon nom étoit le plus redoutable à l'Eſpagne. Il fut enſéveli à Delft dans le Mauſolée du Prince Guillaume avec une Pompe qui ſurpaſſe l'imagination. Car outre qu'il ne s'eſt guéres vû un ſi grand concours de peuple que celui qui ſe vit dans cette occaſion; tout ce qu'il y eut de perſonnes diſtinguées dans les Provinces-Unies & dans les Etats des Alliez de la République aſſiſtérent à cette Pompe funebre, qui couta plus de cent ſoixante & dix mille Florins. Le Corps du Prince étoit ſur un Chariot traîné par huit chevaux & ceux qui portérent les bouts du Drap étoient le Comte de Brederode, le Comte Maurice de Naſſau, le Comte de Solms & le Comte Guillaume Gouverneur de Friſe, ſuivis immédiatement par le Prince de Portugal, l'Electeur de Brandebourg, les Princes de Radzivil & d'Anhalt, le Comte Palatin, le Prince de Talmont, pluſieurs Comtes de la Maiſon de Naſſau, pluſieurs Ambaſſadeurs, & tous les Colléges, Magiſtrats & Eccléſiaſtiques. Le Comte de Stirum portoit ſur un

Car-

Carreau l'Ordre de la Jarretiére, dont il avoit été honoré par Charles Second Roi de la Grand'-Bretagne. Et ce qui n'étoit, peut-être, jamais arrivé, on dit qu'il se trouva plus de quatorze mille personnes qui prirent volontairement le deüil pour ce Prince.

GUILLAUME II.
Prince D'Orange.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME II.
PRINCE D'ORANGE.

L'Année 1626. n'avoit été remarquable que par la prise d'Ondenzeel & du Château de Laach, qui étoient des Conquêtes peu considérables, par rapport à celles que Frederic-Henri fit dans la suite. La Campagne de cette année s'étoit passée, à proprement parler, sans aucun avantage des deux Partis. Mais si cette année ne fut remarquable par aucune de ces Actions éclattantes qui aquirent tant de réputation & tant de gloire à Frederic-Henri, elle le fut par la Naissan-

ce de Guillaume Second, Pere de Guillaume Troiſiéme, aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne.

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies portérent ſur les Fonts ce jeune Prince, qui par la volonté de ſon Pere fut appellé Guillaume, du nom de ſon illuſtre Ayeul.

L'année 1630. ce jeune Prince fut déclaré & reconnu Général de la Cavalerie des Païs-Bas, & l'année ſuivante, les Etats de Hollande lui accordérent la ſurvivance du Gouvernement de leur Province, pour reconnoître en la perſonne du Fils, une partie des grandes obligations qu'ils avoient au Pere. Ceux de Zelande ſuivirent leur exemple, & lui envoyérent des Ambaſſadeurs, qui preſentérent dans un Coffret d'or l'Acte de leur reſolution; Utrecht & la Province de Gueldres firent la même choſe.

Le Prince Guillaume ne fut pas plûtôt en âge de porter les Armes, qu'il ſuivit ſon Pere à l'Armée. Il ſe trouva en 1637. au Siége de Breda, que le Cardinal Infant ne pût faire lever quelques forces qu'il eût aſſemblées. Ce jeune Prince, qui n'avoit alors que treize ans, donna beaucoup de témoignages de valeur. Mais comme les armes ne proſpérent pas toûjours, l'année ſuivante, étant

étant campé avec une partie de l'Armée Hollandoiſe au Fort de Caloo proche d'Anvers, il fut défait par les Eſpagnols, & il ſe ſauva, comme par miracle, avec un trés-petit nombre de Cavaliers.

Cette défaite bien loin d'intimider le Prince ne fit que l'animer davantage. Il ſe trouva dans des occaſions, où il fit voir que la valeur ne ſeroit pas moins ſon partage, qu'elle l'étoit du Prince ſon Pere, ſous lequel il portoit les armes, & quatre ou cinq ans aprés, il en donna une marque éclatante. Car étant à la tête d'un Corps d'Armée, il attira les Eſpagnols, à peu prés, dans le même endroit, où il avoit été battu, & les ayant envelopez dans une embuſcade, il les chargea ſi vigoureuſement & avec tant de prudence, qu'il les défit entiérement & fit priſonnier Jean de Borgia qui commandoit la Cavalerie Eſpagnole, & un nombre conſidérable d'Officiers & de Soldats.

Dans ces entrefaites Frederic-Henri paſſa avec ſon Armée dans le Païs de Vas pour aſſiéger Sas de Gand, & s'étant d'abord rendu Maître de quelques Forts qui étoient aux environs de cette Place, il l'attaqua ſi vigoureuſement que quelque réſiſtance qu'il trouvât il l'emporta, aprés deux mois de

Siége.

Siége. Le Prince Guillaume l'avoit accompagné dans cette expedition, où il donna une infinité de marques de ſa bravoure.

Frederic-Henri mourut, deux ou trois ans aprés & il ne fut pas plûtôt mort que Guillaume, qui devoit ſuccéder prêta le ſerment de fidélité aux Etats pour les Charges & les Gouvernemens dont ils lui avoient accordé la ſurvivance, comme nous l'avons déja vû.

Dans le temps que le Prince d'Orange mourut, la négotiation de la Paix Générale qui ſe faiſoit, depuis ſi long temps à Munſter, étoit ſur le point d'être terminée, & elle ſe termina l'année ſuivante. Toute l'Europe étant donc tranquille & la Hollande étant en Paix avec l'Eſpagne, les Etats ſe voyant chargez de beaucoup de dettes, à cauſe des dépenſes extraordinaires qu'ils avoient été obligez de faire, crurent qu'ils n'en devoient point faire d'inutiles : & comme ils entretenoient beaucoup de Troupes à leur ſolde, ſans aucune néceſſité, puis qu'ils n'avoient plus de guerre à ſoûtenir, ils propoſérent d'en licentier une bonne partie. Guillaume Second qui avoit été revêtu des Charges du Prince ſon Pere & qui vit bien que ce n'étoit que par

les

les armes qu'il pouvoit ſe conſerver le crédit, qui étoit attaché à ſes Dignitez, s'oppoſa puiſſamment au deſſein des Etats Généraux. Il repreſenta que c'étoit contre les Loix de la Politique de congedier des Troupes qui avoient été ſi fidéles à l'Etat, & il ne manqua pas d'alléguer que la France, ou l'Eſpagne pourroient bien ſe prevaloir de cette Réforme & venir fondre ſur la République, dans le temps qu'elle ne ſeroit plus en état de ſe défendre. Les Etats qui avoient déja réſolu de réformer ſix-vingt Compagnies, offrirent pour contenter en quelque maniére le Prince, de continuer la ſolde ordinaire aux Officiers Réformez. Le Prince donna les mains à cette propoſition. Mais la Province de Gueldre & la Ville d'Amſterdam s'étant oppoſées à cela, par pluſieurs raiſons qu'elles alléguérent, ceux qui étoient dans les intérêts du Prince lui conſeillérent de faire un voyage dans les principales Villes des Provinces, pour tâcher d'obliger les Magiſtrats à prendre la reſolution de laiſſer non ſeulement les Officiers, mais même les Troupes, dans le même état, où elles étoient avant la guerre, afin qu'ils fuſſent prêts à ſervir, lors que la néceſſité le demanderoit. Dans cette vûë,

le

le Prince ayant mandé les Principaux Colonels, ſe tranſporta dans quatre ou cinq Villes de Hollande. Ceux d'Amſterdam qui virent bien que le Prince viendroit auſſi dans leur Ville & qui apprehendérent que ſa preſence ne traverſât leur reſolation, le firent prier par leurs Députez de s'exempter de ce voyage, par pluſieurs raiſons qu'ils mirent en avant. Et à l'exemple d'Amſterdam, la Ville de Harlem, celle de Medemblic & quelques autres firent la même choſe.

Ce que venoient de faire ces Villes donna un ſi ſenſible deplaiſir au Prince & l'outra ſi fort, que s'étant preſenté à l'Aſſemblée des Etats, il s'en plaignit avec un reſſentiment, qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Il tâcha de leur inſinuer par une infinité de raiſons, qu'on n'avoit deſſein que de diminuer ſon Autorité, & qu'on avoit témoigné un ſi grand mépris pour ſa Perſonne, en lui refuſant Audience, que cet affront ne pouvoit être reparé que par une ſatisfaction publique, qu'il demanda inſtamment aux Etats. Les Deputez d'Amſterdam & des autres Villes qui l'avoient ſuivi, répondirent à ſes plaintes par un long Ecrit, où ils alléguoient les raiſons qui les avoient

portez à lui faire cette priére. Mais le Prince ſe ſentant plus vivement piqué & perſiſtant plus fort que jamais à ne vouloir pas qu'on licenciât les Gens de Guerre, ſe porta à la plus violente des reſolutions. Car il fit arrêter priſonniers ſix des Principaux Magiſtrats, qui furent conduits, incontinent aprés, dans le Château de Louveſtein.

Ce procedé du Prince conſterna les Etats Généraux & donna à penſer au peuple. On commençoit à dire ſourdement que Guillaume Second aſpiroit à la Souveraineté; qu'il ne s'oppoſoit à la réforme qu'on vouloit faire, des Troupes ſuperfluës, que pour s'en ſervir dans l'occaſion, pour ſe rendre Maître de tout le Païs; & que cette action de hauteur qu'il venoit de faire n'étoit pas d'un heureux préſage pour la République, que ſes Anceſtres avoient fondée. Toute l'Europe diſoit, à peu prés, la même choſe: & quoi qu'apparamment ce ne fût pas le deſſein du Prince, l'entrepriſe qu'il fit ſur Amſterdam fit ſoupçonner généralement à tout le monde qu'il ne pouvoit ſouffrir d'être ſoûmis aux Ordres d'un Gouvernement Populaire. Ceux qui ont jugé de cette entrepriſe, d'une maniére deſintéreſſée, diſent que Guillaume Second n'a-

n'avoit nullement en vûë de s'ériger en Souverain, quand même la choſe eût été poſſible, & que s'il entreprit de ſe rendre Maître d'Amſterdam, ce ne fut que pour ſe vanger des injures particuliéres qu'il prétendoit avoir reçûës, de ſes habitans, eſpérant, d'ailleurs, que s'il pouvoit venir à bout d'humilier une Ville ſi riche & ſi puiſſante, c'étoit le veritable moyen de ſe conſerver cette autorité & ce crédit, dont ſes Dignitez devoient être accompagnées. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut d'aſſiéger Amſterdam & il l'executa, le trentiéme de Juillet 1650.

Il y eut en ceci quelque choſe de merveilleux & qui mérite d'être remarqué. C'eſt que le Jeudi & le Vendredi de la même Semaine que le Prince fit marcher ſes Troupes pour tâcher de ſurprendre cette floriſſante Ville, on avoit reçû des Lettres de Gennes, de Venize, de Dantzic, & de Londres, qui portoient toutes généralement, que perſonne n'oſoit entreprendre aucune affaire d'importance avec les Marchands d'Amſterdam, parce qu'on ſçavoit, de certaine ſcience, que leur Ville devoit être aſſiégée, dans trés-peu de temps, par le Prince d'Orange. La France qui avoit

avoit des Eſpions par tout avoit découvert ce deſſein & l'avoit publié. Cette Couronne a été toûjours ſi irritée contre les Hollandois, depuis ce qu'ils firent, en 1635. au Siége de Louvain que le Maréchal de Breſé avoit fait & qu'il fut contraint de lever, par la Politique de ceux qui gouvernoient dans les Provinces-Unies; que le Cardinal de Richelieu n'avoit rien oublié pour ſemer la diviſion entre le Prince d'Orange & la Republique de Hollande. Pour y réüſſir, comme il avoit des Créatures par tout, il ne manquoit jamais de découvrir aux Etats, par des voyes indirectes, ce qui regardoit les intérêts du Prince, & au Prince ce qui regardoit les intérêts de la Republique. Le Cardinal Mazarin qui ſucceda dans le Miniſtére ſuivit les Maximes de ſon prédeceſſeur & fit toute la vie le même manege. Ce fut donc lui qui découvrit ce deſſein du Prince & qui le divulgua. Mais la Ville d'Amſterdam voyoit ſi peu d'apparence à cette entrepriſe & s'y attendoit ſi peu qu'elle faillit à être ſurpriſe. Car les Troupes qui avoient été deſtinées pour cette expedition avoient executé ponctuellement les ordres qui leur avoient été donnez, & s'étoient renduës ſi à propos, des

en-

endroits où elles étoient, au rendez-vous qui leur avoit été donné, que cette Ville fut tombée infailliblement entre les mains de celui qui s'en vouloit rendre Maître, ſi le Courier de Hambourg, qui paſſa au travers de l'Armée du Prince ſans être apperçû, n'en eût donné avis aux Magiſtrats. Corneille Beker, ancien Bourguemaître, qui étoit à proprement parler, celui à qui le Prince en vouloit, & qui ſe trouva ſeul dans la Ville, ayant fait aſſembler, en même temps, le Conſeil des Trente-Six, les Bourgeois ſe mirent ſous les armes; les Ponts levis furent hauſſez; les portes fermées; le Canon placé ſur les Remparts & la Ville miſe en état de ſe défendre. Aprés toutes ces précautions & divers conſeils qui ſe tinrent, on envoya des Députez au Prince, pour lui faire des propoſitions; ce qui dura le reſte du jour. Comme ce n'étoit que pour gagner temps, ils travaillérent, durant cet intervale à leurs Ecluſes, avec tant de diligence, que l'ouverture s'en fit le lendemain.

Déja le Magiſtrat d'Amſterdam avoit envoyé des Députez au Comte Guillaume de Naſſau, à qui le Prince avoit donné charge de cette entrepriſe, afin de ſçavoir, de

de lui, pour quel deſſein il s'étoit approché de leur Ville avec tant de Troupes, & le Comte, au lieu de leur faire réponſe, les avoit fait arrêter priſonniers, ce qui ne fut pas agréable aux Etats. Cependant le Prince voyant le Païs inondé; la réſolution ferme & conſtante des Citoyens à ſe bien défendre, & l'impoſſibilité de faire un long Siége, prêta l'oreille à un accommodement, qui fut fait trois jours aprés, & dont les Articles furent à ſon avantage. On croit que ce Siége, quelque court qu'il fut, coûta plus de ſix Millions à la Ville d'Amſterdam, ſans compter le degât que fit l'inondation & l'interruption du commerce.

Le Prince crut bien que les Etats Généraux ſe plaindroient de lui, & qu'ils ſeroient irritez de ſon entrepriſe. Si bien que pour les appaiſer, il fit mettre d'abord en liberté les Seigneurs qu'il avoit fait arrêter dans le Château de Louveſtain, à cette condition pourtant, qu'ils ſeroient privez, à l'avenir, de toutes ſortes de Charges publiques. Et en même temps, il leur envoya un Manifeſte, où il deduiſoit les raiſons qui l'avoient obligé à ſe ſaiſir de leurs perſonnes & à aller mettre le Siége devant Amſterdam. Mais les Etats qui ne vouloient

loient entrer dans aucun détail dans cette affaire lui renvoyérent ſon paquet ſans l'avoir ouvert, alléguant qu'il n'y avoit nulle neceſſité qu'il ſe juſtifiât, puis que ces diviſions domeſtiques avoient été étouffées dans leur naiſſance.

Ce Prince aſſiſta, environ un mois aprés, à une Aſſemblée particuliére qui ſe tint dans le Duché de Gueldre, où par ſa bonne conduite & par ſa prudence, il diſſipa tous les ſoupçons qu'on avoit conçûs contre lui & appaiſa même quelques démêlez qui étoient ſurvenus, depuis quelque temps, entre la Nobleſſe de cette Province. Il ſe rendit à la Haye ſur la fin du mois d'Octobre, & ſe ſentant accablé de laſſitude, il ſe mit au lit le même jour. Comme tout le monde s'étoit apperçû, que depuis l'entrepriſe, où il avoit échoüé, il étoit ordinairement triſte & mélancholique, la Cour ne fut point allarmée de cette petite indiſpoſition. Le lendemain on lui tira du ſang, & le jour ſuivant on reconnut qu'il avoit la petite Verole. Les Medecins ne crurent pas d'abord que cette maladie fut dangereuſe, cependant elle fut ſi violente qu'elle l'emporta, ſix jours aprés, n'étant âgé que de vingt-quatre ans. Il mourut le ſixiéme de Novembre 1650. Trois

Trois choſes manquérent à ce Prince, pour rendre ſa mémoire immortelle, ſçavoir, la continuation de la guerre, qu'il deſiroit avec beaucoup d'ardeur: une longue vie, & un peu plus de menagement pour les Etats, avec leſquels il voulut agir avec un peu trop d'autorité. Mais les Princes ſont faits comme les autres hommes & ne ſont pas exempts de défauts. Il eſt bien certain que la violence qu'il avoit fait à ces Magiſtrats qu'il fit arrêter priſonniers, ni la tentative qu'il avoit faite ſur Amſterdam ne lui avoient pas entiérement aliéné l'eſprit des peuples, mais il eſt néanmoins conſtant qu'on ne le pleura pas comme il meritoit. Car enfin c'étoit un Prince qui avoit une infinité de grandes qualitez; qui poſſedoit tous les avantages du corps & de l'eſprit; qui fut devenu un grand Capitaine; & qui n'eut pas moins excellé dans les Vertus civiles & militaires que les Héros de ſa Maiſon. Il avoit le génie ſi beau & en même temps ſi vif, qu'il apprit, dés ſa jeuneſſe, l'Hiſtoire, les Mathematiques & cinq Langues différentes, qu'il parloit avec la plus grande facilité du monde & comme celle qui lui étoit naturelle, ſçavoir, l'Angloiſe, la Françoiſe, l'Eſpagnolle,

gnolle, l'Allemande & l'Italienne. Ceux qui n'avoient pas été dans les intérêts lui appliquérent ces mots d'Ovide, au ſujet de la chute de Phaëton; *Magnis excidit auſis. Il s'eſt perdu dans ſes grands deſſeins.* Il fut enterré à Delft dans le magnifique Tombeau des Princes d'Orange avec beaucoup de Pompe.

Guillaume Second épouſa en 1641. la Princeſſe Marie Stuart, Fille aînée de Charles Premier, Roi de la Grand'-Bretagne. Comme la gloire, la naiſſance & les raiſons d'Etat, ſont les grands reſſorts qui font agir les Princes dans le choix qu'ils font pour les Alliances de leurs Familles, ces trois choſes contribuérent à ce Mariage. La gloire des grandes actions de Frederic-Henri étoient répanduës par toute l'Europe; Guillaume ſon Fils avoit témoigné en divers rencontres, comme nous l'avons vû, qu'il ne dégéneroit point de la bravoure & de la vertu de ſes Ayeux, & la Maiſon de Naſſau avoit donné cinq Electeurs à Mayence & à Tréves, & un Empereur à l'Allemagne. Auſſi du moment que la propoſition de cette Alliance fut faite à Sa Majeſté-Britannique, elle y donna les mains & le Mariage fut célébré

à Londres avec toute la Magnificence poſſible. C'eſt de ce Mariage qu'eſt né Guillaume Troiſiéme, dont nous allons ébaucher l'Hiſtoire.

GUILLAUME . III
Prince D'Orange. &.
Roy d' Angleterre.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME III.
PRINCE D'ORANGE.

Et Roi de la Grand'-Bretagne.

LA mort inopinée de Guillaume Second mit la Cour & les amis de la Maiſon de Naſſau dans une conſternation ſi grande, qu'il ne ſeroit pas poſſible de l'exprimer. Ce fut un coup de foudre qui fut d'autant plus accablant, qu'on ne s'y étoit pas attendu. Mais Dieu n'ayant pas voulu laiſſer ſans conſolation cette Maiſon il-

luſtre, à qui la République de Hollande doit ſon établiſſement; la Princeſſe Royalle accoucha huit jours aprés, de Guillaume-Henri, qui eſt un Prince égal en vertus & en toutes ſortes de qualitez à ſes glorieux Anceſtres & qu'on peut appeller, à trés-juſte tître, le Reſtaurateur de cette floriſſante République dont ſes Peres ont été les Architectes & les Fondateurs.

Cet auguſte Prince, dont ceux qui écriront la vie plus au long, diront des choſes ſi ſurprenantes, que la poſterité aura peine à les croire, nâquit le quatorziéme de Novembre 1650. Il eut pour Parrains les Etats de Hollande & de Zelande, & les Villes de Delft, de Leide & d'Amſterdam. On peut dire que ce fut un Phenix, qui nâquit de ſes propres cendres, & le Noble Rejetton d'un Arbre abattu qui a crû & fleuri dans ſi peu de temps qu'il ſe fait admirer de toute la terre. La Princeſſe Royalle ſa Mere le fit élever, avec beaucoup de ſoin: & dés ſa plus tendre enfance, il fit paroître tant de prudence, tant de modeſtie, tant de docilité, tant de ſageſſe, & une ſi grande averſion pour les ennemis de ſa patrie, que ceux qui avoient

le

le plus d'intérêt à abaiſſer ſa Maiſon étoient contraints d'avoüer, que jamais Prince n'avoit donné de plus grandes eſperances & qu'il ne céderoit en rien aux vertus Héroïques de ſes Ayeux.

Cependant, comme il étoit né dans une circonſtance facheuſe, & dans un temps, où ſes ennemis avoient un prétexte plauſible de le priver des Dignitez de la République, dont ſes Anceſtres avoient été revêtus ; les Etats-Généraux ſe trouvant libres, par la mort de Guillaume Second & ayant prevû dans l'entrepriſe d'Amſterdam, combien on avoit à craindre d'un Gouverneur ; il fut réſolu que pour remédier à tous les inconveniens qui pourroient arriver, à l'avenir, ſur ce ſujet, il ſe feroit à la Haye une Aſſemblée Générale, des plus nombreuſes qui euſſent été jamais faites. Cette Aſſemblée commença preciſément le dix-huitiéme de Janvier 1651. Elle ne finit que dans le mois d'Août de la même année. Et dans les premiéres Séances, il fut réſolu ; que le Païs étant ſans Gouverneur, par la mort du Prince, le choix de tous les Officiers & Magiſtrats ſeroit deſormais en la diſpoſition des Villes, & que non ſeulement les gens de guer-

re ordinaires, mais même les Gardes du Prince défunt prêteroient le Serment de fidélité aux Etats de Hollande, nonobſtant toutes les repréſentations que fit ſur cela la Princeſſe Royalle, qui vouloit conſerver à ſon Fils les Charges que poſſedoit ſon Epoux, & avant lui, les autres Princes d'Orange, les Fondateurs, les Liberateurs & les Reſtaurateurs de la République.

Guillaume-Henri eut à ſouffrir beaucoup, par les intrigues & les machinations du Parti de Barnevelt rétabli en la perſonne de Mrs. de Wit. Mais il endura tout avec une moderation incroyable, attendant avec une patience au deſſus de celle de ſon Biſayeul le Prince Guillaume, une ſaiſon propre & une occaſion favorable, ponr être rétabli dans toutes les Dignitez & les grands Emplois, dont ſes Ancêtres avoient de tout temps joüi, & deſquels il avoit été privé par un Decret public, obtenu par une Faction dominante, auſſi-tôt aprés la mort de ſon Pere.

Il faut avoüer que la France contribua en quelque maniére à ſon rétabliſſement, quoi que ſans deſſein de favoriſer le Prince; mais le deſtin voulut que cet orgueilleux Monarque ravageât & détruiſit preſ-

que

que cette floriſſante République, afin que Son Alteſſe pût faire connoître à toute la terre ſa prudence & ſon courage incomparable, en la rétabliſſant dans ſon luſtre, & pour faire voir auſſi, en même temps, que la ſeule Famille des Fondateurs de cette République étoit capable de réparer ſes ruïnes.

Car à peine peut-on s'imaginer, avec quel torrent le Roi de France courut & ſurprit toutes les Provinces-Unies, en forçant la plus grande partie des Villes Frontiéres, & autres Villes Capitales de ſe rendre. Entr'autres Utrecht & Zutphen ſe rendirent à la vûë ſeulement de l'Ennemi. Car quoi qu'elles euſſent de groſſes Garniſons, cependant, comme elles n'étoient compoſées que de Bourgeois, commandez par des Officiers de peu, ou de nulle experience, elles furent d'abord effrayées par une Armée aguerrie & brave, & qui ſçavoit ſe prevaloir de la Victoire, & de la frayeur où elle avoit reduit les Ennemis qu'elle combattoit. De ſorte que le Roi de France ſe vit, comme accablé d'un ſuccés ſi heureux, les choſes étant allées au deſſus de ſes eſperances & l'on peut même dire, de ſes ſouhaits.

Ces malheurs, qui avoient été prevûs, long temps auparavant, par les plus prudens de l'Etat ayant reduit les Provinces-Unies dans une conſternation épouvantable, donnérent lieu au peuple de ſe plaindre de la mauvaiſe conduite de Mrs. de Wit, qui avoient alors toute l'autorité du Gouvernement, entre leurs mains : & par ce moyen, ils fournirent une occaſion favorable aux Amis de la Maiſon de Naſſau de dire leurs penſées ſur ce qui ſe paſſoit pour lors. Ce qu'ils firent par voye d'avis aux peuples, leur donnant à entendre ; que les Princes d'Orange étoient probablement les ſeuls qui étoient capables de ſoûtenir leur Etat chancellant & de les défendre contre leurs ennemis les plus puiſſans. Ajoûtant, que comme ces illuſtres Princes les avoient autrefois délivrez, de la Tyrannie des Eſpagnols, ils étoient encore les ſeuls qui pouvoient arrêter la furie & l'impetuoſité des François.

La Princeſſe Doüairiere Grand'-Mere de ſon Alteſſe, femme d'une prudence incomparable & d'un courage au deſſus de ſon Sexe, qui avoit ſouffert avec impatience l'Eclypſe de la Maiſon de Naſſau, qu'elle avoit vûë dans toute ſa Splendeur, ne contribua

pas

pas peu par ſon adreſſe à reveiller ceux qui étoient dans les intérêts, leſquels n'étoient pas en petit nombre. On ne peut pas dire que ce fût un crime en cette Princeſſe, de penſer à l'avancement de ſon Petit Fils, en même temps qu'elle travailloit au bien public, tandis que tant d'autres tâchoient à s'élever ſur les ruïnes de ſa Maiſon & à s'établir dans les grands Emplois, aux dépens de leur propre Patrie. Ceux donc qui favoriſoient le Prince d'Orange le reveillérent, ſe prevalant de la circonſtance, qui toute funeſte qu'elle étoit à l'Etat leur étoit néanmoins favorable: & ne pouvant ſouffrir d'être plus long temps mépriſez & d'avoir perdu leur reputation; ne pouvant ſouffrir que tous les Emplois de l'Etat fuſſent donnez à des perſonnes qui n'en étoient pas toûjours dignes: & ſe ſervant en même temps, de la fureur du peuple, qui effrayé de tant de malheurs & allarmé avec raiſon de voir une Armée victorieuſe au milieu de leur Païs ne parloit que de ſacrifier les Mrs. de Wit; ils amenérent ſi bien les choſes qu'ils vinrent heureuſement à leurs fins. Car aprés un voyage que fit Mr. le Prince vers le commencement de l'année 1672. pour viſiter les Fortifica-

tions de quelques Places ; les Etats de Hollande & de Weſt-Friſe s'étant aſſemblez, il fut arrêté unanimement qu'il ſeroit élû pour le Général de leurs Armées, ce qui fut notifié, le lendemain, à Mrs. les Etats Généraux & le vingt-quatriéme de Fevrier, le Prince ayant accepté l'offre, il prêta le ſerment devant leurs Hautes Puiſſances, avec les Cérémonies accoûtumées. Et il faut ici remarquer que les Païſans de Weſt-Friſe, qui ſont trés-propres pour la guerre, ne voulurent jamais prendre les armes, qu'avec cette condition; *Qu'ils jureroient d'être fidéles à l'Etat & d'obéir aux Etats & à ſon Alteſſe, le Prince d'Orange.*

Le trop d'ambition de quelques-uns avoit été cauſe qu'il s'étoit formé auparavant deux Factions fatales, qui pour fortifier leurs intérêts particuliers affoiblirent les nerfs de la ſeureté publique: ce qui fit commettre à ceux qui avoient le plus de credit, les plus grandes fautes, en matiére de Politique, dont un Parti puiſſe être capable. Car s'imaginant, qu'aprés la Paix de Munſter ils n'avoient plus rien à craindre; & que perſonne ne pouvoit leur nuire dans leurs prétentions, que la trop grande

grande puiſſance de la Maiſon de Naſſau, à cauſe de ſes Alliances avec la France & particuliérement avec l'Angleterre ; ils licentiérent, comme nous l'avons déja vû, leurs Troupes, compoſées pour lors de vieux Soldats & de Capitaines experimentez, qui avoient conſervé la Patrie, mais qu'ils regardoient, comme entiérement dévouées au Prince d'Orange : & au même temps, ils donnérent les premiéres Charges de l'Armée & des Garniſons à des Fils de Bourguemeſtres, & des Deputez des Villes, gens qui quelque braves qu'ils fuſſent d'ailleurs, étoient la plûpart ſans experience, n'ayant jamais eu de Commandement. Ce qui fut cauſe qu'étant ſurpris par un Ennemi ruſé & courageux, il ſe trouva des Villes entiéres, qui quoi qu'elles euſſent des Garniſons de cinq mille hommes de pied & de huit cens Chevaux, ne laiſſérent pas de ſe rendre à diſcretion, ſans avoir oſé tirer un ſeul coup, à la vûë de l'Ennemi. Ainſi la Faction & l'Intérêt qui ſont ordinairement la deſtruction des plus floriſſans Royaumes ayant reduit les Etats Généraux, comme au deſeſpoir, ils furent enfin contraints d'avoir recours à leur dernier aſyle, le Prince d'Orange,

pour éviter leur ruïne entiére, & de mettre le peu d'eſpérance qui leur reſtoit en une perſonne, que le Parti Dominant avoit auparavant rejettée avec beaucoup d'ingratitude, & ſans s'être rendu digne de ce triſte ſort : car enfin les enfans ne doivent pas être reſponſables des actions de leurs Peres, lors qu'ils n'y ont nullement trempé.

Et certes les Etats Généraux ne furent pas trompez dans leurs eſpérances; l'évenement de la guerre en fut une preuve autentique. Car on vit un jeune Général, à l'âge de vingt-deux ans, comme avant lui ſon Ayeul, du temps de Charles-Quint, donner des marques ſi ſignallées & de conduite & de bravoure, qu'il s'aquit la reputation d'un Capitaine conſommé. Etant certain, qu'outre qu'il poſſedoit dans cet âge-là, les grandes qualitez qui font l'eſſence d'un bon Général, ſçavoir, une connoiſſance parfaite de la guerre, & une reſolution intrepide; ſon autorité fut ſi bien établie & tout ce qu'il entreprit fut accompagné d'un bonheur ſi extraordinaire, que toute l'Europe eut les yeux ſur lui : ſes ennemis ne pouvant s'empêcher de dire eux-mêmes, que de l'air dont il s'y prenoit,

noit, il ſeroit infailliblement un des plus grands hommes de ſon Siécle. En effet, ſemblable au jeune Auguſte, il ne parut pas plûtôt les armes à la main, qu'il arrêta non ſeulement un ennemi fier & victorieux, au milieu de ſa carriére, mais ayant fait déclarer la fortune de ſon côté, il força, pour ainſi dire, l'orgueuil des ennemis les plus experimentez à ſe ſoûmettre à ſa valeur.

Pour reprendre le fil de cette Hiſtoire; le Prince n'eut pas plûtôt accepté la Charge de Général des Armées de leurs Hautes Puiſſances, qui lui fut preſentée, de la part des Etats par Mrs. de Beverning, Jean de Wit & Gaſpard Fagel, qu'il ſe rendit inceſſamment à l'Armée, qui étoit pour lors prés de Nieukop, où tout ce qu'il pût faire contre toutes les forces des François commandées par le Roi de France en perſonne fut de garder ſon poſte. Ce qu'il fit avec tant de conduite, que l'ennemi, quelque puiſſant qu'il fût, n'eut aucun avantage, de ce côté-là. Au contraire, croyant de forcer le Prince dans ſes retranchemens, il fut contraint de ſe retirer avec perte & d'abandonner les Travaux.

Cependant, comme dans la Province de

de Hollande, les Villes Frontiéres & les Garniſons tomboient tous les jours entre les mains des ennemis; le peuple commença à ſe plaindre hautement & à ſe défier, de ceux qui gouvernoient. Ceux de Dort furent les premiers qui ſe ſoûlevérent. Ils envoyérent un de leurs Capitaines aux Magiſtrats, pour ſçavoir, s'ils étoient réſolus de défendre leur Ville, ou de demeurer dans l'inaction. Les Magiſtrats ayant répondu, qu'ils étoient diſpoſez à reſiſter à tout les efforts de ceux qui les attaqueroient, & de n'oublier rien, de ce qui pourroit dépendre d'eux; le peuple demanda, au même temps, à voir les Magazins. Mais les clefs n'ayant pû ſe trouver, cela mit la populace en une ſi grande fureur, qu'on entendit mille voix confuſes qui crioient, qu'il y avoit trahiſon, & qui demandoient le Prince d'Orange pour être leur Chef & leur Gouverneur, menaçant les Magiſtrats de les maſſacrer, s'ils ne ſe reſolvoient ſur le champ, à leur accorder leur demande. Ces cris redoublez & ces menaces allarmérent ſi fort les Magiſtrats, qu'ils envoyerent dans le moment, des Commiſſaires à ſon Alteſſe, pour le prier de ſe rendre dans leur Ville, avec toute

te la diligence qui lui ſeroit poſſible, afin d'appaiſer, par ſa preſence, l'émotion du peuple. Quelques raiſons qu'alleguât le Prince à ces Commiſſaires, pour leur faire voir le danger qu'il y avoit d'abandonner ſon Armée, ils perſiſtérent dans leur demande, & le Prince réſolut enfin de leur accorder ce qu'ils deſiroient. Ayant donc été conduit dans la grande Salle de la Maiſon de Ville, tenduë de riches Tapiſſeries & les Magiſtrats l'ayant prié de s'aſſeoir dans un Fauteüil, ils le ſuppliérent de leur déclarer ſa volonté. Son Alteſſe répondit, que c'étoit à eux de lui faire leurs propoſitions, puis qu'ils l'avoient fait venir. Aprés quoi ils le priérent, que, pour ſatisfaire le Peuple, il viſitât les Fortifications & les Magazins de la Ville, ſans prendre connoiſſance de la qualité de Stathouder, à quoi le Prince conſentit volontiers, & pour cet effet il alla faire immédiatement aprés, le tour de la Ville. Mais à ſon retour le Peuple, ſoupçonnant que les Magiſtrats les avoient trompez, auſſi bien qu'ils avoient trompé le Prince, ils vinrent en foule à ſon Carroſſe, & lui demandérent hardiment, avec beaucoup de reſpect néanmoins pour ſa Perſonne, ſi les Magiſtrats l'avoient fait

leur

leur Gouverneur, ou non? Son Alteſſe ayant modeſtement répondu, qu'il étoit content de l'honneur qu'il lui avoit déja fait, & qu'il avoit ce qu'il pouvoit deſirer, ils déclarérent unanimement, qu'ils ne mettroient point les armes bas, juſqu'à-ce qu'on l'eût choiſi pour leur *Stathouder*. De ſorte qu'à la fin les Magiſtrats épouvantez par les menaces du Peuple, & ne ſçachant quel parti prendre, furent les premiers à accomplir ce qu'ils n'avoient qu'à moitié fait, quelque repugnance qu'ils euſſent à s'y reſoudre, tant il eſt difficile aux hommes de ſe défaire de la haine & de l'animoſité qui a une fois pris racine dans leur cœur.

Sur cela on fit une Ordonnance pour abolir l'Edit Perpétuel, que le Prince refuſa de reconnoître, à moins qu'on ne l'abſoût du Serment qu'il avoit prêté, lors qu'il accepta la Charge ſeulement de Capitaine Général, qu'on lui donnoit auſſi par cette Ordonnance. L'on fit d'abord un autre Acte, qui fut lû publiquement dans la grande Sale par le Secrétaire, par lequel les Magiſtrats déclaroient Son Alteſſe le Prince d'Orange, *Stathouder*, *Capitaine*, *& Amiral Général de toutes leurs forces tant*

par

par mer que par terre, & lui donnoient le même Pouvoir, Dignité & Autorité, qu'avoient eu autrefois ſes Ancêtres, de glorieuſe mémoire.

Aprés cela, toute la Ville retentit, des cris d'une joye univerſelle, & les Pavillons & Armes de la Maiſon d'Orange furent auſſi-tôt plantées ſur les Tours & ſur les Rempars.

Il n'y eut que Corneille de Wit ancien Bourguemeſtre, qui revenant de la Flote tout indiſpoſé, dit qu'il ne ſigneroit jamais l'Acte, quelque priére qu'on lui en fit. On le preſſa extraordinairement, en toutes maniéres, à ne refuſer pas cette ſignature. Mais ni les perſuaſions des Principaux, ni les menaces du peuple, qui ſe diſpoſoit à piller ſa maiſon, ni les larmes de ſa femme, ſenſible aux périls, où il s'expoſoit, ne furent pas capables de le flêchir. Cette femme le menaça même de ſe montrer à la fenêtre, & de proteſter de ſon innocence & de celle de ſes enfans, en l'abandonnant à la fureur de la populace, mais tout cela fut inutile.

Dort ne fut pas la ſeule Ville, qui ſe ſoûleva, de cette maniére, & qui demanda que Guillaume Troiſiéme fut revêtu des Digni-

Dignitez dont ſes Anceſtres avoient joüi. Toutes les Villes de Hollande & de Zelande, où les Bourgeois remarquoient la mauvaiſe conduite de leurs Magiſtrats, firent, à peu prés, la même choſe. De ſorte que ſur le rapport des Députes des Villes, les Etats de Hollande, de Zelande & de Friſe ne confirmerent pas ſeulement ce qui avoit été fait par la Ville de Dort, mais dans une grande Aſſemblée des Etats, Elles preſentérent à Son Alteſſe les Actes publics, par leſquels le Prince étoit abſous de ſon premier Serment de Capitaine Général, & inveſti, en même temps, de la Charge de Stathouder, avec tous les Droits, Juriſdictions & Priviléges accordez auparavant à ſes Anceſtres. En conſequence de quoi, Son Alteſſe prit le même jour dans la Sale de l'Audience, avec les Cérémonies accoûtumées, la place de Stathouder, de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies, & s'en retourna, en ſuite à l'Armée, qui étoit à Bodegrave.

Dés ce moment-là, comme ſi le rétabliſſement du Prince eût redonné courage au peuple, il y eut un Corps de cinq mille François, qui fut repouſſé, deux fois, devant

vant Ardembourg & qui ſans compter ceux qui demeurerent ſur la place, fut contraint d'y laiſſer cinq cens priſonniers, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Officiers & perſonnes de Qualité, & cela, par la valeur extraordinaire de deux cens Bourgeois ſeulement. Il eſt vrai que les femmes & les enfans les aidérent, perſonne ne s'étant épargné dans une occaſion qui fera éternellement la honte de la France, qui crioit déja Ville gagnée.

Les Bourgeois de Groningue ne ſe défendirent pas avec moins de courage & de bonne fortune contre l'Evêque de Munſter, que ceux d'Ardembourg venoient de le faire contre le Roi de France. Car cet Evêque ayant mis le Siége devant cette Ville avec une Armée de vingt-cinq, ou trente mille hommes, fut obligé de le lever, avec perte preſque de la moitié de ſon monde, & aprés avoir été obligé de faire une dépenſe prodigieuſe pour toutes les munitions & inſtrumens de guerre, néceſſaires pour ſe rendre Maître de la Place. Le Gouverneur de la Ville rendit ce beau témoignage de la réſolution des Bourgeois, qu'il s'étoit rencontré en pluſieurs Siéges, mais qu'il n'avoit jamais vû tant de courage.

rage ni de fermeté qu'il en avoit paru dans Groningue, durant un Siége ſi vigoureux. A quoi ils ne furent pas peu encouragez, par les ſoins que Son Alteſſe prit, de leur fournir toutes les choſes néceſſaires pour leur défenſe. Car ce Prince n'oublioit rien, pour ſe rendre redoutable & redonner la liberté à ſa Patrie.

Au milieu de ce zéle extraordinaire du Peuple envers le Prince, il arriva un accident qui ſervit à le confirmer plus fortement dans l'affection de ce même Peuple, & qui fut cauſe de la mort de deux de ſes plus grands Ennemis.

Car un Chirurgien ayant accuſé Corneille de Wit, Baillif de Putten, de lui avoir propoſé ſecrettement, d'empoiſonner, ou de tuer le Prince d'Orange : la choſe ayant été axaminée, le Baillif fut pris & mis en priſon : & quoi qu'il niât la choſe, en rejettant ſur ſon Accuſateur le même crime, pour tâcher de ſe juſtifier dans l'eſprit du Prince & du peuple, cependant étant confronté avec le Chirurgien, qui perſiſta dans ſon accuſation, laquelle il confirma par la promeſſe qu'il diſoit que le Baillif lui avoit faite de 300000. Francs pour récompenſe, & de ſix Ducatons qu'il lui avoit

avoit mis dans la main, & par pluſieurs autres circonſtances ordinaires dans ces ſortes de traitez : La Cour de Hollande, aprés avoir meurement conſidéré le rapport fait par l'Avocat Général, condamna Corneille à être dépoüillé de toutes ſes Dignitez & Emplois, & à un banniſſement perpetuel, des terres de Hollande & de Friſe. Mais le Peuple voyant que les Etats avoient pouſſé la choſe ſi loin, & s'imaginant qu'un criminel puni avec tant de ſévérité, l'auroit été davantage, ſi les Juges ne l'avoient pas favoriſé, commença à murmurer de ce que la Sentence étoit trop douce, & tout auſſi-tôt courut les armes à la main dans la priſon. Dans ce moment-là Jean de Wit étant arrivé avec ſon Carroſſe : pour tirer ſon Frere de priſon, & un des Bourgeois ayant lâché ces paroles au milieu du Peuple : *Maintenant les deux Traîtres ſont enſemble, & c'eſt nôtre faute, s'ils échappent de nos mains*; C'en fut aſſez pour animer la Populace, qui étoit déja aſſez animée. Mais il arriva encore un autre accident qui irrita davantage les eſprits, c'eſt que pendant que le peuple attendoit la ſortie des deux Freres, on fit malheureuſement courir le bruit, qu'il y avoit plus de mille

mille païſans & pêcheurs, qui alloient à la Haye pour la piller. Sur quoi un autre Bourgeois ayant dit: *Allons*, Meſſieurs, *faiſons ſortir ces Traîtres, & les traînons: ſuivez-moi ſeulement & je vous montrerai le chemin*; ces paroles achevérent de les irriter, & les rendirent comme furieux. Ils briſérent donc ſur le champ les portes de la priſon, en tirérent par force les deux Freres, les traînérent dans la ruë, les maſſacrérent & les mirent en piéces, en s'écriant: *Voilà les Traîtres qui ont trahi leur Patrie.*

Ainſi périrent Corneille & Jean de Wit, les deux Ennemis jurez de la Maiſon d'Orange. On dit que Jean étoit l'Auteur de ces Réſolutions Politiques, ſçavoir, de l'excluſion de Son Alteſſe de tous ſes Emplois; de l'Edit perpétuel, & des qualitez requiſes à un Stathouder. D'où vient qu'un certain Ambaſſadeur lui dit, dans une Converſation particuliére: *Il y a long temps*, Monſieur, *qu'on m'a parlé avec éloge de vôtre prudence & de vôtre diligence infatigable dans les affaires, mais ce que je vois eſt au deſſus de ce qu'on m'a pû dire, & j'oſe vous aſſurer, ou que vous ſerez la ruïne du Prince, ou que vous vous perdrez*

drez en le voulant détruire. On dit auſſi que le Pere de Jean de Wit ayant prié un Avocat d'examiner ſon Fils, qui n'étoit âgé pour lors que de dix-huit ans, cet Avocat lui répondit, qu'il trouvoit en ce jeune homme de grandes qualitez & une certaine maturité d'eſprit, que l'on voyoit rarement dans d'autres, qui avoient paſſé toute leur vie à les aquerir. Aprés quoi le regardant fixement, & s'avançant vers le Penſionnaire de Hollande & de Dort, il dit, comme en prophetiſant, qu'il ne mourroit jamais d'une mort naturelle.

Aprés la mort du Penſionnaire, M. Fagel lui ſuccéda, le Prince d'Orange ayant approuvé ſon Election. L'Electeur de Brandebourg écrivit une Lettre aux Etats en faveur du Prince, par laquelle il leur mandoit; qu'ayant appris que Son Alteſſe avoit été rétablie dans les Dignitez de ſes Ancêtres, il ne doutoit nullement que le Ciel ne benît une réſolution ſi ſalutaire pour le bien public, d'autant plus qu'il ſçavoit que ce Prince poſſédoit, comme par héritage, toutes les vertus de ſes glorieux Prédéceſſeurs, proteſtant d'ailleurs qu'il ſe ſentoit obligé par ſon Elevation, de contribuer de tout ſon pouvoir, à ce que

le

le Prince recouvrât & conſervât ce que ſes Ayeux avoient acquis, par leur ſang, & avec tant de reputation.

Environ ce même temps-là, nôtre Prince ayant réſolu de faire déloger les Gardes avancez des François, fit un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, avec lequel il donna l'allarme à l'Ennemi, ſans deſcendre de cheval, de toute la nuit, & chaſſa les François juſques dans leurs tranchées devant Utrecht, épouvantez d'ailleurs par la perte de leurs Soldats devant Cronenbourg. Il amena avec lui dans cette occaſion pluſieurs Seigneurs François, qui chaſſoient en ce temps-là dans la Foreſt d'Amerong, leſquels il envoya priſonniers à Amſterdam, aprés les avoir traittez ſi civilement, que perſonne n'avoit oſé ſeulement leur ôter les bagues & les diamans qu'ils avoient aux doigts.

Ce fut auſſi en ce même temps, que l'on fit pluſieurs changemens des Magiſtrats dans la plûpart des Villes, au grand contentement des Habitans, qui voyoient avec plaiſir, que l'Etat alloit joüir de ſa premiére tranquillité. Son Alteſſe ne pouvant ſouffrir plus long-temps la corruption de la Diſcipline Militaire, qui avoit été ſi fatale

fatale à tout le Païs, fit punir pluſieurs Officiers pour leur lâcheté & pour leurs trahiſons. Ces petits changemens ne laiſſérent pas néanmoins d'augmenter l'affection du Peuple envers le Prince, juſqu'à un tel degré, que le bruit ayant couru à la Haye, que certaines perſonnes déguiſées, avoient attenté ſur ſa Perſonne, lors qu'il alloit ſur les huit heures du ſoir, vers la fin du mois d'Octobre, viſiter la Princeſſe Doüairiére; tout le Peuple, jeunes & vieux, grands & petits, prirent les armes & ſuivirent le jeune Reingrave, qui monta d'abord à cheval pour l'aller delivrer: mais ayant appris que c'étoit une fauſſe allarme, & que Son Alteſſe étoit arrivée en ſanté à Hountſlaerdyk, ils s'en retournérent en leurs maiſons avec autant de joye, qu'ils avoient fait paroître de furie & de zéle auparavant. Il fut pourtant réſolu qu'à l'avenir Son Alteſſe auroit toûjours des Gardes pour l'accompagner.

Mais rien ne chagrina tant le Prince, que de voir la ſaiſon preſque paſſée, ſans qu'il eût fait aucune action conſidérable, ce qui le fit réſoudre à attaquer Narden. Pour cet effet il fit avancer le Colonel Suyleſteyn & le Comte de Horn, le premier

pour prendre ſon quartier entre Utrecht & Narden, & l'autre pour ſe retrancher à Polanen & du côté du Moulin. Son Alteſſe Elle-même ſe retrancha de ce côté-là prés de Bodegrave, avec quatre Régimens. Le Duc de Luxembourg ſe hâta d'abord d'aller au ſecours des Aſſiégez, & avec environ huit à neuf mille hommes, il attaqua le quartier du Colonel Suyleſteyn, mais il en fut repouſſé avec perte & contraint de ſe retirer. La Ville fut en ſuite battuë de la maniére du monde la plus furieuſe & réduite à envoyer des Députez pour capituler: mais dans cet intervale le Duc de Luxembourg ayant reçû un nouveau renfort, & ayant traverſé un long chemin tout plein d'eau, par le moyen des Païſans qui lui ſervoient de Guides, il attaqua pour une ſeconde fois, lors qu'on s'y attendoit le moins, le même quartier du Colonel Suyleſteyn, d'où il avoit été chaſſé la nuit d'auparavant, & aprés un combat ſanglant & opiniâtre, dans lequel le Colonel Suyleſteyn fut tué, ayant refuſé quartier. Enfin le Duc jetta trois mille hommes de ſecours dans la Ville. Il fut pourtant repouſſé une ſeconde fois par le Comte de Horn, & contraint d'abandonner ſes priſonniers.

Du

Du côté des François, il y eut deux mille Soldats de tuez, & cinquante Officiers qui moururent de leurs bleſſures, cinq jours aprés le combat, ſans compter ceux qui furent contrains de ſe faire ſcier les bras & les jambes : ce qui jetta une ſi grande épouvante, parmi les François, qui étoient à Utrecht, que depuis ce temps-là, les Officiers tiroient au ſort, lors qu'il s'agiſſoit d'aller en Parti contre le Prince d'Orange.

Du côté des Hollandois il y eut ſix ou ſept cens hommes de tuez, outre le Colonel Suyleſteyn, & un Lieutenant Colonel.

Son Alteſſe voyant que la Ville avoit reçû un ſi grand ſecours, ſe retira dans ſon Quartier, avec l'honneur d'une victoire entiére, & leva le Siége ſans la moindre perte, aprés avoir défait cinq Régimens preſque entiers, dont la plûpart des Officiers avoient été, ou tuez, ou mortellement bleſſez, & avoir repouſſé par deux fois un vieux Général qui s'étoit prevalu de la perfidie des Païſans.

Aprés l'attaque de Narden, Son Alteſſe fit aſſembler un Conſeil de Guerre, où aſſiſtérent les Principaux Officiers de l'Armée,

mée, & ayant commandé à la Cavalerie qui avoit été en Quartier à Helden, d'empêcher que les Marchandiſes des Anglois ne fuſſent tranſportées, de Rotterdam dans le Brabant, il marcha lui-même à Roſendael, qui étoit le lieu du Rendevous général. On rapporte que dans la marche, un Colonel eut la curioſité de demander au Prince, quel étoit le grand deſſein que ſon Alteſſe avoit contre les François? Le Prince pour toute réponſe, lui demanda, ſi en cas qu'il le lui dit, il ne le découvriroit à perſonne, ſuppoſé qu'on lui fit la même queſtion? Le Colonel ayant répondu, que non. *Le Ciel*, dit le Prince, *m'a fait la même grace qu'à vous.* Sage réponſe d'un Prince prudent & d'un grand Capitaine, ſemblable à celle que fit le fameux Conſul Cecilius Metellus à un de ſes amis, en une pareille occaſion. Ayant fait, aprés cela, paſſer montre à ſon Armée à Roſendael, compoſée de vingt-quatre mille hommes de pied & de cheval, il prit ſa marche directement dans le Païs de Liége. A ſon approche le Comte de Duras, qui étoit à Maſeyk, ſe retira avec ſon Armée à Vaſſembourg, & plus avant vers la Riviére Roer. On crût que le principal deſſein de

Son

Son Alteſſe étoit, de chaſſer les François de leurs Quartiers vers la Meuſe, & de donner bataille au Comte de Duras, qui commandoit les Troupes Ennemies, s'il en avoit l'occaſion favorable. Pour cet effet, ayant fait paſſer ſon Armée ſur un Pont de batteaux prés de Navagne, & ayant joint le ſecours qui lui venoit, d'Eſpagne, il alla directement à Tongres, qu'il inveſtit de tous côtez avec la Cavalerie Eſpagnole & la ſienne. Il ne fut pas plûtôt là, qu'il apprit que le Comte de Duras avoit décampé, ſi bien qu'il tourna bride du côté de Maſtricht, & repaſſant la Meuſe entre Sittart & Maſeik, il campa prés d'Ainsberg, où il demeura deux jours, pour voir s'il pourroit engager le Comte à donner bataille : mais la Riviére qui étoit enflée par les pluyes ne favoriſant pas ſon deſſein, il revint ſur ſes pas à Maſtricht, d'où il envoya un Parti de Cavalerie & d'Infanterie pour ſe ſaiſir du Château de Valeheron. Ce Château étoit fort, cependant, aprés quelque reſiſtance, il ne laiſſa pas de ſe rendre à diſcretion. On trouva là quantité de blé & de foin, & autres proviſions de bouche. Aprés cela Son Alteſſe marcha à Lewich dans l'eſpérance

d'engager l'Ennemi : mais le Comte ſe retira avec tant de viteſſe, & s'éloigna ſi fort de l'Armée du Prince, qu'il lui fut impoſſible de l'approcher. Le Prince d'Orange fit paroître un grand courage dans tout ce temps-là, puis que malgré la rigueur de la ſaiſon, il ne laiſſa pas de preſenter le combat à l'ennemi, au milieu de ſes Victoires & de ſes conqueſtes.

En effet, voyant que le Comte de Duras n'avoit pas envie de hazarder une bataille, il fit avancer le Comte de Marcin, pour inveſtir Charleroi avec l'Avantgarde, pendant qu'il le ſuivoit avec l'Armée. Mais le froid fut ſi rigoureux, qu'il fut impoſſible d'ouvrir la tranchée, ni de faire la moindre circonvallation : de ſorte qu'aprés s'être rendu Maître de Bins, & avoir fait priſonniers trois Capitaines & trois cens Soldats, pillé & démoli la Ville, il revint ſur ſes pas, paſſant par le Brabant, & mit ſon Armée en Quartier d'hyver. Le Comte de Montal, qui quelquefois s'enfermoit dans Tongres, & quelquefois dans Charleroi, parce qu'il craignoit pour les deux Places, ne ſçachant pas néanmoins laquelle des deux le Prince aſſiégeroit, fut bien trompé, de croire que le Prince vouſût

lût entreprendre un long Siége, dans la plus rigoureuſe ſaiſon de l'année Ce fut néanmoins une choſe bien remarquable, qu'un jeune Général qui commandoit une Armée compoſée de tant de Nations différentes, fût capable de marcher au milieu d'un hyver ſi facheux dans le Païs Ennemi, de chaſſer un vieux Général de ſon poſte, de le défier au combat, & pour cet effet, de le ſuivre pas à pas, de jetter la terreur dans deux fortes Garniſons, & de revenir avec des priſonniers & avec le butin de deux Places bien fortifiées, & tout cela en neuf jours de temps, ſans avoir perdu aucun de ſes gens, ou fort peu. Outre la peur qu'il fit à l'Archevêque de Cologne, qui ne ſe croyoit pas en ſeureté ni à Bonne ni dans aucune Place de ſes dépendances, tant que Son Alteſſe étoit ſi prés de lui.

Durant cette expédition du Prince, le Duc de Luxembourg fit une Armée de quartorze mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, avec réſolution de conquerir la Province de Hollande : & dans l'eſpérance de s'enrichir lui & ſon Armée, du pillage de Leyde & de la Haye il fit deſſein de marcher ſur la glace, avec la fleur de l'Armée Françoiſe, vers la fin de Décembre :

cembre : mais étant arrivé à Slinwetering, il trouva les eaux ſi grandes, qu'il n'y eut que trois mille cinq cens Fantaſſins qui puſſent paſſer, le reſte ayant été contraint de s'en retourner à Naerden. Ce parti attaqua d'abord Nieucrop, mais il fut repouſſé par les Païſans, de ſorte qu'il marcha vers Swammerdam, où les Soldats furent les premiers à s'enfuïr, laiſſant les Habitans à la merci de l'Ennemi. Néanmoins le Comte de Koningſmarck, qui commandoit à Bodegrave, ayant eu avis de la marche des François, ſe hâta d'aller du côté de Leyde, & poſta un Régiment à Gours-Sluys, pour les arrêter au paſſage, de ce côté-là.

Cette marche deſeſpérée des François, mit d'abord des Peuples dans une grande conſternation, particuliérement ceux de la Haye : mais rien ne les découragea tant, que d'apprendre, que pendant que les Etats prenoient tous les ſoins imaginables pour prévenir le retour de l'Ennemi, le Colonel Painvin avoit abandonné ſon poſte à Niewerbourg, & s'étoit retiré à Tergou. Par ce moyen l'Ennemi pouvoit avoir le paſſage libre pour ſe retirer, au lieu qu'il auroit péri dans le eaux, ou auroit été contraint

traint de ſe rendre à diſcrétion, à cauſe du dégel qui ſuivit bien-tôt aprés. Mais toutes leurs craintes s'évanouïrent au retour du Prince d'Orange, qui ayant reçû avis à Breda de l'entrepriſe des François, arriva avec une diligence incroyable à Alfen, & en peu de temps, ſa preſence rétablit toutes choſes comme auparavant. Le Duc de Luxembourg étoit dans le Païs, tout ce temps-là, & il faillit même à ſe perdre par la chûte que ſon cheval fit dans l'eau qui étoit dégelée, ſes gens ayant eu bien de la peine à le ſauver. Quoi qu'il en ſoit, il en échappa, mais il n'en fut pas de même de ſix cens de ſes meilleurs Soldats qui y périrent. Ainſi finit cette expédition ſi hardie.

Il eſt vrai que les François commirent des cruautez inouïes à Swammerdam & dans pluſieurs autres Places qui tombérent entre leurs mains, violant les femmes, dépoüillant & bleſſant jeunes & vieux, & jettant les enfans dans le feu, ſans avoir aucune pitié de leurs cris, ni être touchez de leurs larmes. Ces pertes néanmoins furent en quelque façon récompenſées par la priſe de Coeverden, qui eſt une Ville, des mieux fortifiées du Païs-Bas, la Clef des Provin-

ces de Friſe & de Groningue, ſcituée ſur les Frontiéres de la Drente, & ſur les confins de la Comté de Benten & de Tuent, environnée de tous les côtez d'un Marais, fortifiée de larges, profonds & doubles foſſez, de remparts extrêmement hauts & forts, & défenduë de ſept Baſtions, qui portent le nom des ſept Provinces-Unies, & d'un Château trés-régulier, jugé imprenable par les anciens Ecrivains. Cette Ville tomba entre les mains de l'Evêque de Munſter l'année 1672. année ſi fatale aux Provinces-Unies, non ſans ſoupçon de trahiſon. Mais la fortune ayant tourné viſage aux François victorieux, aprés le rétabliſſement de Son Alteſſe dans toutes ſes Dignitez, elle fut repriſe avec non moins de courage, qu'elle avoit été perduë auparavant avec tant de lâcheté. Car cette même Place que Verdugo avoit aſſiégée en vain l'eſpace de trente & une ſemaines de ſuite, & que l'Evêque de Munſter, aprés s'en être rendu Maître, avoit pourvûë d'un Magazin conſidérable, dans le deſſein d'en faire une Place d'Armes dans ces Païs-là, fut, par un Parti de neuf cens ſoixante hommes ſeulement commandez par M. de Rabenhaut, repriſe en moins d'une heure, ſans y

en

en perdre plus de ſoixante, au lieu que l'Ennemi y en perdit cent cinquante, outre les Officiers qui furent tuez à l'aſſaut, & quatre cens trente priſonniers qu'on fit, du nombre deſquels étoient ſix Capitaines, onze Lieutenans, & quatorze Enſeignes. Le reſte de la Garniſon, car elle étoit compoſée de neuf cens hommes, ſe ſauva bien vîte, auſſi-tôt qu'elle vit la Ville perduë. Mais ce qu'il y eut de plus conſidérable, c'eſt que dans cette Forteresſe ſi importante, on trouva une quantité prodigieuſe de munitions de guerre, & d'autres poviſions en abondance, ce qui pouvoit ſans aucun doute, obliger les Ennemis à tenir le Siége plus long temps. De plus, comme cette forte Place repriſe par les Hollandois les encouragea beaucoup, ſa perte déconcerta extrêmement les Ennemis, dont la conſternation fut ſi grande, que ſur les nouvelles de cette perte, ils abandonnérent pluſieurs Places. Tout cela augmentoit la gloire de Son Alteſſe : car les peuples voyant de ſi heureux changemens, ſi-tôt que le Prince eut le maniement des affaires, ils étoient aiſément perſuadez, & avec raiſon, que tous ces ſuccés ſi peu attendus, étoient les effets de ſon courage.

C'eſt pourquoi le Prince s'aquit la même autorité ſur les peuples des Païs-Bas, qu'eut autrefois Ariſtide ſur les Atheniens, qui ſe ſoûmettoient aveuglément à tout ce qu'il approuvoit : ainſi il régloit leurs différens domeſtiques, avec le même bonheur avec lequel il ſurmontoit leurs Ennemis du dehors ; car la révérence & le reſpect accompagnent toûjours l'affection, particuliérement lors qu'elle eſt gagnée par la modération & par la douceur.

Il arriva dans ce temps-là, que les différens, entre les Magiſtrats de Friſe s'échauférent de telle maniére que les nouveaux & les vieux tenoient leurs Aſſemblées à part & prenoient des réſolutions toutes oppoſées. Ce deſordre ſi pernicieux au bien public n'avoit pû être terminé, ni par le Gouverneur de cette Province, ni par ſa Mere, quelques ſoins, & quelques précautions qu'ils euſſent pris l'un & l'autre, pour étouffer cette diſſention. Mais le Prince y ayant envoyé des Commiſſaires, ces Commiſſaires n'y furent pas plûtôt arrivez, que toutes ces brêches furent réparées & le Païs rétabli dans l'ordre & l'union qui y régnoit auparavant.

Son Alteſſe alla, en ſuite, elle-même en per-

perſonne, en Zelande, où les diviſions n'étoient pas moins grandes qu'en Friſe: & du moment qu'elle parut dans l'Aſſemblée des Etats à Middelbourg, tous les différens s'évanouïrent, & la Province ſe vit en état de ſe défendre, au grand contentement du Peuple en général, des Magiſtrats en particulier, & à la loüange éternelle de cet Illuſtre Prince. Il prit occaſion de là, d'aller viſiter les Frontiéres & les Fortifications de Fleſſingue, de l'Ecluſe, d'Ardenbourg, où on lui livra les clefs dans un baſſin d'argent, par de jeunes filles de la Ville, toutes couvertes de fleurs. Il fit la même choſe à l'égard d'Aſſendijck, de Bergopſon, de Breda, de Boiſleduc, & autres Places. Et aprés une revûë exacte, il s'en retourna à la Haye.

Le Printemps étoit déja bien avancé, & les Hollandois avoient beaucoup d'affaires ſur les bras: car d'un côté, ils étoient attaquez par le Roi de France en perſonne avec une puiſſante Armée, & le Prince de Condé & le Duc de Luxembourg étoient à Utrecht, avec de grandes forces, épiant l'occaſion de ſe jetter dans le cœur du Païs: & d'un autre, le Roi de la Grand'-Bretagne avec ſa Flotte & celle de France, les attaquoit.

taquoit vigoureuſement, c'eſt pourquoi le Prince ne pouvoit ſortir, étant contraint de garder ſon poſte, tant pour veiller ſur les deſſeins du Prince de Condé & du Duc de Luxembourg, que pour prévenir la deſcente des Anglois.

Au commencement du mois de Mai 1673. le Roi de France partit de Paris avec une grande Armée, que pluſieurs autres Corps, qui étoient dans le Païs Conquis devoient joindre, & aprés avoir marché aſſez lentement, il s'arrêta devant Maſtricht, le dixiéme de Juin, avec toutes ſes forces, compoſées de quarante-deux mille hommes de pied & de cheval, ayant donné ordre auparavant au Comte de l'Orge d'inveſtir cette Place avec trois mille Chevaux. La Garniſon de Maſtricht étoit d'environ quatre mille Fantaſſins, & de huit à neuf cens Chevaux, ſous le Commandement de Monſieur de Farjaux Gouverneur de la Ville, brave & expérimenté Capitaine, comme il en donna aſſez de preuves, par la généreuſe réſiſtance qu'il fit, & par le deluge de ſang qu'il en coûta au Roi de France qui perdit dans cette occaſion plus de neuf mille de ſes meilleurs Soldats, tous ſes Mouſquetaires, à la réſerve

de

de ſept, & une infinité de braves Officiers ; encore n'en eût-il pas été quitte à ſi bon marché, ſi les Aſſiégez euſſent été ſecourus à temps, d'une recrûë de mille hommes ſeulement, & qu'on les eût pourvûs de munitions dont ils commençoient à manquer. Il ſeroit ennuyeux de faire ici une Relation exacte, des rencontres & combats ſanglans qui ſe firent jour & nuit, & du feu que l'on faiſoit des deux côtez ; c'eſt plûtôt l'ouvrage d'un Journal que d'une Hiſtoire. Je me contenterai donc de dire en peu de mots, qu'aprés que la Garniſon, par une vigoureuſe défenſe d'environ trois ſemaines, eut perdu la moitié de ſon monde, par de continuelles batteries & aſſauts l'un ſur l'autre, nuit & jour, & que ce qui reſtoit fut hors d'état de ſe défendre, à cauſe des grands travaux qu'ils avoient ſouffert ; le Gouverneur fut enfin contraint, à la priére des Magiſtrats, ou plûtôt, par la trahiſon des Eccléſiaſtiques Papiſtes, de capituler & de ſe rendre. En effet, ſur la relation que le Gouverneur fit à Son Alteſſe de tout ce qui s'étoit paſſé, le Prince fut tellement ſatisfait de ſa conduite, qu'il le fit Major Général de ſon Armée.

Car dans la vérité, le combat avoit été

ſi

ſi vigoureux & ſi funeſte aux François, que le Roi de France crut avoir aſſez bien fait d'avoir pris Maſtricht, pendant cette Campagne. C'eſt pourquoi, aprés avoir fait démolir les Fortifications de Tongres, il diviſa, en même temps, ſon Armée, dont il envoya une partie au Maréchal de Turenne. Une autre partie fut deſtinée, pour aller ravager le Païs de Tréves, à cauſe que l'Electeur de ce nom avoit pris le Parti de l'Empereur. Et trois brigades marchérent inceſſamment pour aller renforcer l'Armée qui étoit dans la Hollande.

L'Armée de France ainſi diſperſée, & la Flotte Angloiſe, aprés le dernier combat, s'étant retirée, des Côtes de Hollande; le Prince d'Orange ſe voyant plus en liberté & ne pouvant plus demeurer ſans agir, rappella toutes les Troupes qui étoient en Zelande, pour venir joindre le reſte de ſon Armée, & alla mettre tout d'un coup le Siége devant Naerden, avec vingt-cinq mille hommes. Il donna le Commandement de la Cavalerie au Major Général Farjaux & prit ſon quartier d'un côté, & le Comte de Valdec, d'un autre. Dans ces entrefaites le Duc de Luxembourg ayant fait un Corps de dix mille hommes, outre

qua-

quatre Régimens de Cavalerie de Munſter, s'avança à la vûë des Hollandois, juſqu'aux retranchemens du Prince, qui étoient finis pour lors; mais n'oſant hazarder de ſecourir la Ville, le Prince pourſuivit ſon deſſein; prit d'aſſaut la Contreſcarpe & le Ravelin de devant l'Huyſer-Port, aprés trois heures de réſiſtance; força les Aſſiégez de ſe retirer en grand deſordre dans la Ville, & les obligea le jour ſuivant, aprés avoir perdu leurs Forts, de demander à capituler. La Ville fut donc renduë, à condition que la Garniſon ſortiroit Enſeignes déployées, Tambour battant, & avec deux piéces de Canon.

Le Gouverneur en paſſant ſalua Son Alteſſe avec une profonde révérence, & on rapporte qu'il dit au Prince, qu'il avoit eu de bonnes raiſons pour rendre la Ville en ſi peu de temps, leſquelles il déclareroit en temps & lieu au Roi ſon Maître: mais il y a de l'apparence que ſes raiſons ne furent pas trouvées fort bonnes, car il fut condamné à une priſon perpétuelle, aprés avoir été degradé à Utrecht, d'une maniére fort ignominieuſe. Il eſt vrai que tout le monde s'étonna; que les François euſſent abandonné ſi facilement une Place ſi

forte

forte & qui pouvoit ſi bien ſe défendre, car il y avoit deux mille neuf cens trente Soldats dans la Garniſon, qui ne manquoient d'aucunes proviſions, outre que les François, depuis qu'ils s'en étoient rendus les Maîtres, l'avoient extrémement fortifiée. Mais quelle qu'en fût la cauſe; ſoit les diviſions ſurvenuës entr'eux & les Suiſſes, comme quelques-uns le croyent, ou d'autres que nous ne ſçavons pas, Son Alteſſe emporta la Ville en quatre jours de temps, & n'eut que cent hommes de tuez, & deux cens de bleſſez, ou environ: au lieu que les Aſſiégez en perdirent bien davantage, ce qui eſt contraire à ce qui ſe paſſe ordinairement dans les Siéges. On doit donc attribuer la priſe ſi ſoudaine de cette Ville ſi forte au courage extraordinaire de Son Alteſſe, qui expoſa ſa Perſonne à tous les dangers, dans les tranchées & ſur les batteries, pour encourager les Soldats par ſon exemple. Ce grand Prince ne fut pas moins ſoigneux de conſerver ſa Conquête, qu'il l'avoit été de la faire; c'eſt pourquoi aprés avoir donné tous les ordres néceſſaires pour réparer les Fortifications, & y avoir mis Garniſon, il fit le Comte de Coningſmark brave & expérimenté Capitaine,

pitaine, Gouverneur de la Ville, aprés quoi il s'en retourna à la Haye, pour ſe préparer à de plus grands deſſeins.

Car depuis que les Etats des Provinces-Unies avoient fait une Alliance plus étroite avec le Roi d'Eſpagne & l'Empereur, pour ſe défendre mutuellement contre la France leur Ennemi commun, par laquelle on s'obligeoit de s'aſſiſter conjointement de toutes leurs forces; depuis, dis-je cette triple Alliance, en conſequence de laquelle l'Armée Imperiale compoſée d'environ vingt mille hommes de pied, & dix mille Chevaux, étoit en marche; le Prince d'Orange, pour faire quelque choſe de remarquable, avant que la ſaiſon fut paſſée, fit avancer ſon Armée à Roſendael en Brabant, & la ſuivant de prés, il ſe joignit au Comte de Monterey, qui lui céda ſans aucune difficulté la préſeance & le Commandement de toute l'Armée. C'eſt pourquoi voyant que Monſieur le Prince de Condé avoit changé ſon Poſte, ſur les nouvelles de la jonction des deux Armées, & qu'il s'étoit ſi bien retranché qu'il étoit impoſſible de l'attaquer, il avança plus avant, & joignit l'Armée Impériale commandée par Montecuculli, entre Andernach & Bon-

Bonne. Dans ſa marche il ſomma Rhinback de ſe rendre : mais par la perſuaſion d'un Bourgeois qui encouragea le reſte à faire réſiſtance, cette Place ayant refuſé de ſe rendre, il commanda au Sieur de Valkenbourg de prendre deux Régimens de Dragons & deux d'Infanterie, & de donner l'aſſaut, ce qu'ils firent avec tant de vigueur, que les Soldats entrant dans la Ville paſſérent d'abord tout au fil de l'épée, & pendirent le Bourgeois qui étoit l'Auteur de la réſiſtance qu'ils firent ſi mal à propos.

Les Confédérez étant joints enſemble on réſolut d'attaquer Bonne. On envoya pour cet effet le Marquis d'Arſentar à Keſſenning pour y prendre ſon quartier, le jour ſuivant Montecuculli logea les Impériaux à Goedesberg ; Son Alteſſe s'alla mettre avec toutes ſes forces à Rynford ; & le Général Spork, qui commandoit la Cavalerie Impérialle, s'alla planter de l'autre côté de la Ville, prés de Weſterwaldt.

Bonne eſt une Ville conſidérable, appellée par les Romains *Julia-Bonna*, ſcituée ſur le Rhin, à quatre lieuës de Cologne. Comme elle étoit alors entre les mains de l'Electeur & des François, ils y avoient mis une Garniſon de deux mille hommes, ſous

ſous le Commandement de Lantsberghen, & l'avoient pourvûë de toutes ſortes de munitions de guerre, avec quatrevingt piéces de canon, plantez ſur les murailles & les Remparts. Les Confédérez ne croyant pas s'être ſuffiſamment payez de la perte de Maſtricht, par la priſe de Naerden, réſolurent de ſe rendre Maîtres de Bonne. Le Prince de Condé n'oſa pas les en empêcher lui-même, mais il envoya le Maréchal d'Humiéres avec un Corps de cinq mille Chevaux pour leur faire tête, & pour tâcher de jetter quelque ſecours dans la Ville, au commencement du Siége. Pour cet effet il avança juſqu'à Birchem, d'où il envoya un Parti de cent Chevaux, qui feignant d'être au Duc de Lorraine, paſſérent au travers des Impériaux, ſans être arrêtez par les Sentinelles, & entrérent ainſi dans la Ville. Mais cent autres, dans l'eſpérance d'avoir le même ſuccés, paſſant dans le quartier de Son Alteſſe, trouvérent les Sentinelles un peu plus dans la méfiance, de ſorte qu'il furent tous taillez en piéces, ou faits priſonniers; ce qui étant venu aux oreilles de cinq cens autres, qui ſe tenoient cachez dans le bois proche de là pour le même deſſein, ils ſe retirérent

le

le plus promptement qu'il leur fut poſſible. Dans ce temps-là le Général Spork avoit fait un Corps de cinq mille Chevaux, pour aller à la rencontre des François : ce que le Maréchal ayant appris, il battit la retraite & s'en retourna à Utrecht.

D'un autre côté les Aſſiégeans ayant fini leurs batteries & fait leurs approches, ne donnoient que peu ou point de repos aux Aſſiégez : & aprés avoir fait trois mines prêtes à jouër, ils ſe préparoient à donner l'aſſaut Général. Néanmoins les Généraux des Confédérez, voulant épargner leur monde, en cas qu'ils puſſent ſe rendre Maîtres de la Place, par des voyes plus douces, envoyérent ſommer tout de nouveau le Gouverneur de ſe rendre, lui remontrant que puis qu'il n'avoit aucune eſpérance de ſecours, ils alloient faire jouër les trois mines toutes prêtes; que ce qu'on leur diſoit étoit ſi vrai qu'il n'avoit qu'à envoyer quelqu'un, de ſa part pour les voir ; & qu'ils étoient réſolus de paſſer tout au fil de l'épée, ſans donner aucun quartier à ceux qu'ils trouveroient les armes à la main. Cette menace effraya tellement les Aſſiéges, qu'aprés peu de jours de Siége; ils demandérent à capituler, & ſe rendirent

rent le même jour aux conditions ordinaires, ſçavoir de ſortir tambour battant, enſeignes déployées, mais ſans emporter aucunes proviſions, ni munitions, excepté deux piéces de canon. Il ſortit de la Garniſon mille cinq cens hommes, le reſte ayant été tué, ou bleſſé; tous les Allemans qui étoient parmi ces mille cinq cens deſertérent, & prirent parti dans les Troupes de l'Empereur.

La Ville étant priſe, Son Alteſſe ſe retira à Veſſeling, & de là marchant plus bas avec ſon Armée & celle des Impériaux, (car il commanda toutes les deux, depuis le depart de Montecuculli pour Vienne, & juſqu'à l'arrivée du Duc de Bournonville) il prit les deux Châteaux de Brevel & de Sechuich, le dernier deſquels avoit une Garniſon de deux cens François commandez par un Allemand, qui voyant que ſes Soldats, aprés avoir été ſommez de ſe rendre, s'oppiniâtroient à tenir bon, s'aviſa d'un ſtratagême pour les y porter: car il fit deſcendre les François dans la baſſecourt, ſous prétexte de la garder, & lors qu'il les y vit tous, il tira le pont-levis ſur eux, & ſe voyant par là expoſez à un plus grand nombre, ils furent forcez de rendre la Place.

Ce

Ce même Château, l'an 1642. avoit été aſſiégé par l'Armée entiére du Duc de Weimar & du Lantgrave de Heſſe, ſous le Commandement des Comtes de Guebriant & d'Eberſtein, & battu ſix ſemaines durant, avec une furie extraordinaire. Cependant, aprés tous leurs efforts, ils furent contrains de lever le Siége.

Pendant tout ce temps-ci, le Maréchal de Turenne ſe tenoit éloigné, car quoi qu'il eût nouvelle que Bonne étoit aſſiégé par les Confédérez, & qu'il eût grande envie de tenter de faire lever de ſiége : néanmoins ſçachant que le Duc de Lorraine étoit ſur les bords de la Moſelle pour l'obſerver, il couroit de côté & d'autre dans l'Electorat de Mayence, ſe plaignant extrémement de ce qu'il n'avoit pas été informé auparavant de la jonction des Confédérez.

Le Prince d'Orange fit des merveilles dans cette expédition, & les François étoient tellement conſternez de voir que la Fortune leur tournoit le dos, & qu'eux qui menaçoient & inſultoient un peu auparavant leurs Ennemis avec tant d'orgueil, ſe voyoient contraints de fuïr ſans ſçavoir où, qu'ils euſſent bien voulu s'oppoſer aux deſſeins de Son Alteſſe, mais ils manquoient de

de recrûës, car les hommes ne ſont pas ſi-tôt faits, que tuez.

Cette grande multitude étoit réduite à un trés-petit nombre, qui n'étoit pas capable de tenir la campagne, ſans épuiſer leurs Garniſons. Ceux qui étoient ſi prodigues du ſang humain, auroient été bien-aiſes d'avoir ſeulement la moitié du monde qu'ils avoient perdu, pour garder, ſur leurs têtes, leurs lauriers flêtris. Ceux qui avaloient, pour ainſi parler, des Armées entiéres, comme s'ils faiſoient la guerre uniquement pour dépeupler les Etats, & qui ne ſe ſoucioient pas de faire des dépenſes prodigieuſes, pourvû qu'ils appauvriſſent les autres, voyoient, mais trop tard, que la Victoire qui coûte ſi cher, eſt plûtôt une miſére qu'une Conquête, puis qu'une Conquête ne ſçauroit être gardée, qu'avec les mêmes forces qu'elle a été faite. Ils furent battus de loin par leur propre prodigalité, & forcez de reſtituer leurs Conquêtes, manque de courage & de cette réſolution qu'ils avoient fait paroître auparavant. Au lieu que le Prince, avare de ſon monde, ne hazardant la vie de ſes Soldats qu'avec la ſienne & quand il étoit néceſſaire, remporta des Victoires aiſées ſur les vivans, en n'ex-

posant pas aisément les siens à la mort. La Victoire faisoit hommage, pour ainsi dire, à sa prudence, ne se trouvant pas en seureté entre les bras de ses Ennemis téméraires, qui avoient si mal combattu pour Elle, qu'il sembloit qu'ils se repentoient d'avoir été ses Favoris. Ces considérations, ou plûtôt la nécessité où se voyoient réduits les François, les obligea d'abandonner la plus grande partie de leurs Conquêtes dans les Païs-Bas, & d'en retirer leurs Garnisons, plûtôt que de souffrir que l'Armée puissante des Confédérez, ne reprit sans aucune résistance les Villes, qui étoient sur le Rhin, sur la Meuse & sur la Moselle.

Woerden fut la premiére qu'ils abandonnérent, comme étant la premiére qui avoit senti leur tyrannie, le Gouverneur ayant reçû ordre du Duc de Luxembourg d'en démolir les Remparts & d'en emporter toutes les munitions & gros canons: mais comme dans les corps des Possédez, le Démon qui en sort laisse toûjours quelques marques terribles de sa rage, avant qu'il en soit chassé; tout de même le Gouverneur de la Ville, avant que d'en sortir envoya querir les Magistrats & leur demanda vingt mille livres pour se racheter, du

du pillage & de l'incendie : alléguant qu'il avoit ordre du Roi & du Duc de Luxembourg de ſaccager cette Place & de la reduire en cendres, à moins qu'on ne lui donnât cette ſomme. Les Magiſtrats ſe rendirent à Utrecht. Mais quelques remontrances & quelques ſoûmiſſions qu'ils fiſſent au Duc de Luxembourg, il fallut lui accorder ce qu'il demandoit & même au de-là, pour conſerver leur Château, leurs Portes & leurs Fortifications qu'ils les menaçoient de raſer, ayant été mêmes contraints de lui laiſſer des Otages, juſqu'à-ce qu'ils euſſent payé cette ſomme. La malhonnêteté, la malice & la mauvaiſe foi des François avoit été telle néanmoins, qu'ils avoient miné le Château & un des Baſtions, qu'ils auroient infailliblement fait ſauter, ſi des Suiſſes qui étoient dans la Place n'euſſent découvert leur mauvais deſſein.

Herderwick fut entiérement démantelé. Ils ne laiſſérent pas cependant, de demander aux Habitans douze mille livres, mais parce que les plus riches Bourgeois avoient déja quitté la Ville, ils ne purent rien avoir.

Le Fort de Crevecœur fut tout à fait démoli : les François néanmoins offrirent de

ne point toucher à l'Egliſe, ni à la Maiſon du Gouverneur, moyennant la ſomme de trois mille piſtoles payables par ceux de Boiſleduc, ce qui ayant été refuſé, ils n'épargnérent ni la Maiſon, ni l'Egliſe.

Bommel, Fortereſſe de grande importance, aux fortifications de laquelle le Roi de France avoit dépenſé ſix-vingt mille livres, fut abandonné en même temps, les Habitans ayant donné douze Otages, pour payer la ſomme de deux mille écus, afin de garantir leurs maiſons du pillage.

Utrecht, où les François avoient toûjours eu une Garniſon de ſix à ſept mille hommes, tout au moins, & qui par conſéquent leur étoit à charge, fut auſſi abandonnée. Cette Ville fut pourtant contrainte de donner des Otages pour le payement de la ſomme de cent mille écus. Les François en étant donc ſortis tous en un même jour, les Bourguemeſtres furent abſous du Serment qu'ils avoient prêté contre le rétabliſſement du Prince d'Orange, & lui envoyérent leurs Députez pour le reconnoître pour leur *Stathouder*, au nom de toute la Province, changement qui fut trés-agréable au peuple.

Elbourg ſur la Mer Méridionale, Cam-

pen

pen dans l'Overyſſel & Hattem, furent auſſi abandonnez par les François, & Steenwick & Meppell par les Munſtériens.

Ainſi nous pouvons dire que nôtre Prince fit plus que Céſar, car il vainquit ſes Ennemis, ſans les avoir vûs, non qu'il ne les voulût bien voir, mais parce que les Ennemis n'eurent pas le courage de l'attendre.

Ce fut en conſidération d'un changement dans les affaires ſi peu attendu & dû entiérement à la ſage conduite & au grand courage du Prince d'Orange, que les Etats confirmérent cet illuſtre Prince dans la Charge de Stathouder, pour lui témoigner autant de reconnoiſſance, qu'il avoit fait paroître de ſoin pour le bien public: & que non contens de cela, ils lui accordérent la ſurvivance de cette Dignité, pour ſes Heritiers, nez d'un légitime Mariage. Voici la teneur de la Réſolution, que nous inſererons, mot à mot, comme étant un Monument éternel du merite de ce Héros, à l'Elevation duquel la fortune n'eut point de part, & à qui on appliqua avec beaucoup de raiſon, ces paroles: *Nec ſorte, nec fato. Ni par le hazard, ni par le de-*

ſtin. Car certainement, ſon Election aux Dignitez de ſes illuſtres Ayeux ne fut pas l'Ouvrage d'une Providence aveugle, mais un effet de la Juſtice qui lui fut renduë par les Etats.

RESOLUTION DE Mrs. LES Etats Généraux, pour rendre la Charge de Stathouder, Héréditaire dans la Maiſon du Prince d'Orange, priſe, le 2. de Février, 1674.

AYant été délibéré, comme par voye de reſumption, ſur ce que Mrs. les Députez de la Ville de Harlem propoſérent dans l'Aſſemblée, le vingt-troiſiéme de Janvier de la preſente année 1674. *ſçavoir, s'il ne ſeroit pas expédient que la Charge de Stathouder, d'Amiral Général de la Province de Hollande & de Weſt-Friſe, & celle de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies fuſſent conférées aux Héritiers mâles de Son Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, ainſi que cela ſe voit plus amplement par les notules de la même datte; Le Corps de la Nobleſſe & les Députez des Villes, au nom & de la part des Bourguemeſtres*

meſtres & des Communautez deſdites Villes, ont déclaré unanimement, ainſi qu'ils le déclarent par la preſente Réſolution, qu'ayant conſidéré attentivement l'état & la conſtitution du Gouvernement de ces Païs, comme il a été autrefois, par la bénédiction de Dieu, ſous les trés-Illuſtres Princes d'Orange de glorieuſe mémoire, Prédéceſſeurs de Son Alteſſe, & particuliérement ce qui s'eſt paſſé, pour ce regard, depuis vingt & trois, ou vingt & quatre années en-çà; ils ont vû & remarqué, que cet Etat a été affligé de pluſieurs calamitez, tant au dedans, qu'au dehors, depuis la triſte & malheureuſe année 1650. qui nous fut ſi fatale; Que pour ce qui eſt des affaires du dehors, on n'a preſque jamais été ſans guerre, ou crainte de guerre; qu'il s'en eſt élevé une trés-lamentable en l'an 1653. entre le Royaume d'Angleterre & cet Etat, laquelle a grandement ébranlé les fondemens du Gouvernement de ces Païs; & qu'à peine eut-on repris haleine, qu'il s'en éleva une autre contre la Couronne de Portugal en l'an 1656. 58. & 59. & encore une autre, à cauſe des intérêts de la guerre du Nord; qu'en l'an 1664. on l'eut, de nouveau, contre le Roi de la Grand'-Bretagne, & qu'un

peu aprés la fin de ladite guerre, eſt ſurvenuë la preſente, la plus triſte & la plus funeſte de toutes, vû que depuis qu'elle a commencé, la République a été obligée de ſupporter pluſieurs inſultes, de la part de ſes voiſins, deſquels elle a été crainte & redoutée ci-devant. En ſecond lieu, ils ont remarqué, que pour ce qui regarde les affaires de dedans, ce même Etat a été comme accablé de diviſions & partialitez inteſtines; que depuis l'an 1650. juſqu'à l'an 1660. pluſieurs de ſes Membres ont eu une averſion particuliére pour la perſonne de Son Alteſſe le Prince d'Orange, unique Rejetton de cette Maiſon illuſtre; que le Roi de la Grand'-Bretagne ayant été rappellé dans ſes Royaumes & ayant pris ſon chemin par ces Païs, pour s'y tranſporter, cet Etat lui avoit témoigné, auſſi bien qu'à Meſdames les Princeſſes Royale & Doüairiére, qu'il avoit un ſain tout particulier des interêts & de l'éducation de Son Alteſſe, & qu'il le rétabliroit dans les Dignitez que ſes Anceſtres de glorieuſe mémoire avoient poſſédées: mais qu'aprés la mort de la Princeſſe Royale, on avoit perdu toute ſorte de bonne volonté envers ce Prince, ſans ſe ſouvenir de ce qu'on avoit

pro-

promis, ſinon que depuis quelque temps, on avoit eu un peu plus de ſoin de ſon éducation, & qu'enfin vers la fin de l'an 1671. ou 1672. il y eut de grandes conteſtations touchant l'élection de Son Alteſſe pour être Capitaine Général de la Milice de ce Païs; Que Nous avons trouvé par une malheureuſe expérience, que nos diviſions & Factions domeſtiques ont donné occaſion à nos Ennemis de nous inſulter à tout moment, ſçachant fort bien, que nous ſerons incapables de ſonger à nous défendre, ſi nous rompons l'union qui a été le fondement de cette République, que Dieu a ſi miraculeuſement conſervée; Que les différens qui naiſſoient tous les jours touchant l'Election d'un Capitaine Général de la Milice, & les deſordres qui ont diviſé les principaux Membres de ce Corps, ont retardé & empêché les Délibérations & Réſolutions, que l'on auroit néceſſairement priſes pour repouſſer les forces étrangéres, & nous ont fait perdre le temps en vaines diſputes, au lieu d'en être meilleurs ménagers; Que les mêmes diviſions furent la cauſe en 1671. que le Roi de France ayant déclaré ouvertement qu'il vouloit faire la Guerre à la République, nous fumes des mois entiers à dé-

libérer qui nous choisirions pour être Capitaine Général, & si ce seroit Son Alteſſe, temps que nous aurions bien mieux employé à pourvoir à nôtre défense; ce qui fut encore la cause que le Roi de France envahit ce Païs, à force d'armes, l'an 1672. & nous réduisit à la dernière extrêmité & au hazard d'être totalement ruïnez. A ces Causes, ayant été jugé néceſſaire, que le seul expédient qu'on pouvoit s'imaginer, pour couper la racine à toutes ces divisions & factions, & pour prévenir de tomber desormais dans les mêmes malheurs & calamitez, où ils avoient été exposez; & pour reconnoître en même temps, les grands services que la trés-Illustre Maison d'Orange a rendus, de temps en temps, pour l'établissement & la conservation de cette République, étoit de revêtir Son Alteſſe des Dignitez de ses Ayeux; Les Seigneurs du Corps de la Nobleſſe, avec les Députez des Villes, ont d'un commun accord conféré, & par ces Presentes conférent, au nom & pour les Bourgeois & Communautez des mêmes Villes, à Son Alteſſe, & à ses Héritiers mâles, nez d'un légitime Mariage la Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollande

de & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits & Priviléges y appartenans, sans aucune exception ni réserve, & de la même maniére que ladite Charge est à present exercée par Son Altesse, & par conséquent qu'aprés la mort de Sadite Altesse, à laquelle néanmoins les Etats souhaitent longue vie, santé & prospérité, la même Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollande, & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits, & Priviléges qui y sont attachez, sans aucune exception ou réserve quelconque, sera dévoluë & descendra à ses Héritiers mâles nez d'un légitime Mariage. En conséquence de laquelle résolution, lesdits Seigneurs du Corps de la Noblesse ont ordonné des Lettres Patentes, scellées du grand Sceau des Provinces. Signé,

SIMON DE BEAUMONT.

Le même jour aussi les Etats de Zelande conférérent les mêmes Dignitez à Son Altesse, & le déclarérent premier Noble de leur Province.

Le temps étoit donc venu, qu'il faloit delivrer ces Etats, des confuſions & des deſordres que les François avoient ſemez & cauſez dans le Gouvernement des Provinces. C'eſt pourquoi le Prince, ſçachant bien qu'il n'étoit pas moins glorieux à un bon Gouverneur de réformer & de corriger le mal qui étoit au dedans du Païs, que de faire des conquêtes au dehors; & que ce ne ſeroit rien d'avoir recouvré ce qu'on avoit perdu, s'il n'avoit ſoin en même temps d'y rétablir les anciennes Loix & Coûtumes; il ſe hâta d'aller à Utrecht, pour remettre ſur l'ancien pied le Gouvernement de cette Province. Pour cet effet, il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il convoqua l'Aſſemblée des Etats, où il fut arrêté, qu'on éliroit de nouveaux Membres pour compoſer le Corps de la Nobleſſe & de la Magiſtrature, ce qui fut executé, de la maniére qu'il l'avoit conçû, & projetté. Car leur ayant donné à entendre, qu'à la requête de pluſieurs des Bourgeois, il avoit fait un deſſein de certains Ordres, pour mieux gouverner la Province à l'avenir, & que cependant il n'avoit rien à leur impoſer, ſans l'avis & le conſentement de ceux qui étoient preſens; chacun s'étant retiré

retiré à ſon Aſſemblée, aprés une meure délibération, tous ſe ſoûmirent unanimement aux Ordonnances que Son Alteſſe avoit propoſées, qui étoient ; Que le Gouvernement de la Province ſeroit entre les mains de trois différentes Sociétez, comme il étoit anciennement, ſçavoir des Conſeillers Elûs, du Corps de la Nobleſſe, & des Députez des Villes ; que les Conſeillers Elûs ſeroient continuez trois ans, & non pas plus long temps, & qu'au bout de ce terme, duquel ils devoient avertir le Gouverneur Général, trois mois auparavant, il auroit le pouvoir de les continuer, ou de faire de nouveaux changemens tels qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'il n'y eût aucune oppoſition & qu'il ne nommât perſonne qui ne fût de la Religion Réformée, & qu'il y eut parmi ces Conſeillers Elûs, quatre Bourgeois, & quatre Gentilshommes ; de plus, que le Gouverneur Général auroit la diſpoſition des Places vacantes des Prevôts, comme auſſi des revenus des Vicairies appartenantes aux Prevôts, Doyens, & Chapitres de Moines, auſſi-tôt qu'elles ſeroient vacantes, & cela pour l'entretien des pauvres Miniſtres, & autres uſages pieux dans la Province ;

Que

Que pour éviter les diſputes, touchant la convocation de la Nobleſſe, le Gouverneur auroit ſeul le pouvoir, aprés la mort d'un, ou de pluſieurs de ce Corps, de mettre en ſa place, ou en leur place, telles perſonnes qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'elles fiſſent profeſſion de la Religion Réformée, ayant égard d'ailleurs, à leur âge, à leur naiſſance, à leurs biens, & à telles autres circonſtances, par rapport aux Baillifs des Villes, Préſidens, Avocats, Procureurs Fiſcaux, Maréchaux de chaque quartier, & à tous les Emplois militaires, dont toutes les vacances aprés la premiére nomination & élection du Gouverneur Général, ſeroient pour le temps à venir à ſa diſpoſition. Enfin, on convint d'une forme de Serment, que chacun de ceux qui étoient preſens, firent ſans aucun ſcrupule, & que tous les autres étoient obligez de faire, ſelon leurs différentes fonctions. Et ſur la propoſition que l'on fit, ſçavoir, s'il étoit à propos de conférer la Charge de Gouverneur Général, de Capitaine & Amiral Général de la Province à Son Alteſſe & à ſes Héritiers mâles & légitimes; tous d'un commun accord l'approuvérent & lui conférérent cette Dignité ſur le champ.

En

En même temps le Général Rabenhaupt avec la Milice de Friſe & de Groningue, renforcée du Régiment de Bumarnia, s'étant mis en campagne, ſe rendit maître de Northom, qu'il fortifia de ſeize Compagnies de Cavalerie & de ſix d'Infanterie: & de là avançant dans le Tuvent, il prit pluſieurs autres Places de moindre importance, dans le deſſein de chaſſer de ce Païs-là les Munſteriens, ayant, pour cet effet, marché juſqu'à Nienbuys.

Les Ennemis n'eurent pas plûtôt appris la marche de ce Général, qu'ils inveſtirent Northom, de cinq Régimens de Cavalerie, de trois Compagnies de Dragons & de trois cens Fantaſſins, commandez par le Général Nagel & chaſſérent dans la Ville les Gardes avancées. Le Général Rabenhaupt n'en eut pas plûtôt avis, qu'il retourna ſur ſes pas pour ſecourir la Place, ce qu'il fit ſi heureuſement, que l'Ennemi fut obligé de prendre la fuite, aprés avoir perdu cent ſoixante & dix de ſes hommes, dont cent vingt furent tuez ſur la place & les autres faits priſonniers. Le lendemain il retourna à Nienbuys, & ayant réſolu d'avancer ſes affaires, il donna ordre à cinq Régimens différens, de donner l'aſſaut en cinq différens.

rens endroits, tout à la fois, ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur, qu'aprés un quart d'heure de réſiſtance, l'Ennemi fut contraint de ſe retirer dans le Château, qui n'étoit environné que d'un ſimple rempart, & défendu de deux piéces de Canon. Les Aſſiégeans qui pouſſérent leur pointe, étoient tout prêts d'entrer dans le Château, mais l'Ennemi demanda quartier, ce qui lui fut accordé; la Garniſon étoit de trois cens Fantaſſins, treize Officiers, & deux cens ſoixante & dix Chevaux & Dragons, avec quinze Officiers. Le Général Rabenhaupt aprés un ſi heureux ſuccés, mit ſon petit Corps d'Armée en quartier d'hyver, ce que Nagel ayant ſçû, il revint encore à Nyenbuys, & le reprit pour l'Evêque de Munſter.

L'Evêque néanmoins n'aimant point tous ces changemens incertains de la guerre, ou plûtôt craignant l'approche des Impériaux, & appréhendant en même temps de perdre ce qui lui appartenoit, tandis qu'il envahiſſoit ce qui appartenoit aux autres, fit ſa paix avec l'Empereur. Ce qui dégoûta tellement les François qui étoient dans les Villes Frontiéres, des Conquêtes des Païs Bas qu'ils poſſédoient encore, que

que le Marquis de Bellefonds, qui ſucceda au Maréchal d'Humieres dans le Gouvernement des Païs Conquis, reſolut d'abandonner le reſte, prenant pour prétexte, qu'on avoit beſoin des Garniſons, pour conſerver les Conqueſtes qu'on avoit faites ſur le Rhin. Outre cela, ayant eu avis que le Prince d'Orange avoit fait le deſſein d'aller dans le Brabant avec trente mille hommes, pour y joindre l'Armée Eſpagnole, qui étoit compoſée de vingt mille, au lieu de fortifier les Places de ſon Gouvernement, il commença à les faire démolir. Thiel compoſa pour vingt deux mille Florins, afin de ſe garantir du pillage & de l'incendie, dont on la menaçoit & pour conſerver ſes Fortifications. La Ville de Zutphen en promit ſoixante & dix mille & donna douze Otages, pour aſſurance du payement. Arnheim en paya vingt & ſix mille & quatre mille boiſſeaux de Froment & de Farine, que les Magiſtrats de cette Ville s'engagérent de faire porter à Grave. Et Deventer donna à l'Evêque de Munſter quatre mille Riſdalles. Ainſi toute la Province d'Overyſſel regagna ſon ancienne liberté & retourna ſous ſes naturels & légitimes Souverains. C'eſt

pour-

pourquoi Son Alteſſe y envoya des Commiſſaires, pour y faire quelques changemens, & y régler les affaires, juſqu'à-ce qu'il eût le temps d'y aller en perſonne, pour y mettre la derniére main.

Le Roi de France fit ſemblant d'être fort en colére de la conduite du Marquis de Bellefonds, ſi bien qu'il le rélégua à Bourges, avec défenſe de revenir à la Cour ; quoi qu'on ſçût fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte, pour mieux cacher la néceſſité où il étoit, étant bien aiſe d'avoir les Garniſons des Païs-Bas, pour renforcer l'Armée qu'il avoit deſtinée pour la Conquête de la Franche-Comté. Cependant tout le monde attribuoit l'honneur de toutes ces deſertions au Prince d'Orange, & c'étoit avec juſtice. Car comme un autre Scipion, en faiſant la guerre dans les terres des Ennemis, il avoit, en moins de deux ans de temps, forcé tous ces Hannibals François, de ſortir de ſon Païs, & de chercher leur fortune ailleurs.

Cependant le Roi de France, ſemblable à la mer, ayant perdu d'un côté, tâcha de gagner de l'autre : pour cet effet ; il entra dans la Franche-Comté avec une Armée prodigieuſe, laquelle jointe à une autre

tre que commandoit le Prince de Condé fut si formidable, qu'il se rendit Maître en fort peu de temps de Besançon, de Dole, de Salins, & enfin de toute la Province. Lors que ces deux Armées se joignirent, son Alteſſe le Prince d'Orange s'en alla à son Armée qui étoit à Bergopsom, d'où il se rendit à Malines, & se tint sur ses gardes dans le Brabant, durant tout le temps que le Roi de France fut dans le voisinage: mais ce Monarque étant retourné à Paris, aprés sa nouvelle Conquête, où il perdit quantité de braves Officiers, & beaucoup de ses meilleurs Soldats; les Impériaux se jettérent dans Namur, prirent le Château, & Dinant; & le passage de la Meuse étant libre par ce moyen-là, ils allérent joindre l'Armée des Confédérez, vers la fin du mois de Juillet. Les trois Généraux, aprés quelques conférences, ordonnérent que Mr. le Comte de Souches conduiroit l'Avantgarde; que Son Alteſſe commanderoit le Corps de bataille, & le Comte de Monterey l'Arriéregarde. Dans cet ordre les Confédérez se préparérent à attaquer le Prince de Condé, qui avec une Armée de cinquante mille hommes s'étoit campé au de là de la Ri-

Riviére de Pieton, pour prévenir les deſſeins de l'Ennemi. Les Confédérez qui avoient une Armée de ſoixante mille hommes, réſolurent d'attirer le Prince & de lui donner bataille: dans cette vûë, ils marchérent droit à lui, ayant abondance de toutes ſortes de provions, leſquelles leur venoient du Brabant.

Avec cette réſolution l'Armée des Confédérez arriva à Nivelle, au commencement du Mois d'Août, où elle ſe campa pour quelques jours. Mais parce qu'ils voyoient que le Prince de Condé ne ſe diſpoloit nullement à ſortir de ſon poſte, qu'au contraire il ſe fortifioit encore davantage dans ſes tranchées; les Confédérez jugérent à propos de s'approcher plus prés de lui, pour voir s'il ne ſeroit point d'humeur à hazarder une bataille en pleine campagne. S'étant donc avancez à cinq ou ſix mille du Camp des François, ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire ſortir de ſon Fort, mais ce fut en vain: car le Prince, ſoit qu'il eût ordre du Roi, ou que ce fût de ſon propre mouvement, ne voulut point le quitter. C'eſt pourquoi l'Armée des Confédérez voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, réſolut d'attaquer

taquer quelque Place importante, ne doutant pas que Monſieur le Prince ne ſortît de ſon poſte, pour l'aller ſecourir, & qu'ainſi ils ne vinſſent à bout de leur deſſein.

Cette réſolution étant priſe, le Prince d'Orange décampa de Senef & marcha droit du côté de Bins. Les Impériaux avoient l'Avantgarde, les Hollandois le Corps de bataille, & les Eſpagnols l'Arriéregarde: & parce que les paſſages étoient étroits, la Cavalerie marchoit à gauche, l'Infanterie au milieu, & l'Artillerie avec tout le bagage à gauche auſſi, & pour aſſurer leur marche, le Comte de Vaudemont étoit derriére, avec quatre mille Chevaux & quelques Dragons.

Le Prince de Condé ayant appris cette marche, & connoiſſant parfaitement la difficulté des chemins par où les Confédérez devoient paſſer, ne manqua point de ranger ſon Armée en ordre. Néanmoins voyant bien qu'il n'étoit pas ſeur pour lui de combattre toute l'Armée des Confédérez, il laiſſa paſſer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de bataille, quelques lieuës devant; & lors qu'il vit qu'ils étoient déja trop avancez pour retourner aſſez à temps, il crût qu'il pouvoit ſe jetter ſur l'Ar-

l'Arriéregarde. Ce Prince ſortit donc de ſes tranchées, & donna ſur la Cavalerie du Prince de Vaudemont, qui ſe voyant dans un Païs où la Cavalerie ne pouvoit pas bien ſe battre à cauſe des foſſez & des hayes, envoya demander au Prince d'Orange deux Bataillons de ſa meilleure Infanterie, pendant que ſa Cavalerie étoit aux mains avec l'Ennemi. Son Alteſſe lui en envoya trois ſous le commandement du jeune Prince Maurice de Naſſau, qui du moment qu'ils furent arrivez, furent placez de l'autre côté de Senef, tout devant la Cavalerie en forme de quarré. Mais comme toute l'Armée du Prince de Condé étoit ſortie de ſes tranchées, on jugea à propos d'envoyer querir les troupes qui étoient de l'autre côté de la Riviére, qui coûle prés de Senef, & alors ils placérent les trois Bataillons qui étoient, poſtez auparavant dans le bois, juſtement auprés du pont de Senef, ſur lequel les François devoient paſſer. Ils n'y furent pas plûtôt, que les François attaquérent tout enſemble la Cavalerie, les Dragons, & l'Infanterie. Quelque vigueur qu'ils fiſſent paroître dans cette attaque, ils ne pûrent pas néanmoins forcer leur Ennemi à quitter ſon poſte, de ſorte qu'ils furent

rent contraints de reculer, & de faire un Pont ſur la Riviére un peu plus haut. Ayant par ce moyen joint toutes leurs forces enſemble, la Cavalerie des Confédérez ſe rangea derriére l'Infanterie, de telle maniére pourtant qu'on pouvoit venir à leur ſecours. Cependant l'Infanterie fit ſi grand feu ſur les François qui avoient paſſé la Riviére, qu'il y en eût beaucoup de tuez. Mais parce que les Confédérez étoient fort à l'étroit, manque de terrain, & que les François ſe jettoient ſur eux en ſortant du bois, de tous côtez, leur Infanterie fut obligée de reculer, étant accablée par le grand nombre des Ennemis, ce qui fut cauſe qu'ils perdirent pluſieurs de leurs principaux Officiers. Le jeune Prince Maurice qui commandoit la Brigade fut fait priſonnier, avec quantité d'autres Officiers, & le Colonel Macovits fut tué.

Auſſi-tôt que l'Infanterie des Confédérez ſe fut retirée, les François attaquérent vigoureuſement la Cavalerie, que le Prince de Vaudemont commandoit, & le Prince de Condé commença de ranger ſon Armée en bataille, commandant à ſon Infanterie de marcher à couvert des hayes & des buiſſons. La Cavalerie des Confédérez

eut

eut ordre de les charger, ce qu'allant faire, elle trouva un chemin creux entre l'Ennemi & eux, en ſorte qu'elle fut obligée de faire un tour à droit, & de joindre le reſte de l'Armée, de crainte que l'Ennemi s'appercevant de leur retraitte ne les chargeât en flanc. Les François obſervant cela, tournérent à gauche, & firent ſi grande diligence pour charger ce corps de Cavalerie, que le Prince de Vaudemont n'eut que le temps de ranger les trois Bataillons, pour tâcher de faire tête à l'Ennemi. Cette premiére rencontre fut malheureuſe pour les Confédérez, car les trois Commandans en chef de cette Brigade furent faits priſonniers, avec pluſieurs autres perſonnes de qualité, comme le Duc d'Holſtein, le Prince de Solms, & Monſieur de Langerak: & pluſieurs autres y furent tuez. Quelque effort que l'on fit pour rallier les quatre Bataillons, on n'en put jamais venir à bout, car ils prirent tous la fuite ſans faire la moindre décharge ſur l'Ennemi. Il eſt vrai que le Prince de Vaudemont donna des preuves d'un courage & d'une valeur extraordinaire, mais tous ſes efforts furent inutiles. Son Alteſſe auſſi le Prince d'Orange fit paroître une bra-

voure

voure intrépide, ſe comportant par tout comme un vieux & expérimenté Général, car il alla au devant de ces fuyards épouvantez, l'épée à la main, & tâcha par toutes ſortes de perſuaſions & par ſon exemple même de les encourager à recommencer le Combat, s'expoſant pluſieurs fois au danger d'être fait priſonnier, ou d'être tué, mais il n'y eut pas moyen de les arrêter, juſques à ce qu'ils rencontrérent un Corps de Cavalerie Eſpagnol poſté au bas d'une petite Colline, entr'eux & le village de Fay. Un autre Parti de ces fuyards ſe joignit à ſeize Bataillons, commandez par le Duc de Villahermoſa, qui marcha à la tête de ſes Troupes, pour s'oppoſer aux François, qui les pourſuivoient, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre, d'une perſonne de ſa valeur & de ſa conduite, dans le miſérable état, où étoient les affaires pour lors. Le reſte des Confédérez ſe ralliérent enſemble avec un Corps d'Infanterie, poſté auſſi au pied de la même Colline.

D'un autre côté, le Prince de Condé, qui s'étoit avancé ſi loin, en pourſuivant les fuyards, ſe jetta avec tant de fureur ſur la Cavalerie Eſpagnole, & ſur les Fantaſſins qu'il avoit chaſſez; que le Marquis

d'Aſſentar fut obligé d'envoyer querir quatre autres Régimens du pied de la Colline, pour renforcer ſa Cavalerie. Ce que le Prince de Condé obſervant, il fit avancer d'abord cinq ou ſix Bataillons, avec une Brigade de Cavalerie, & diviſant ſes Troupes à droit & à gauche, il chargea la Cavalerie des Confédérez de front, & les mit en déſordre. Le Marquis fit tout ce qu'il pût par ſon exemple, pour rallier ſes gens & pour remettre le Combat, juſques à ce qu'enfin étant bleſſé en ſept endroits, il fut tué à la tête de ſes Troupes. La Cavalerie étant ainſi en déſordre, s'alla jetter au milieu des quatre Bataillons de l'Infanterie, qui étoit venûe à ſon ſecours, & la mit auſſi en grande confuſion, nonobſtant la conduite du Duc de Villahermoſa & du Prince de Vaudemont, qui firent ce qu'ils pûrent pour les rallier. Ils mirent auſſi en déſordre le reſte de l'Infanterie qui étoit poſtée au bas de la Montagne, quoi que le Comte de Valdeck fit tous ſes efforts pour les arrêter: mais voyant que c'étoit temps perdu, il chargea l'Ennemi Victorieux en flanc avec un Corps de Cavalerie tout frais, qui l'étoit allé joindre un peu auparavant. Et certainement il y avoit toutes les raiſons du

du monde d'attendre un bon effet de cette rencontre ſous la conduite d'un Commandant ſi courageux & ſi expérimenté, s'il eût été ſecondé, mais étant acablé par le grand nombre des Ennemis, il ſe retira du milieu de la mêlée, aprés avoir tué deux de ſes Ennemis qui s'étoient particuliérement attachez à lui, & aprés avoir rallié le reſte de ſes Troupes, quoi que tout ſanglant de trois bleſſûres qu'il avoit reçûes.

Dans la chaleur de ce Combat, quelques Bataillons des Ennemis ſe rendirent Maitres du Bagage de l'Armée Hollandoiſe, & ils en avoient déja pillé une partie. Car les Conducteurs, au lieu de ſe fortifier & de ſe barricader dans leurs Chariots, coupérent les harnois des chevaux, & prirent la fuite, ſans jamais regarder derriére eux, les uns du côté de Bruxelles, & les autres ailleurs, où ils firent courir le bruit que tout étoit perdu. Et il faut avoüer que le Prince de Condé auroit remporté tout l'avantage de la Victoire dans ce Combat, s'il s'en fût tenu là, mais ſon naturel ambitieux vouloit gagner tout ou rien, ce qui lui fut fatal à la fin.

Car aprés avoir rangé en bataille ſes Gardes du Corps, ſes Cuiraſſiers, & le

reſte de l'Armée qui avoit demeuré derriére, il s'avança vers le Corps de Bataille des Confédérez commandé par le Prince d'Orange, par le Prince Maurice, par le Rhin-Grave, & par le Major Général Vane. En même temps le Général de Souches qui conduiſoit l'Avantgarde, & qui s'étoit avancé, de quelques heures, devant le reſte de l'Armée, ayant eu avis de ce qui s'étoit paſſé, fit toute la diligence poſſible & joignit le Corps de Bataille, à une heure aprés midi. Auquel temps Son Alteſſe avoit avantageuſement rangé en bataille les Imperiaux & les Eſpagnols à l'Aîle gauche, & les ſiens à la droite. Et ce fut alors que le Combat recommença plus furieux que jamais.

Le Duc de Luxembourg commandoit l'Aîle droite des François & le Duc de Nouailles la gauche: car le Marquis de Rochefort, le Chevalier de Tourilles, & le Comte de Montal étoient tous trois bleſſez. Le premier choc des François fut le plus furieux qu'on eut jamais vû, durant toute cette Guerre. L'honneur, la haine, la vangeance, l'eſpérance, & le deſeſpoir animoient le courage des deux Partis. L'eſpérance de la Victoire qui ſembloit ne ſe déclarer

clarer pour perſonne les fit réſoudre à vaincre, ou à mourir. Le Prince d'Orange ſe trouvant par tout, n'épargna rien dans une telle occaſion pour remporter la Victoire ſe jettant quelquefois au milieu des Ennemis au péril de ſa vie, & les Soldats animez par ſon exemple ſe battoient à qui mieux mieux, de ſorte que l'on peut dire avec verité, qu'ils ſoûtinrent le Choc des Ennemis avec une réſiſtance que l'on n'attendoit pas. Ce qui ayant fruſtré l'eſperance du Prince de Condé, il tâcha de faire couler ſon monde à gauche, mais Monſieur de Farjaux, Major Général de l'Armée Hollandoiſe, ayant été envoyé avec quelques Bataillons; ſecondé par le Comte de Chavagnac, qui commandoit un Eſcadron de la Cavalerie des Impériaux, pour prévenir ce deſſein, s'oppoſa aux François avec tant de bravoure qu'ils furent contraints de ſe retirer, aprés cela le Comte envoya querir quatre piéces de Canon, avec leſquelles il battit l'Ennemi ſi avantageuſement, que le Comte de Souches ſe jetta à corps perdu dans le plus fort des Ennemis, & donna des preuves d'une valeur extraordinaire, ſelon ſa coûtume, en telles occaſions. Le Prince de Lorraine ne fit pas moins, car

on le vit combattre pluſieurs fois à la tête des premiers rangs, quoi qu'il eût perdu tant de ſang, qu'il fut à la fin obligé de ſe retirer du Combat. Le Prince Pio qui étoit avec ſa Brigade prés de Senef, accompagné du Marquis de Grana, & du Comte de Staremberg, aprés s'étre ſignalé lui-même par mille belles actions, fut bleſſé à la cuiſſe d'un coup de mouſquet. Le Marquis de Grana & les Fils du Comte de Souches ſe comportérent ſi vaillamment à la tête de leurs Eſcadrons, que les Suiſſes François ne pûrent gagner un pouce de terrain ſur eux, ce qui ne contribua pas peu au gain de la Bataille pour les Confédérez.

Cependant le Prince de Condé chargea l'Aile droite des Confédérez avec ſes Cuiraſſiers & avec la Maiſon du Roi, mais ſans effet; ſeulement environ les ſept heures du ſoir, il rompit deux Bataillons, qui étoient poſtez dans un pré à une petite diſtance de là. Mais le Prince Maurice rendit ici un ſervice ſignalé aux Etats, en arrêtant l'impétuoſité de l'Ennemi, & en prévenant un plus grand déſordre de ce côté-là, avec autant de conduite que de courage. Le Rhingrave ne fut pas auſſi des-

der-

derniers qui ſe comporterent en braves, & l'on peut dire avec verité que ſa valeur & ſa prudence ne contribuérent pas peu à l'heureux ſuccés de la Bataille. Il fut pourtant contraint de quitter le Combat, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçûë. Le Major Général Vane, & le Sieur de Villaumaire, aprés avoir donné des marques ſignalées de leur valeur, furent mortellement bleſſez, & moururent de leurs bleſſures.

Les deux Armées combatirent de cette maniére juſqu'à la nuit, avec une opiniâtreté inconcevable des deux côtez, quoi que la terre fût couverte de morts & de bleſſez, pendant que les Combatans couverts de ſang & de ſueur s'encourageoient l'un l'autre par un ſpectacle ſi épouvantable. On voyoit des Bataillons entiers d'un & d'autre côté quelquefois reculer & ſe rallier tout à coup, par la conduite de leurs Commandans, parmi leſquels le Prince d'Orange étoit le premier, qui ſe trouvoit par tout dans la chaleur du Combat, encourageant ſon monde par ſon exemple. Il avoit prés de lui le Prince de Friſe, n'étant alors âgé que de vingt ans, qui combattit toûjours à ſon côté dans le plus

fort de la mêlée, & qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince ſi jeune, ſi vaillant & ſi généreux.

Ainſi la fureur & le premier feu des François, qui d'abord ſembloit devoir tout conſumer, commença à ſe ralentir à dix heures du ſoir, l'Infanterie, dont ils avoient perdu une bonne partie, s'éloignant un peu, quelques efforts que fit le Prince de Conde pour les ramener : de ſorte que le Prince craignant un plus grand malheur, fit auſſi retirer la Cavalerie, ne laiſſant derriére, pour favoriſer leur retraitte, que quelques Eſcadrons, qu'il fit retirer auſſitôt que le reſte de ſon Armée fut en ſeureté, laiſſant la Victoire & le Champ de Bataille au Prince d'Orange, qui deux heures aprés la retraitte des François, fit auſſi retirer ſon Armée, & la mit en quartier d'hyver. Il laiſſa néanmoins Monſieur de Farjaux toute la nuit dans le Champ de Bataille pour obſerver les mouvemens des Ennemis, qui quoi qu'ils ne puſſent digérer le mauvais traitement qu'ils avoient reçû le jour auparavant, n'oſérent pourtant rien entreprendre, le Prince de Condé n'ayant laiſſé que quelques Dragons dans ſon vieux quartier, & s'étant retiré plus loin à trois heu-

heures de chemin, de peur que les Confedérez ne le pourſuiviſſent.

Voilà quelle fut l'iſſuë de cette Bataille ſanglante, où les Confédérez furent battus au commencement, quoi que néanmoins ils remportaſſent enfin la Victoire. Car du côté des Ennemis il y eut ſept mille hommes de tuez ſur la place, ſans les bleſſez que le Prince de Condé laiſſa dans les Villages d'alentour, au nombre de plus de quinze cens. Du côté des Confédérez tout le nombre de ceux qui furent tuez, bleſſez, faits priſonniers, & deſerteurs, ne montoit pas en tout à plus de ſix mille cinq cens, outre qu'il y en eut beaucoup, qui aprés avoir été diſperſez de côté & d'autre dans la mêlée, retournerent à leurs Drapeaux. On dit, qu'on intercepta une Lettre que le Prince de Condé écrivoit au Roi de France, par laquelle, il lui donnoit avis; qu'aprés avoir fait la revûë generale de ſon Armée, il ſe trouvoit dans une condition trés déplorable; qu'il avoit perdu la fleur de ſon Infanterie & la meilleure partie de ſa Cavalerie; & qu'ainſi, il ne ſe croyoit pas aſſez fort, pour haſarder une ſeconde Bataille. En effet, outre que trois Regimens; ſept cens Suiſſes des

Gardes, & le Regiment des Suiſſes de Molandin avoient été entierément défaits; il y eut une infinité d'Officiers de diſtinction qui furent tuez, entre leſquels furent les Marquis de Chanvalon, de Clemerant, de Bourbon & d'Iliers; trois Comtes, deux Cornettes des Gardes du Roi, plus de quarante Officiers des Gardes du Corps, quarante-trois Officiers du Regiment du Roy, quatre-vingts Officiers des Gardes de la Reine, neuf Colonels, huit Lieutenans Colonels & Majors, & cent ſoixante & cinq Capitaines, ſans compter les Officiers ſubalternes. De ſorte que ce n'étoit pas ſans raiſon, que le Prince de Condé ſe plaignoit de la perte qu'il avoit faite de ſes plus braves Officiers, dans une Bataille ſi ſanglante, perte qui étoit extrémement conſidérable. Et certainement ſi le Prince de Condé n'eût pas eu l'avantage au commencement du combat, ſon Armée eût été entierement défaite. Entre pluſieurs Etandars qui furent pris, on prit la Cornette Blanche, qui fut portée à Bruxelles & miſe avec beaucoup de ſolemnité dans l'Egliſe des Carmelites. Cet Etandart étoit en broderie d'or & d'argent avec un Soleil dans le Zodiaque avec ces ſuperbes

perbes paroles: *Nihil obſtabit eunti. Rien ne ſauroit arrêter ma courſe.*

L'honneur de cette Victoire fut dûë entierement à la valeur & à la prudence du Prince d'Orange; ce que Mr. le Comte de Souches reconnut lui-même, dans une lettre qu'il écrivit aux Etats Généraux, comme on le peut voir par ce Fragment.

J'ai tâché de faire mon devoir, en accompagnant Son Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, dans la fameuſe & ſanglante Bataille, qui s'eſt donnée entre les Confederez & le Roi Tres-Chrêtien. L'heureux ſuccés que nous avons eu eſt dû uniquement à Son Alteſſe, qui a fait voir dans cette occaſion, la prudence d'un vieux Capitaine; le courage d'un Ceſar & l'intrepidité d'un Marius. Ie dis ceci, Meſſeigneurs, ſans aucune flaterie, ne ſachant ce que c'eſt que de flater.

Mr. le Prince avoit déja écrit lui-même aux Députez des Affaires ſecretes de Leurs Hautes Puiſſances, pour leur apprendre ce qui s'étoit paſſé dans cette occaſion. Aprés cette lettre, il en écrivit une autre, où les choſes ſont plus circonſtantiées; on ne ſera pas fâché de la voir ici.

MESSIEURS,

„Pour vous informer plus particuliere-
„ment que nous n'avions fait, de ce qui
„s'eſt paſſé dans nôtre derniére Bataille ;
„nous vous dirons, pour nous aquiter de
„nôtre promeſſe, que nous partîmes de
„Senef l'onziéme du preſent mois, dans
„le deſſein de nous camper entre Marimont
„& Bins ; & qu'ayant à paſſer à une petite
„lieüe de l'Armée du Prince de Condé,
„il fut trouvé bon de faire un Détache-
„ment à l'Arriéregarde, de quatre mille
„Chevaux & de quelques Dragons, tant
„des Troupes Impériales & Eſpagnoles,
„que de celles de cet Etat. Les Impériaux
„avoient l'Avantgarde dans la marche ;
„celles de l'Etat le Corps de Bataille & les
„Eſpagnols l'Arriéregarde. Aprés que
„nous eûmes marché quelques heures en
„cette ſorte, Mr. le Prince de Vaude-
„mont, qui commandoit le Détachement,
„envoya dire que l'Ennemi paroiſſoit avec
„quelques Troupes, & qu'ayant déja com-
„mencé d'eſcarmoucher avec les ſiens, il
„prioit qu'on lui envoyât deux Bataillons,

„d'au-

„ d'autant que le lieu où il ſe trouvoit étant
„ fort étroit & le Païs fort coupé, ſa Cava-
„ lerie ne pouvoit pas agir comme il eût
„ été à deſirer. Cet avis ne fut pas plûtôt
„ donné, qu'on jugea à propos de lui en-
„ voyer trois Bataillons, au lieu de deux
„ qu'il demandoit: ſi bien qu'on détacha
„ les Regimens de Mr. le Prince Maurice
„ Maréchal de Camp & du jeune Prince
„ ſon Neveu, ſous le commandement du
„ dernier. Ces Regimens qui faiſoient ju-
„ ſtement trois Bataillons, furent d'abord
„ poſtez de l'autre côté de Senef, en un
„ eſpece de bois, devant la Cavalerie: &
„ comme toutes les Troupes avoient déja
„ défilé, on fit repaſſer la Riviere qui cou-
„ le auprés de Senef, au Détachement qui
„ étoit de l'autre côté, & on mit au Pont
„ les Bataillons qui avoient été poſtez au-
„ paravant dans le bois. L'Ennemi les at-
„ taqua incontinent avec ſon Infanterie,
„ Dragons & Cavalerie, & ils firent autant
„ de reſiſtance qu'on en pouvoit faire: mais
„ tandis qu'ils défendoient ce Poſte, les
„ Ennemis paſſérent la Riviere plus haut.
„ On poſta en même tems la Cavalerie du
„ Détachement derriere l'Infanterie, afin
„ de la ſoûtenir. Mais parcequ'elle étoit fort
„ ſerrée,

„ ſerrée, faute de terrain, en ſorte qu'on
„ étoit comme entaſſé les uns ſur les autres,
„ & que d'autre côté, l'Ennemi avoit paſ-
„ ſé la Riviére plus haut, on fit retirer
„ l'Infanterie : ce qui ne fut pas plûtôt fait,
„ que l'Ennemi avança avec violence vers
„ le Détachement, & commença à mettre
„ ſes Eſcadrons en Bataille & à faire paſſer
„ ſon Infanterie au travers des hayes &
„ des buiſſons. Il fut réſolu ſur le champ
„ qu'on les chargeroit, avant qu'ils ſe pûſ-
„ ſent mettre en ordre : mais lors qu'on
„ voulut ſe mettre en devoir de le faire, il
„ fut impoſſible d'en venir à bout, à cau-
„ ſe d'un chemin creux qui étoit entre
„ deux. Cependant dans la crainte où
„ on étoit, que le Détachement ne fût cou-
„ pé, ou chargé en flanc : on lui donna or-
„ dre de marcher à main droite, afin de ſe
„ joindre au reſte de l'Armée : ce qui ayant
„ été vû par l'Ennemi, il tourna à main
„ gauche, pour éviter le chemin creux, &
„ fit tant de diligence à charger le Détache-
„ ment, que Mr. le Prince de Vaudemont
„ n'eut le temps que de faire tourner face à
„ trois Eſcadrons qu'il commandoit, l'un
„ deſquels étoit de ſon propre Regiment &
„ les deux autres des Regimens de Hol-

„ſteyn & de Langerack, commandez par
„leurs Colonels, leſquels perdirent leurs
„trois Commandans & une grande partie
„de leurs Officiers dans ce Combat. On
„tâcha enſuite, de faire avancer quatre
„autres Eſcadrons, pour ſoûtenir les pre-
„miers: mais il ne fut pas poſſible de leur
„faire tourner face excepté à deux, qui ne
„firent néanmoins aucune réſiſtance & qui
„prirent enfin la fuite avec le reſte, quel-
„que peine que prit pour les arrêter Mr. le
„Prince de Vaudemont, qui fit paroitre
„dans cette rencontre des marques d'une
„valeur toute extraordinaire. Ces fuyards
„ne s'arrétérent point qu'ils n'euſſent joint
„une partie de la Cavalerie Eſpagnole, qui
„étoit poſtée au pied d'une petite Mon-
„tagne ſituée entre eux & le Village de
„Fay. Une partie ſe rallia auprés de cette
„Cavalerie, qui étoit commandée par Mr.
„le Duc de Villahermoſa leur Général,
„lequel s'étant mis à la tête de ſa Compa-
„gnie marcha contre les Ennemis & fit tout
„ce qu'on pouvoit attendre d'une per-
„ſonne de ſon mérite, dans le déſordre où
„étoient pour lors les affaires. Le reſte du
„Détachement ſe rallia auprés d'une par-
„tie de l'Infanterie de l'Etat, qui étoit
„poſtée

„ poſtée ſur la Montagne, & étoit compo-
„ ſée de la Brigade de Weede, excepté
„ deux Bataillons qu'on avoit commandez
„ auprés du Bagage. Cela n'empêcha pas
„ néanmoins que l'Ennemi ne pouſsât toû-
„ jours ſa pointe. Il ſe jetta ſur la Cavalerie
„ tant des Eſpagnols que de celle du Déta-
„ chement qui s'étoit ralliée avec eux.
„ Mr. le Marquis d'Aſſentar qui ſe trouva
„ en ce rencontre fit demander quatre Ba-
„ taillons, de l'Infanterie qui étoit ſur la
„ Montagne, pour ſoûtenir la Cavalerie,
„ qui lui furent accordez, & on détacha
„ outre cela, les Regimens d'Alva & de
„ Swartſemburg, avec un Bataillon du Re-
„ giment de Touras, qui furent poſtez en-
„ tre la Cavalerie & la Montagne. Cepen-
„ dant l'Ennemi ayant fait avancer un gros
„ d'Infanterie par les Hayes & les Foſſez,
„ toute nôtre Cavalerie fut alors miſe en
„ déſordre. Pendant le Combat Mr. le Mar-
„ quis d'Aſſentar tâcha, par ſon exemple,
„ de faire tenir tête aux Eſcadrons qui
„ branloient & de repouſſer l'Ennemi:
„ mais dans le temps qu'il combattoit avec
„ un courage extraordinaire, il reçut ſept
„ bleſſûres, dont il mourut, & cette Ca-
„ valerie miſe ainſi en déſordre, y ayant

„ mis

„ mis auſſi les quatre Bataillons qui avoient
„ été envoyez pour la ſoûtenir, ils ſe ren-
„ verſerent tous enſemble ſur l'Infanterie
„ qui étoit demeurée ſur la Montagne, où
„ elle avoit tenu ferme. Mr. le Comte de
„ Waldek ſe trouvant en cet endroit-là,
„ fit tout ce qui lui fut poſſible, pour em-
„ pêcher le déſordre de l'Infanterie : mais
„ n'en pouvant venir à bout, il prit un Eſ-
„ cadron de la Cavalerie, qui s'étoit ral-
„ liée un peu auparavant auprés de là, a-
„ fin de charger l'Ennemi en flanc, afin
„ qu'il ſe pût mettre en ordre : mais n'étant
„ pas ſuivi comme il avoit eſperé, & ſe
„ trouvant ſeul parmi les Ennemis, il re-
„ çut trois bleſſures, & ſe retira enfin,
„ ſans être pris, aprés avoir tué trois Fran-
„ çois qui l'avoient ſaiſi au corps : & ainſi
„ bleſſé & enſanglanté, comme il étoit, il
„ retourna au gros de l'Armée, ne pouvant
„ être perſuadé qu'avec beaucoup de peine,
„ à ſe retirer, quoi qu'il n'eût preſque plus
„ de force, pour ſe tenir à cheval. Mr. le
„ Lieutenant Général Alva s'eſt auſſi gran-
„ dement ſignallé dans cette occaſion. Le
„ reſte de l'Infanterie de l'Etat, comman-
„ dée par Mr. le Prince Maurice, Mr. le
„ Rhingrave & le Sergent Général Major

„ Vane

„ Vane étoit poſtée ſur une hauteur, de
„ l'autre côté du Village de Fay avec l'In-
„ fanterie Imperiale, qui y arriva preſque
„ en même temps qu'elle: & on peut dire
„ à ſa loüange, qu'elle y ſoûtint les efforts
„ de l'Ennemi avec une conſtance ſurpre-
„ nante, & que tant les Chefs, que les
„ Officiers & les Soldats, ils s'y aquiterent
„ merveilleuſement de leur devoir. L'En-
„ nemi tâcha, au commencement, de
„ faire un petit circuit à main gauche:
„ mais on détacha quelques Bataillons,
„ pour aller à ſa rencontre: & Mr. de Cha-
„ vagnac, qui étoit là avec un Gros de
„ la Cavalerie Impériale, le repouſſa avec
„ toute la vigueur qu'on ſe peut imaginer
„ & retint le Poſte, où il fit venir en mê-
„ me temps quatre Piéces de Canon, qui
„ incommodérent fort les François. L'En-
„ nemi n'uſa pas de moindre force contre
„ l'Aile droite, mais avec peu de ſuccés,
„ excepté que ſur les ſept heures du ſoir, il
„ pouſſa juſqu'à l'un des Poſtes deux de
„ nos Bataillons, qui étoient poſtez en
„ un lieu fort éloigné & paſſa ſur le ven-
„ tre des Eſcadrons qui les ſoûtenoient:
„ mais il fut incontinent arrêté par Mr. le
„ Comte de Naſſau, qui rendit un ſervice
„ ſigna-

„ ſignalé à l'Etat en cette occaſion, & „ empêcha le déſordre, avec autant de con- „ duite que de valeur. Mr. le Prince Mau- „ rice agit en cette rencontre d'une ma- „ niére entierement au deſſus de ſon âge: „ car quoi qu'il ne fit que ſe relever d'une „ grande maladie qui l'avoit fort abbatu, „ & qu'il ne fût pas encore bien remis, il „ ne laiſſa pas de faire toutes les fonctions „ de ſa Charge, tant que le Combat dura, „ ſans céder en rien aux plus jeunes. „ Monſieur le Rhingrave s'y eſt fait auſſi „ remarquer entre tous les autres : & on „ peut dire avec verité, qu'une grande „ partie du ſuccés de cette Bataille doit „ étre attribuée à ſon courage & à ſa bonne „ conduite, en quoi il fut dignement ſe- „ condé par Mr. le Comte d'Erpach qui fut „ enfin obligé de ſe retirer à cauſe d'une „ bleſſure qu'il reçut à la cuiſſe, qui l'em- „ pêcha de pouvoir ſervir davantage. Le „ Sergent Général Major Vane & Mr. de „ la Villaumaire y furent bleſſez mortelle- „ ment aprés avoir combatu avec beaucoup „ de valeur & avoir tous deux rendu de „ trés-grands ſervices dans ce Combat. En- „ tre les Troupes Impériales, Mr. le Com-

„ te

„te de Souches a donné des preuves du
„courage qu'il a fait paroitre en tant d'au-
„tres occaſions. Mr. le Prince de Lorraine
„ne s'eſt pas moins ſignallé, mais il fut en-
„fin mis hors de combat, par une bleſſû-
„re qu'il reçut à la tête, & Mr. le Prince
„Pio tout de même par une qu'il reçut
„à la cuiſſe. La vigoureuſe réſiſtance qui
„a été faite par Mr. le Marquis de Grana,
„qui étoit auprés du Village avec ſon Ba-
„taillon, n'a pas peu contribué auſſi à
„l'heureux ſuccés de la Bataille, auſſi bien
„que la bravoure des Bataillons du Regi-
„ment de Souches, commandez par les
„fils du Comte de ce nom. Enfin, aprés
„douze heures de combat, & un grand
„nombre de morts & de bleſſez de part
„& d'autre, l'Ennemi s'eſt retiré vers ſon
„Armée, & deux heures aprés, nous nous
„ſommes rendus dans le Camp, que nous
„avions déſigné pour nôtre Armée, avant
„la Bataille. Le ſeul avantage que l'Enne-
„mi a eu ſur nous eſt la priſe d'une partie
„du Bagage. Nous ne pouvons pas vous
„faire voir encore une liſte exacte des
„morts & des priſonniers que nous avons:
„mais nous vous l'enverrons à la pre-
„miére occaſion, vous recommandant

„ce-

„ cependant en la protection du Tout-
„ Puiſſant. Je ſuis,

MESSIEURS,

Vôtre bon Ami,

GUILLAUME HENRI
PRINCE D'ORANGE.

De nôtre Quartier, à Quarignan, ce 18. d'Août 1674.

Le jour d'aprés la Bataille, Son Alteſſe alla du côté de Mons, avec toute ſon Armée, & ſe mit en quartier à S. Guillain, où il reçut cinq Regimens de nouvelles Recrûës: & les Imperiaux ſe retirerent à Queveraine, où ils demeurerent ſans faire aucune action conſidérable, juſqu'à l'onziéme, ou douziéme de Septembre.

Cependant le Général Rabenhaupt entreprit le Siége de Grave, qui fut un des plus mémorables Siéges qu'il y eût eû depuis long-temps, tant pour la ſituation de la Place, la force de ſa Garniſon, l'abondance des Proviſions & Munitions qu'il y avoit dedans, que par les attaques & aſſauts furieux

furieux des Aſſiégeans, & la vigoureuſe réſiſtance des Aſſiégez. Et ce qui le rendit encore plus fameux, c'eſt qu'on ne pût jamais en venir à bout juſqu'à l'arrivée du Prince d'Orange, qui y mit la derniére main.

La Garniſon étoit compoſée de quatre-vingt-onze Compagnies d'Infanterie, qui faiſoient en tout quatre mille hommes, & de neuf Compagnies de Cavalerie. Le Sieur de St. Louïs vieux & expérimenté Capitaine commandoit la Cavalerie, & le Marquis de Chamilly vaillant & expert Commandant étoit Gouverneur de la Ville, où il y avoit quatre cent cinquante piéces de Canon, dont cent étoient montées ſur les Remparts, outre une quantité infinie de poudre, de blé, de grenades & autres munitions de guerre & de bouche: car les François avoient mis là dedans tout ce qu'ils avoient emporté des Places qu'ils avoient conquiſes & abandonnées dans la ſuite.

Le Général Rabenhaupt mit le ſiége devant cette Place, qui incommodoit extrêmement tout le voiſinage, avec vingt Regimens d'Infanterie & quelques Chevaux, qui furent renforcez bien-tôt aprés, de trois

trois Regimens d'Infanterie & de deux cens Chevaux commandez par Dom Jean de Pimentel & du Regiment d'Infanterie du Prince de Courlande, & outre cela de deux Régimens de Cavalerie de l'Electeur de Brandebourg, ſous le commandement du Général Spaen. Le Colonel Hundebeck ſe logea derriére la grande Digue, du côté le plus proche de Velp. Le Colonel Golſtein, du côté de l'Overiſſel. La Cavalerie de Braneebourg ſe poſta plus avant vers l'Eſt, pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans la Ville. Et le Général lui-même s'approcha du Château de Vegelak. La Place étant ainſi environnée de tous côtez, le Siége fut pouſſé avec autant de violence, de la part des Aſſiégeans, que vigoureuſement défendu par les Aſſiégez.

Cependant Son Alteſſe & les Impériaux qui étoient en quartier ſur les Frontiéres de Hainaut s'étant remis du déſordre de la derniére Bataille, ſongérent à faire quelque Action remarquable. C'eſt pourquoi le grand Convoi étant arrivé, de Bruxelles, avec l'Armée Eſpagnole, compoſée de huit mille Fantaſſins, ſans conter les Chevaux & les Dragons; le Prince d'Orange décampa avec toute l'Armée, le dou-

douziéme de Septembre. & traverſa la Riviére de Hayne prés de Tournay & d'Ath pour aller de-là à Oudenarde. Cependant deux Régimens d'Infanterie & deux mille cinq cens Chevaux approchant de Grand furent envoyez, pour rompre les Ponts de Deinſe & de Harlebeke ſur la Riviére de Leye, avec ordre, aprés cela de réjoindre l'Armée. Le même ſoir, les mêmes Régimens amenérent quantité de Barges chargées de toutes ſortes de Munitions & de Proviſions, & de cinq cens Pionniers, qu'on fit avancer du côté d'Oudenarde, & qui furent ſuivis d'un Corps de Cavalerie de deux mille cinq cens Chevaux, qui ſe poſtérent ce ſoir-là devant la Ville, & bouchérent tous les paſſages à la Garniſon, de ce côté-là. Le Prince d'Orange & le Comte de Souches arrivérent en méme temps, & prirent chacun leurs quartiers, le Prince dans l'Abbaye d'Ename, & le Comte de Souches de l'autre côté de la Riviére à Leupegem & à Elare: & les Eſpagnols commandez par le Duc de Villahermoſa ſe poſtérent à Beverem, & à Moregem. Il y avoit dans la Ville quatre cens Allemans, ſix mille Suiſſes, mille François, & quatre cens Chevaux commandez

mandez par le Sieur de Roſquaire. Les Confédérez ayant fini tous leurs travaux, s'étoient déja rendus Maîtres de la Contreſcarpe, lors que le Prince de Condé ayant décampé de devant Beaumont, commença d'approcher avec toute ſon Armée qui étoit de quarante mille hommes, réſolu de donner Bataille aux Confédérez, s'il ne pouvoit autrement ſecourir la Place. Ce fut donc l'avis de Son Alteſſe de ſe tenir prêt & d'aller rencontrer l'Ennemi qui étoit fatigué & las d'une longue marche. Mais cette réſolution n'eut point d'effet, à cauſe que l'on ne pût trouver le Comte de Souches de tout le jour. Ainſi l'Armée fut contrainte de ſe tenir dans ſes tranchées. Cependant les François avançoient toûjours du côté des Impériaux. Mais le Comte de Souches au lieu de ranger ſon Monde en bataille, ſortit de ſon poſte, & traverſa la Riviére avec tant de viteſſe, qu'il laiſſa quelques piéces de Canon derriére lui que Son Alteſſe lui avoit envoyées, & qu'il ne pût recouvrer ſans beaucoup de danger. Par ce moyen le Prince de Condé ayant le paſſage ouvert, entra dans la Ville avec une partie de ſon Armée. Et certainement il auroit eu l'avantage de couper la

communication entre les Confédérez, ſans un gros broüillard qui ſe leva, tout d'un coup, & qui prévint ſon deſſein.

Le Prince d'Orange conſidérant l'état des affaires, crut qu'il valoit mieux ſe retirer, c'eſt pourquoi il ſuivit les Impériaux & les Eſpagnols, qu'il joignit à une lieuë d'Oudenarde. Là Son Alteſſe aſſembla toute ſon Armée, pendant que le Prince de Condé, aprés avoir paſſé avec toutes ſes forces au travers d'Oudenarde, s'étoit rangé en bataille au pied du Mont de la Trinité, entre la Ville & les Confédérez. Mais parce qu'il y avoit un chemin étroit entre les deux Armées, où ſix hommes pouvoient à peine marcher de front, ce qui ſans doute auroit mis en deſordre & en danger ceux qui auroient attaqué les premiers, cela empêcha qu'on ne donnât Bataille, les Confédérez n'étant pas d'humeur de commencer dans un poſte ſi deſavantageux, & le Prince de Condé croyant avoir aſſez fait de ſecourir la Ville. Les Alliez voyant donc que les François avoient réſolu de garder leur poſte, ſe retirérent du côté de Gand pour la commodité des vivres. Mais le Comte de Souches qui conduiſoit l'Arrieregarde donna à Son Alteſſe un autre ſu-

ſujet de mécontentement ; car au lieu de ſuivre le reſte de l'Armée, il prit un chemin contraire, de ſorte que le Prince d'Orange fut contraint d'envoyer de ſes gens pour favoriſer ſa retraite.

Dans un tel deſordre cauſé par les Impériaux, Son Alteſſe voyant qu'elle ne pouvoit rien faire, réſolut de retourner ſur ſes pas à Grave, où ſa preſence étoit plus néceſſaire, à cauſe du Siége, laiſſant le Comte de Waldeck pour commander l'Armée en ſon abſence. Le Prince arriva devant cette Place, le neuviéme d'Octobre, avec ſoixante Cornettes de Cavaleric, & ſa preſence donna un nouveau courage aux Aſſiégeans. Les Aſſiégez ſe défendoient néanmoins avec tant de vigueur & de réſolution, que quoi qu'ils fuſſent attaquez tous les jours, & reduits à ne boire que de l'eau, ils tinrent bon juſqu'au vingt-cinquiéme du même mois, auquel jour le Marquis de Chamilly demanda une ceſſation d'armes pour trois ou quatre heures, voyant qu'on avoit fait de grandes brêches par tout, & qu'on avoit fait jouër une Mine, qui avoit mis le feu à quantité de Grenades dans le Brugport, & ouvert une brêche conſiderable dans le Chemin couvert,

en ſorte qu'il lui étoit impoſſible de ſoûtenir encore un Aſſaut général, qu'on devoit donner le lendemain. Dans ce temps-là il demanda à capituler, & les Ottages étant donnez de part & d'autre, la Ville ſe rendit, à de trés-honorables conditions, & ainſi finit cette Campagne.

L'Année 1675. commença par les Rémercimens des Bourgeois pour les grands ſervices que Son Alteſſe le Prince d'Orange leur avoit rendus, en les delivrant des calamitez & des miſéres qu'ils avoient ſouffertes ſous la Tyrannie d'un Ennemi étranger. Pour cela ils offrirent au Prince la Souveraineté du Duché de Gueldres, & de la Comté de Zutphen, avec les Titres de Duc de Gueldres & de Comte de Zutphen. Mais Son Alteſſe croyant que s'il acceptoit cette offre, cela donneroit de la jalouſie & de la défiance aux uns, & que les autres pourroient inferer qu'il ne cherchoit que ſa propre grandeur dans cette Guerre; pour convaincre tout le monde de la ſincérité de ſes intentions, il jugea à propos de refuſer ces honneurs: mais il ne refuſa pas l'offre qu'on lui fit d'être le Gouverneur héréditaire de la même Pro-

vince.

vince. Il l'accepta & aprés avoir prêté le ſerment il y réforma tous les abus, qui y avoient été introduits par un Ennemi injuſte. Et les affaires Politiques terminées, il donna entiérement ſes ſoins à celles de la Guerre, à cauſe des continuelles allarmes, où l'on étoit, à l'égard des réſolutions du Roi de France, qui devoit ouvrir lui-même la Campagne au commencement du Printemps. Pour cet effet, il aſſiſtoit continuellement aux Conferences qui ſe faiſoient au ſujet des affaires Militaires. Il fut même à Cleves pour conferer avec l'Electeur de Brandebourg, qui le reçut magnifiquement, & ſe rendit en ſuite à la Haye, où quelque temps aprés il fut attaqué de la petite verole, ce qui mit toutes les Provinces Unies dans une conſternation d'autant plus grande, que cette Maladie avoit été fatale à ſa Famille en la perſonne de ſon Pere, de ſa Mere & du Duc de Glocefſter: mais par le ſoin & la prudence d'un habile Médecin, & par l'aide de certains remédes que l'Electeur de Brandebourg envoya, Son Alteſſe recouvra la ſanté, ce qui cauſa une joye univerſelle dans toute la Hollande.

Etant donc en parfaite ſanté, il ſe hâta

de ſe trouver au rendez-vous général à Roſendael : car le Roi de France étant ſur ſa marche dans le Brabant, il faloit que le Prince obſervât ſes mouvemens. D'autant plus que Limbourg, qui étoit aſſiégé par le Marquis de Rochefort, demandoit un prompt ſecours, c'eſt pourquoi Son Alteſſe partant de Duffel avec ſon Armée, joignit les Ducs de Lunebourg & de Lorraine à Gangelt, avec réſolution de faire lever le Siége. Et peut-être qu'on en ſeroit venu à une Bataille entre le Roi de France & Son Alteſſe, parce que le Roi qui étoit pour lors campé à Maſtricht, ayant eu avis de la marche du Prince, avoit repaſſé la Meuſe à Viſet, pour s'oppoſer à ſon deſſein, mais la Ville qui ne pouvoit plus ſoûtenir le grand nombre des Ennemis, ſe rendit plûtôt qu'on ne penſoit.

Aprés la priſe de Limbourg, le Roi de France ſe campa prés de Tillemont, ravageant tout le Païs autour de Louvain, de Bruxelles & de Malines. Il auroit bien voulu avoir Louvain auſſi, mais Son Alteſſe & le Duc de Villahermoſa le veilloient de ſi prés, qu'il n'oſa pas l'entreprendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit plus rien faire, content d'avoir gagné Limbourg,

il

il s'en retourna à Paris, laiſſant le Prince de Condé pour obſerver le Prince d'Orange.

Et certes ces deux prudens Généraux ſe veilloient l'un l'autre avec tant de ſoin, qu'ils ne purent gagner le moindre avantage l'un ſur l'autre. Mais Monſieur le Prince de Condé fut bien-tôt commandé d'aller en Alſace aprés la mort du Maréchal de Turenne. Nôtre Prince avoit donc à faire à un nouveau Général, l'Armée ayant été laiſſée ſous le commandement du Comte de Montmorency; c'eſt le Duc de Luxembourg, qui n'étoit pas moins prudent que ſon Prédeceſſeur. Son Alteſſe eut néanmoins cet avantage ſur lui, qu'il l'empêcha de ravager le Territoire de Tréves, de ſorte que cette Ville, aprés la fatale & entiére déroute de Monſieur de Crequi, tomba entre les mains des Impériaux.

On s'étonnera peut-être que Son Alteſſe & Monſieur de Montmorency, étant ſi prés & preſque à la vûë l'un de l'autre, ne fiſſent rien de conſidérable. Mais Mr. de Montmorency ſçachant que la France venoit de recevoir deux grandes pertes, dans la mort de l'Illuſtre Mr. de Turenne, & dans la défaite du Maréchal de Crequy, ne

voulut point ſe mettre au hazard d'en recevoir une troiſiéme, qui auroit peut-étre été mortelle. Ce fut la raiſon pourquoi il laiſſa prendre Bins à ſa barbe, qui ſe rendit à diſcrétion au Prince d'Orange. Il y avoit dans la Ville trois cens cinquante hommes de Garniſon, & quantité de Proviſions. Son Alteſſe fit démolir toutes les fortifications, afin qu'elle fût inutile à l'Ennemi. Mais il parut dans la ſuite que Monſieur de Montmorency n'avoit point d'ordre de donner Bataille au Prince: car quoi qu'il eût fait avancer mille Cavaliers François, dans le deſſein d'attaquer l'Arriéregarde; comme Son Alteſſe avoit ſujet de le ſoupçonner; il rangea ſon Armée dans une grande plaine & fit battre la retraite ſans le moindre Choc. Ainſi le Prince voyant la Saiſon bien avancée, diſperſa ſon Armée, & revint à la Haye.

Les miſéres & les calamitez de la Guerre qui avoient, depuis quelques années, affligé & dépeuplé la plus grande partie de l'Europe, étoient ſi grandes & ſi déplorables, que pluſieurs Princes émûs de compaſſion, ſe firent une affaire de ſonger aux moyens les plus propres, pour arrêter la violence de ces malheurs, qui accabloient

les

les peuples. On ne fit pourtant que trés peu de progrés dans un deſſein dont l'execution devoit être ſi profitable à toute la Chrêtienté, juſques à ce qu'enfin Charles Second Roi de la Grand-Bretagne, ayant conclû la Paix avec la Hollande, ne témoigna pas moins de zéle à éteindre cet Incendie général, qu'à procurer une Paix univerſelle entre tous les Princes Chrêtiens, dont toute l'Europe avoit tant de beſoin. S'étant donc rendu Médiateur, il n'omit rien de tout ce qui étoit en ſon pouvoir, pour exciter les autres Princes à ſuivre ſon exemple. Il y eut pourtant tant d'obſtacles & tant de delais, que cela retarda pour quelque temps ce qu'il avoit projetté. Cela n'empêcha pas que ce Prince ne levât tous ces obſtacles avec un ſoin tout Royal, & avec une diligence infatigable, donnant ſatisfaction aux divers partis, par des raiſons ſi fortes, qu'on ne pouvoit pas raiſonnablement refuſer la méditation d'un ſi grand Monarque, en la juſtice & prudence duquel ils avoient beaucoup de confiance. Tous les Partis donc qui étoient en different s'en rapportérent à ſon jugement, & la ville de Nimégue fut choiſie pour le lieu du Traitté de Paix, où tous les Pléni-

potentiaires ſe rendirent au commencement de l'année 1676. comme au rendez-vous général.

On ne laiſſa pas néanmoins de ſe preparer à la Guerre pour le Printemps, comme ſi on n'eût aucunement ſongé à la Paix. De ſorte que Son Alteſſe eut aſſez à faire, pendant tout l'Hyver, pour tenir ſon Armée preſte pour le commencement de la Campagne: car il étoit aiſé à voir qu'on auroit beſoin de puiſſantes forces pour s'oppoſer à l'Ennemi commun, dés que la Saiſon ſeroit venuë. Les François même commencérent avant la Mi-Avril de faire la revûë prés de Charleville, de quantité de Troupes ſous le Maréchal de Crequi: & le Maréchal d'Humiéres ſe mit en Campagne avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes, prés de Coutray, à deſſein de ſe jetter dans le Païs de Vas, mais ayant été repouſſé, il alla du côté d'Aloſt, mettant tout le Païs à Contribution, car les Eſpagnols n'étoient pas aſſez forts pour lui réſiſter.

Cela fit faire diligence au Prince d'Orange, qui partit bien vîte de Roſendael, pour aller joindre le Duc de Villahermoſa, ce qu'il fit à Cambron, le vingt-ſixiéme d'Avril,

d'Avril. Mais auparavant le Maréchal de Crequy avoit bloqué Condé avec une Armée de ſeize mille hommes. A ces nouvelles, le Roi de France partit avec précipitation de Paris, & fut ſuivi bien-tôt aprés du Duc d'Orléans, qui amenoit avec lui un renfort de dix mille hommes. La Ville fut ſi furieuſement attaquée & battuë de tous côtez, que ne pouvant plus ſoûtenir contre un ſi rude Ennemi, elle fut contrainte de ſe rendre à diſcrétion, quoi que le Prince d'Orange ſe fût déja avancé juſques à Granville pour la ſecourir. Mais ayant appris que la Ville s'étoit renduë, il marcha du côté de Mons & ſe poſta prés d'Eſpinlieu, pendant que le Duc de Villahermoſa étoit à Nancy pour obſerver les mouvemens des Ennemis. Le Roi de France aiant donné ordre qu'on reparât les Fortifications de Condé, & qu'on y mit une Garniſon de trois mille hommes, commanda au Duc d'Orleans d'aſſiéger Bouchain avec l'Armée du Maréchal de Crequi, qui étoit de ſeize mille hommes. C'étoit une petite Ville, mais forte, ſituée entre Cambray & Valenciennes, & qui défendant la communication entre ces deux Villes, avoit pour cette raiſon une

bonne Garniſon ſous le commandement d'un Gouverneur, qui avoit la réputation d'un brave & prudent Capitaine. Le ſiége de cette Place n'étoit pourtant pas extrémement difficile au Duc avec une telle Armée; d'autant plus que le Roi de France qui commandoit ſon Armée en perſonne n'étoit pas loin de lui, & qu'il tenoit en haleine durant tout ce temps-là les Armées des Hollandois & des Eſpagnols. Il s'étoit campé pour cela à Sebourg entre la riviere de Haine & l'Eſcaut, étendant ſon Armée auſſi loin que Kievrain & Monſipont, pour empêcher le Prince d'Orange d'approcher de Bouchain. Il commanda auſſi au Maréchal d'Humieres de ſe ſaiſir avec neuf mille hommes de tous les paſſages ſur l'Eſcaut entre Condé & S. Amant, pour empêcher le ſecours de ce côté-là.

Cependant Son Alteſſe aprés avoir fait la revuë de ſon Armée, qui ſe trouva de vingt-cinq mille hommes de pied, & de ſeize mille Chevaux; & aprés avoir reçû un Convoi de proviſions de Bruxelles, que le Comte de Montal entreprit en vain d'enlever avec cinq mille Chevaux, décampa de Mons, & marchant ſans bruit en deux grands Corps; les Eſpagnols à droite, & les

les Hollandois à gauche, les Proviſions & l'Artillerie au milieu, il ſe campa le lendemain entre Perwez & Baſecles, à trois miles de Condé, ou environ. En même temps le Prince d'Orange envoya le Prince de Vaudemont avec mille Fantaſſins & trois mille Chevaux pour s'aſſurer du paſſage de l'Eſcaut prés de Condé, & commanda au Duc d'Holſtein de paſſer prés de Mons avec quinze cens Chevaux & deux Régimens d'Infanterie, pour ſe poſter prés de Kievrain, dans le deſſein d'amuſer les François & de leur donner tellement le change, qu'ils creuſſent que toute l'Armée marchoit vers cet endroit-là.

En effet, le Roi de France appréhendant que l'Armée des Alliez ne paſſât l'Eſcaut & ne fit lever le Siége de Bouchain décampa de Sebourg & de Kievrain & paſſant l'Eſcaut prés de l'Abbaye d'Ename, campa à la vûe de Valenciennes, où le Maréchal d'Humiéres l'alla joindre.

Cependant Son Alteſſe ayant eu avis que les François avoient deſſein de ſe ſaiſir d'une Colline prés de Valenciennes, paſſa l'Eſcaut à une lieüe au deſſous de Condé, marcha en diligence du côté de Valenciennes & ſe rendant Maitre de la Colline, à

dix

dix heures du matin, rangea incontinent ſon Armée en bataille, ce que le Roi apercevant, il en fit de même. Les François avoient le bois de S. Amant à leur Aile gauche, & les Confédérez à leur Aile droite le bois de Vicogne, où ils poſtérent trois mille hommes de pied, pour étre à couvert de ce côté-là. Et comme il n'y avoit rien entre les deux Armées qu'une grande plaine, perſonne ne doutoit qu'il n'y eût Bataille. Pour cet effet, Son Alteſſe parut à la tête de chaque Regiment, encourageant tellement les Soldats, qu'ils jetterent leurs chapeaux en l'air avec des cris, qui témoignoient qu'ils ne deſiroient rien avec tant de paſſion que d'aller contre l'Ennemi. Mais quoi que les deux Armées fuſſent demeurées en bataille tout ce ſoir-là & le lendemain, les François n'ozérent pourtant avancer, de ſorte que le Prince d'Orange qui avoit campé ſon Armée pour n'étre pas ſurpris, réſolut d'attaquer le jour ſuivant l'Armée du Roi, pendant qu'il envoya douze mille hommes détachez pour ſecourir la Ville: mais aprenant en même temps que Bouchain étoit pris, il changea de réſolution. Les deux Armées néanmoins étoient toûjours à la

vûë

vûë l'une de l'autre, prés de Valenciennes, & le Prince ne voulut point quitter ſon poſte, que le Roi de France, qui avoit écrit à Paris la nouvelle de la priſe de Bouchain, ne décampât le premier, ce qu'il fit, lui laiſſant l'honneur d'avoir bravé la puiſſance & la fortune de France, de ſorte que ſi les Confedérez perdirent une petite Ville, les François perdirent l'honneur d'accepter le défi du Prince d'Orange.

Le Roi de France n'eût pas plûtôt décampé, que Son Alteſſe le ſuivit de prés, & jugeant par ſon quartier, lequel il avoit pris entre Grammont & Ninove, qu'il avoit deſſein de ſe jetter dans le Païs d'Aloſt, il envoya Antoine d'Agourto Lieutenant Général avec un nombre conſidérable de Chevaux & de Dragons, pour ſe ſaiſir de tous les paſſages & des Ponts qui étoient ſur la Riviére du Dender, ce qu'il fit à la barbe des François. Le Prince s'étant aſſuré par ce moyen de tout ce Païs, le Roi de France s'en retourna à Kievrain, qu'il fit fortifier, comme s'il avoit deſſein ſur Valenciennes. Ce qui obligea Son Alteſſe de marcher avec ſon Armée vers Lombeek, & Vanbeek qui n'eſt pas fort loin de Bruxelles, pour obſerver les mouvemens

vemens des ennemis. Les deux Armées demeurérent dans cet état juſqu'au commencement de Juillet ſans rien faire de conſidérable. Mais pour lors le Roi retournant à Paris, aprés avoir donné le commandement de ſon Armée dans le Païs-Bas Eſpagnol au Maréchal de Schomberg, le Prince d'Orange s'alla camper devant Maſtricht. D'un autre côté, le Maréchal de Schomberg, pour faire diverſion, envoya le Marechal d'Humieres avec quinze mille hommes, dans le deſſein d'aſſiéger Aire, qui eſt une Ville extrêmement forte, car elle eſt environnée d'un profond Marais, de trois côtez, & de trés-bonnes Fortifications: de ſorte qu'on n'y pouvoit entrer que d'un côté, qui eſt défendu par un Fort appellé S. François qui avoit cinq Baſtions, deux Demi-Lunes & un Foſſé trés-profond. Cependant cela n'empêcha pas que le Maréchal d'Humieres ne ſe rendit auſſi-tôt Maître du Fort, le Gouverneur ayant trop peu de monde pour s'oppoſer au grand nombre de François. Aprés quoi, il jetta une ſi grande quantité de Bombes & de Grenades, que toutes les Maiſons furent en feu. Si bien que les Bourgeois, qui ne pouvoient ſupporter leurs

leurs pertes ayant demandé à capituler, ſans que le Gouverneur en ſût rien : le Gouverneur fut contraint de rendre la Ville, ce qu'il fit néanmoins à des conditions trés-honorables, que les François accordérent même avec plaiſir, parce qu'ils avoient eu avis que le Duc de Villahermoſa étoit en chemin, pour tâcher de faire lever le Siége.

Pendant tout ce temps-là, le Prince d'Orange n'avoit bougé de devant Maſtricht, qui étoit inveſti de tous côtez par ſon Armée, & par les Troupes du Prince d'Oſnabruk, de l'Electeur de Brandebourg, du Duc de Nieubourg & de quelques autres Confédérez, à chacune deſquelles il aſſigna leur quartier. Pour lui il prit le ſien à Smeermaes du côté de Ruremonde. Parmi le reſte de ces Troupes, les Anglois ſous les trois Colonels Fenwik, Widdrington, & Ashley, au nombre de deux mille ſix cens hommes, ſans les Volontaires & les Officiers Réformez, preſentérent une Requête à Son Alteſſe, par laquelle ils la ſupplioient, qu'on leur aſſignât un quartier particulier, & qu'ils fuſſent commandez à part, afin que s'ils ſe comportoient en braves gens, ils en euſ-

ſent

ſent tout l'honneur, & que s'ils ſe comportoient en lâches, ils en euſſent tout le blâme, n'étant pas juſte qu'ils ſouffriſſent par la faute des autres. Cela leur fut accordé de bon cœur par le Prince, qui commanda qu'on leur donnât un Poſte à part, vis à vis de ſon Regiment des Gardes, du côté le plus prés de la porte de Boiſleduc, ſous le commandement du Colonel Fenwik, le plus ancien Colonel des trois: & ils tinrent bien leur parole, comme ils le firent voir par les rudes attaques, où ils ſe ſignalérent par une vertu extraordinaire durant le Siége.

Et en verité on peut dire que jamais Siége ne fut pouſſé avec plus de vigueur & de réſolution contre des gens qui ſe défendoient vigoureuſement: car le Prince animant continuellement ſes Soldats par ſa preſence, leur aprenoit à mépriſer la mort par le danger, où il s'expoſoit lui-même, juſques-là qu'il fut bleſſé au bras, d'un coup de Mouſquet, qui ne fit heureuſement que lui éfleurer un peu la peau: & cela dans le tems que les Aſſiégez croyant avoir ruiné tous ſes Travaux, furent repouſſez par le Régiment qui étoit de garde pour lors. Et ſi le ſuccés de ce Siége avoit en-

entierement dépendu du ſoin infatigable, du courage intrépide, & de la vigilance incroyable de Son Alteſſe, on auroit infailliblement pris la Ville; mais il y eut deux raiſons pour leſquelles on ne s'en rendit pas Maître auſſi-tôt qu'on auroit pû. Premiérement la Riviére devint ſi baſſe, que le Prince fut obligé d'attendre ſon Canon quelques jours de Ruremonde faute d'eau. En ſecond lieu, les forces qu'il attendoit de l'Evêque de Munſter & des Ducs de Lunebourg ne vinrent point à ſon ſecours. D'un autre côté le Maréchal de Schomberg aiant reçû des ordres exprés de ſecourir la Ville, & s'étant avancé pour cet effet juſqu'à Tongres, Son Alteſſe aſſembla ſon Conſeil de guerre pour conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Et aprés avoir conſideré l'état où ſe trouvoit l'Armée, qui n'étant au commencement que de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, étoit extrémement diminuée, & encore plus fatiguée par les travaus continuels qu'elle avoit été obligée de ſuporter; aprés avoir fait réflexion, qu'il étoit impoſſible de boucher les paſſages & les avenuës dans la Ville, du côté de Wick, & que les François y jetteroient du ſecours, quel-

quelque effort que l'on fit pour les en empêcher ; enfin, aprés avoir éprouvé que les Chevaux ne pouvoient plus ſubſiſter dans les Tranchées, faute de fourrage, on réſolut de lever le Siége. C'eſt pourquoi le Prince d'Orange ordonna que la Cavalerie joindroit le Comte de Valdeck, & envoya l'Artillerie, les Munitions & les Proviſions, avec les Malades & les Bleſſez à Ruremonde par eau, ſe tenant avec ſon Infanterie en bataille rangée, juſqu'à ce que les batteaux fuſſent hors de danger : aprés quoi il marcha à Loenaken, où il campa toute ſon Armée, pour voir ſi les François enflez de leur bon ſuccés, voudroient hazarder une Bataille. Mais le Maréchal content d'avoir fait lever le Siége ne voulut rien faire davantage; ce qui obligea Son Alteſſe de quitter Loenaken, & d'aller à S. Tron, où il donna congé aux trois Régimens Anglois, & à neuf autres Hollandoins qui avoient beaucoup ſouffert durant le Siége, & qui s'en retournerent en Hollande, pour ſe refaire un peu de leurs pertes.

De là le Prince prit ſa marche du côté de Janche & de Pertuis, le Duc de Villahermoſa conduiſant l'Avantgarde, le Duc d'Of-

d'Oſnabrug le Corps de bataille, & Son Alteſſe l'Arriére-garde. Le Maréchal les ſuivit juſqu'à Warem, eſpérant donner ſur l'Arriéregarde. Si bien que les Confédérez ſe poſtérent ſur une petite éminence entre Janche & Pertuis, ne doutant pas que les François ne vinſſent leur livrer combat: mais s'étant trompez, le Prince revint ſur ſes pas à Warem, où jugeant que la Campagne étoit finie pour cette année, il laiſſa ſon Armée ſous le commandement du Comte de Valdeck, & s'en retourna en Hollande, pour aſſiſter à l'Aſſemblée générale des Etats. Il leur rendit compte de la derniére Expedition, ce qui ſatisfit tellement Leurs Hautes Puiſſances, que le Préſident le félicita de ſon heureux retour, & le remercia de la part de toute l'Aſſemblée, pour les grands travaux & les peines extraordinaires qu'il avoit ſouffertes pour la République. Le Prince ayant fait la même choſe dans l'Aſſemblée des Etats de Hollande, Mr. le Penſionnaire Fagel lui rendit de nouvelles actions de graces, pour avoir expoſé ſa perſonne à tant de dangers pour la conſervation de l'Etat, ajoûtant que cela les engageoit à reconnoitre qu'ils lui ſeroient éternelle-

ment

ment obligez de ſes ſoins & de ſa ſage conduite.

La Campagne étant finie, tout le monde étoit dans de grandes eſperances que la Paix qu'on négocioit ſe conclurroit enfin: & ceux qui la déſiroient le plus, alléguoient pour raiſon, que tous les Princes de l'Europe étant fatiguez de la Guerre, & épuiſez par les grandes & continuelles dépenſes, ſeroient bien aiſes de prendre haleine & de ſe repoſer. Mais nous ne ſavons pas toûjours les reſſorts cachez qui font mouvoir les Etats & les Royaumes; & nous trouvons qu'il eſt bien plus aiſé d'allumer un feu que de l'éteindre; une Paix comme celle-là n'étoit pas une choſe ſi aiſée, que ceux qui la ſouhaitoient pouvoient s'imaginer. Il faloit plus que d'un Hyver pour régler tous les préparatifs de cette grande Aſſemblée de Nimegue. En effet, nonobſtant toutes les peines que le Roi de la Grand' Bretagne prenoit, ceux qui raiſonnoient tant ſoit peu, voyoient bien, que la Paix n'étoit pas encore une affaire prête.

Et ces conjectures n'étoient pas vaines; car l'année 1677. ne fut pas plûtôt commencée, que quoi que ce fût au milieu de l'Hy-

l'Hyver, l'Armée de France prit ſa marche, du côté des Païs-Bas Eſpagnols: ſi bien que dans peu de temps tous les environs de Valenciennes, de Cambray & de St. Omer furent tellement couverts des Troupes Françoiſes, que ces trois Villes étoient en quelque maniére bloquées de loin. Et les François diſoient méme hautement qu'ils vouloient ſe rendre Maîtres de deux Places d'importance, avant que leurs Ennemis fuſſent prêts à ſe mettre en Campagne.

C'eſt ici que l'on peut remarquer le grand avantage d'une Armée conduite par un ſeul General, & qui obéit immédiatement & uniquement à ſes ordres, au deſſus de celle de pluſieurs Confédérez, qui eſt ſujette à mille délais & contradictions dans leurs Conſeils, à l'humeur differente de pluſieurs Nations, & à la miſére & pauvreté des Alliez; au lieu qu'une ſeule Perſonne qui a tout le pouvoir en main, ordonne toutes choſes comme il lui plait, ſans le moindre obſtacle.

Le Roi de France ayant donc une fois réſolu d'ajoûter à ſes nouvelles Conquêtes, celle des Pays-Bas Eſpagnols, y fit marcher en ſi grande diligence toutes ſes forces,

ces, que d'abord il environna Valenciennes avec une Armée de cinquante ou soixante mille hommes, sous le commandement du Duc de Luxembourg & du Comte de Montal: & quatre jours aprés il arriva lui-même en Personne au Camp.

Valenciennes est une grande & belle Ville, bâtie, comme l'on dit, par l'Empereur Valentinien. Elle est située dans le Hainaut sur l'Escaut, qui passe au travers, & par la petite Riviére de Roüelle, qui peut inonder le Païs d'un côté de la Ville, ce qui est un grand avantage. Elle est d'ailleurs si bien fortifiée, qu'on la croyoit imprenable.

Il y avoit dans la Ville une Garnison de deux mille Fantassins Espagnols, Wallons & Italiens, avec environ mille Chevaux & Dragons, sous le commandement du Marquis de Risbourg Frere du Prince d'Epinoy.

Le Roi de France étant arrivé au Camp, visita tous les Postes, considéra la Place donna ordre qu'on ouvrit la tranchée, & dressa les Batteries, qui furent poussées tellement en peu de jours, que les François s'étoient avancez jusqu'au Glacis de la Contrescarpe & d'un Ouvrage à Corne, qui

qui étoit une des meilleures défenſes de la Ville. Mais le Roi ne voulant pas perdre temps à prendre réguliérement tous les dehors, ordonna qu'on donnât l'aſſaut ſur l'Ouvrage à Corne, en quatre différens endroits tout à la fois, à huit heures du matin: & afin de faciliter cette entrepriſe, il ocupa les Aſſiégez toute la nuit, par quantité de Bombes, de Grenades & de Carcaſſes, qu'il jetta dans la Ville, ce qui eut tout l'effet qu'on en attendoit. Car le lendemain les Aſſiégez accablez des fatigues de cette nuit s'allérent repoſer, ne laiſſant que trés-peu de monde pour garder les Fortifications. Si bien que les Aſſiégeans ſe prévalant de l'occaſion emportérent tout ce qui ſe rencontra ſur leur chemin, gagnérent la Contreſcarpe & l'Ouvrage à Corne; & ayant tourné le Canon du côté de la Ville, cela mit la Garniſon dans une ſi grande frayeur, qu'elle cria qu'elle ſe rendoit, dans le temps que les François entroient pêle & mêle avec les Eſpagnols dans la Ville. Les François donc s'en rendirent Maitres; n'ayant perdu dans cette Expédition, que le Comte de Barlemont, Colonel du Régiment de Picardie; trois Mouſquetaires, ſix Grenadiers & quelques Soldats.

Le Roi de France n'eût pas plûtôt vû ſur les Remparts de la Ville les Etendards François & Suiſſes, qu'il s'approcha au grand galop: & quoi que la Ville ſe fût rendüe à diſcrétion, il ordonna ſous de grandes peines qu'on s'abſtint du pillage & qu'on ne fit aucune inſulte aux Habitans. Mais une autre raiſon qui obligea la Ville de ſe rendre, fut plûtôt que le Marquis de Risbourg avoit été bleſſé au commencement du Siége, ce qui l'obligea à garder le lit. C'eſt pourquoi le Roi de France le laiſſa aller à Bruxelles pour ſe juſtifier. Tout le reſte de la Garniſon qui étoit au nombre de deux ou trois mille hommes furent tous priſonniers de guerre.

Le Roi ayant ainſi emporté Valenciennes, s'alla camper devant Cambray avec une partie de ſon Armée commandée par le Duc de Luxembourg, & ordonna au Maréchal d'Humiéres d'aller devant S. Omer avec l'autre partie.

Cambray eſt une des plus anciennes Villes des Païs-Bas, bâtie du temps de Servius Hoſtilius, mais ſon Château fut bâti par Charles-Quint Empereur, de ſorte que les Eſpagnols ont pris un grand ſoin de le conſerver. Ce fut la premiére Ville

que

que Clodion Roi de France conquit aprés une perte de cinquante trois mille hommes de part & d'autre. C'eſt une Ville d'un grand Commerce pour certaines marchandiſes, & qui avoit été entre les mains des Eſpagnols depuis quatre-vingt ans. Il y avoit dedans une bonne Garniſon de quatorze cens Chevaux, de quatre Regimens d'Infanterie, outre deux Compagnies de vieux Soldats Eſpagnols, ſous le commandement de Dom Pedro de Zavala, qui en étoit Gouverneur. On ſe prépara des deux côtez à ſe bien défendre & à bien attaquer: mais l'Egliſe Cathédrale étoit en ſi grande vénération pour ſa beauté, que les Chanoines ſortirent de la Ville & préſentérent une Requête au Roi, pour le ſupplier que l'on ne tirât point ſur leur Egliſe, ce que le Roi leur accorda volontiers. Les lignes de circonvalation & de contrevalation ne furent pas plûtôt finies, que le Roi donna ordre que l'on donnât l'aſſaut à deux Demilunes du côté du Chateau, deſquelles les François s'étant tout auſſi-tôt rendus Maitres, on commença d'abord à miner les Remparts: ce qui mit les Aſſiégez dans une telle conſternation, qu'ils demandérent à capituler, & rendirent la Ville à des

termes trés-honorables. Les Eccléſiaſtiques firent leur capitulation à part.

Mais quoique la Ville ſe fût ainſi rendûe, le Château tint encore bon, car le Gouverneur prenant avantage de la ceſſation d'armes, donna ordre cependant pour avoir du Canon & autres munitions néceſſaires; fit tuer tous les Chevaux, n'en réſervant que dix pour chaque Compagnie; & ſe retira ainſi dans le Château avec tous ſes Soldats, avant que les François en euſſent eu le moindre vent, étant réſolu de leur vendre la Citadelle plus cher qu'il n'avoit fait la Ville. De ſorte que le Roi fut obligé de faire deux Siéges devant une même Place: & le Château ne fut pas ſi aiſément ni ſi promptement pris que la Ville. En effet, le Roi voulant faire ſes approches avec ſa diligence ordinaire, fut obligé de ceſſer pour quelque temps, non ſeulement à cauſe que les Pionniers François furent repouſſez par les Aſſiégez dans une ſortie que ceux-ci firent pour prévénir leur approche, (auquel temps le Comte d'Auvergne fut bleſſé à la tête, & le Commiſſaire de l'Artillerie Françoiſe tué d'un Boulet de Canon) mais auſſi parce que le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange venoit

venoit au ſecours de S. Omer, fut contraint d'y envoyer le Duc de Luxembourg avec une grande partie de ſon Armée, pour renforcer ſon Frére Monſieur le Duc d'Orléans, qui avoit mis le Siége devant cette Ville, & avoit déja dreſſé ſes Batteries.

Car les Nouvelles des grands ſuccés que le Roi de France avoit eües à Valenciennes & à Cambray, & celles du Siége de S. Omer avoient tellement allarmé les Provinces-Unies, que cela obligea le Prince d'Orange de ſe mettre en Campagne, plûtôt, peut-étre, qu'il n'avoit deſſein, conſidérant le grand danger qu'il y avoit dans cette entrepriſe, qui demandoit beaucoup de diligence, avant que le reſte des Alliez fût prêt. Ayant donc pour cet effet, aſſigné à Ypre le rendez-vous général à ſon Armée, qui pour la plus grande partie, étoit compoſée de Hollandois, & de quelques Troupes, qu'on avoit tirées des Garniſons Eſpagnoles, il ſe mit en marche le ſeptiéme du Mois d'Avril, & le neuviéme il arriva à Sainte Marie Capel, où il aprit que le Duc d'Orléans avoit campé dans le grand chemin de S. Omer, ne laiſſant que quelques Régi-

mens dans les Tranchées pour les garder & pour tenir la Ville bloquée. Le Prince réſolut neanmoins de continuer ſa marche, ce qui étoit pourtant incommode, à cauſe de quantité de chemins étroits, où il faut paſſer, de ſorte qu'aprés avoir marché tout le lendemain, il ne put avancer que juſqu'à un petit ruiſſeau appellé Pene, à l'autre bord duquel il apperçut les Ennemis, qui s'étoient rangez en bataille ſur un terrain qui paroiſſoit aſſez découvert. Mr. le Prince ayant conſulté tous les Guides & tous ceux qui connoiſſoient le Païs, ils l'aſſurérent tous unanimement, qu'il n'y avoit point d'autre paſſage pour aller à Bacq, qu'on jugeoit étre la ſeule Place par où S. Omer pouvoit étre ſecouru, c'eſt pourquoi il réſolut de paſſer là ce ruiſſeau & d'aller attaquer l'Ennemi. Pour cet effet, ayant fait faire des ponts & reparé ceux que les François avoient rompus, il paſſa ce ruiſſeau l'11. d'Avril à la pointe du jour, & cela ſe fit ſi promptement, que tout étoit paſſé, avant que les Ennemis s'en apperçuſſent. Mais lors qu'il fut paſſé avec ſes Troupes, il fut bien ſurpris, de voir qu'il y avoit encore un autre ruiſſeau entre les Fran-

François & lui, couvert de plusieurs hayes, bien que ceux qui connoissoient le Païs eussent assuré le contraire : de sorte qu'il se trouva fort embarrassé, ne s'étant pas atendu à ce second obstacle. Il ne laissa pas néanmoins, de se rendre Maître de l'Abbaye de Piennes, qui étoit à l'autre bord, pour tâcher de passer à la droite: mais ayant fait reconnoitre le lieu, on trouva que le terrain étoit si fort entrecoupé de fossez & de hayes de ce côté-là, qu'il n'y eut pas moyen de passer. Cependant l'Ennemi ayant reçû un renfort de quinze mille hommes, vint attaquer l'Abbaye, où s'étoient logez les Dragons du Prince, qui leur résistérent vigoureusement, & qui aprés avoir été renforcez de quelques Regimens d'Infanterie, contraignirent les François de se retirer. En suite de quoi, le Prince mit le feu à l'Abbaye, de peur que l'Ennemi ne s'en saisit pour s'y poster. En même temps les François avancérent à petit pas, avec l'Aile droite de leur Armée, pour charger en flanc l'Aile gauche de celle du Prince; qui étoit couverte de quantité de Hayes, où l'on avoit aussi posté deux Bataillons. Le Prince s'étant apperçû que l'Ennemi avoit reçû de nouveaux renforts

de ce côté-là, envoya encore trois Bataillons pour aſſiſter le ſien & pour garder la Plaine qui étoit derriére les Hayes. Mais les deux premiers Régimens quittérent lâchement leur poſte, à l'aproche de l'Ennemi, de ſorte que les trois autres Régimens qu'on avoit fait venir pour les ſoûtenir, n'ayant pas eu le temps de ſe poſter & voyant que les deux premiers Bataillons fuyoient, ils prirent auſſi la fuite & ſe renverſerent ſur les Eſcadrons, qui étoient là pour les couvrir, ce qui cauſa une confuſion extraordinaire. Et ſur cela la Cavalerie ennemie venant à avancer & étant ſoûtenuë de l'Infanterie, qui faiſoit un feu continuel, les Eſcadrons du Prince furent repouſſez, mais ils n'allerent pourtant pas loin: car s'étant ralliez d'abord, ils ſe jetterent ſur les François avec tant de courage, qu'ils les mirent en fuite, à leur tour. Cependant, l'Infanterie ennemie s'étant avancée là deſſus & ayant occupé les hayes, où les gens du Prince s'étoient poſtez, auparavant, ils ne pûrent pas faire longue reſiſtance, ni empêcher que le reſte de leur Infanterie ne fût attaquée en flanc auſſi bien qu'en front. Si bien que l'Infanterie, aprés avoir trés bien fait ſon devoir, ſe vit

forcée

forcée de quitter ſon poſte & Mr. le Prince ayant repaſſé le ruiſſeau ſe retira en trés bon ordre à Steenword & de là, à Poperdingue, l'ennemi ayant été ſi maltraité par le Comte de Waldec, qui commandoit l'Aile droite du Prince, qu'il n'eut pas envie de le pourſuivre. Voila qu'elle fut l'iſſuë de la Bataille de Mont-Caſſel.

Il eſt pourtant certain que les François étoient en bien plus grand nombre qu'on ne croyoit: car ils reçûrent, la nuit, avant la bataille, un renfort conſidérable de l'Armée, qui étoit devant Cambrai. Tellement, que par le rapport même des Priſonniers François, le Prince ſoûtint l'effort de trente-neuf Bataillons, & de cent Eſcadrons. Il eſt d'ailleurs certain, que quoi que le Prince perdît beaucoup de monde, les François en perdirent preſque autant, quantité de leurs Bataillons & de leurs Eſcadrons ayant été preſque mis en piéces. De ſorte que ceux qui parlent de ce combat ſans aucune prevention & ſans prendre parti, avoüent que ſi M. le Prince eût donné, le ſoir auparavant, comme il le ſouhaitoit, ce à quoi un des Capitaines Généraux s'oppoſa, diſant que les Troupes étoient trop fatiguées; ou que ſi l'Aile

gauche du Prince ſe fût battuë avec le même courage que la droite & que le Corps de Bataille, les François euſſent eu du pire. Mais il ſe trouva malheureuſement que cette Aile n'étoit compoſée que de nouveaux Regimens de jeunes Soldats ſans experience, qui furent uniquement la cauſe que ſon Alteſſe ne remporta pas la Victoire, qui certainement étoit dûë à ſon courage & à ſa conduite : car tout le monde demeure d'accord qu'elle fit tout ce qu'on devoit atendre d'un brave & prudent Général. On dit qu'il fit des merveilles dans le Corps de bataille qu'il commandoit en perſonne, allant lui-même à la charge, à la tête de ſes Troupes, les encourageant par ſon exemple & par ſes exhorations, & s'expoſant ſi hardiment au milieu des Ennemis, qu'il reçut deux coups de mouſquet dans ſa Cuiraſſe. En effet, les Etats Généraux furent ſi ſenſibles à cela, que dans la réponſe à une Lettre que le Prince leur écrivit pour leur rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, ils lui rendirent de trés-ſincéres actions de graces pour le grand ſoin & les peines infatigables qu'il avoit priſes pour le ſervice du Païs, ſans même épargner ſa Perſonne, le priant d'en avoir plus de ſoin à l'avenir & de con-

conſidérer combien elle leur étoit chére pour la conſervation de leur Patrie, qui retomberoit infailliblement dans les mêmes malheurs & calamitez, ſi quelque accident lui arrivoit.

Le Prince d'Orange s'étant retiré, le Roi de France pourſuivit le Siége de la Citadelle de Cambray avec toute la vigueur imaginable: & il arriva par malheur pour les Aſſiégez, qu'une des Bombes qu'avoient jettées les François, ayant mis le feu dans un des Magazins, où étoient les Grenades & autres Munitions de guerre, ce Magaſin fut entierement conſumé. Les Aſſiégez ne laiſſérent pas néanmoins de ſe défendre vigoureuſement, & de ſe récompenſer, en quelque ſorte, de la perte qu'ils venoient de faire, par la mort du Marquis de Renel, un des Lieutenans Généraux du Roi de France, qui fut tué d'un coup de Canon du Château. Mais enfin les François ayant fait pluſieurs brêches, & le Gouverneur de la Citadelle ayant été bleſſé, ils furent contraints de céder au grand nombre & aux continuelles attaques de l'Ennemi, & de rendre le Château, ce qui ſe fit ſous des conditions trés-honorables.

Pour revenir au Duc d'Orleans, quoi qu'il fût victorieux, il eut ſi grand peur que le Prince ne tentât une ſeconde fois de jetter du ſecours dans S. Omer, qu'il n'oſa pas quitter le Camp de bataille, & ſe tint ſur ſes gardes, huit jours durant, avant que de retourner devant S. Omer. Mais ayant apris que Son Alteſſe avoit paſſé le Canal de Gand avec toutes ſes forces, il retourna devant la Ville, qu'il aſſiégea avec toute ſon Armée, & aprés une vigoureuſe réſiſtance, qui lui coûta quantité de ſes meilleurs Officiers, la Ville fut contrainte, quoi que malgré les Habitans, de ſe rendre ſous de bonnes conditions.

Aprés la priſe de ces Villes, le feu des François ſe ralentit. Eux qui étoient ſi prompts à attaquer les autres, ſe contentérent de ſe défendre eux-mêmes, pendant tout le reſte de l'Eté, & n'oſerent jamais haſarder une Bataille, quoi qu'elle leur fût ſouvent preſentée. Car d'un côté le Prince d'Orange avoit renforcé ſon Armée de nouvelles Recrûës: & les Troupes Auxiliaires des Evêques de Munſter & d'Oſnabrugh, des Ducs de Zell & de Wolfenbuttel, renforcées de dix mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, ſous le com-

commandement du Duc de Villahermosa, étant venuës au rendez-vous prés d'Aloſt, & étant jointes enſemble faiſoient un Corps d'Armée formidable. Le Duc de Lorraine, d'un autre côté, étant venu juſqu'à Pont à Mouſſon avec une puiſſante Armée, menaçoit d'entrer dans la Champagne, ce qui obligea le Roi de retourner à Paris, laiſſant le Maréchal de Crequy pour s'oppoſer au Duc de Lorraine, & le Duc de Luxembourg, pour obſerver les mouvemens du Prince d'Orange, qui délogeant avec toute l'Armée, alla attaquer les François qui étoient devant Ath: car tous les Confédérez quoy que Villahermoſa & l'Evêque d'Oſnabrug y fuſſent en perſonne, lui en avoient cédé la conduite. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit ſi avantageuſement poſté devant deux petites Riviéres, que Son Alteſſe ne jugea pas à propos de l'attaquer dans ſon fort. Il fit néanmoins un Camp volant de huit, ou neuf mille hommes pour empêcher les François de faire des courſes dans la Flandre, du côté de Bruges & d'Oſtende; & voyant qu'il ne pouvoint pas attirer le Duc de Luxembourg à une Bataille, il marcha droit à Charleroy & l'aſſiégea.

Char-

Charleroy eſt une Forteresſe réguliere que le Marquis de Caſtel-Rodrigo avoit commencée & que les Eſpagnols abandonnerent en 1667. aprés l'avoir raſée. Les François la rebâtirent, depuis, & en firent une des meilleures & plus fortes Places du Païs. Il y avoit alors une Garniſon de quatre ou cinq mille hommes, ſous le commandement du Comte de Montal Officier de grande réputation. Les François qui ſe doutoient bien que le Prince avoit deſſein de l'aſſiéger, l'avoient fournie de toutes ſortes de Munitions de guerre & de bouche, & d'une ſi grande quantité de Canon, que le Gouverneur avoit été obligé d'en renvoyer une bonne partie, & de faire ſortir les Femmes & les Enfans, avant que la Place fût inveſtie.

Si-tôt que le Duc de Luxembourg eut des nouvelles que le Prince d'Orange étoit avec ſon Armée devant Charleroy, il tira toutes les Garniſons des Païs conquis, & en ayant fait un Corps de quarante mille hommes, il décampa de devant Ath: & ſçachant fort bien que les Confédérez ne pouvoient avoir de Fourrage, que du Païs qui eſt au de là de la Sambre, il ſe poſta ſi avantageuſement de l'autre côté de la

Riviére

Riviére, qu'ayant un Bois à la droite, & la Riviere devant lui, il fut impoſſible de le forcer. Ce qu'il fit, non pas tant pour faire lever le Siége, que pour fatiguer les Aſſiégeans, qu'il ſçavoit bien ne pouvoir ſubſiſter ſans fourage. En effet, Son Alteſſe ayant conſideré cela, & de plus, ayant fait reflexion, que s'il attaquoit les François, la Garniſon de Charleroi ne manqueroit pas de ſe ſaiſir de tous les gués & paſſages de la Sambre, il leva le Siége, ſi l'on peut l'appeller de ce nom, & ſe retira à Sombref, ſon grand deſſein ayant été de conſerver ſon Armée, d'où dépendoit le ſalut des Provinces-Unies. Les Généraux Eſpagnols, qui avoient mieux aimé qu'on entreprit ce Siége, que celui d'Oudenarde, n'étoient pas d'avis que le Prince ſe retirât, & à la verité cette retraite lui fit de la peine: mais enfin, ayant conſidéré que c'étoit s'expoſer à une défaite trop apparente, tant à l'gard du poſte, où étoient les Ennemis, que de la force de leur Armée qui étoit ſuperieure à la ſienne, il crut, qu'il étoit de la ſageſſe de conſerver ſes Troupes, & qu'il y auroit eu de la témérité à entreprendre une affaire, où il y avoit tant de hazard & ſi peu d'eſperance de réüſ-

ſir,

ſir, comme il l'écrivit lui-même au Duc de Lorraine, qui approuva fort cette conduite.

Son Alteſſe s'apercevant bien que les François n'avoient autre deſſein, que de l'empêcher de mettre le Siége devant quelque Place conſidérable, & reconnoiſſant d'ailleurs, qu'il ne pouvoit les attirer à donner une Bataille, ſans quoi il n'y avoit pas grand avantage à gagner ſur eux, marcha avec ſon Armée du côté de Bruxelles, & la laiſſant ſous le commandement du Comte de Waldeck, retourna à la Haye, accompagné du Comte d'Oſſeri, de Dom Carlos, du Duc d'Albermale, & de pluſieurs autres Perſonnes de qualité. Aprés avoir rendu compte aux Etats Généraux de la derniére Campagne, & des raiſons qui l'avoient obligé à lever le Siége de Charleroy, & à ne pas attaquer un Ennemi ſi avantageuſement poſté ; Leurs Hautes Puiſſances le remerciérent encore de ſa conduite & de ſes ſoins infatigables, le priant de continuer ſon zéle pour l'intérêt du bien commun.

Peu de temps aprés ſon retour à la Haye, il arriva quantité de Nobleſſe d'Angleterre à la

à la Cour du Prince, qui dans une Aſſemblée des Etats Généraux leur donna à entendre, que ſon Oncle le Roi de la Grand' Bretagne Charles Second ſouhaitoit extrêmement, qu'il fit un voyage en Angleterre, dans l'eſpérance que ſa preſence dans ce Royaume contribuëroit beaucoup à la Paix que l'on négocioit alors, & qui ſeroit d'ailleurs trés-avantageuſe aux Etats, leur offrant ſes ſervices en tout ce qu'il pourroit pour le bien public. Son Alteſſe prit donc Congé des Etats, & de tous les Colléges, le dix-ſeptiéme d'Octobre, & étant accompagnée du Comte d'Oſſery, de Monſieur d'Odyk, du Comte de Naſſau, & de pluſieurs autres Perſonnes de qualité, Elle s'embarqua à Hellevoetſluys, dans un des Yachts de Sa Majeſté, y en ayant trois autres, outre trois Vaiſſeaux de guerre pour l'eſcorter. L'Admiral Evertſen eut auſſi ordre de l'accompagner avec quantité de Vaiſſeaux qui étoient dans le Texel. Ce Prince arriva à Harwich, le dixneuviéme à dix heures du matin, où le Duc d'Albermale, & le Maître des Créémonies l'attendoient avec les Caroſſes du Roi, qui le conduiſirent le même ſoir à Ipſwich, où le Roi lui-même accompagné de Son Alteſſe Roya-

Royale le Duc d'York, le receut avec tous les témoignages de bonté & d'affection. Le vingt-troiſiéme il arriva avec Sa Majeſté & Son Alteſſe Royale à Whitehall, & fut logé dans l'Apartement du Duc d'York, qui ſe retira à S. James. Le Dimanche ſuivant, qui étoit le jour de la naiſſance du Roi, s'étant paſſé avec les ſolemnitez acoûtumées, la Princeſſe Marie fille aînée de Son Alteſſe Royale parut pour la premiére fois en public, avec des habits trés-riches & trés-magnifiques. Et le jour de l'Inſtallation du Lord Maire de Londres aprochant, le Maire accompagné des Aldermans & des Sherifs ſe rendit à Whitehall, non ſeulement pour feliciter le Prince ſur ſon arrivée en Angleterre, mais auſſi pour l'inviter avec le Roi & Son Alteſſe Royale à la ſolemnité de la Fête, qui devoit étre plus magnifique que de coûtume, à cauſe que le bruit couroit déja que Sa Majeſté avoit jetté les yeux ſur Son Alteſſe, préférablement à tout autre Prince de l'Europe, pour le marier à ſa trés-Illuſtre Niéce Héritiére Préſomptive des trois Royaumes : c'eſt pourquoi la Ville de Londres avoit réſolu de faire éclatter avec toute la magnificence poſſi-

poſſible la gloire de la Monarchie de la Grand' Bretagne.

Ce qui n'étoit qu'un bruit auparavant, fut bien-tôt aprés confirmé par le Roi lui-même, qui le premier de Novembre déclara en ſon Conſeil le deſſein qu'il avoit de marier au Prince d'Orange la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York, lequel paroiſſant tout auſſi-tôt dans le Conſeil donna ſon conſentement au Mariage, & témoigna avoir beaucoup d'affection pour le Prince, dont le mérite étoit ſi connu. Le Roi & Son Alteſſe Royale déclarérent en même temps, qu'ils eſpéroient que cette Alliance contribuëroit beaucoup à l'accompliſſement de la Paix, pour laquelle Sa Majeſté avoit réſolu de travailler autant que l'intérêt de ſes Royaumes l'y engageroit. Aprés cela tout le Conſeil en Corps alla complimenter la Princeſſe & enſuite le Prince lui-même, comme fit auſſi à leur exemple, le reſte de la Nobleſſe du Royaume. La nouvelle s'en étant répanduë par la Ville, tout le Peuple témoigna la joye qu'il en avoit par le ſon des Cloches & par les feux de joye.

Le Prince d'Orange en donna avis aux Etats par un Exprés, leur mandant qu'aprés

prés avoir bien conſidéré les raiſons qui le pouvoient porter à ſe marier pour le bien de leur Etat & pour ſe conformer à leurs ſouhaits, il avoit crû ne pouvoir mieux faire, que de s'attacher auprés de la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York; qu'il l'avoit demandeé en mariage à Sa Majeſté & à Son Alteſſe Royale ſon Pere, qui lui avoient accordé ſa demande, & qu'ainſi, il jugeoit à propos de leur en donner avis, attendant au plûtôt leur conſentement, afin qu'il pût ſe rendre au plus vîte en leur Païs, pour le ſervice de la Patrie.

Là-deſſus les Etats Généraux s'étant aſſemblez: aprés avoir ſérieuſement péſé les raiſons d'Etat ſur leſquelles ce Mariage étoit fondé, & les avantages qui s'en pouvoient enſuivre, qui tendoient à l'affermiſſement de l'union étroite qui étoit entre le Roi de la Grand' Bretagne & les Etats des Provinces Unies; à l'établiſſement de l'ancienne Maiſon d'Orange, & à la concluſion de la Paix ſi long-temps deſirée; aprés avoir conſidéré tout cela, & ſur tout, le choix que Son Alteſſe avoit fait d'une Princeſſe, qui avec une bonté naturelle étoit doüée de toutes les vertus que l'on pouvoit ſouhaiter dans le Mariage; ils témoigné-

moignérent par un Edit public leur approbation en des termes pleins de joye & de contentement, déclarant outre cela le grand cas qu'ils faiſoient d'une telle Alliance, & la ſincére réſolution où ils étoient de cultiver cette ancienne & fidéle amitié & bonne correſpondance, qui avoit toûjours été, & qui étoit entre Sa Majeſté Britannique & eux.

Cette réponſe & approbation arrivant à Londres le quatorziéme de Novembre, qui étoit le jour de la Naiſſance de Son Alteſſe, le Mariage fut fait le même jour à onze heures de nuit, & avec ſi peu de bruit, que le Peuple n'en ſût rien juſqu'au lendemain matin. L'Evêque de Londres fit la Cérémonie, & ce qu'il y eut de remarquable, ce Prélat ayant demandé, ſelon la coûtume; *Qui donne cette Dame?* Sa Majeſté répondit, *C'eſt moi.* Le lendemain le Peuple fit paroitre par des témoignages publics la joye qu'il avoit d'une ſi glorieuſe Alliance, dont il ſe promettoit un jour un trés-grand bonheur.

Cependant au milieu de tant de Fêtes & de joyes, le Prince ſachant combien ſa préſence étoit néceſſaire en Hollande, fit toute la diligence poſſible pour s'en retourner.

Il

Il partit de Londres le vingt-neuviéme de Novembre avec la Princeſſe, & mit pied à terre à Terheyde, d'où il alla à Hounſlaerdik, où ils attendirent quelque temps, juſqu'à ce qu'ils fiſſent leur entrée publique à la Haye, qui ſe fit peu de temps aprés, avec une magnificence extraordinaire. Car outre que les douze Compagnies des Bourgeois étoient en armes, chacune ſous leurs differens Drapeaux; le Pont de la Haye étoit revêtu de verdure, en forme de Feſtons, au deſſous deſquels étoient écrites ces paroles:

Uxori & Batavis vivat Naſſovius Hector!

Que le Prince d'Orange, qui eſt un ſecond Hector, vive pour ſon Epouſe & pour les Hollandois!

Auriaco & Patriæ vivat Britannica Princeps!

Que la Princeſſe d'Angleterre vive pour le Prince d'Orange & pour ſa Patrie!

Leurs Alteſſes n'eurent pas plûtôt paſſé le Pont, qu'Elles furent rencontrées par vingt-quatre jeunes Filles, des mieux faites qu'on avoit pû trouver dans la Maiſon des Orphelins & des Pauvres. Elles étoient vêtues de blanc, & marchoient deux à deux aux côtez du Caroſſe, chantant & ſemant des fleurs & de la verdure le long du chemin.

On paſſa enſuite devant la Maiſon de Ville, ſous un Arc de Triomphe revêtu de branches d'Orangers & d'Oranges avec les Armes de Leurs Alteſſes, où l'on voyoit deux mains joiņtes enſemble, avec

avec ces mots, où les Lettres Capitales marquent l'année M. DC. LXVII.

AVrIaCI bIs thaLaMIs bataVIs
Dos regIa ſIt paX.

Que la Paix puiſſe étre pour les Hollandois, la Royale Dot du Mariage du Prince d'Orange.

De là paſſant au travers du Marché dans la Rüe qui conduit à la Cour, Elles y trouvérent un autre Arc de Triomphe, avec ces paroles :

Ingredere Auſpiciis Batàvis fœlicibus Aulam.

Entrez ſous des Auſpices heureux dans la Cour de Hollande.

MARIE.
Reÿne d'angleterre &
Princesse d'Orange.

Je passe sous silence plusieurs autres Cérémonies qui se firent ce jour-là. Il suffit de dire, que le Peuple ne pouvoit pas témoigner plus de joye, ni les Magistrats plus de satisfaction.

On ne fut pas long-temps sans voir les effets que l'on se prometoit de cet heureux Mariage. Et certainement un aussi puissant Prince qu'étoit le Roi de la Grand' Bretagne, qui avoit conclu cette Alliance pour le bien public des Provinces-Unies; pour les intérêts de Son Illustre Neveu; pour l'avancement de la Religion Protestante, & qui s'étoit rendu le Mediateur de toute l'Europe, ne pouvoit que tenir sa parole.

Au commencement de l'année 1678, quoi qu'on fût au milieu de l'Hyver, le Roi de France fit de si grands préparatifs pour la Guerre, que cela allarma toute l'Europe, mais particuliérement la Hollande & ses Alliez. C'est pourquoi le Roi de la Grand'Bretagne envoya le Comte de Feversham à sa Majesté Trés-Chrêtienne, avec un projet de Paix, en vertu duquel Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, S.

Guillain,& quelques autres Villes devoient être renduës aux Eſpagnols, & le Roi de France garder toute la Franche-Comté. Mais il n'en voulut rien faire, & le Roi d'Angleterre ne voulut rien rabattre de ſes propoſitions. Ce qui obligea Sa Majeſté Britanique d'envoyer ordre à Mylord Hyde ſon Ambaſſadeur à Nimégue, de faire en ſon nom une étroite Alliance avec les Etats Généraux, par laquelle, entr'autres choſes, il fut conclû.

Que le Roi & les Etats s'aſſiſteroient & ſe défendroient mutuellement, de telle maniére, & avec les forces dont ils conviendoient enſemble.

Que les Villes de Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, & S. Guillain, ſeroient renduës aux Eſpagnols, avec les autres Places, dont les François s'étoient rendus Maîtres, depuis la priſe de S. Guillain.

Que la Comté de Bourgogne demeureroit au Roi de France.

Que pour les Provinces-Unies, on reſtituëroit, de part & d'autre, toutes Places en Europe.

Qu'en conſidération de l'Alliance entre l'Em-

l'Empereur & les Etats Généraux, toutes choſes ſercient ajuſtées, ſelon la raiſon & l'équité.

Que l'on reſtituëroit au Duc de Lorraine ſa Duché.

Qu'il y auroit une ſuſpenſion d'Armes de la part du Roi de Suéde, juſqu'à-ce qu'on fut tombé d'accord, des conditions de Paix.

Et enfin, que ſi le Roi de France refuſoit d'accepter ces conditions, qu'alors le Roi de la Grand' Bretagne, & les Etats Généraux joindroient leurs forces, pour le mettre à la raiſon.

Cette Ligue ayant été ainſi concluë, Sa Majeſté Britannique envoya Mylord Montagu en France, pour preſſer le Roi d'accepter ſes propoſitions, ayant fait lever cependant une Armée : mais le Roi de France rejetta ces conditions de Paix, & fit de grands préparatifs de Guerre de tous côtez, mais ſur tout dans ſes nouvelles Conquêtes des Païs-Bas, ce qui obligea le Roi d'Angleterre de rappeller les Troupes qu'il avoit au ſervice de France, leſquelles on maltraita fort, & on les renvoya même ſans les payer.

Le Roi de la Grand'Bretagne tint ferme

dans ſa réſolution, & ayant convoqué un Parlement, il communica à l'Aſſemblée l'Alliance qu'il avoit faite avec la Hollande pour le bien public & pour le repos de la Chrêtienté, proteſtant qu'il étoit réſolu de contraindre le Roi de France à la Paix, qu'il avoit commencé de traiter, & dont il étoit le ſeul Médiateur: & pour cet effet, il pria le Parlement de lui fournir une ſomme d'Argent néceſſaire pour une telle entrepriſe. Pour réponſe la Chambre-Baſſe remercia Sa Majeſté du ſoin qu'Elle prenoit de la Religion Proteſtante, en mariant Sa Niéce à un Prince Proteſtant, & la ſupplia, en même temps, de ne conſentir à aucunes conditions de Paix avec la France, qu'elles ne fuſſent meilleures, que celles que l'on avoit faites au Traité des Pyrenées. A quoi le Roi ayant répondu, les Communes aprés une longue délibération réſolurent d'équipper une Flote de quatre-vingt-dix Vaiſſeaux de guerrre, & de lever une Armée par terre de 29870. hommes, & nommérent des Commiſſaires pour ſupputer ce que cela coûteroit. Mais cela ſe trouva monter à une ſomme ſi haute qu'on ne pût pas d'abord convenir des moyens de lever cet argent. Cependant, c'étoit

une

une affaire preſſante, car le Roy de France étoit prêt à marcher.

En effet tandis que Sa Majeſté Britannique conferoit & déliberoit, avec quelles forces & en quel endroit on s'oppoſeroit aux François, les François commencérent à couvrir les Païs-Bas Eſpagnols, comme une Nuée noire qui renferme le Tonnerre. Et ce qu'il y eut de plus facheux, c'eſt, que quand ils eurent à la fin conclu quel nombre d'hommes étoit néceſſaire, & que les Etats eurent offert trente mille hommes, pour joindre à dix mille Eſpagnols tout prêts, le reſte des Députez, excepté celui de l'Evêque de Munſter qui offrit neuf mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, declarérent qu'ils n'avoient point d'ordre de conférer touchant le temps du rendez-vous, ni touchant les hommes. De ſorte que les Etats Généraux avec l'Eſpagne furent contraints de ſoûtenir les premiers chocs des François qui ſont toûjours les plus impétueux au commencement, & le Prince d'Orange vit avec regret perdre des Lauriers qu'il eût pû cueillir, ſi les Confédérez euſſent fait un peu plus de diligence.

Le Roi de France, qui ſçavoit fort bien

ce que tenoient les Confederez, reſolut de les prevenir, avant qu'ils fuſſent en état de s'oppoſer à ſes entrepriſes. Pour cet effet, il partit de Paris le 7. du Mois de Fevrier. Il prit ſa marche du côté de Mets; & ſans que perſonne ſçeût le deſſein qu'il avoit, il entra en Flandres. Tout le monde crut que les François en vouloient à Mons, ou à Namur, ou à quelque autre Place de cete importance : & Gand qui ne s'attendoit pas a être attaqué affoiblit ſi fort ſa Garniſon pour la diſtribuër dans les Places, pour leſquelles on apprehendoit, que le Roi de France, qui avoit obſervé tous les mouvemens qu'on avoit faits, alla mettre le ſiége devant cette ville le 1. Mars, avec une Armée de ſoixante, ou quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas poſſible à une ville d'une ſi grande étenduë, qui n'avoit, d'ailleurs, que quatre ou cinq cens Soldats de Garniſon, outre les Habitans, de ſe défendre contre un Prince furieux, qui eſtimoit plus la priſe d'une Demy-lune, que la perte de mille hommes; qui ne donnoit de repos ni jour, ni nuit; & qui par les Aſſauts & Batteries continuelles l'eût entiérement affoiblie. Gand fut donc forcé de ſe rendre, neuf jours aprés le Siége. L'Enne-

mi

mi victorieux alla enſuite devant Ypre avec la même rapidité : mais parce que la Ville étoit bien plus forte que celle de Gand, & qu'elle avoit une meilleure Garniſon, les Aſſiégeans y trouvérent une ſi vigoureuſe réſiſtance, & y perdirent tant d'Officiers & de Soldats, avant que de la prendre, que le Roi envoya la plus grande partie de ſon Armée dans les Garniſons, pour ſe rafraîchir, & lui-même s'en rétourna à Paris, ſoit qu'il jugeât que ſon Armée fût haraſſée de ces deux Siéges, ſoit qu'il crût avoir aſſez humilié ſon Ennemi, pour le porter aux conditions de Paix qu'il propoſoit, ou qu'il craignît les Anglois, qui levoient une Armée.

Car en ce temps-là, le Duc de Montmouth étoit arrivé à Bruges, avec environ trois mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, que le Roi de la Grand' Bretagne envoyoit pour renforcer l'Armée du Prince d'Orange: & le Parlement pour lors aſſemblé étoit tellement porté à pourſuivre la Guerre contre la France, qu'il pria Sa Majeſté de lui déclarer ouvertement la Guerre, lui promettant d'expoſer biens & vies, & de lui fournir, de temps en temps,

des ſommes d'argent ſuffiſantes pour une ſi belle entrepriſe.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, on fut bien étonné d'apprendre, que le Roi de France avoit entiérement abandonné Meſſine & toute la Sicile. Les plus habiles Politiques croyoient qu'il n'y avoit plus d'eſperance de Paix, puis que ce Prince avoit abandonné ſes Conquêtes dans l'Italie, comme il avoit fait auparavant dans la Hollande, afin qu'il pût mieux venir à bout des Païs-Bas, de l'Eſpagne & de l'Empereur. D'autres au contraire diſoient, que c'étoit une marque qu'il n'étoit pas ſi fort qu'il ſe vantoit, & que ce qu'il en avoit fait étoit plûtôt par néceſſité, que pour aucune autre fin.

Quoi qu'il en ſoit, le Parlement d'Angleterre crut que la France avoit réſolu de continuer la Guerre en Allemagne & dans les Païs-Bas, & de ſe rendre un plus puiſſant Voiſin qu'on n'auroit voulu. De ſorte qu'il paſſa un Bill pour une impoſition capitale, & par le même Acte il défendit le tranſport des Marchandiſes de France en Angleterre. Sa Majeſté Britanique auroit ſouhaité de faire Alliance avec l'Empereur, l'Eſpagne,

&

& les Provinces-Unies, & d'obliger ces Puiſſances à faire la même défenſe de tranſporter aucune Marchandiſe de France dans leurs Etats, & ce fut l'unique raiſon qui l'empêcha de rompre hautement avec le Roi Trés-Chrêtien, juſqu'à-ce que ces deux choſes fuſſent conclûës. Mais pendant que les Hollandois marchandoient ſur le dernier point, croyant qu'une telle défenſe ruïneroit leur Commerce; un malheureux accident arriva qui changea toute la face des affaires.

Le Roi de France étant retourné à Paris, & voyant que le Roi de la Grand'Bretagne étoit ſi reſolu à ſoûtenir les intétêts de ſon Neveu le Prince d'Orange, particuliérement, depuis ſon voyage en Angleterre & ſon Mariage avec ſa Niéce, en conſidération de quoi on diſoit que Son Alteſſe Royale le Duc d'York ſe préparoit d'aller lui-même en Flandres à la tête des Anglois, & peut-être de toute l'Armée des Confédérez; le Roi de France, dis-je, voyant tout cela, fit un projet de Paix lui-même, & l'envoya à ſon Ambaſſadeur à Nimegue, pour être diſtribué aux autres Ambaſſadeurs & Médiateurs, par ceux d'Angleterre.

Les Chefs de ces propoſitions étoient, que le Roi de Suéde & le Duc de Gotorp ſeroient entiérement ſatisfaits ;

Que le Prince & Evêque de Strasbourg ſeroit rétabli dans tous ſes Domaines, Biens, Honneurs & Prérogatives, & que ſon Frere, le Prince Guillaume de Furſtemberg ſeroit mis en liberté ;

Que pour l'Empereur, il n'altéreroit rien dans les déclarations publiques qu'il avoit déja faites, qui étoient de s'en tenir au Traité de Weſtphalie. Il offroit ſeulement, ou de garder Fribourg & de rendre Philisbourg, ou de garder Philisbourg & de rendre Fribourg ;

Que quant à l'Eſpagne, il lui rendroit Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Gand, & S. Guillain, avec leurs dépendances & Chaſtelenies, & en récompenſe, il demandoit toute la Franche-Comté, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambray, Aire, & S. Omer, avec toutes leurs dépendances : en un mot toutes les Places dont il étoit en poſſeſſion, à la réſerve de celles que je viens de nommer.

De plus, il conſentoit de rendre Charlemont, ou Dinant au Roi Catholique, pourvû que l'Evêque de Liége & l'Empereur

pereur y conſentiſſent auſſi ;

Que les Confins entre l'Eſpagne & les Païs-Bas, à commencer depuis la Mer, ſeroient la Meuſe, Neuport, Dixmude, Courtray, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroy, & Namur, & que ces Confins ſeroient aſſurez par ces Places, vû qu'ils lui avoient coûté des millions à fortifier, & qu'en les quittant il ſe privoit des avantages qu'il avoit d'aller juſqu'aux portes de Bruxelles ;

Que pour ce qui regardoit les Etats Généraux, outre la ſatisfaction qu'il leur donnoit, par ce qu'il cédoit à l'Eſpagne, il leur reſtituëroit Maſtricht & continuëroit le même Traité de Commerce, comme il étoit auparavant ;

Que quant aux intérêts du Duc de Lorraine, il vouloit bien le rétablir, ſelon le Traité des Pyrenées, ou lui rendre tous ſes Domaines, à l'exception de la Ville de Nancy, mais qu'en récompenſe il lui donneroit Toul, ſe réſervant néanmoins le paſſage de ſes Frontieres en Alſace, & les chemins qui lui ſeroient néceſſaires pour aller de France à Nanci, & de Nanci à Mets Briſac & dans la Franche-Comté.

Ces conditions plurent à quelques-uns

& deplurent, en même temps, à bien d'autres. Les Etats-Généraux, par exemple, n'avoient pas ſujet de les rejetter. Mais les Miniſtres des Alliez en ayant conferé à la Haye, les rejetterent abſolument, comme injuſtes & deraiſonnables, fondez, ſur ce que le Roi de France vouloit bien que l'on ſatisfit ſes Alliez: mais qu'il ne faiſoit pas la même choſe, à l'égard des autres Princes. Cependant, le Roi de France ayant demandé, le 15. d'Avril, par les Mediateurs Anglois, une réponſe poſitive, pour le 10. de Mai; Mr. le Prince ſe rendit exprés à la Haye & aſſiſta à l'Aſſemblée générale des Etats, où aprés une longue diſpute, de la part des Miniſtres des Alliez qui s'excuſoient ſur le peu de temps que la France leur demandoit, pour ſe determiner; Mr. de Beverning Ambaſſadeur des Provinces-Unies au Congrés s'en retourna à Nimegue, pour voir ſi les Ambaſſadeurs de France ne pourroient pas obtenir du Roi leur Maître un terme de deux Mois pour les Alliez, & Mr. Théodore de Leide paſſa à Londres, pour achever de diſpoſer à la paix Sa Majeſté Britannique.

Monſieur de Leyde étant arrivé en Angleterre

gleterre fut regardé de mauvais œil, par la Chambre-Baſſe du Parlement, qui croyoit que les Hollandois ſe hâtoient de faire une Paix deshonorable avec la France, & dans cette croyance, qui étoit augmentée par les jalouſies du parti Papiſte à la Cour, ils réſolurent de ne plus donner d'argent au Roi, juſqu'à-ce que la Religion Proteſtante fut bien aſſurée, ce qui offença tellement Sa Majeſté, que bien-tôt aprés elle prorogea le Parlement.

D'un autre côté les Eſpagnols commercérent à ſe rendre aux raiſons des Etats Généraux, à quoi ils furent d'autant plus aiſément portez, qu'ils virent que l'Angleterre & la Hollande conſentoient aux conditions propoſées par la France, & auſſi parce que l'état de leurs affaires alloit de mal en pis, par la perte conſiderable du Fort de Leeuw, qui fut malheureuſement ſurpris par les François, environ ce temps-là. Mais ce qui les détermina, tout à fait, fut le retour du Roi de France, qui outre l'Armée qu'il avoit auprés de Bruxelles, où il s'étoit rendu, en avoit encore deux autres, aux environs, l'une ſur le Rhin, & l'autre entre la Sambre & la Meuſe, qui ne menaçoient de rien moins, que de la perte en-

entiére de tous les Païs-Bas Eſpagnols, ſi les Hollandois faiſoient la Paix ſans eux, & demeuroient neutres, aprés cela, durant le cours de cette Guerre, à quoi le Roi de France les exhortoit puiſſamment.

Le Eſpagnols étant donc contraints de céder à la néceſſité de leurs affaires, déclarérent qu'ils étoient prêts d'accepter les conditions de Paix. Auſſi-tôt les Etats Généraux firent toute la diligence poſſible pour porter les autres Alliez à y conſentir, mais leurs Miniſtres s'amuſant à faire des Mémoires & des Repliques, cela fit perdre patience aux Etats, qui ennuyez de tous ces retardemens, envoyérent des ordres exprés à leurs Ambaſſadeurs à Nimégue de conclurre le Traité. Mais ils furent bien ſurpris quand les Plénipotentiaires de France refuſérent de le ſigner, ſur de nouvelles demandes qu'ils firent, car ils exigerent qu'on donnât une entiére ſatisfaction au Roi de Suéde, & proteſterent qu'autrement le Roi leur Maître ne concluroit rien.

Cela fit naître de nouvelles difficultez, & donna occaſion à de nouvelles plaintes, de la part des Etats Généraux, à l'égard de la maniére d'agir injuſte du Roi de France, aprés

aprés qu'ils avoient accepté ſi franchement les Conditions qu'il avoit lui-même propoſées. Le Roi pour toute réponſe dit, qu'il avanceroit juſqu'à S. Quentin, où il attendroit là ſix jours les Commiſſaires qu'ils jugeroient à propos de lui envoyer, pour ajuſter ce différent. Mais les Etats croyant avoir aſſez fait, repliquérent, que d'envoyer des Commiſſaires, ce ſeroit ſeulement donner de la peine inutile à Sa Majeſté, pour accommoder de nouveaux différents, aprés un conſentement poſitif; c'eſt pourquoi qu'ils étoient tous prêts de ſigner le Traité, & que ſi Sa Majeſté refuſoit de le faire, ils proteſtoient de leur innocence, & jettoient ſur lui toute la faute des malheurs qui en pourroient arriver. Et ils réſolurent entr'eux, le Prince d'Orange preſent, de ne plus envoyer perſonne au Roi de France, juſqu'à ce que le Traité fût ſigné.

Les Nouvelles de ce différent & de la reſolution des Hollandois de continuer la Guerre, à moins que le Roi de France ne relâchât un peu des intérêts de Suéde, étant arrivées en Angleterre; le Parlement, qui auparavant avoit réſolu de caſſer l'Armée que le Roi avoit levée par Mer & par Terre,

re, ordonna qu'elle ſeroit encore ſur pied. Sa Majeſté envoya même une partie de ſon Armée en Flandres, & fit une Ligue offenſive & défenſive avec les Provinces-Unies, où on limita un temps aſſez court au Roi de France pour ſigner le Traité, ou pour déclarer plus au long ſes prétentions.

Ces procédez réſolus & fiers du Roi de la Grand'Bretagne mirent fin à cette affaire ſi ennuyeuſe, car le Traité de Paix entre la France & la Hollande fut ſigné le onziéme d'Août à minuit. Et le Roi de France auroit bien mieux fait de ne pas tant rafiner dans ſa politique, car cela lui penſa couter la perte entiére de l'Armée de Luxembourg.

Car Mons en Haynaut ayant été long-temps bloqué par les François, étoit preſque réduit à l'extrémité, de ſorte que le Prince d'Orange ayant avis que les Confederez avoient joint l'Armée de Hollande & d'Eſpagne qui étoit prés du Canal de Bruxelles, partit de nuit de la Haye le vingt-ſixiéme de Juillet. Si-tôt qu'il fut arrivé à l'Armée, il tint conſeil de Guerre avec tous les Généraux des Alliez, où il fut conclû, que l'on délogeroit, & que l'on pourſuivroit le Duc de Luxembourg, qui

qui marchoit du côté de Mons, à deſſein d'empêcher qu'on ne ſecourût la Ville.

Dans cette réſolution le Prince partit avec toute l'Armée, au commencement du mois d'Août, & à peine eût-il paſſé Bruxelles, que le Général Spaen le joignit avec un renfort de ſix mille hommes de l'Electeur de Brandebourg, & de l'Evêque de Munſter. Les Francois qui avoient reſté quelques jours à Soignes, ayant appris la marche du Prince d'Orange, décampérent bien vîte, & l'Armée des Confédérez campa au même endroit, où celle des Ennemis avoit campé le jour auparavant. Son Alteſſe marchant de là, du côté de Roeles, avança avec l'Aîle gauche, auſſi loin que l'Abbaïe de S. Denys, où le Duc de Luxembourg avoit ſon quartier. Et comme ce poſte étoit preſque inacceſſible, à cauſe des bois, des petits ſentiers & des precipices, dont il étoit environné, le Duc s'attendoit ſi peu à une attaque, qu'il étoit à table, lors qu'on lui vint dire, que le Prince d'Orange s'avançoit pour le ſurprendre, ce qui l'obligea à ſe retirer en deſordre. Le Prince avoit au-devant de ſon Aîle droite, Caſtrau, que le Duc avoit gagné avec precipitation, & qui

ſe

ſe trouva heureuſement pour lui d'un accés auſſi difficile, que le lieu qu'il avoit quitté. Cependant, Son Alteſſe, que ces difficultez n'embaraſſérent point, n'eut pas plûtôt rangé ſon Armée en bataille, qu'elle réſolut de chaſſer l'ennemi, de ſon nouveau poſte. Du moment que cette réſolution eut été priſe, elle envoya querir ſon Artillerie & la fit joüer ſur les François, qui étoient un peu au deſſus & à côté d'un Cloître proche de S. Denis, que le Duc de Luxembourg croyoit de pouvoir défendre avec ſon Canon, mais il lui fut impoſſible de ſoûtenir le choc des Dragons des Confédérez, qui le chaſſérent de ce poſte & ſe rendirent Maîrtes du Cloître, pendant que l'Aide de Camp Général Collier, s'avança, du côté de l'Abbaye, & ſecondé par le Général Delwick, fila au travers de ces chemins étroits, & ſe gliſſant dans ces horribles précipices avec un courage invincible, chaſſa l'Ennemi qui faiſoit une vigoureuſe réſiſtance dans ſes Lignes. Au milieu de cette mêlée, le Prince accompagné du Duc de Montmouth, qui avoit combattu tout le jour au côté de Son Alteſſe, & animé du bon ſuccés, ayant les yeux pleins de feu, crioit;

A moi, à moi, pour encourager les Régimens qui devoient ſeconder les premiers. On n'épargna ni Poudre ni Balles des deux côtez, tous les Régimens de l'Aîle gauche ſe ſecondant l'un l'autre juſqu'au ſoir avec la même vigueur & reſolution. Le Comte de Horn, de ſon côté, approcha ſon Canon de plus prés, & le fit jouër ſur les Bataillons François dans le Vallon, faiſant un terrible ravage.

De là Son Alteſſe courut à Caſtrau qui étoit attaqué par les Eſpagnols, du côté de l'Aîle droite, où le Régiment des Gardes du Prince avoit l'Avantgarde, ſous la conduite du Comte de Solms, qui étant ſecondé par le Régiment du Duc d'Holſtein, & par les Anglois, chaſſa enfin les ennemis de leur poſte, au milieu d'un feu épouvantable. Le Regiment des Gardes à pied fut en action avec les François cinq heures de ſuite, & les pourſuivit un quart de lieuë, au travers des champs & des précipices, par où la Riviére de Haine paſſe, du côté le plus éloigné de Caſtrau. C'eſt aſſurément une choſe incomprehenſible, que des hommes puſſent faire de ſi grands efforts, en des lieux qui étoient ſi deſavantageux, que les perſonnes qui s'y entendoient

doient & qui les ont examinez, depuis, diſent qu'il y a trés peu de Places qui ſoient ſi fortes.

Le Comte d'Oſſery fit des merveilles avec les Anglois à une petite diſtance des Gardes à pied, où les François perdirent beaucoup de monde.

Il n'y eut pas un Général qui ne ſe comportât avec une valeur égale à celle des anciens Héros. Mais par deſſus tous nôtre Illuſtre Prince, qui au travers du feu & des coups, s'avança ſi loin, qu'il eût été dans un danger manifeſte, ſi Monſieur d'Ouwerkerck n'eût arrêté un hardi Capitaine, qui étoit ſur le point de lui lâcher un coup de Piſtolet, & que ce Gentilhomme tua ſur la Place. La Cavalerie ne fit rien, durant tout ce temps, à cauſe de la ſituation du lieu, qui ne permettoit pas aux Chevaux de ſe battre dans des paſſages étroits & des precipices horribles, de ſorte que tout le fort du combat tomba ſur l'Infanterie & ſur les Dragons.

La nuit mit fin au Combat, à la faveur de laquelle le Duc de Luxembourg fit ſa retraite ſans bruit, mais non pas ſans confuſion, & ſe retira à Mons, pour ſe mettre à couvert, par le moyen d'un Bois qu'il avoit

avoit d'un côté & d'une Riviére qu'il avoit de l'autre, laiſſant à Son Alteſſe pour marques de la Victoire, le Champ de bataille, la plus grande partie de ſes bleſſez, quantité de Tentes & de Bagage, avec beaucoup de Poudre, & d'autres Munitions de Guerre.

Les Etats Généraux ayant appris les nouvelles d'un ſi grand ſuccés, envoyérent des Commiſſaires au Prince pour le féliciter de la Victoire qu'il avoit remportée avec tant de gloire & de réputation, & pour le remercier des grandes actions qu'il avoit lui-même faites dans ce dernier Combat, au hazard même de ſa vie : le priant néanmoins par deſſus toutes choſes, d'avoir plus de ſoin de ſa Perſonne qu'il n'avoit eu, puis que ſelon toutes les apparences, la tranquilité des Provinces-Unies, & le Repos de l'Egliſe & de la Réligion Proteſtante dépendoit abſolument de ſon ſalut. Et pour témoigner l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa conſervation, ils firent preſent à Mr. d'Ouwerkerck, en reconnoiſſance du courage, avec lequel il s'étoit ſi généreuſement oppoſé au danger qui menaçoit Son Alteſſe, d'une Epée dont la garde étoit d'Or maſſif; d'une paire de

Piſto-

Piſtolets garnis d'Or, & d'une garniture de Cheval du même Métail.

Le Prince d'Orange ayant ainſi containt le Duc de Luxembourg de ſe retirer, auroit ſans doute pouſſé ſa pointe & jetté du ſecours dans Mons, mais lors qu'il conſultoit ſur ce qu'il y avoit à faire, on lui donna avis, que le Roi de France & les Etats Généraux s'étoient accommodez. Aprés le mois de Juin, il y eut une ceſſation d'Armes, & l'Armée Françoiſe ſe retira dans le Païs entre la Sambre & la Meuſe, & Son Alteſſe marcha à Eſcauſines ſur le grand chemin de Nivelle, d'où il retourna à la Haye.

Le ſuccés de cette Bataille hâta la concluſion du Traité entre l'Eſpagne & la France, lequel fut ſigné le dix-ſeptiéme de Septembre, à la grande loüange du Roi d'Angleterre, qui ayant ajoûté à ſa Mediation la terreur des armes, pour executer ſes promeſſes, eut pour recompenſe la joye de voir, que la Paix & le bien général de l'Europe avoit été comme la dot de ſa Niéce, & que les deux grandes Alliances entre la France & la Hollande, & entre l'Eſpagne & la France, étoient les influences de l'Alliance conjugale entre

Son

Son Alteſſe, & la Princeſſe Marie d'Angleterre, qui l'avoit engagé d'étendre ſa main, pour ainſi dire, pour arrêter la trop grande puiſſance de la France.

La Guerre étant donc finie entre la France & les Provinces-Unies, Son Alteſſe eut le temps de ſe repoſer des fatigues & des travaux des derniéres Campagnes: car aprés la ratification de la Paix, & la reſtitution de Maſtricht aux Etats, le Roi de France ne troubla plus, par la force des Armes les Païs-Bas, de ſorte qu'apres que Son Alteſſe eût réformé toutes les innovations des François, tout le monde commença à jouïr du repos & de la tranquilité de la Paix.

Il n'en fut pas de même, à l'égard des Rois de France & d'Eſpagne. Par le Traité conclu entre ces deux Couronnes, on étoit convenu, qu'il s'aſſembleroit des Commiſſaires à Cambrai, pour régler le different des limites. Cela s'étoit fait dés l'année 1679. Et aprés pluſieurs conteſtations, qui ne firent qu'aigrir les affaires, les François firent naître de nouveaux differens ſur certaines pretenſions qu'ils diſoient avoir, ſur le Vieux Pont de Gand, ſur la Ville & le Château d'Aelſt & leurs depen-

dependances, ſur les Villes de Grammont, Ninove & des Provinces entieres. Comme ces pretentions de la France étoient exceſſives, & que les Eſpagnols s'en moquoient, les Commiſſaires François livrerent une Declaration aux Eſpagnols par laquelle ils leur proteſtoient qu'ils s'alloient départir de la Conference, ſi on ne les ſatisfaiſoit au plûtôt ſur leurs prétenſions. Et ſur le refus qu'on fit de leur donner ſatisfaction, ou parce que l'affaire traînoit en longueur, le Roi de France les menaça non ſeulement de ſurprendre pluſieurs de leurs Places: mais il le fit effectivement. Et non content de cela, quelque temps aprés, ne voulant relâcher rien de ce qu'il demandoit, il donna ordre au Marechal de Crequi de bloquer Luxembourg, & d'empêcher qu'aucune proviſion n'y entrât, afin d'obliger par ce moyen les Eſpagnols à lui accorder ſes demandes. Les Etats Généraux & Son Alteſſe crûrent qu'ils ne devoient pas demeurer neutres dans une affaire d'une ſi dangereuſe conſéquence. Car d'un côté ils avoient peur qu'une rupture entre les deux Couronnes ne les engageât dans une nouvelle Guerre, & de l'autre; quoi qu'ils fuſſent en paix, ils aimoient bien

bien mieux, cependant que les Païs-Bas demeuraſſent aux Eſpagnols, que d'avoir un ſi puiſſant Voiſin que le Roi de France, qui les haraſſoit continuellement dans leurs Frontieres.

C'eſt pourquoi, à l'inſtance des Eſpagnols qui les en priérent, auſſi bien que le Roi de la Grand'Bretagne (joint que la conference entre les Miniſtres de France & d'Eſpagne à Courtray, n'avoit produit aucun effet) les Etats Généraux ſe firent une affaire de s'employer tout de bon à compoſer ces différens à l'amiable. Car bien que les Eſpagnols, aprés le blocus de Luxembourg, preſſaſſent les Etats, de leur envoier huit mille hommes de ſecours, comme ils y étoient obligez, par les Articles de la Paix, au cas que les François les attaquaſſent, contre le Traité de Paix conclû, ils aimérent mieux néanmoins prendre le parti de Médiateurs.

Pour cet effet Sa Majeſté Britannique, & les Etats Généraux par leurs Miniſtres à Paris, preſſérent le Roi de France de relâcher de ſes prétentions, ou tout au moins de lever le Blocus de Luxembourg, juſqu'à-ce qu'on eût ajuſté ces nouveaux différens. A quoi le Roi repliqua, qu'il étoit

prêt de renoncer à toutes les Places & Païs dont il demandoit d'entrer en poſſeſſion, pourvû qu'en récompenſe, les Eſpagnols lui donnaſſent Luxembourg, avec tout le Pays à trois lieuës aux environs. Ce fut la propoſition que fit le Roi de France au Roi d'Angleterre, s'il vouloit procéder à un Traité plus ample. Et Sa Majeſté Britannique, & ſes Etats Généraux, qui avoient été priez par le Roi de France d'y faire réfléxion, trouvérent que la propoſition n'étoit pas déraiſonnable, & particuliérement, pourvû que le Roi s'abſtint de preſſer davantage Luxembourg. Ce que les Etats, de l'avis du Prince d'Orange, jugérent à propos de ſignifier aux Miniſtres Eſpagnols, & de les preſſer d'accepter la condition.

Cela ayant été rejetté néanmoins par les Eſpagnols, le Roi de France déclara, qu'il étoit content que le Roi de la Grand' Bretagne fût l'Arbitre de tous leurs differens. Mais cela ne plût pas aux Eſpagnols jalous, qui ſoupçonnoient le Roi d'Angleterre, à cauſe de la nouvelle Alliance qu'il avoit faite avec la France. Alléguant de plus, que l'Angleterre n'étoit pas en état d'entreprendre une Guerre étrangére, au cas que

la

la France refusât de se soûmettre au jugement du Roi de la Grand' Bretagne.

Le délai qu'aporta le Roi d'Espagne à accepter la Médiation du Roi d'Angleterre, déplût tellement à la France, que le Roi limita un temps fort court aux Espagnols, pour accepter, ou refuser ce Parti. Ce qui n'allarma pas peu les Etats Généraux, qui craignoient de nouveaux actes d'hostilité, si-tôt que le temps limité seroit expiré. Ils se résolurent donc de presser le Roi d'Espagne, d'accepter au plûtôt l'offre que leur faisoit la France, de s'en remettre au jugement du Roi d'Angleterre. D'un autre côté, ils priérent Sa Majesté d'interposer son crédit & son autorité, pour pacifier ces deux Couronnes, & de porter les Parties intéressées à s'assembler, pour préparer toutes les choses nécessaires à un accommodement.

Mais le Roi de la Grand' Bretagne, étant assuré que la France n'y consentiroit jamais, qu'on ne nommât des Lieux, & des Personnes, pour autant de temps que cela lui seroit avantageux, d'autant plus que les Parties intéressées étoient déja assemblées à Francfort pour cet effet; Il tâcha de s'excuser, disant que les Etats Généraux

prêt de renoncer à toutes les Places & Païs dont il demandoit d'entrer en poſſeſſion, pourvû qu'en récompenſe, les Eſpagnols lui donnaſſent Luxembourg, avec tout le Pays à trois lieuës aux environs. Ce fut la propoſition que fit le Roi de France au Roi d'Angleterre, s'il vouloit procéder un Traité plus ample. Et Sa Majeſté Britannique, & les Etats Généraux, qui voient été priez par le Roi de France de faire réflexion, trouvérent que la propoſition n'étoit pas déraiſonnable, & particuliérement, pourvû que le Roi s'abſtînt preſſer davantage Luxembourg. Ce les Etats, de l'avis du Prince d'O jugérent à propos de ſignifier aux M Eſpagnols, & de les preſſer d'ac condition.

Cela ayant été rejetté néanm Eſpagnols, le Roi de France d étoit content que le Roi de l tagne fût l'Arbitre de tous Mais cela ne plût pas aux E qui ſoupçonnoient le Ro cauſe de la nouvelle Alli te avec la Fr Al l'Angl

la France refusât de se
ment du Roi de la Gran
Le délai qu'aporta le
accepter la Médiation du
re, déplût tellement à la Fran
limita un temps fort cour
pour accepter, ou refuser ce Pa
n'allarma pas peu les Etats Gen
craignoient de nouveaux actes d
si-tôt que le temps limité seroit ex
se résolurent donc de presser le
pagne, d'accepter au plûtôt l'o
faisoit la France, de s'en
ment du Roi d'Angl
côté, ils prièrent Sa
son crédit & son autor
deux Couronnes, &
intéressés à s'accom
toutes les choses
moderer.
Mais le Roi
assuré que la Fran
mais, qu'
Personne
lui feroit
Parties
Fran
cu

3 1
leur
ts G
acce
ambassa
Majesté
it, n'
n que S
ens, mai
sie que l
liez pour
en s'ima
nullemen
les Ligue
, & se servi
e, ce qui n
sion général
ne rupture, o
Majesté Catho
sistance en cas d
alut dépendoit e
ces de leurs Allie
ne produisirent a
du Roi d'Angleter
tout ce qu'il pourro
promettre. Il eut néa
uvoir auprés du Roi
de l'Empereur, po
lui offrit une Tréve

étoient plus propres pour décider ce différent. Ainſi, on demeura pendant preſque toute une année, à diſputer qui ſeroit le Juge des différens des deux Couronnes.

Cependant, vû les troubles qui menaçoient le repos de toute l'Europe, en ce que les Eſpagnols négligeoient la médiation d'Angleterre, & que les Etats, contre le ſentiment de Sa Majeſté Britannique, ne jugeoient pas à propos que l'on preſſât les Eſpagnols d'accepter l'offre, à moins que l'on n'y comprît auſſi tous les Alliez; tout le monde craignoit que le temps limité à l'Eſpagne pour ſe réſoudre, étant paſſé, le Roi de France ne renouvellât la Guerre contre les Païs-Bas Eſpagnols. C'eſt pourquoi, les Etats Généraux preſſérent le Roi de la Grand' Bretagne, de prévenir par ſon crédit, & par ſa prudence, tous les actes d'hoſtilité de la France, contre l'Empereur, l'Empire, & le Roi d'Eſpagne.

A quoi le Roi d'Angleterre répondit, qu'il étoit prêt de faire tous ſes efforts pour accommoder ces deux Couronnes, mais qu'il apprehendoit de n'y pouvoir pas réüſſir, à moins que l'Eſpagne n'acceptât la médiation, & que l'Empereur fit au plûtôt ſon accommodement. Il inſinua même

me

me assez franchement aux Ambassadeurs, l'avis certain qu'il avoit que les Etats Généraux avoient dissuadé l'Espagne d'accepter l'offre du Roi de France. Les Ambassadeurs s'excusérent en disant à Sa Majesté, que ce que les Etats en avoient fait, n'étoit pas qu'ils n'aprouvassent bien que Sa Majesté fût l'Arbitre de ces differens, mais seulement pour prévenir la jalousie que le Roi d'Espagne, & les autres Alliez pourroient concevoir à leur égard, en s'imaginant que les Etats n'avoient nullement envie de garder les Traitez & les Ligues qu'ils avoient faites avec eux, & se servir de ce prétexte pour les rompre, ce qui ne pouvoit que causer une division générale entre les Alliez & eux, & une rupture, ou du moins donner sujet à Sa Majesté Catholique, de leur réfuser son assistance en cas de nécessité, puis que leur salut dépendoit en quelque maniére des forces de leurs Alliez. Mais toutes ces raisons ne produisirent autre chose dans l'esprit du Roi d'Angleterre sinon, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit, sans pourtant rien promettre. Il eut néanmoins assez de pouvoir auprés du Roi de France, en faveur de l'Empereur, pour faire que la France lui offrit une Tréve de

trente ans, & prolongeât le terme limité, pour accepter la Médiation, ou ne pas l'accepter, juſqu'au dernier jour du mois d'Août, ſans moleſter le Roi d'Eſpagne ni l'Empereur, le Roi Trés-Chrêtien ſe faiſant un grand honneur de cette généroſité, de ne chagriner point Sa Majeſté Imperiale, dans un temps où elle étoit aſſez enbaraſſée avec le Turc.

Mais quoi que cette Tréve de trente ans, fût conſidérée par tous les Etats de l'Empire, comme une propoſition fort raiſonnable, & qui ſembloit devoir redonner à l'Empereur, le repos & la tranquilité qu'il ſouhaitoit tant, il y en eut néanmoins qui la rejettérent, alléguant pour raiſon, qu'une Tréve ſi longue, donneroit occaſion au Roi de France, de fortifier toutes les Places dont il étoit déja en poſſeſſion, & confirmeroit en quelque maniére le tître de ces injuſtes prétentions, comme ils les appelloient, & ſur tout, ſi auparavant l'on ne convenoit de la maniére, & de la continuation de la Tréve. Mais parce qu'aprés un long debat à Ratisbonne, on ne pût s'accorder ſur ces deux points, le progrés de cette négociation, n'alla que fort lentement.

Du-

Durant tout ce temps-là, les Etats Généraux travaillérent avec beaucoup d'aſſiduité à un accommodement, & pour cet effet ils nommérent la Haye pour le rendez-vous général des Négotiateurs, & ils eurent tant d'alcendant ſur l'eſprit du Roi Catholique, que bien qu'il eût refuſé de ſe ſoûmettre au jugement du Roi de la Grand'-Bretagne, il accepta néanmoins ſa Médiation, & voulut bien que la Haye fut le lieu de la Conférence, pourvû que l'Empereur y conſentît auſſi. Tout ceci fut ſignifié aux Ambaſſadeurs des Etats à Londres, qui preſſérent Sa Majeſté, de propoſer ſa Médiation au Roi Trés-Chrêtien, ce que le Roi promit aux Etats, quoi que la Cour d'Angleterre crût que cela n'auroit aucun bon ſuccés; Sa Majeſté ne put s'empêcher pourtant de têmoigner aux Ambaſſadeurs de l'Empereur, & du Roi d'Eſpagne, qu'il ſeroit bien plus avantageux pour eux, d'accepter les propoſitions de la France, & de donner Luxembourg, puis que cela mettroit fin à toutes les diſputes, & différens ſans autre delai ni debat.

Mais ni l'Empereur, ni le Roi d'Eſpagne, ne voulurent pas prendre ſon avis. Le Roi de France donc pour forcer le Roi Catho-

lique, de lui faire juſtice, dans ce qu'il demandoit, commanda au Maréchal d'Humieres, vers la fin du mois d'Août, 1683. qui étoit le temps limité, d'entrer dans les Païs-Bas Eſpagnols : & de les mettre tous ſous contribution. Le Maréchal ayant reçû ces Ordres, envoya, d'abord, en Flandres, dans le Brabant & dans les principales Places, des Troupes, qui ravageoient tout, qui pilloient par tout, & qui commettoient toutes les violences & les inſolences imaginables, à l'égard de ceux, qui marquoient avoir la moindre repugnance à payer les Contributions. Les Eſpagnols, par droit de repreſailles, en firent de même aux François. Le Prince de Chimay, entr'autres, Gouverneur de Luxembourg, ſe jetta dans les terres du Roi de France, où il commit les mêmes violences, & ſe rendit Maître de pluſieurs Châteaux. D'un autre côté le Maréchal mit le Siége devant Courtray, & le prit. Et pour ſe vanger de ce que les Eſpagnols avoient brulé Iſſenguin, il en brûla dix fois davantage dans le Païs Ennemi. En même temps les Eſpagnols, ſe ſaiſirent de toutes les marchandiſes, & effets des François qui étoient ſous leur Juriſdiction, & les confiſquérent, pen-

pendant que le Maréchal d'Humieres, paſſant le Canal de Bruges, & l'Eſcaut ſur la glace, mit en cendres dix ou douze Villages, & contraignit le reſte de lui payer des Contributions, ſous peine de mettre tout en feu. Et pour punir la Garniſon de Luxembourg, qui avoit commis tant de ravages dans les terres des François, le Maréchal de Crequi, vint avec un Armée de trente mille hommes dévant cette Ville, & aprés avoir ruïné cinq cens maiſons avec ſes Bombes, ſe retira en quartier d'Hyver.

Au milieu de tous ces ravages, l'Ambaſſadeur de France delivra un Mémoire aux Etats-Gênéraux, par lequel il propoſoit cinq ſortes d'Alternatives à l'Eſpagne, pour ſatisfaire à ſes prétentions, & terminer par ce moyen tous les différens qu'il y avoit entre les deux Couronnes. La premiére étoit la ceſſion de la Ville de Luxembourg, en l'état où elle étoit, ou demolie, avec les Villages qui en dépendoient. La ſeconde étoit la ceſſion de Courtrai, & de Dixmude (laiſſant néanmoins Deynſe avec ſes dependances à l'Eſpagne) & le Château d'Aeth, Beaumont & Bouvignes, avec leurs dépendances. Que ſi

le Roi Catholique, aimoit mieux donner un Equivalent en Catalogne, ou dans la Navarre, l'Ambaſſadeur de France demandoit, au regard de la Catalogne, ce qui reſtoit encore au Roi d'Eſpagne, dans le Comté de Cerdaigne, d'où dépendoit Puycerda, Seu-Durgel, Canredon, & Caſtel-Folito, avec leurs dependances, ou ce qui étoit une quatriéme Alternative, Roſes, Gironne, & Cap de Quiers, avec ce qui en dependoit. Enfin, au regard des Frontieres de la Navarre, l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Trés-Chrêtienne propoſoit, qu'on lui cedât Pampelune, & Fontarabie avec toutes leurs dependances. C'étoit ſur ces conditions, que le Roi Catholique, pouvoit choiſir la Paix, ou la Guerre.

Les Eſpagnols rejettérent abſolument la propoſition qu'on leur faiſoit, de céder Luxembourg, & regardérent avec tant de dédain celles qui regardoient la Catalogne, & la Navarre, que le Marquis de Caſtel Moncayo, Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe plaignit hautement de la propoſition de ces Alternatives, dans un Mémoire qu'il preſenta, à ſon tour, aux Etats, & ne pût s'empêcher de dire, que le Miniſtre du Roi

de

de France ne les avoit propoſées, que pour faire voir qu'il ſavoit les noms des plus importantes Places d'Eſpagne. Ainſi bien loin que ces offres fuſſent un moyen pour terminer les differens, ils ne firent qu'outrer les Eſpagnols, qui renouvellérent leurs importunitez auprés du Roi d'Angleterre, avec tant d'ardeur, qu'ils vinrent juſques à ſe plaindre, de ce qu'il n'envoyoit point aux Alliez le ſecours qu'il s'étoit engagé de leur envoyer, en cas de beſoin, par les Articles de la Ligue: mais Sa Majeſté Britannique ſe contenta de leur répondre, qu'il s'étonnoit que le Roi Catholique, le preſsât de lui envoyer du ſecours, dans un temps où l'état des affaires de ſon Royaume, ne lui permettoit pas de faire la Guerre au dehors; que quant au reſte, il feroit tous ſes efforts pour procurer la Paix générale à l'Europe, & qu'il rendroit en particulier ſervice au Roi d'Eſpagne, s'il le pouvoit faire.

Cependant, les Eſpagnols n'étant pas contens de cette réponſe, redoublérent leurs Remontrances, & s'adreſſérent auſſi aux Etats: mais tout cela ſervit plûtôt à prolonger le temps, qu'à leur procurer du ſecours, car contre leur naturel, ils agirent

alors avec plus de précipitation, & avec moins d'égard à leur condition pitoyable, que le reſte de leurs Voiſins. Et véritablement la Province de Hollande, avoit tant de repugnance à ſe brouïller de nouveau avec la France, que les Etats ayant réſolu pour leur propre ſeureté, de lever la Milice du Païs avec un renfort de ſeize mille hommes, & ayant demandé le conſentement de la Ville d'Amſterdam, elle ne voulut jamais y conſentir, alléguant que le Roi de France avoit offert un accommodement, & qu'il étoit raiſonnable que l'Eſpagne acceptât les conditions qu'on lui offroit, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence d'en obtenir de meilleures par la force des armes. De ſorte qu'aprés de longues diſputes, & les raiſonnemens ennuyeux de pluſieurs Miniſtres des Princes intéreſſez, la néceſſité qui régle les affaires de ce monde, & qui avoit beaucoup de pouvoir alors ſur les Parties intéreſſées, commença à leur ouvrir les yeux & à leur faire connoître le miſerable état où ils étoient.

Car ces différens touchant les prétentions du Roi de France avoient duré depuis l'an 1681. juſqu'à 1684. L'Empereur, quoi que le Turc ne parût pas ſi formidable

midable cette année que les précédentes, avoit néanmoins aſſez à faire en Hongrie, pour ne pas s'engager dans de nouveaux troubles ailleurs. Les affaires d'Angleterre étoient toutes en confuſion. Les Tréſors du Roi de France étoient trop épuiſez pour entretenir une Armée auſſi nombreuſe que celle qu'il avoit eu ſur pied. L'Eſpagne avoûoit elle même ſa trop grande foibleſſe, pour pouvoir agir ſans ſes Alliez. La Suéde ſoûpiroit aprés la Paix; & ſi le Roi de Dannemark faiſoit des préparatifs pour la Guerre, c'étoit plûtôt parce qu'il avoit peur, que pour aucune autre fin. La plus grande partie des Princes d'Allemagne n'étoient pas en état de ſe faire de nouvelles affaires, & ceux qui s'étoient le mieux tiré des dernieres, ſouhaitoient un accommodement. Pour ce qui eſt des Provinces-Unies, elles avoient ſenti aſſez long-temps les incommoditez fatales d'une longue & dangereuſe Guerre, pour déſirer la Paix: & pour cet effet elles avoient propoſé aux Alliez, l'année auparavant, de faire une Aſſemblée générale à la Haye, pour conſulter ſur les moyens les plus propres pour procurer le repos à toute l'Europe, ou au cas que cela

la ne pût réüſſir, de ſonger aux meſures que l'on prendroit pour repouſſer la force par la force Et la concluſion de toutes les conférences, aprés pluſieurs delais, fut, que l'on accepteroit la Tréve de vingt ans, que le Roi de France offroit, en y comprenant tous les Alliez, par laquelle, entr'autres choſes, il étoit porté, que le Roi de Frànce reſtituëroit au Roi d'Eſpagne, Courtrai, & Dixmude avec leurs dépendances, aprés en avoir démoli les Fortifications auparavant; & toutes les autres Places qu'il avoit gagnées par la force des armes, depuis le trentiéme d'Août 1683. Et que le Roi d'Eſpagne donneroit à Sa Majeſté Trés-Chrêtienne, Luxembourg, Beaumont, Bouvignes, & Chimai, avec les dépendances & Villages y appartenans, auſſi-tôt que les mêmes Articles ſeroient conclus à Ratisbonne, entre les Rois de France, & d'Eſpagne. Ce Traité fut ſigné à la Haye le 29. de Juin, aprés quoi le Roi Trés-Chrêtien, s'étant accommodé ſur les différents qu'il avoit avec l'Empereur, par d'autres Articles de même nature, on convint auſſi d'une Tréve de vingt ans, entre ces deux Monarques. Ce qui ayant été ratifié quelque temps aprés, non pas pour-

pourtant ſans quelques delais, de la part des Eſpagnols; tous ces ravages qui ruïnoient depuis pluſieurs années les plus beaux Païs de l'Europe, commencérent à ceſſer.

Au milieu de toutes ces négotiations, dont les Etats ne traittoient jamais, ou trés rarement, qu'en preſence du Prince d'Orange, lequel on conſultoit dans les affaires les plus difficiles; Son Alteſſe témoigna une généroſité toute extraordinaire, en ce que, pendant que chacun ne penſoit qu'à ſes intérêts, il négligea les ſiens propres, & préféra la Paix & le bien de ſa Patrie, à la juſte reparation qu'on lui devoit faire, en le dédommageant des pertes, qui avoient ruïné ſon Domaine: car pendant que le Roi de France, pour contraindre les Eſpagnols, irréſolus d'accepter ſes offres, brûloit & ſaccageoit les Païs-Bas, & le Païs d'alentour, une partie conſidérable de l'ancien Patrimoine que le Prince a en Brabant, ne put éviter la fureur des François. La même choſe arriva, quand il prit Luxembourg, & la Franche-Comté, ou le Prince d'Iſenguyn, appuyé de l'autorité des armes de France, s'étoit emparé des grands biens de Warneton, Vianden, Does-

Doesbourg, Budgenback, St. Vith, & autres Places, & avoit exposé en vente au son de trompe, toutes les terres & biens de Son Alteſſe, comme lui ayant été ajugées par un Arrêt formel du Parlement de ce Pays-là. Les Provinces de Gueldres, de Zelande, & d'Utrecht, firent là deſſus de grandes plaintes, au nom de Son Alteſſe, cependant on ne lui en fit aucune ſatisfaction.

Les violences & les ravages que la France commit dans la Principauté d'Orange, ne furent pas moins criantes. Car aprés que le Roi eut commandé, que l'on exécutât les Déclarations qu'il avoit publiées, contre ceux qui étoient de la Religion Reformée dans ſon Royaume, ces pauvres Perſécutez, envoyerent leurs enfans à Orange, comme étant une Ville Souveraine, pour y achever le cours de leurs études avec plus de ſeureté; mais cela ne plût pas au Roi, c'eſt pourquoi il envoya un ordre à Monſieur de Moran Intendant de Provence, de marcher avec un Corps de deux mille hommes commandez par Monſieur de Montanegres Lieutenant de Roy en Languedoc, & de faire commandement aux Magiſtrats du Prince, de faire

ſortir

ſortir tous les enfans de la Ville, & de les renvoyer chacun chez ſoi, ſans oſer à l'avenir en recevoir aucun dans leur Académie. Quoi que ce commandement parût injuſte & déraiſonnable aux Magiſtrats, ils réſolurent néanmoins d'y obéir, de peur de s'attirer de plus grands malheurs, promettant de ne plus recevoir dans leurs Écoles tels enfans, & d'écrire à leurs Parens de les rapeller. Ils croyoient avoir par-là donné ſatisfaction au Roi de France: mais ils furent bien ſurpris, d'apprendre que durant ces capitulations, Mr. de Montanegres approchoit avec ſon Armée du côté de la Ville d'Orange, avec des ordres exprés d'en abattre les murailles: en un mot il avança, ayant logé huit Compagnies de Dragons dans les maiſons des Bourgeois. Ces Troupes commirent mille deſordres: & aprés avoir exigé de tous, des contributions exhorbitantes, de la maniére du monde la plus violente & la plus inouïe, ils contraignirent les habitans de la Ville, de démolir eux-mêmes leurs propres murailles, & de tirer les pierres des Tours, qu'ils avoient fait ſauter par des Mines: ce que ce peuple fit avec toute la diligence poſſible, pour être plûtôt delivré de ces Hôtes Barbares

bares qui violérent, à ce que l'on dit, plusieurs jeunes Filles. Ces nouvelles étant venuës aux oreilles du Prince, il s'en plaignit aux Etats Généraux, comme d'une brêche faite à la derniere Paix, les priant de témoigner au Roi de France, leur juſte reſſentiment d'un procédé ſi violent, & ſi injuſte, & de demander réparation de tous les dommages qu'il avoit ſouffert au milieu d'une Paix générale, & ſans en avoir donné le moindre ſujet.

Les Etats en écrivirent au Roi, lui faiſant connoître les grandes injures que l'on avoit faites au Prince d'Orange en la Perſonne de ſes Sujets, en envoyant des Soldats armez, pour démolir les murailles de la Ville Capitale de ſa Principauté, & en extorquant de l'argent des Habitans, ce qui étoit formellement contraire au Traité de Nimégue; à quoi ils ajoûtoient, qu'ils y prenoient ſi grande part, qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher d'én témoigner leur reſſentiment à Sa Majeſté, & de la prier inſtamment de réparer tous les dommages, que le Prince, & ſes Sujets avoient ſoufferts, contre toutes ſortes de Loix, & contre la foi du dernier Traité. Mais toute la réponſe qu'ils eurent de la Cour de France, fut

que

que pour l'argent que l'on avoit exigé des Habitans d'Orange, cela s'étoit fait ſans ordre, & qu'il avoit commandé qu'on le reſtituât; qu'aprés que le Peuple s'étoit ſoûmis à ſa volonté, il avoit fait ſortir les troupes de la Principauté, & rétabli le Commerce, libre à la requête des Habitans; & que, quant au reſte, il avoit de bonnes raiſons pour avoir fait ce qu'il avoit fait. Et juſques ici on n'a pas fait la moindre ſatisfaction au Prince.

Auſſi-tôt que la Tréve eut commencé, les Etats furent d'avis de caſſer leurs troupes ſurnuméraires: & les Députez d'Amſterdam vouloient même réformer ſans delai, les recrûës qui avoient été levées l'année d'auparavant, mais tous les Membres, étant enfin convenus qu'il ne falloit rien conclurre, ſans l'avis du Prince d'Orange; cela lui fut propoſé par les Etats de la Province de Hollande. Son Alteſſe répondit d'abord qu'il n'y avoit perſonne, qui ſouhaitât avec plus d'ardeur que lui le ſoulagement du Peuple: mais que néanmoins il ne conſentiroit jamais, que pour délivrer le peuple, des taxes & des contributions, on ſe mit hors d'état de faire la Guerre, dans un temps où leurs affaires étoient encore

core ſi incertaines, & ſi perilleuſes. Et pour leur inſinuer plus fortement qu'ils devoient être toûjours en état de ſe défendre, & de défendre leurs Alliez, il leur repréſenta, que la Tréve n'étoit pas tout à fait concluë; que la Guerre continuoit entre les deux Couronnes, ce qui expoſoit les Païs-Bas Eſpagnols à un danger éminent; que tous les Princes de l'Europe étoient encore en armes, & particuliérement leurs Voiſins, & qu'ils ne pouvoient ſans imprudence, & ſans courir un trop grand riſque, ſe determiner à licentier leur Milice, juſqu'à-ce qu'ils ſe fuſſent aſſurez contre tout événement.

Les Etats Généraux, ſuivant un avis ſi prudent, réſolurent de retenir leurs troupes depuis le premier de Juillet juſqu'au vingt-deuxiéme d'Octobre ſuivant. Cependant Son Alteſſe, qui ne veilloit pas moins au dedans qu'au dehors, s'apliqua à réformer le Gouvernement d'Utrecht, en y faiſant les changemens, qu'il jugeoit néceſſaires pour le bien de la Ville.

Mais il faut ici nous arrêter tout d'un coup, puis que la concluſion de la Paix nous arrête. Le temps nous fournira de quoi pourſuivre la Vie de nôtre Illuſtre Héros.

Héros. il ſe trouvera même de meilleures Plumes, qui ſe feront un grand honneur, d'achever l'Hiſtoire du plus grand Prince de nôtre Siécle. Un Miniſtre d'Etat, qui connoiſſoit parfaitement les belles qualitez de Son Alteſſe, nous en a fait un Portrait, qui ſervira de concluſion à ce periode de ſa Vie, & qui nous juſtifiera, dans l'eſprit de ceux qui pourroient croire que nous avons eu deſſein de le flatter en décrivant ſes actions Heroïques, Ce Juge équitable, & cet excellent Ecrivain dit, que ce Prince a joint à ſon Extraction, & à ſes qualitez Royales, une infinité d'autres qualitez, qui le rendent les délices du Peuple: qu'il parle peu, mais qu'il penſe beaucoup; qu'il eſt toûjours prêt à écouter & à s'inſtruire; qu'il eſt d'un jugement ſain; qu'il eſt ferme dans ſes reſolutions; diligent & habile dans toutes les choſes qu'il entreprend; nullement adonné à ſes plaiſirs; pieux; aimant ſa Religion; charitable envers tous, moderé, modeſte, frugal dans ſa Famille, magnifique dans les grandes occaſions, courageux, intrepride, amoureux plûtôt de la grandeur de ſa Patrie, que de ſes propres interêts; en un mot que c'eſt un Prince qui poſſede toutes les vertus, & qui n'a

que

que trés-peu de défauts.

Comme c'eſt le véritable portrait de cet illuſtre Prince, & que depuis ſa tendre jeuneſſe, il s'étoit fait diſtinguer par ſa valeur, par ſa prudence, & par une généroſité qui a été naturelle à tous les Princes de ſa Maiſon, les Anglois, qui depuis le Regne de Jaques II. ſe voyoient opprimez comme tout le monde ſait, & en leurs libertez & en leur Religion, de la maniére du monde la plus violente & la plus inouïe, crûrent que pour ſe délivrer de l'Eſclavage, où leur Monarque les vouloit reduire, ils devoient avoir recours à Guillaume III.

Ce Prince donc ayant été invité par les Nobles, par le Clergé, & par les Principaux du Peuple d'Angleterre, de venir à leur ſecours, & de tâcher de les délivrer de la Tyrannie du Papiſme, & d'un Gouvernement Arbitraire qui alloit les opprimer, fit de grands préparatifs pour cette Expédition. Les Etats Généraux s'aſſemblérent pour cet effet le 16. de Septembre de l'année 1688. & délibererent conjointement avec le Prince, ſur les moyens qu'il y avoit à prendre pour pouſſer une ſi glorieuſe entrepriſe: ce qui ſe fit avec tant de prudence & avec tant de ſecret, qu'il n'y avoit que

cinq

cinq perſonnes qui euſſent d'abord le maniment de cette affaire. Le Roi d'Angleterre qui avoit des Eſpions en Hollande, eut avis, lors qu'il n'y pouvoit aporter aucun reméde, que tous ces grands préparatifs que l'on faiſoit, etoient contre lui, ce qui l'obligea de réformer beaucoup de choſes dans ſon Royaume. Il fit publier par une Déclaration datée du 20. de Septembre, que les Catholiques Romains ſeroient incapables, comme il eſt réglé par les Loix, d'étre choiſis Membres de la Chambre-Baſſe du Parlement; & le vingt-ſixiéme du même mois, il rétablit tous les Députez, Gouverneurs des Provinces, & autres Perſonnes de Qualité dans leurs Emplois & Charges, dont ils avoient été privez auparavant, pour n'avoir pas voulu conſentir à l'abolition du Teſt, & des Loix Pénales. Peu de temps aprés Sa Majeſté fit publier une autre Déclaration, dans laquelle il marquoit, que les intentions du Prince d'Orange dans tout ce grand Armement, étoient de faire deſcente en Angleterre, & d'envahir ſes Royaumes, & dans cette vûë il envoya ordre au Marquis d'Albeville ſon Envoyé Extraordinaire en Hollande, de préſenter un Mémoire aux

Etats

Etats Généraux pour ſe plaindre de cette entrepriſe. Cependant l'on ſe préparoit toûjours à partir ; & lors que le Marquis d'Albeville attendoit la réponſe à ſon Mémoire, les Troupes du Prince s'embarquérent, & Son Alteſſe accompagnée du Maréchal de Schomberg, s'en alla de la Haye. Ces nouvelles étant venuës à Londres, firent un ſi grand effet, & allarmérent tellement le Roi d'Angleterre, qu'il ordonna, que le Collége de la Madelaine d'Oxford fut rétabli dans tous ſes Droits, & Libertez, que l'on rendit à la Ville de Londres, & à pluſieurs autres Villes, & Bourgs du Royaume, leurs anciennes Chartres, & Priviléges, & le Roi même qui avoit ſi fort perſécuté l'Egliſe Anglicane, témoignoit beaucoup de bonne volonté pour les principaux Evêques qu'il venoit d'empriſonner, de ſorte que ces mêmes Prélats qui avoient ſouffert, pour avoir humblement repreſenté au Roi, qu'ils ne pouvoient pas en conſcience obéïr à ſes ordres, en liſant ſa Déclaration pour la Liberté de Conſcience, firent hardiment des propoſitions à Sa Majeſté, pour le rétabliſſement, & la bonne conſtitution du Gouvernement. Enfin le Parti Papiſte qui avoit le deſſus, ſe vit tout d'un

d'un coup abatu, aux nouvelles de l'approche du Prince d'Orange.

Le quinziéme du mois d'Octobre, le prétendu Prince de Galles, que l'on avoit baptiſé auparavant ſans cérémonies, fut ſolemnellement tenu ſur les fonds dans la Chapelle de S. James, par le Nonce, au nom du Pape, & par la Reine Doüairiére ſa Marraine, & fut nommé, Jaques, François, Edoüard. Le Roi, au même temps, ſe prépara à ſe mettre en Campagne avec toutes ſes forces, car il reçût des nouvelles, que l'Armée du Prince étoit embarquée; que Son Alteſſe s'embarqueroit auſſi-tôt que les Vaiſſeaux, qui étoient dans le Texel, auroient joint ceux qui étoient deſtinez à cette grande Expedition; & que les Etats Généraux, ſur l'avis qu'on avoit arrêté en France leurs Vaiſſeaux Marchands, avoient fait publier un ordre portant défenſe d'avoir aucun commerce avec la France, juſqu'à ce qu'on les euſt relâchez.

Le trentiéme d'Octobre 1688. vieux Stile, la Flote Hollandoiſe étant à la Brille, compoſée de ſoixante & cinq grands Vaiſſeaux de Guerre, & de quantité d'autres petits Bâtimens pour tranſporter tout l'E-

la deſcente du reſte de l'Armée, au cas qu'on eût voulu l'empêcher : de ſorte qu'en peu de temps, cinq ou ſix cens hommes furent à terre, & ſe mirent en état de ſe défendre, pendant que le reſte debarqua, les uns dans de petits Bateaux, les autres, à la faveur de la Marée. Et bien loin que les Habitans de ce Païs-là priſſent l'épouvante, comme cela eſt fort ordinaire, en de pareilles occaſions; au contraire, ils témoignérent, non ſeulement beaucoup de joye, de l'arrivée de Son Alteſſe, mais ils apportérent même quantité de proviſions, & autres choſes neceſſaires, pour rafraîchir les Soldats, & ceux qui étoient à bord. Il y avoit long-temps qu'on n'avoit vû en mer une Flote ſi nombreuſe. Elle étoit forte de ſoixante & cinq Navires de Guerre, dix Brulots, cinq cens Flûtes, & ſoixante petits bâtimens, qui avoient tranſporté plus de vingt mille hommes, tant Cavalerie, qu'Infanterie, Volontaires & Refugiez. Néanmoins, il n'y eut, de toute cette grande Flote, que trois petits Vaiſſeaux de perdus, deux où il y avoit quelques chevaux, & le troiſiéme qui tranſportoit quatre compagnies d'Infanterie; & ces Vaiſſeaux mêmes qui furent

pris par deux Fregates Angloiſes, ne l'euſſent pas été, s'ils ne ſe fuſſent écartez de la Flote.

Mais pour revenir au Port de Torbay; Son Alteſſe ayant fait debarquer la plus grande partie de la Cavalerie & de l'Infanterie, ſans la moindre Confuſion; & ayant donné ſes Ordres pour le reſte de l'Armée, & pour mettre à terre toute l'Artillerie, il prit ſa route du côté de la Ville d'Exceſter. Tout le Peuple de la Campagne accourut en foule de toutes parts, lui donna mille bénédictions, & témoigna, par ſes acclamations, la joye qu'il reſſentoit de ſon heureuſe arrivée en Angleterre. Pluſieurs Perſonnes de qualité des environs, vinrent lui offrir leurs ſervices. A ſon approche de la Ville, l'Evêque du lieu ſe retira, & les Portes, par ordre du Maire, furent fermées, à la verité, mais ſans être néanmoins barricadées, de ſorte qu'on les ouvrit fort aiſément. En ſuite de quoi, un Parti, qui s'étoit avancé y entra, & fut reçû à bras ouverts, par les habitans, dont pluſieurs s'étoient auparavant mis au ſervice du Prince. Son Alteſſe fit ſon entrée dans cette Ville avec beaucoup de Pompe, le Vendredi d'aprés qu'il eut mis le pied en

An-

Angleterre, & alla loger dans le Palais Epiſcopal, commandant à tous les Officiers & Soldats de vivre paiſiblement; de ne faire aucun deſordre; & de payer exactement tout ce qu'ils achéteroient, ſans faire tort, ni violence à perſonne, ſous peine d'être ſévérement châtiez. Les Troupes qui ne pouvoient pas loger dans la Ville, prirent leurs quartiers aux environs.

Ce fut dans cette Ville, que Son Alteſſe fit lire publiquement dans une grande Aſſemblée, ſa Déclaration, qui contenoit les raiſons qui l'avoient obligé de faire deſcente en Angleterre, & d'y paroître avec une Armée, ſçavoir, pour maintenir la Religion Proteſtante; & pour rétablir les Loix & les Libertez des Royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe, & d'Irlande: montrant fort au long dans ce Manifeſte, que toutes les Conſtitutions de ces trois Royaumes, avoient été ouvertement violées, par les pernicieux avis des méchans Conſeillers & Miniſtres d'Etat, que le Roi avoit auprés de lui, à la grande oppreſſion du Peuple, & à la deſtruction de la Religion Proteſtante, & du Gouvernement établi dans ces Royaumes. A quoi il ajoûtoit qu'on avoit deſſein de les ſoûmettre à un

Gouvernement Arbitraire, & à l'eſclavage du Papiſme. Il y avoit pluſieurs autres raiſons preſſantes, que l'on peut voir dans la Déclaration, & celle-ci, entr'autres, où Son Alteſſe témoignoit ſes doutes raiſonnables, auſſi-bien que ceux de toute la Nation, touchant la naiſſance du prétendu Prince de Galles.

Ce fut cette derniére raiſon, qui obligea le Roi d'Angleterre de convoquer un Conſeil extraordinaire, compoſé de tous les Seigneurs, Miniſtres d'Etat, Officiers de la Couronne, Juges, Gens du Roi, de Mylord Maire, & des Aldermans de Londres, leſquels s'étant aſſemblez, le deuxiéme d'Octobre, à Whithall, dans la Chambre du Conſeil, on ouit les dépoſitions de quarante & une Perſonnes, Hommes & Femmes, qui témoignérent ce qu'elles ſçavoient touchant la naiſſance du prétendu Prince: & toutes leurs dépoſitions ayant été en faveur du Roi, & de ſon prétendu Heritier, elles furent enregiſtrées dans la Cour de la Chancellerie, le 27 du même mois, avec celles du Comte d'Huntington, & du Comte de Peterborough, quoi qu'ils n'euſſent point aſſiſté au Conſeil, mais qu'ils euſſent ſeulement dépoſé dans

la

la Cour de la Chancellerie. Ceux qui ſont tant ſoit peu curieux peuvent voir toutes ces procédures imprimées par ordre du Roi

Le Prince d'Orange ſejournant encore à Exceſter nomma le Lord Wiltshire, M. Herbert & M. Row Commiſſaires, pour lever le revenu du Roi en ce Païs-là, & envoya des Partis aux environs, pour avoir des chevaux : & ſon Armée augmentant, tous les jours, il donna ordre, qu'on fiſt des Détachemens, afin de s'aſſurer, de tous les paſſages & tous les poſtes avantageux. Ce fut en ce temps-là, qu'il reçût avis, que Mylord de la Mere étoit arrivé à Mancheſter avec un Parti conſidérable ; qu'il s'étoit déclaré pour le Prince ; & qu'ayant fait une Harangue à tous ſes Vaſſaux, par la quelle il les prioit de ſe trouver, le lendemain, aux Dunes de Bodon, ils ne manquerent pas de ſe trouver au Rendez-vous, où ces Troupes qui compoſoient une petite Armée, le choiſirent pour leur General, & lui témoignerent qu'elles le ſuivroient par tout. Mylord Lovelace n'eut pas le même bonheur, car marchant, à grandes journées, avec un Parti conſidérable de Cavalerie, pour aller joindre le Prin-

ce, il fut ſurpris, par quelques Milices, dans une Hôtellerie du Bourg de Circenſter, où il fut fait priſonnier & mené à la Ville de Gloceſter, aprés une vigoureuſe reſiſtance, où ſon Major & ſon Fils avec quelques autres furent tuez. Il eſt vrai qu'il fut mis bien-tôt en liberté, par un Parti de Cavalerie du Prince.

Le Roi, ſur les nouvelles que le Prince d'Orange avoit quitté Exceſter, & qu'il s'avançoit, du côté de Londres, avec ſon Armée & les Troupes du Païs, fit marcher ſon Artillerie, du côté de la plaine de Salisbury, qu'il avoit aſſignée pour le Rendez-vous de toute ſon Armée, ayant fait préparer & marcher tous ſes Equipages, pour être lui-même à la tête de toutes ſes Troupes. Il partit pour cela de Whithall, avec fort peu de ſuite, & arriva, le dix-neuviéme de Novembre, ſur les quatre heures du ſoir, à Salisbury. Le Duc de Berwik, le Comte de Feversham, & quelques autres Officiers Généraux tous à Cheval, allerent au devant de Sa Majeſté, qui fut reçûë aux portes de la Ville par le Maire, & par les Aldermans, avec les Cérémonies accoûtumées, & conduite au Palais Epiſcopal, où Elle logea. Cependant, le Roi d'Angleterre

terre, voyant que presque toute la Noblesse du Royaume, & même une bonne partie de son Armée propre l'abandonnoit, & que le Comte de Devonshire, & le Comte de Danby, accompagnez de plusieurs Personnes de Qualité, s'étoient soûlevez dans le Nord d'Angleterre, fit publier une Déclaration dattée du vingtiéme de Novembre, par laquelle il promettoit, qu'il faisoit grace généralement à tous ceux qui avoient pris les armes au service du Prince, pourvû qu'ils vinssent se rendre, en vingt jours de temps, entre les mains de quelque Officier Civil ou Militaire.

Pendant que toutes ces choses se passoient, un Parti de Cavalerie du Prince, s'étant avancé trop témérairement, fut poursuivi & attaqué par un Parti du Roi de soixante & dix Chevaux, & de trente Dragons & Grenadiers. Le Parti du Prince se voyant surpris, se posta derriére des hayes, ce qui ayant obligé les Dragons & les Grenadiers du Roi de mettre pied à terre, on fit grand feu de deux côtes, en sorte qu'il y en eut plusieurs de tuez; mais le Colonel Sarsfield, qui commandoit les Royalistes, ayant trouvé moyen d'entrer dans le Champ avec ses Cavaliers, chargea

les Ennemis ſi furieuſement par derriére, qu'ils furent preſque tous tüez, ou faits priſonniers. Le Lieutenant Cambell qui commandoit le parti du Prince y fut tüé, & du côté du Roi, il n'y en eut que quatre; le Cornette Web, jeune Gentilhomme y fut bleſſé dangereuſement.

La joye qu'eut la Cour, de ce petit ſuccés, fut bien-tôt interrompuë par les nouvelles que l'on reçût, que le Comte de Bath avoit ſurpris Plymouth; qu'il avoit fait priſonnier le Comte d'Huntington Gouverneur de la Place, & que toute la Garniſon s'étoit déclarée pour le Prince d'Orange, aprés la lecture de ſa Déclaration. La Flote en même temps commença à ſe refroidir, & pluſieurs Officiers ſe déclarérent pour Son Alteſſe. De ſorte que le Roi ne jugeant pas à propos de hazarder une Bataille avec une Armée, dont il n'étoit point aſſuré, & voyant d'ailleurs que l'Armée du Prince augmentoit, à tout moment, & que les Principaux d'entre la Nobleſſe avoient pris ſon parti, le Prince de Danemarc, le Duc d'Ormond, le Duc de Grafton, & pluſieurs autres Seigneurs étant de ce nombre; il ſortit de Salisbury avec précipitation, & arriva à Whithall, le vingt-

ſixiéme

ſixiéme de Novembre, ſur le ſoir, ordonnant en même temps que l'on fiſt retirer toutes les forces qui étoient à la Ville qu'il venoit d'abandonner & que l'on contremandât l'Artillerie. Sa Majeſté nomma auſſi le Colonel Skelton pour être Lieutenant de la Tour, à la place du Chevalier Edoüard Hales Papiſte. Et pour plaire aux Seigneurs Eccleſiaſtques & Temporels, qui lui avoient un peu auparavant preſenté une Requête pour convoquer un Parlement, qu'il avoit pourtant alors rejettée, il commanda à ſon Chancelier d'envoyer des Lettres Circulaires par tout le Royaume, pour en convoquer un, qui devoit s'aſſembler le quinziéme de Janvier 1689. En ſuite dequoi, de l'avis de ſon Conſeil il nomma des Commiſſaires pour traiter avec le Prince; fit publier une Déclaration pour la tenuë d'un Parlement libre, & nomma l'Evêque d'Exceſter à l'Archevêché d'York, qui vaquoit depuis trés long-temps, eſpérant par-la de gagner le Clergé.

En ce temps-là le Roi reçût des nouvelles que les Seigneurs qui s'étoient ſoûlevez dans le Nord, avoient ſurpris la ville d'York, & s'étoient déclarez pour le Prince, apres avoir deſarmé tous les Papiſtes

de ce Païs-là. Si bien que leur Armée augmentant tous les jours, Mylord Molineux, qui avoit pris les armes pour le Roy, & qui avoit un Parti considérable, fut contraint de se retirer, ne se sentant pas assez fort pour leur faire tête, d'autant plus que la plus grande partie de ceux qui l'avoient suivi, desertérent. Le Port de Hull, où il y a une des plus fortes Citadelles du Royaume, se déclara aussi pour son Altesse, par le moyen du Major de la Place assisté des Soldats & des Habitans; voici de quelle maniére arriva la chose. Le troisiéme de Décembre, sur les neuf heures du soir, que l'on monte la Garde, le Major, suivant le devoir de la Charge, se préparant à faire sa ronde, Mylord Langdale Gouverneur de la Place lui dit, qu'il avoit ordonné à Mylord Montgomery, & au Major Fontain, de faire sa fonction cette nuit-là Sur cela le Gouverneur, & le Major eurent quelques paroles; si bien que le Major ayant gagné la plûpart des Soldats, des Matelots, & des Bourgeois, & les ayant rangez en bataille, se saisit d'abord des Gardes, fit prisonniers Mylord Langdale son Gouverneur, Mylord Montgomery & plusieurs autres: & à la pointe du jour, envoya un Parti par delà le

le Pont, pour ſe ſaiſir du Château, & de la nouvelle Citadelle, dont il ne lui fut pas difficile de s'aſſûrer. La premiére choſe que fit le Peuple, fut de démolir la Chapelle des Papiſtes, qui étoit dans cette Ville. D'abord toutes les Cloches ſonnerent; on fit pluſieurs décharges de tout le Canon, & on arbora l'Etandard du Prince, ſur la Tour de la grande Egliſe pour témoigner la joye qu'on avoit d'un changement ſi ſoudain. Aprés quoi on chaſſa tous les Catholiques Romains qui s'étoient retirez dans cette Place, comme en un lieu de ſeureté, & l'on conduiſit le Gouverneur dans ſa propre Maiſon, avec une forte garde, de peur que le Peuple qui commençoit à faire des violences, ne lui fiſt quelque inſulte. pluſieurs autres Places à l'exemple de Hull ſe déclarerent pour le Prince, & pour la Religion Proteſtante, ce qui obligea le Duc de Beaufort, qui commandoit la Milice de la Province, de ſe retirer, voyant que les affaires étoient tellement deſeſpérées, qu'il ne pouvoit plus rendre aucun ſervice au Roi.

Cependant le Roi par l'avis de pluſieurs Seigneurs, deputa trois Nobles à Son Alteſſe, pour traiter avec lui, mais l'accommodement

modement n'ayant pû ſe faire aux conditions que propoſoit Sa Majeſté ; le ſuppoſé Prince de Galles que l'on avoit déja envoyé à Portsmouth, pour être prét de paſſer la mer en cas de beſoin, fut ramené à Londres. Tous les Prêtres, & Moines, & les Jeſuïtes ſur tout, cherchérent à ſe ſauver. Le Pere Peters, que l'on diſoit être l'Auteur de tous les méchans Conſeils, diſparut avec pluſieurs autres Conſeillers, Juges, & autres perſonnes de ce caractére. Le Roi tenoit cependant tous les jours Conſeil dans ſon Cabinet, pour délibérer ſur ce qu'il devoit faire, dans une conjoncture ſi preſſante, lors qu'on lui vint porter la nouvelle, que les Troupes du Prince d'Orange, avoient paſſé par Reading, & forcé le Pont de Twyford, ce qui allarma toute la Cour; voici comment cela arriva.

Quinze cens Chevaux, & trois Compagnies de Dragons Irlandois, étant logez à Reading, gros Bourg dans la Comté de Berk, les nouvelles vinrent, qu'un Parti conſidérable du Prince avançoit, avec réſolution de prendre leurs quartiers dans cet endroit-la, ce qui conſterna un peu les Irlandois, qui n'ayant pas le Bourg de leur

côté

côté ne le croyoient pas assez forts pour leur résister. Tous les Officiers consultérent ensemble sur ce qu'ils auroient à faire, & ils résolurent de se poster vers le Pont de Twyford, pour empêcher l'Ennemi de passer. Cependant ils avoient envoyé des Espions, pour sçavoir où étoient les Troupes du Prince, ayant appris que personne ne paroissoit, celui qui les commandoit ordonna au Régiment de Claverhouse, qui étoit un Régiment de Cavalerie Ecossoise, & aux Dragons Irlandois, de s'en retourner à Reading, & de s'en rendre les Maîtres, ce qu'ils firent, le huitiéme de Decembre, sur le soir, Ils eurent ordre en même temps de se tenir sur leurs gardes, de peur d'être surpris: de sorte que la plus grande partie se tint toûjours à cheval, les uns dans le Marché, & les autres dans d'autres Postes qu'on leur avoit assignez: mais n'ayant aucunes nouvelles des Ennemis, leurs Officiers leur commandérent de s'aller rafraîchir, eux & leurs chevaux. Mais à dix heures du matin, les Trompettes sonnerent l'alarme, & les Troupes du Prince se trouvérent à l'entrée de la Ville, avant qu'on en eût avis. On leur en disputa l'entrée, & il se fit grand feu, des deux côtez. Les

Dra-

Dragons Irlandois étoient à la tête des Troupes du Roi : & bien que la Cavalerie Ecoſſoiſe fiſt ferme quelque temps, cependant les Troupes du Roi lâchérent le pied, & furent obligées de ſortir de Reading, & de faire retraite vers le Pont de Twyford. Beaucoup même d'entr'eux delertérent, & le reſte ſe retira le mieux qu'il pût. Il n'y eut pourtant pas plus de trente hommes de tuez dans cette rencontre ; il eſt vrai qu'il y en eut beaucoup de bleſſez. Le Roi voyant donc ſes forces diminuées, & incapables de réſiſter à une Armée plus forte que la ſienne ; la Reine ; qui le jour auparavant avoit été querir le prétendu Prince de Galles à Windſor, & l'avoit mené à Londrés, eut ordre de faire ſon Equipage, & prenant congé du Roi, elle traverſa l'eau, de Whithall à Lambeth, le dixiéme de Décembre, à trois heures du matin, avec ſon petit Prince & peu de ſuite ; & étant montée dans ſon Carroſſe qui l'attendoit, elle alla à Douvres, ou prés de cette Ville, où elle s'embarqua pour aller en France, où elle eſt depuis ce temps-là. La Reine ayant quitté Whithall, de la maniére que je viens de dire, pluſieurs Courtiſans en firent de même. Le Roi le même ſoir aſſembla un Conſeil extraordinaire,

naire, & envoya querir Mylord Maire, & les Echevins de Londres, auſquels entr'autres choſes il ordonna d'avoir ſoin de la Ville, & d'y maintenir la Paix, aprés quoi il les renvoya. Il y eut de grandes diſputes dans le Conſeil, ce qui obligea le Roi de le renvoyer juſqu'au lendemain matin, mais on fut bien ſurpris d'apprendre que Sa Majeſté, contre l'attente de tout le monde, étoit ſortie de Whithall, à trois heures du matin, par un Eſcalier dérobé, & qu'elle s'étoit miſe ſur la Riviére dans une Barge avec fort peu de train, beaucoup même de ceux qui étoient avec lui ne la reconnoiſſant pas.

On n'eut pas plûtôt appris le depart du Roi, que tous les Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels, qui étoient à Londres & aux environs s'aſſemblérent, & aprés quelques délibérations, reſolurent que tous les Officiers & Soldats Papiſtes ſeroient congédiez, & donnerent des ordres en même temps, pour empêcher que le Palais de Whithall ne fuſt pillé, ce qui pouvoit aiſément arriver dans une telle confuſion. Ils s'aſſemblérent le lendemain dans la Maiſon de Ville, Mylord Maire ayant ſommé la Cour des Aldermans de s'y trouver.

trouver. Etant tous aſſemblez ils envoyérent querir le Colonel Skelton Lieutenant de la Tour, & lui commandérent de remettre le Gouvernement de cette importante Place, entre les mains de Mylord Lucas, au nom de la Ville, juſqu'à nouvel ordre. En ſuite de quoi, ils dreſſerent, & ſignerent tous la Declaration ſuivante.

Nous ne doutons point, que tout le monde ne croye, que dans cette importante, & dangereuſe conjoncture, nous n'ayons un zéle ſincére, & un grand Intérêt à maintenir la Religion Proteſtante, les Loix du Païs & les Libertez, & propriétez des Sujets. Nous avions lieu de croire, que le Roi, aprés avoir fait publier ſa Déclaration, & envoyer des lettres circulaires dans tout le Royaume, pour convoquer un Parlement libre, s'acquitteroit de ſa promeſſe, & ſatisferoit par ce moyen aux vœux, & aux deſirs de tous ſes Sujets : mais Sa Majeſté s'étant retirée, de Londres, dans le deſſein, comme nous appréhendons, de ſortir du Royaume, par les Conſeils pernicieux des perſonnes mal affectionnées à la Nation, & à la Religion Proteſtante ; nous ne pouvons, ſans manquer à nôtre devoir, garder le ſilence, nous voyant accablez des calamitez

que

que les Conſeils des Papiſtes, qui ont trop long-temps prévalu, nous ont attirées. C'eſt pourquoi, nous ſommes réſolus tous d'un commun accord, de nous adreſſer à ſon Alteſſe le Prince d'Orange, qui par une bonté toute particuliére pour ces Royaumes, a entrepris, au péril de ſa propre Perſonne, & avec des ſommes immenſes, de nous delivrer, des dangers du Papiſme, & de l'eſclavage, qui nous menaçoient, en tâchant de procurer un Parlement libre, & ſans répandre preſque aucune goute de ſang.

Et nos déclarons, que nous aſſiſterons de tout nôtre pouvoir ſon Alteſſe, afin qu'Elle obtienne un Parlement libre, au plûtôt, dans lequel nos Loix, nos Libertez & la proſperité de ces Royaumes ſoient fermement établies, & que l'Egliſe Anglicane en particulier, (avec une juſte liberté accordée aux Proteſtans non Conformiſtes) & l'intérêt de la Religion Proteſtante ſoit maintenu, à la gloire de Dieu, à la proſpérité du Gouvernement établi dans ces Royaumes, & à l'avantage de tous les Princes, & Etats de la Chrêtienté qui y auront quelque intérêt.

Cependant nous tâcherons autant qu'il nous ſera poſſible, de conſerver la Paix & la

la tranquilité de ces grandes & fameuſes Villes de Londres & de Weſtmunſter, & des environs, prenant ſoin de deſarmer les Papiſtes, de nous aſſurer de tous les Jeſuïtes, & Prêtres qui ſont dans leſdites Villes ou aux environs; & s'il y a encore quelqu'autre choſe néceſſaire pour avancer les glorieuſes intentions de ſon Alteſſe, & le bien public, nous ſerons toûjours prêts de le faire, quand l'occaſion s'en preſentera.

Cette Déclaration fut ſignée par deux Archevêques, cinq Evêques, & vingt-deux Nobles, ou Pairs du Royaume, qui conclurent tous, de députer le Comte de Pembrok, le Vicomte de Weymouth, l'Evêque d'Ely, & Mylord Culpeper vers le Prince, pour lui preſenter leur Déclaration, & pour lui rendre compte, en même temps, de ce qu'ils avoient encore réſolu dans leur Aſſemblée.

Tous ces Seigneurs étant ſortis de la Maiſon de Ville, Mylord Maire, la Cour des Aldermans, & le Conſeil commun de la Ville s'aſſemblérent: & entre pluſieurs choſes ſur leſquelles ils délibérerent, il fut conclu à la pluralité des voix, de preſenter en leur nom, & au nom de la Ville à Son Al-

Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, cette Adreſſe.

„ Ayant égard au zéle fervent, que Vôtre „ Alteſſe a pour la Religion Proteſtante, & „ qu'Elle a fait paroître à toute la terre, dans „ ſes glorieuſes & dangereuſes entrepriſes, „ que Dieu par ſa bonté infinie, a benites „ par des ſuccés miraculeux; nous en ren- „ dons de tres-humbles actions de graces „ à la Majeſté *D*ivine, & nous prions Vô- „ tre Alteſſe de nous permettre de la remer- „ cier en particulier, de ce qu'Elle paroît „ Armée dans ces Royaumes, pour pour- „ ſuivre & executer le glorieux deſſein „ qu'elle a pris de delivrer l'Angleterre, „ l'Ecoſſe, & l'Irlande, du Papiſme, & de „ l'eſclavage; & d'affermir dans un Parle- „ ment libre la Religion, les Loix & les „ Libertez de ces Royaumes, ſur des fon- „ demens ſolides & inébranlables.

„ Nous atendions quelque remède à „ nos oppreſſions, & nous eſperions être „ à couvert des dangers qui nous mena- „ çoient, par les promeſſes que Sa Majeſté „ avoit faites, de concourir aux juſtes, & „ pieuſes intentions exprimées dans la Dé- „ claration de Vôtre Alteſſe.

„ Mais nous voyant fruſtrez de nos eſpe- „ rances

„ rances, par le depart volontaire du Roi, „ nous nous adreſſons à Vôtre Alteſſe com- „ me à nôtre Refuge: Et nous, au nom „ de cette Ville Capitale, implorons vô- „ tre Protection, priant trés-humblement „ Vôtre Alteſſe de vouloir venir en cette „ Ville, où Elle ſera reçûë avec une joye „ & ſatisfaction univerſelle.

Cette Adreſſe ayant été approuvée par tous ceux qui étoient dans l'aſſemblée, on députa quatre Aldermans, & huit perſonnes du commun Conſeil, pour l'aller preſenter à Mr. le Prince, ce qu'ils firent, & ils furent tres-favorablement reçûs.

Les Officiers de la Lieutenance, ou Milice de la Ville de Londres, s'étant aſſemblez le même jour, firent auſſi une Adreſſe en leur nom, & au nom de toute la Milice pour être preſentée à Son Alteſſe. Comme toutes ces Adreſſes, font voir quels étoient les ſentimens des peuples toûchant ces affaires, je les mets ici tout du long.

Nous ne pouvons aſſez exprimer le profond reſſentiment que nous avons, & que nous conſerverons dans nos cœurs, de ce què Vôtre Alteſſe, a expoſé ſa Perſonne à tant de dangers, par mer & par terre, pour la con-

conſervation de la Religion Proteſtante, pour les Loix, & pour les Libertez de ce Royaume. Sans cette entrepriſe ſi glorieuſe, & incomparable, nous étions ſans doute expoſés, à ſouffrir toutes les miſeres que le Papiſme & l'eſclavage entraînent aprés eux.

Nous avons bien du chagrin, de n'avoir pas eu d'occaſion aſſez favorable de témoigner plûtôt à Vôtre Alteſſe, & à toute la terre, que ç'a toûjours été nôtre réſolution, de hazarder tout ce que nous avons de plus cher au monde, pour aſſiſter Vôtre Alteſſe, à venir à bout des glorieux deſſeins qu'elle avoit formez; de rétablir & de donner le repos a ſes Royaumes oppreſſrez.

C'eſt pourquoi nous tous, d'un commun accord, venons rendre de juſtes actions de graces à Vôtre Alteſſe, pour l'heureux ſoulagement qu'elle nous donne. Et pour temoigner, que nous n'avons pas manqué à nôtre devoir dans la conjoncture preſente, nous nous ſommes mis en etat, par la grace de Dieu, de prévenir tous les mauvais deſſeins de nos ennemis, & de conſerver la Paix, & la tranquilité dans cette Ville, juſqu'à l'arrivée de Vôtre Alteſſe.

Nous la ſupplions donc d'y venir avec

toute

toute la diligence poſſible, pour achever la glorieuſe entrepriſe qu'Elle à ſi heureuſement commencée, à la joye & ſatisfaction générale de nous tous.

Cette Adreſſe fut preſentée à Son Alteſſe par quatre Officiers de la Milice, & fut trés-favorablement reçûë.

En ce même temps le Comte de Feversham, qui commandoit alors les troupes du Roi, reçût une lettre de Sa Majeſté, par laquelle Elle lui donnoit avis de ſon depart de Londres, & quelques ordres qu'Elle jugea néceſſaires de luy laiſſer. Mylord Feversham crut être obligé d'en faire part à Mr. le Prince. Si bien qu'il lui écrivit, qu'ayant reçû une Lettre, de la part de Sa Majeſté, avec les malheureuſes nouvelles de la reſolution qu'elle avoit priſe de ſortir d'Angleterre, d'où elle étoit actuellement ſortie; il avoit crû être obligé, étant à la tête de Son Armée, & aprés avoir reçû des ordres exprés de ne s'oppoſer à perſonne, d'en avertir Son Alteſſe, auſſi-tôt qu'il lui avoit été poſſible, afin d'empêcher l'effuſion du Sang. A quoi il ajoûtoit, qu'il avoit déja congedié toutes les Troupes qui étoient ſous ſon Commandement, & que ce ſeroit le dernier Or-

Ordre qu'elles recevroient de lui.

Dans quelque vûë que Mylord Feversham eût congedié les Troupes du Roi, ce procedé fut cauſe que ces Troupes furent diſperſées de tous côtez, tant à cauſe qu'elles ſe trouvoient ſans chef, que parce qu'elles ne ſçavoient point, de quelle maniére elles ſeroient payées, ſi elles demeuroient dans le ſervice. Et en effet, quantité de Soldats furent reduits à une ſi grande extrêmité & ſe virent, tout d'un coup, tellement deſtituez de toutes les choſes néceſſaires à la vie, qu'ils furent obligez pour ſubſiſter de demander la charité. Et quoi que les Irlandois s'obſtinaſſent d'abord à ne vouloir point mettre les armes bas néanmoins le commandement que leur en fit Son Alteſſe & la néceſſité, où ils étoient réduits, les obligea de ſe ſoumettre.

Cette diſperſion & ce deſordre dans lequel ſe trouvoit l'Armée du Roi fit que le Prince d'Orange publia la Déclaration qui ſuit.

„ Dautant que nous ſommes informez „ que pluſieurs Régimens, Troupes & „ Compagnies ont été encouragées à ſe diſ„perſer elles-mêmes, d'une maniére con„tre les formes & que l'on ne peut juſti-

„ tier, ce qui a extrémement troublé le ré-
„ pos & la Paix publique ; Nous avons
„ jugé à propos de requérir tous les Colo-
„ nels & Officiers en Chef de tels Régi-
„ mens, Troupes & Compagnies, d'aſ-
„ ſembler, au ſon de trompe, ou en battant
„ la caiſſe, ou autrement, les Officiers &
„ Soldats qui ſont de tels Régimens, Trou-
„ pes & Compagnies, dans les lieux qu'ils
„ jugeront les plus commodes pour leur
„ rendez-vous, & là de les tenir en bon or-
„ dre & diſcipline ; & nous voulons & re-
„ quérons tels Officiers & Soldats de ſe
„ rendre aux lieux qui leur ſeront nommez
„ par leurs Colonels & Officiers en Chef,
„ ce qui nous ſera notifié au plûtôt, afin
„ que nous leur faſſions ſçavoir plus ample-
„ ment nôtre volonté.

Donné à Nôtre Cour à Henly le 13. de Décembre.

G. H. P. d'Orange.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient dans l'Armée, la Populace de Londres & preſque de tout le Royaume s'aſſembla en divers lieux, abattant & démoliſſant les Egliſes, Chapelles & maiſons des Pa-

Papiſtes, qui s'étoient ſauvez de peur d'être arrêtez: & quelque ſoin que priſſent les Magiſtrats pour appaiſer ce tumulte & ce grand deſordre, ils ne purent jamais venir à bout avec toute leur autorité, d'arrêter la fureur aveugle & la fougue de ces Zélez indiſcrets. Ils ne ſe contentérent pas même d'abattre le Monaſtére de Saint Jean que l'on avoit bâti dans l'eſpace de deux ans, avec beaucoup de dépenſe, & d'en avoir brûlé la Charpente & tous le meubles, dans la place de Smithfieilds. Ils ne ſe contentérent pas d'avoir démoli les Chapelles & les maiſons des Moines de Lime-ſtreet & de Lincolnſimfieilds, ce qui n'auroit pas été grand' choſe, s'ils s'en étoient tenus-là, car ces Chapelles étoient bâties contre les Loix: mais ils pouſſérent leur fureur juſques à abattre la maiſon de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & celle du Réſident de Florence, les pillant & emportant l'argent, la vaiſſelle & tout ce qu'il y avoit dedans. Et leur nombre croiſſant à tout moment, ils continuérent ces deſordres deux ou trois jours, ſans que les Trainbands, ou la Milice fût capable de leur faire entendre raiſon. Et ce ne fut que ſur les nouvelles que le Prince d'Orange ve-

noit à Londres, & par un ordre que le Conſeil publia de punir ſévérement ces furieux; que tout fut appaiſé. L'on faiſoit cependant une recherche exacte de ceux qui s'étoient enfuis, ou cachez de peur d'être punis par la Juſtice, comme étoient les Prêtres & ceux qui avoient eu part au Gouvernement, & on en prit quelques-uns, mais entr'autres Mylord Jeffrey, Grand Chancelier d'Angleterre, que l'on trouva dans un petit cabaret, déguiſé en Matelot, qui tâchoit de ſe ſauver dans un Vaiſſeau prêt à faire voile pour Hambourg. Il fut mené par devant Mylord Maire, ſuivi d'une foule de peuple incroyable, & le Maire fut tellement ſurpris de le voir dans cet équipage, lui qui, cinq ou ſix jours auparavant l'avoit vû encore dans toute ſa gloire, qu'il s'évanouit, & en fut tellement malade, qu'on le crut mort. Ne pouvant donc pas examiner alors le Chancelier, on l'envoya à la Tour, ſous une bonne garde, de peur que le peuple ne le déchirât en piéces, avec ordre au Lieutenant de la Tour, de la part du Conſeil, de le faire garder ſeurement.

Le 14. de Décembre, Son Alteſſe le Prince

Prince d'Orange arriva à Windſor, ſur les trois heures aprés midi, où il fut reçû avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion & avec les Ceremonies accôutumées, par le Maire & par les Aldermans, le Sénéſchal de ce Corps le felicitant de ſon arrivée par une Harangue fort éloquente. Aprés quoi Son Alteſſe alla au Château & logea dans l'Appartement du Prince de Dannemarck qu'on lui avoit préparé. Comme Son Alteſſe ſe diſpoſoit à ſe rendre à Londres, les nouvelles vinrent, que le Roi tâchant de paſſer la mer à Feversham en habit déguiſé, avoit eſté arreſté par quelques Pêcheurs qui cherchoient à faire quelques priſes. Ces gens qui ne connoiſſoient pas le Roi le traitterent aſſez incivilement & le menerent dans une maiſon du bourg de Feversham, lui ayant ôté quelques joyaux de grand prix, quantité d'or qu'il avoit ſur lui, & un Crucifix de grande valeur. La populace même qui s'étoit amaſſée autour de lui n'auroit ceſſé de le mal-traiter, ſi un Gentilhomme, qui eſtoit venu par curioſité, pour voir les priſonniers qu'on avoit faits, n'eût reconnu le Roi & ne ſe fût jetté à ſes pieds, ce qui ayant étrangement ſurpris tout ce peuple, les uns ſe retirerent

tout effrayez, les autres lui demandérent pardon, offrant de lui rendre tout ce qu'ils lui avoient pris, mais Sa Majeſté, leur donna volontiers tout l'or, & reprit le reſte.

Les Seigneurs, qui étoient aſſemblez à Whithall apprenant que le Roi étoit à Feversham, députérent des Perſonnes de qualité vers lui, pour le prier de revenir dans ſon Palais Royal, à quoi il ſembla avoir peu d'inclination d'abord: mais on l'en preſſa ſi fort, qu'il y conſentit. Cependant, le Prince d'Orange s'étant abſolument déterminé à aller à Londres & ayant pris ſes meſures pour cela, crut pour pluſieurs raiſons qu'il n'eſtoit pas à propos que le Roi & lui s'y trouvaſſent en même temps. C'eſt pourquoi ſçachant que Sa Majeſté revenoit à Londres, il dépêcha Monſieur de Zuleſtein pour la rencontrer ſur le chemin & pour la prier de retourner à Rocheſter. Mais Monſieur de Zuleſtein ayant pris une autre route que celle du Roi, le manqua, de ſorte que Sa Majeſté arriva à Whithall, le 16. de Décembre, ſur les quatre heures du ſoir, accompagnée de quantité de Seigneurs & d'une Compagnie de ſes Gardes du Corps. Il envoya auſſi-tôt le Comte de Feversham

à

à S. A. pour l'inviter à prendre le logement qu'on lui avoit préparé, qui étoit le Palais de S. James, avec telles troupes qu'il jugeroit à propos. Le Prince délibérant ſur cette affaire avec les Seigneurs qui étoient avec lui à Windſor, juſtement le jour d'auparavant qu'il avoit réſolu d'être à Londres, leur fit part du meſſage du Roi, & les laiſſa délibérer là-deſſus : & il fut conclû, qu'il n'étoit nullement à propos que le Prince acceptât l'offre du Roi. Néanmoins parce que d'un autre côté on jugea qu'il étoit d'une néceſſité abſoluë que le Prince fuſt à Londres : le lendemain les Seigneurs crurent que la briéveté du temps ne pouvoit leur fournir d'autre meilleur expédient que celui de prier Sa Majeſté de ſe retirer à quelque diſtance de Londres. Pour cet effet on lui propoſa la Maiſon de Ham, appartenant à la Ducheſſe de Lauderdale, qui n'étoit qu'à dix milles de la Ville, & le Prince ſigna un Ordre par lequel, il prioit le Marquis d'Halliſax, le Comte de Shrewsbery, & le Lord Delamere, de dire au Roi que l'on avoit trouvé à propos, pour plus grande ſeureté de ſa Perſonne, qu'il ſe retirât à Ham, où il ſeroit accompagné par des Gardes du Corps, qui

le défendroient, contre toutes ſortes d'inſultes.

Cet Ordre ayant été ſigné par Son Alteſſe, les trois Seigneurs, qui y ſont nommez furent choiſis pour le porter: mais il fut réſolu, qu'avant qu'ils le rendiſſent, les Gardes de Son Alteſſe ſe mettroient en poſſeſſion de tous les poſtes de Whithall, pour prévenir le deſordre qui auroit pû arriver entre les Gardes du Roi & ceux du Prince, ce qui outre d'autres méchantes conſéquences, auroit pû mettre en danger la Perſonne même du Roi. On avoit crû par le temps auquel les Gardes du Prince partirent de Windſor, qu'ils pourroient être à Whithal, à huit heures du ſoir, mais les chemins étoient ſi mauvais, à cauſe des pluyes continuelles, qu'ils n'y pûrent arriver qu'aprés dix-heures du ſoir: & quand ils y furent arrivez, ils ne purent pas executer leur ordre, car l'Officier du Roi refuſa les clefs à celui du Prince, de ſorte que le temps s'écoula juſques à minuit paſſé, avant que les Seigneurs députez puſſent faire ce qu'ils ſouhaitoient. Cependant, pour ne pas paroître incivils & garder le reſpect qu'ils devoient au Roi, qui étoit alors au lit, ils écrivirent un billet à

My-

Mylord Middelton un des Secrétaires d'Etat, par lequel ils lui marquoient qu'ils avoient un ordre à delivrer à Sa Majeſté, de la part du Prince, qui étoit de ſi grande importance, qu'ils ſouhaitoient d'être immédiatement admis; & qu'ils le prioient, par conſequent, de leur faire ſçavoir, où ils pourroient trouver la Grandeur, afin qu'ils puſſent être introduits, & s'acquiter de leur Commiſſion.

Ce Billet fut ſigné par les trois Mylords députez, & Mylord Middelton, leur envoya dire par celui qui le lui avoit donné, qu'il ſe trouveroit à l'Eſcalier de la Chambre de la Garde, pour les introduire auprés de Sa Majeſté, ce qu'il fit. Les trois Seigneurs ayant trouvé le Roi couché, ils lui firent d'abord de grandes excuſes, de ce qu'ils venoient interrompre le repos de Sa Majeſté à une heure ſi induë, aprés quoi ils lui mirent entre les mains le papier écrit de la main du Prince, & le Roi l'ayant lû, il dit qu'il étoit prêt de faire ce que Son Alteſſe ſouhaitoit. Les Seigneurs, ſelon l'ordre qu'ils en avoient, priérent trés-humblement Sa Majeſté de partir, de Whithal, d'aſſez bonne heure, pour être à Ham ſur le midy, afin de ne point rencon-

trer en chemin le Prince d'Orange, lors qu'il iroit à Londres, à quoi le Roi conſentit volontiers, & demanda ſi le Prince ne vouloit point lui marquer quels Domeſtiques il améneroit avec lui. Les Seigneurs lui répondirent, que Sa Majeſté pouvoit donner les ordres qu'il lui plairoit; là deſſus ayant pris congé du Roi, & étant déja dans la Chambre Privée, Sa Majeſté les rappela, & leur dit qu'il avoit oublié de les avertir, qu'il avoit réſolu, avant qu'il euſt reçû le Billet du Prince, d'envoyer le lendemain matin Mylord Godolphin à Son Alteſſe, pour lui propoſer ſon retour à Rocheſter, ſçachant par l'ordre qu'avoit Monſieur de Zuleſtein, que le Prince n'avoit pas envie qu'il revinſt à Londres, & que pour cette raiſon il ſouhaitoit & aimoit mieux retourner à Rocheſter, que d'aller à Ham. Les Seigneurs lui repliquérent qu'ils alloient envoyer inceſſamment un Exprés à Son Alteſſe pour lui faire ſçavoir ce que Sa Majeſté ſouhaitoit, & qu'ils ne doutoient nullement que le Prince n'y conſentiſt. En effet, l'Exprés ayant trouvé le Prince à Sion, maiſon qui apartient à la Comteſſe Doüairiere de Northumberland & qui n'eſt qu'à neuf ou ſix milles de

Lon-

Londres, il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & les trois Seigneurs, & avant huit heures du matin M. de Bentin, par ordre de Son Alteſſe écrivit une lettre aux trois Mylords, pour leur faire ſçavoir que Monſieur le Prince conſentoit que le Roi retournaſt dans l'endroit, où il lui plairoit. Sa Mejeſté partit donc, de Whithall, ſur les dix heures du matin, le 18. de Décembre, dans ſa Barge, & arriva ſur le ſoir, chez le Chevalier Richard Head, prés de Rocheſter, ayant choiſi cette maiſon pour ſa réſidence.

Il arriva une choſe bien remarquable entre le temps du premier départ du Roi & celui de ſon retour à Londres. Le bruit courut par tout Londres & par toute l'Angleterre, que les Papiſtes, qui étoient au deſeſpoir du depart du Roi; avoient réſolu de maſſacrer tous les Proteſtans, ce qui avoit tellement allarmé tout le monde, que chacun ſe tenoit ſur ſes gardes & n'oſoit pas même éteindre les chandelles la nuit. Il faut remarquer que ce fut en ce temps-là que Mylord Feversham congédia l'Armée, où il y avoit beaucoup de Papiſtes, qu'il n'avoit point deſarmez, & qui par conſéquent pouvoient, dans l'extremité, où ils

ſe voyoient, faire beaucoup de mal. Mais par une politique auſſi fine que néceſſaire, on donna l'alarme générale dans Londres & dans tout le Royaume, en une même nuit, ſous prétexte que les Irlandois maſſacroient, brûloient & ſaccageoient par tout, où ils paſſoient, ce qui ſe fit avec tant d'adreſſe & de promptitude, dans preſque tous les endroits du Royaume, que le peuple, juſques aux femmes & aux enfans ſortirent armez pour aller à la rencontre des Irlandois: mais le jour étant arrivé, on s'apperçût qu'on avoit donné une fauſſe alarme, qui eut pourtant l'effet qu'on s'étoit propoſé, qui étoit de faire voir ce que devoient attendre les Papiſtes, au cas qu'ils euſſent quelque mauvais deſſein.

Enfin le jour heureux que le peuple ſouhaitoit avec tant de paſſion arriva. Le Roi étant parti le Mardi 18. de Décembre 1688. Monſieur le Prince d'Orange arriva le même jour à Londres, ſur les trois heures aprés midi & alla loger au Palais de Saint James. Il ſeroit difficile de décrire la joye publique. Il ſuffit de dire, que depuis S. James juſques à huit miles dans le grand chemin par où devoit paſſer Son Alteſſe, il y avoit une ſi grande foule de peuple en caroſſe,

roſſe, à cheval, & à pied, qu'à peine pouvoit-on paſſer, quoi que le temps fût fort pluvieux. Il entra avec un Equipage magnifique, accompagné des plus grands Seigneurs du Royaume, & fut d'abord complimenté par toute la Nobleſſe & autres Perſonnes de marque qui ſe trouvérent à Londres. Sur le ſoir on entendit le bruit des Cloches, on fit des feux de joye par tout, & toutes les fenêtres des maiſons juſques à celles des Papiſtes mêmes furent éclairées de flambeaux. On pouvoit aiſément juger de la ſincerité de la joye de tout le peuple par les continuelles acclamations & bénédictions qu'ils donnoient au Prince, l'appellant leur Libérateur; la populace même qui venoit de commettre tant de deſordres ſe tint dans ſon devoir, ſi-tôt que ce grand Prince fut arrivé.

Le Conſeil ordinaire de la Ville s'aſſembla le lendemain & conclut unanimement, que tous les Aldermans de Londres & leurs Députez avec deux Perſonnes du Conſeil pour chaque quartier, iroient féliciter Son Alteſ. de ſon heureuſe arrivée, dans le temps & à l'endroit qu'Elle lui plairoit leur marquer, & que les deux Sherifs, ou Echevins & le Sergent de la Ville iroient ſçavoir

voir de Son Alteſſe, qu'elle ſeroit ſa volonté là-deſſus. Et le jour leur ayant été marqué, tous les Aldermans, (Mylord Maire étant alors malade,) avec leurs Députez & deux du Conſeil ordinaire pour chaque quartier de la Ville allérent trouver le Prince dans le Palais de S. James, & le félicitérent de ſon heureuſe arrivée, par la bouche du Chevalier George Treby leur Avocat Général qui fit la Harangue qui ſuit.

MONSEIGNEUR,

Le Lord Maire n'étant pas en état, à cauſe de ſa maladie, de paroître devant Vôtre Alteſſe, les Aldermans & les Communes de la Ville Capitale de ce Royaume, ſont venus ici pour féliciter Vôtre Alteſſe de ſon heureuſe arrivée dans cette grande & glorieuſe occaſion, dans laquelle les paroles nous manquent, pour exprimer nos penſées. Quand nous réfléchiſſons ſur le danger auquel nous étions expoſez, nous voyons que l'Egliſe & l'Etat étoient opprimez par le Papiſme & par un Gouvernement Arbitraire, & réduits à une totale deſtruction, par la conduite de certaines perſonnes, qui vou-

vouloient veritablement nous ſubjuger ; qui avoient violé nos Loix les plus Sacrées, & qui plus eſt, ruïné les fondemens & l'établiſſement des Loix mêmes : de ſorte que nous ne ſçavions quel reméde trouver à nos maux ; la ſeule perſonne aprés Dieu qui pouvoit appliquer ce rméde, etoit Vôtre Alteſſe. Vous êtes d'une Maiſon des plus Illuſtres, dont les glorieux Ancêtres ont toûjours fait du bien au genre humain. Les Titres de Prince Souverain, de Stathouder, & même d'Empereur qu'elle a poſſedez, ſont les dignitez dont elle ſe vante le moins: mais elle fait gloire du Tître dont elle a joüi depuis long-temps, qui eſt un Tître qui lui eſt ſingulier, ſçavoir, d'être la mére de tant de grands hommes que Dieu a envoyez de temps en temps pour ſoûtenir ſa cauſe contre ceux qui l'opprimoient. C'eſt à cette Divine Commiſſion que toute la Nobleſſe de ce Royaume, & nos Soldats Anglois ſe ſont rendus, ayant mis les armes bas ſitôt que V. A. a paru.

Grand Prince, lors que nous faiſons reflexion ſur tout ce qui s'eſt paſſé, le mois dernier, & que nous conſidérons avec quelle promptitude nous avons été delivrez, nous ſommes ſi ſurpris, que cela nous paroît preſque

vendirent, ou engagérent leurs armes & leurs équipages; ce qui obligea Son Alteſſe à publier un Ordre ſigné de ſa main, par lequel il étoit commandé à tous ceux qui avoient de ces armes de les rendre aux Soldats, ou aux Officiers de l'Artillerie.

Le Roi d'Angleterre, aprés avoir paſſé quelques jours à Rocheſter, en ſortit à minuit le 22. de Décembre, avec fort peu de monde, par une porte de derriere, & s'étant auſſi-tôt embarqué ſans bruit, il arriva en France, où il fut reçû avec beaucoup d'amitié.

Portsmouth dont le Duc de Berwik étoit Gouverneur ayant tenu long-temps ſans vouloir ſe rendre, ſe ſoumit enfin & reçût la Garniſon que le Prince d'Orange y envoya.

Le 25. de Décembre les Seigneurs tant Eccleſiaſtiques que Seculiers s'étant aſſemblez dans la Chambre des Lords à Weſtminſter, preſentérent une Requête à ſon Alteſſe, par laquelle ils la ſupplioient avec beaucoup d'inſtance de ſe vouloir charger de l'adminiſtration des affaires publiques, tant Civiles que Militaires, juſqu'à-ce que la Convention qui ſe devoit aſſembler le 22. de Janvier ſuivant 1689. eût été tenuë, de

diſpoſer

diſpoſer des Revenus publics, pour la conſervation de leur Religion, de leurs Loix & de leurs Libertez; de vouloir prendre ſoin des affaires d'Irlande; & d'écrire des Lettres ſignées, de ſa propre main, afin qu'étant adreſſées, en ſon nom; aux Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels & aux diverſes Provinces, Comtez, Univerſitez, Villes & Bourgs qui avoient droit d'envoyer des Députez au Parlement, on ſe diſpoſaſt, de bonne heure, & ſans conteſtation à en élire, pour compoſer cette aſſemblée qui devoit décider de la maniere dont l'Angleterre devoit être gouvernée, depuis la deſertion de Jaques Second.

Mr. le Prince, qui depuis ſon heureuſe deſcente, n'avoit rien fait qu'avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, ne s'oppoſa pas à la priere des Seigneurs qui lui avoient preſenté cette Requête. Cependant, il ne voulut pas ſe charger de l'adminiſtration des affaires du Royaume, que ce ne fuſt auſſi par le conſentement de la Nation, ou de la Chambre-Baſſe qui la repreſentoit. De ſorte que ſur la réponſe de ſon Alteſſe, tous ceux de la Ville de Londres & des environs, qui avoient été Membres de cette Chambre ſous le Regne de

de Charles II. s'étant aſſemblez, le jour ſuivant; toute l'Aſſemblée, d'un commun accord, ayant donné les mains à ce qu'avoit propoſé la Chambre des Seigneurs, lui fit preſenter une Adreſſe, conçûe, à peu prés dans les mêmes termes, que celle dont nous venons de faire mention. Cette Adreſſe lui fut preſentée, le même jour 26. de Decembre, par pluſieurs Membres de la Chambre-Baſſe, les Aldermans & le Conſeil de la Ville de Londres. Son Alteſſe remercia les Deputez de cette Aſſemblée, par un beau diſcours qu'elle leur fit, du zéle qu'ils avoient témoigné pour la cauſe commune, & de ce qu'ils avoient concouru ſi unanimement, pour le bien du Royaume & de la Religion, avec le Corps des Seigneurs Eccleſiaſtiques & Seculiers. Elle leur promit qu'elle feroit tous ſes efforts, pour tâcher d'aſſurer la Paix de l'Etat, juſqu'à la tenuë de la Convention, qui prendroit les meſures néceſſaires, pour remettre les affaires ſur l'ancien pied, & que conformément à la demande qu'ils lui faiſoient, conjointement avec les Seigneurs, elle feroit expédier ſans delai des Lettres circulaires, pour faire l'Election des Membres qui devoient compoſer cette Aſſemblée

blée qui devoit faire revivre le calme dans le Royaume & dans l'Egliſe. Elle ajoûta qu'elle auroit un ſoin tout extraordinaire d'appliquer les Revenus publics aux uſages qui ſeroient jugez les plus propres & ſelon l'exigeance des cas; qu'elle ne mettroit rien en oubli, pour faire que l'Irlande fût reduite & miſe dans un tel état, que la Religion Proteſtante & les interêts du Royaume d'Angleterre puſſent être conſervez en leur entier. Et aprés leur avoir proteſté de la maniere la plus tendre & la plus affectueuſe, qu'il n'y auroit rien qu'elle ne miſt en œuvre, pour les maintenir dans leurs Privileges & leur conſerver leurs Libertez, elle finit, en leur diſant, que l'offre qu'on venoit de lui faire étant de la derniere importance, il devoit avant que de l'accepter, y penſer quelques momens, & que pour cet effet, ils ne trouvaſſent pas mauvais, ſi elle prenoit juſqu'au lendemain, pour leur rendre une réponſe poſitive. Les Députez donnerent les mains à tout ce que vouloit le Prince, en le ſuppliant toûjours neanmoins de ne leur refuſer pas leur demande. Et le lendemain, voyant bien qu'il ne ſe pouvoit pas défendre de répondre aux vœux de toute une Nation qui l'avoit appellé

pellé à ſon ſecours & qui le regardoit, aprés Dieu, comme ſon unique Liberateur, il ſe chargea du Gouvernement, au grand contentement de tout le peuple, qui en témoigna ſa joye le même ſoir, par une infinité de feux qui furent allumez dans tous les endroits de la Ville; & par mille acclamations & chants d'allegreſſe, dont on entendit retentir les airs. Mais afin que les Elections pour les Membres de la Convention puſſent être faites avec une entiere liberté, & ſans aucune apparence de contrainte, ce ſage & équitable Prince ordonna que toutes les Troupes qui étoient dans les lieux, d'où on devoit envoyer des Députez, euſſent à ſe retirer inceſſamment, ce qui fut régulierement executé. Il fit pluſieurs autres réglemens de cette nature pour aſſurer la tranquilité du Royaume: & tout ce qu'il fit fut accompagné de tant de ſuccés que la Ville de Londres qui étoit la plus agitée & qui depuis quelque temps, étoit dans des allarmes continuelles reprit cet heureux calme dont elle jouïſſoit auparavant. Car comme ce Prince étoit devenu l'amour des Anglois, & qu'il avoit ſçû l'art de gagner leur cœur tout plioit avec tant de plaiſir à ſes commandemens & à ſes remon-

montrances, que le peuple fut appaiſé tout d'un coup.

Le 30. de Décembre Son Alteſſe fit publier une Déclaration par laquelle il autoriſoit tous les Sheriffs, ou Intendans de Province, Juges de Paix, & autres Officiers ſubalternes qui étoient en Charge depuis le premier du mois de Décembre, les Papiſtes exceptez, de faire exactement leur devoir, & d'être extrémement ſoigneux & vigilans à conſerver la Paix & la tranquilité du Royaume & à ſoulager les Pauvres. Et Son Alteſſe Elle même voyant que le trafic n'alloit pas trop bien dans Londres, ce qui avoit reduit quantité de gens de métier à une grande pauvreté, leur fit diſtribuer dix mille livres Sterling, ce qui joint à la modération & à la ſageſſe qu'Elle faiſoit paroître dans l'Adminiſtration des affaires, lui attira les bénédictions & l'eſtime de tout le monde.

Ces changemens ſi heureux avoient tellement effrayé ceux qui avoient quelque part dans les affaires, ſous le régne du Roi Jaques II. & tous les Jeſuïtes & Prêtres, qu'ils prirent tous la fuite, ou ſe cachérent: mais on ne laiſſa pas d'en prendre quelques-uns, & entre autres, les Comtes de Peter-

Peterborough & de Salisbury, le Chevalier Edoüard Halles, ci-devant Lieutenant de la Tour, le Chevalier Thomas Jenner, Charles Halles, le Docteur Walker, Préſident d'un Collége à Oxford qui s'étoit fait Papiſte, les Sieurs Graham, Brent, Burton, & pluſieurs autres; Jean Leyborn, Charles Poulton, Ralph. Cloyton, Joſeph Gifford, Robert Jeniſon, Guillaume Locker, François Calemny, & Thomas Kinſley, tous Jeſuïtes, prêtres, ou Evêques Romains que l'on mit en priſon, où ils furent traitez avec beaucoup d'humanité: car le Docteur Burnet par ordre de Mr. le Prince y fut pour les voir & pour ſçavoir s'il ne leur manquoit rien, leur faiſant donner des logemens propres & la liberté de ſe promener ſur les Plombs de Neugate. Cette conduite fut bien différente de celle du Clergé de France, qui pour le fait ſeul de la Religion enterre les Proteſtans tout vivans dans des cachots, où étant privez de toutes les conſolations & de toutes les néceſſitez de la vie, ils n'ont qu'un petit trou pour reſpirer un air infect.

Son Alteſſe, ſelon qu'Elle l'avoit promis aux Seigneurs & aux Members des der-

derniers Parlemens tenus ſous Charles II. envoya des Lettres Circulaires en ſon nom à toutes les Provinces, Univerſitez, Villes & Bourgs du Royaume, pour faire Election des Membres propres & qualifiez pour aſſiſter à la Convention : & ſur quelques plaintes qu'on fit, qu'aux environs de Londres on avoit logé des Soldats chez les particuliers ; il fit publier une Proclamation, par laquelle elle déclaroit qu'ayant été informée, que pluſieurs Regimens, Troupes & Compagnies, avoient pris leurs logemens, contre ſon intention, dans des Maiſons particulieres, elle avoit jugé à propos de publier que ſa volonté étoit, qu'aucun Officier, ou Soldat, de quelque Nation, ou Qualité qu'il fût n'eût à prendre ſon logement dans aucune Maiſon particuliere que ce ne fût par le conſentement libre & volontaire de Maître du logis. Et afin qu'il n'y eût aucune équivoque dans les Ordres qu'elle donnoit, elle déclara, en ſuite de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle entendoit, que toutes Maiſons étoient cenſées particulieres, excepté celles, où l'on vendoit du vin, de la biere & autres telles boiſſons, en détail : ordonnant que ce ſeroit ſeulement dans ces

maiſons

maiſons publiques, que les Officiers & Soldats auroient leurs Logemens, & cela, par l'ordre & direction des Magiſtrats, Juges de paix, ou du Connétable du lieu, où les Officiers & Soldats ſe trouveroient. Enfin, elle enjoignit à ceux qui contreviendroient à ſes Ordres, ſous quelque prétexte que ce fût, qu'ils ſeroient caſſez & punis, ſelon toutes les rigueurs des Loix Militaires.

Cependant, quoi que ceux qui avoient chez eux des Officiers & des Soldats ne fuſſent nullement mécontens; quoi qu'ils les euſſent reçûs, comme leurs liberateurs, & qu'ils leur donnaſſent tout ce qui leur étoit néceſſaire, ſans prétendre aucun gain, cette Declaration leur plût infiniment & leur fit voir les bonnes intentions & la juſtice de Son Alteſſe. De ſorte qu'il ne fut pas difficile de faire ſigner dans toutes les Provinces du Royaume, une Aſſociation que l'on avoit faite, pour la conſervation de ſa Perſonne.

Comme cette Aſſociation fait voir l'eſtime particuliere qu'on avoit pour cet illuſtre Prince, je la mettrai ici, tout du long.

„Nous ſouſſignez & aſſociez; pour la „défenſe de la Religon Proteſtante & le

„ maintien de l'ancien Gouvernement ; des
„ Loix & des libertez d'Angleterre, d'E-
„ coſſe & d'Irlande, proteſtons, devant
„ le Dieu Tout-puiſſant, que nous pro-
„ mettons d'agir conjointement avec Son
„ Alteſſe, le Prince d'Orange : pour ſoû-
„ tenir cette cauſe & la defendre, ſans ja-
„ mais nous deſunir, ni en deſiſter, que
„ nôtre Religion, nos Loix & nos libertez
„ ne ſoient tellement affermies par un par-
„ lement libre, que nous ne tombions ja-
„ mais plus dans le danger d'être ſoûmis au
„ Papiſme, ou à l'Eſclavage. Et dautant
„ que nous ſommes engagez dans cette cau-
„ ſe commune, ſous la protection de Son
„ Alteſſe le Prince d'Orange, ce qui pour-
„ roit expoſer la Perſonne à quelque dan-
„ ger, & à quelques attentats deſeſperez
„ des Papiſtes, ou autres cruelles perſon-
„ nes ; nous atteſtons devant Dieu, & nous
„ engageons, que ſi l'on attente ſur la Per-
„ ſonne de ce Prince, nous pourſuivrons
„ non ſeulement ceux qui en ſeront les Au-
„ teurs, mais auſſi tous leurs adhérans, &
„ tous ceux que nous trouverons armez
„ contre nous, avec toute la ſévérité d'une
„ juſte vangeance, à leur ruïne & deſtru-
„ ction totale. Nous déclarons auſſi que

„ l'exe-

„l'execution d'un tel attentat, dont Dieu „ par ſa bonté nous veuille préſerver, bien „ loin de nous empêcher de pourſuivre la „ cauſe que nous avons entrepriſe, nous „ engagera encore plus fortement à la pouſ- „ ſer avec toute la vigueur qu'une action ſi „ barbare mériteroit, &c.

Cette aſſociation fut faite fort à propos, car les Papiſtes avoient encore la hardieſſe de medire du Gouvernement & d'attribuer tous les changemens, qui étoient arrivez, à l'ambition du Prince d'Orange, comme ſi une conduite auſſi moderée que la ſienne ne les avoit pas dû perſuader du contraire. Il y en eut un, entre autres, qui eut l'inſolence de dire dans un Ordinaire François à Londres, en montrant ſon épée, qu'il tüeroit, avec ce fer, le Prince d'Orange, s'il étoit en tout autre Païs. Jamais ſcelerat n'a mieux merité la mort que celui-là; cependant on ſe contenta de le tenir, quelque temps, en priſon. On avoit publié, peu de jours auparavant, une Déclaration qui portoit; que tous les Papiſtes, qui ne poſſedoient point de Maiſon; qui n'étoient point Marchands Facturiers, ou Domeſtiques de la Reine Doüairiere, ſe retireroient, à dix miles de Londres & de

Weſtmunſter ; mais nonobſtant cette Déclaration, ils ne laiſſoient pas d'y reſider, & même de parler indiſcrettement, de cabaler, de ſemer de fauſſes nouvelles & de faire des aſſemblées dangereuſes, ce qui obligea Son Alteſſe d'en faire publier une ſeconde, datée du 14 de Janvier 1689. par laquelle il étoit enjoint aux mêmes Papiſtes, excepté les Propriétaires de maiſon, de ſortir de Londres & de Weſtmunſter dans trois jours, & de s'en éloigner de dix milles, ſous peine d'étre mis en priſon & pourſuivis avec toute la ſévérité des Loix, faiſant commandement à tous les Magiſtrats de faire une exacte recherche des mêmes Papiſtes & de ſaiſir & empriſonner ceux qui contreviendroient à la Déclaration.

Les nouvelles du grand ſuccés de Son Alteſſe étant arrivées en Hollande, les Etats envoyérent trois Députez au Prince pour l'en feliciter. Ils débarquerent à la Tour, où l'on fit une décharge de tous les canons, aprés quoi ils ſe mirent dans les Caroſſes, qu'on leur avoit envoyez, pour aller au Palais de Saint James, où étoit Son Alteſſe.

Monſieur le Prince ayant témoigné à la Ville de Londres, que le Treſor de l'Echiquier

quier étoit épuiſé, & qu'il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux néceſſitez de l'Etat, la Ville ordonna auſſitôt un Committé, pour aller trouver Son Alteſſe, & ſçavoir d'Elle quelle ſomme elle ſouhaitoit. Le Prince leur ayant demandé deux cens mille livres Sterling à emprunter, pluſieurs des principaux de Londres vinrent généreuſement s'offrir à donner cette ſomme, & ce qui eſt admirable, on en trouva en moins de deux ou trois jours, trois cens mille, & on en eût trouvé davantage, ſi l'on eût voulu, car tout le monde venoit en foule offrir leur bourſe, ce qui fait voir non ſeulement la richeſſe de Londres, mais auſſi l'affection & la tendreſſe, qu'ils avoient pour cet auguſte Prince.

Avant que de parler de la grande Convention, qui s'aſſembla le 22. de Janvier, & des grandes affaires qui s'y terminerent en peu de temps, il faut que nous diſions quelque choſe de ce qui ſe paſſa dans le Royaume d'Ecoſſe, pendant ce temps-là.

L'Arrivée de Son Alteſſe en Angleterre fit un ſi grand effet & jetta une ſi grande épouvante dans l'eſprit des Miniſtres d'Etat du Royaume d'Ecoſſe, qui étoient Papiſtes, & de ceux qui, contre les Loix,

avoient part au Gouvernement, qu'ils ſongérent à mettre ordre à leurs affaires. Les uns eurent le bonheur de ſe ſauver, mais la plûpart furent pris & mis en priſon; la populace s'amaſſa en pluſieurs endroits, & démolit non ſeulement les Chapelles, & les maiſons des Papiſtes, mais commit une infinité de deſordres, dans la Ville Capitale même, où il y eut pluſieurs perſonnes de tuées & de bleſſées. La Nobleſſe de ce Royaume ne ſçachant comment apaiſer cette fureur populaire, députa quelques-uns de leur Corps pour aller trouver le Prince d'Orange, afin de l'aſſurer que tout le Royaume d'Ecoſſe étoit prêt à ſe ſoûmettre à lui, & qu'il lui demandoit ſa protection. Son Alteſſe ayant été avertie de leurs intentions, envoya prier toute la Nobleſſe Eſcoſſoiſe qui étoit à Londres de la venir trouver: & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de ce Royaume s'étant rendus; le 7. de Janvier au Palais de S. James; ce Prince leur ayant repréſenté, que la ſeule raiſon qui l'avoit obligé à faire deſcente avec une Armée dans les Royaumes Britanniques avoit été le triſte état, où ils les voyoit reduits, depuis quelque temps, par les violences de leur Monarque; il ajoûta qu'il avoit crû

abſolument néceſſaire de leur faire connoître, que ſon unique deſſein étoit de les delivrer de l'eſclavage, d'aſſûrer la Religion Proteſtante & de rétablir leurs Loix & leurs libertez, comme il s'en étoit expliqué dans ſon Manifeſte: & que pour cet effet, il les exhortoit non ſeulement à concourir avec lui à un ſi juſte deſſein, mais à lui donner leurs avis, dans une entrepriſe ſi difficile & ſi importante.

Dés que Son Alteſſe ſe fut retirée, ces Seigneurs s'aſſemblérent dans la Chambre du Conſeil à Whithall, où aprés avoir choiſi le Duc d'Hamilton pour leur Préſident, ils délibérérent ſur les Conſeils qu'ils donneroient au Prince dans cette conjoncture: mais on ne conclut rien pour lors. Le Mardy 8. s'étant encore aſſemblez, on réſolut que le meilleur moyen étoit de convoquer une Aſſemblée générale de tous les Etats du Royaume, & de preſenter une Adreſſe à ſon Alteſſe.

Le lendemain l'Adreſſe fut faite, & fut lûë en pleine Aſſemblée. On remercioit d'abord Mr. le Prince, du zéle extraordire qu'il avoit témoigné dans cette Expedition glorieuſe, qu'il avoit entrepriſe avec tant de fatigues & de dangers, pour la con-

ſervation de la Religion Proteſtante & le rétabliſſement des Loix & des Libertez des trois Royaumes. On ajoûtoit à cela, qu'il étoit prié, qu'en reconnoiſſance d'une action ſi ſainte, ſi digne de ſa pieté & de l'amour qu'il avoit pour les peuples qui étoient opprimez avec tant d'injuſtice, il lui plût ſe vouloir charger de l'Adminiſtration des affaires d'Ecoſſe, tant Civiles que Militaires & de diſpoſer des Revenus du Royaume & de toutes les Places qui en dépendoient, juſqu'à l'Aſſemblée Générale des Etats, qui ſe devoit tenir le 14. du mois de Mars. Aprés quoi, on le ſupplioit, qu'à l'exemple de ce qu'il avoit fait, à l'égard des Anglois, il fit expedier des Lettres Circulaires & les envoyât, en ſon nom, dans toutes les Provinces, Villes & Bourgs, pour travailler inceſſamment à l'election des Membres, qui devoient compoſer cette Aſſemblée, qui comme celle d'Angleterre, devoit porter le nom de Convention.

Cette Adreſſe étoit ſignée par trente Seigneurs & quatre vingts Gentilshommes, qui accompagnerent le Duc d'Hamilton, lors qu'il la preſenta.

Le Prince les remercia, de la maniere du mon-

monde la plus obligeante, de la confiance qu'ils prenoient en lui, & pour réponſe à ce qu'ils lui demandoient, il leur dit d'abord, qu'il les prioit de lui donner un peu de temps pour ſe determiner. Mais le lendemain les ayant fait tous appeller, il leur promit d'accepter l'offre qu'ils lui avoient faite, & les aſſura, de nouveau, qu'ils le trouveroient toûjours diſpoſé à ſe joindre à eux dans tout ce qui ſeroit néceſſaire pour les rétablir & les affermir dans tous leurs Priviléges.

Environ ce temps-là, les Comtes de Crauford, & de Louthiam accompagnez de pluſieurs Perſonnes de qualité étant arrivez à Londres, demandérent de ſigner l'Adreſſe, ce que le Prince leur accorda, avec des témoignages d'une grande ſatisfaction, voyant tant de grands Seigneurs ſi zélez pour achever le glorieux Ouvrage qu'il avoit ſi heureuſement commencé. Ces nouvelles ne furent pas plûtôt arrivées à Edimbourg, qu'on en témoigna une joye publique par des feux de joye, par le ſon des Cloches, & autres marques de réjoüiſſance de cette nature.

Pour revenir maintenant aux affaires d'Angleterre; les Papiſtes, ou autres gens

mal affectionnez au Gouvernement, firent courir le bruit que les Matelots & Soldats Anglois ne seroient point payez : mais le Prince leur en donna des assurances si certaines & si publiques, qu'ils n'eurent plus lieu d'en douter, car il paya tous les Officiers & Soldats jusques au 8. de Janvier, de tout ce qu'il leur étoit dû auparavant, sans leur en rabattre un sou. Il en fit autant aux Officiers, Soldats & Matelots de la Flote, que ce faux bruit avoit dispersez çà & là; mais tous généralement, par l'ordre du Prince, retournérent trés contens dans leurs Quartiers & dans leurs Vaisseaux.

Le 22. de Janvier les Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers, & les Communes d'Angleterre s'étant assemblez à Westminster, sous le nom de Convention, & non de Parlement, ne pouvant y avoir de Parlement que par l'Autorité du Roi; le Marquis d'Halifax, Seigneur d'un mérite, & d'un sçavoir extraordinaire, fut choisi par les Pairs du Royaume, pour être Président de leur Chambre, place qui appartient, de droit, au Chancelier, lors qu'il y a un Parlement : & les Communes choisirent pour leur Orateur, le Sieur Henri Poole Ecuyer, homme d'une grande Probité & fort habi-

le.

le. La premiere choſe qu'on fit, fut de lire une lettre que Son Alteſſe Mr. le Prince d'Orange écrivoit aux deux Chambres de la Convention ; elle étoit conçûë en ces termes.

Lettre de ſon Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, aux deux Chambres de la Convention.

MYLORDS,

J'ay tâché, de tout mon pouvoir, de faire tout ce qu'on a attendu de moi, pour conſerver la paix & la tranquilité publique, depuis que vous m'avez chargé du Gouvernement des affaires. C'eſt à vous aujourd'hui à jetter des fondemens ſolides, pour la ſeureté de Vôtre Religion, de vos Loix, & de vos Libertez.

Je ne doute nullement que dans cette Aſſemblée ſi libre & ſi grande, les fins que j'ai propoſées dans ma Déclaration ne ſoient approuvées : & puis qu'il a plû à Dieu de benir juſques à maintenant mes bonnes intentions, d'un ſi grand ſuccés, j'eſpere qu'il aura la bonté d'achever ſon Ouvrage, en

vous donnant ſon Eſprit de paix, & d'union dans vos Conſeils, afin que rien ne puiſſe arrêter, ou interrompre un établiſſement heureux & durable.

L'état dangereux, où ſe trouvent les Proteſtans en Irlande qui demande un grand & prompt ſecours, & la condition preſente des affaires étrangéres, m'obligent de vous dire, qu'excepté les diviſions qui peuvent arriver parmi vous, rien n'eſt plus fatal & plus à craindre, qu'un long délai dans vos Conſultations. Les Etats Généraux, qui m'ont aſſiſté à délivrer cette Nation en ſouffriront les premiers, ſi on ne leur renvoye les Troupes qui ſont ici, & ſi on ne leur donne, au plûtôt du ſecours, contre un puiſſant ennemi qui leur a déclaré la Guerre: & parce que l'Angleterre eſt obligée par un Traité de les aſſiſter dans une pareille occaſion; je m'aſſure que la bonne volonté qu'ils ont fait paroître à ſecourir ce Royaume avec tant de hazard, ſera un motif aſſez puiſſant pour vous exciter à leur rendre la pareille & à leur envoyer le ſecours qu'ils attendent de vous dans l'occaſion, comme Proteſtans & comme Anglois.

Cette Lettre ayant été lûë, & approuvée généralement de toute l'Aſſemblée, les Seigneurs

Seigneurs & les Communes réſolurent de preſenter au Prince une Adreſſe, pour le remercier, de ce qu'il avoit fait, & pour le prier trés humblement de continuer d'avoir ſoin des affaires du Royaume; voici ce qui fut réſolu dans leur Convention, le 22. de Janvier 1689.

„ Nous les Seigneurs Eccleſiaſtiques & „ Seculiers, & les Communes, aſſemblés „ à Weſtminſter, eſtant extrémement ſen„ ſibles à la delivrance miraculeuſe du Pa„ piſme & du Pouvoir Arbitraire, qu'on „ avoit commencé d'introduire dans ce „ Royaume, & perſuadez que nôtre con„ ſervation aprés Dieu, eſt dûë à Vôtre „ Alteſſe, nous lui rendons de tres-hom„ bles actions de graces, comme ayant été „ le glorieux inſtrument d'une ſi grande „ bénédiction ſur nous.

„ Nous vous remercions auſſi du grand „ ſoin que Vôtre Alteſſe a pris dans l'Ad„ miniſtration des affaires publiques, juſ„ ques à preſent, & nous la prions trés„ humblement, de vouloir continuër à „ prendre ce même ſoin & de diſpoſer des „ revenus publics, pour la conſervation „ dé nôtre Religion, de nos Droits, Loix, „ Libertez, & Proprietez, & de la paix de

„ la

„ la Nation. Nous prions auſſi Vôtre Al-
„ teſſe d'avoir un ſoin particulier de l'Etat
„ preſent de l'Irlande, & de tâcher par des
„ moyens prompts & efficaces de prévenir
„ les dangers qui menacent ce Royaume.
„ Nous vous prions de vous charger du
„ ſoin de toutes ces choſes, juſques à de
„ nouvelles réſolutions, que nous pren-
„ drons avec toute la diligence poſſible. Et
„ de nôtre côté, nous ferons tous nos ef-
„ forts, pour dépêcher les affaires, que Vô-
„ tre Alteſſe nous a recommandées dans ſa
„ Lettre.

Cette Adreſſe ayant été preſentée à Son Alteſſe, Elle répondit le lendemain, qu'elle étoit bien aiſe, que ce qu'elle avoit fait leur fût agréable, & que puis qu'ils ſouhaitoient qu'elle continuât d'avoir ſoin des affaires du Royaume, elle vouloit bien s'en charger. En ſuite dequoi, elle leur recommanda les affaires étrangeres, leur rémontrant par des raiſons ſolides, qu'il étoit néceſſaire, qu'ils expediaſſent les affaires, non ſeulement pour procurer la paix & le bonheur de la Nation, mais pour mettre en repos toute l'Europe.

Cette réponſe ayant plû extrémement à ceux qui avoient preſenté l'Adreſſe, la Cham-

Chambre-Haute publia, immediatement aprés, un Ordre, qui fut imprimé, publié & affiché, par lequel, il étoit défendu à tous Papiſtes, ou gens regardez comme tels, d'entrer durant l'Aſſemblée de la Convention, dans aucune des Chambres, ni dans la grand' Salle de Weſtminſter. Et dans le même temps, l'Orateur de la Chambre-Baſſe ayant repreſenté fortement, que l'état, où ſe trouvoient les affaires du Royaume demandoit une diligence extraordinaire, il recommanda à ceux qui compoſoient l'Aſſemblée d'être prompts dans leurs deliberations. Il leur mit devant les yeux, que le danger, où le Royaume venoit d'être expoſé leur devoit faire prendre les reſolutions les plus promptes, & que, ſur tout, ils devoient penſer à l'Irlande dont l'état déplorable n'étoit que trop connu, à cauſe de l'Armée nombreuſe des Papiſtes, qui menaçoient non ſeulement de maſſacrer tous les Proteſtans, mais même d'ôter ce Royaume à l'Angleterre, ſi on n'y envoyoit promptement du ſecours. Il les fit ſouvenir en ſuite, de la grandeur & de l'ambition de la France, qui aſpiroit à la Monarchie univerſelle; qui avoit une haine mortelle contre la Religion Proteſtante & contre

tre la Couronne d'Angleterre: aprés quoi il conclut, en leur recommandant de mettre fin à tout, le plûtôt que faire se pourroit.

Trois ou quatre jours se passerent, sans qu'on avançât beaucoup les affaires. On publia seulement un Ordre, par lequel il étoit ordonné, par les deux Chambres, que le Mardi, 31. de Janvier, on célébreroit dans la Ville de Londres & dix Milles aux environs, un jour d'Actions de graces, pour remercier Dieu, de ce qu'il avoit choisi Son Alteſſe le Prince d'Orange, pour être le glorieux Instrument, dont il s'étoit servi, pour delivrer le Royaume, du Papisme & de la Puissance Arbitraire: & que le 14. du mois de Fevrier de la même année, on feroit la même chose, par tout le Royaume.

La premiere chose de considérable que fit la Chambre des Communes & sur laquelle on délibera si long temps dans la Chambre des Seigneurs fut cette Resolution qu'on prit, sçavoir:

Que le Roi Jaques ayant tâché de détruire la Constitution du Royaume, avoit rompu le Contract Original, qui étoit entre lui & ses Sujets, & que par l'avis des

Je-

Jesuïtes & autres pernicieux Conseillers, ayant violé les Loix fondamentales & s'étant retiré lui-même ; il avoit abdiqué le Royaume, & qu'ainsi le Trône demeuroit vacant.

Cette Resolution, qui avoit passé, sans presque aucune contradiction dans la Chambre-Basse, fut signifiée à la Chambre-Haute : mais il se trouva plusieurs Seigneurs & sur tout les Evêques, qui s'y opposérent, comme étant contraire, à ce qu'ils prétendoient, aux Loix fondamentales du Royaume. Pour cet effet, on en examina toutes les paroles avec la derniére sevérité.

On dit qu'il y eut un Seigneur, qui fut d'avis de faire des propositions à Jaques II. & de le rappeller, au cas qu'il les acceptât : mais soit qu'il fût seul dans son opinion, ou qu'aucun n'osât l'appuyer, on fit semblant de ne l'avoir pas entendu, tant on étoit résolu de ne vivre plus sous la Domination d'un Prince, qui avoit voulu renverser les Loix de l'Etat & de la Religion.

Quoi qu'il en soit, on demeura d'accord, à la pluralité des voix ; que veritablement Jaques II. avoit tâché de détruire

la

la Conſtitution du Royaume; qu'il avoit rompu le Contract qui étoit entre lui & le peuple ; que par les pernicieux conſeils des Jeſuites & autres Prêtres & Papiſtes, il avoit violé les Loix fondamentales & que volontairement il avoit abandonné le Royaume.

Cependant, quand on vint à examiner les termes, que la Chambre-Baſſe avoit employez dans ſa Déclaration, tous n'en voulurent pas convenir. On trouva que le mot *d'abdiquer* n'étoit pas propre, qu'il faloit ſe ſervir de celui de *deſerter* ; & ſur cela, on fut bien-tôt d'accord. Mais il n'en fut pas de même à l'égard de cette expreſſion : *que le Trône étoit devenu vaquant* ; la plûpart des Seigneurs la rejetterent. Il y en eut cinquante trois qui perſiſtérent dans leur ſentiment, au lieu qu'il ne s'en trouva que quarante, qui crurent qu'on pouvoit fort bien dire que le Trône vaquoit par la deſertion du Roi. Ainſi la pluralité des voix l'emporta. La Chambre des Communes néanmoins proteſta hautement qu'elle ne deſiſteroit point de ce qu'elle avoit déclaré, alléguant que, puis que leur Monarque les avoit abandonnez, ſans y avoir été forcé, le Trône vaquoit veritablement.

ritablement. Les Seigneurs, au contraire, perſiſtoient toûjours à ſoûtenir, que le Trône ne pouvoit jamais être vaquant, parce que les Rois ne meurent jamais, celui qui eſt le plus proche Héritier lui ſuccédant d'abord ſans aucune Proclamation. Il y eut là-deſſus beaucoup de diſputes & de conférences entre les deux Chambres, ce qui chagrinoit extrémement le peuple, qui s'ennuyoit de tous ces delais & qui vouloit avoir un Roi. Pluſieurs Seigneurs & ſur tout les Evêques croyoient que le deſſein de la Chambre-Baſſe, en déclarant, *que le Trône étoit vaquant*, étoit de faire une République: mais les Députez de cette Chambre s'étant expliquez là deſſus, dans une conférence qu'ils eurent avec les Seigneurs, & les ayant aſſurez qu'ils n'avoient d'autre but que d'élire le Prince & la Princeſſe d'Orange pour Roi & Reine, cela attira beaucoup de Pairs de leur côté. Enfin, aprés pluſieurs conferences, ils conſentirent, à la pluralité des voix, à ce que les Communes avoient réſolu. De ſorte que les deux Chambres convinrent enfin, qu'on choiſiroit le Prince & la Princeſſe ſon Epouſe, pour être Roi & Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande; que tout

le

le pouvoir, & toute l'Autorité ſeroient entre les mains du Roi, mais que cependant rien ne ſe feroit, qu'au nom du Roi & de la Reine, conjointement.

On ne ſera pas fâché de voir ici les raiſons qui obligérent la Convention de dépoſer Jaques Second, & d'élire le Prince d'Orange, les voici mot à mot dans leur Déclaration.

Déclaration des Seigneurs & des Communes aſſemblez à Weſtminſter, preſentée à leurs Alteſſes le Prince & la Princeſſe d'Orange, à Whithall le 13. de Février 1689.

„DAutant que Jaques Second ci-devant Roi, à la perſuaſion, de pluſieurs méchans Conſeillers, Juges, & „Miniſtres d'Etat, qu'il a employez, a „tâché de detruire & d'extirprer la Religion „Proteſtante, & les Loix & Libertez de „ce Royaume:

„I. En s'attribuant & exerçant le Pouvoir de diſpenſer, & de ſuſpendre les „Loix, & l'execution des Loix ſans conſentement du Parlement:

„II. En

„ II. En empriſonnant & pourſuivant „ pluſieurs dignes Prélats, pour lui avoir „ preſenté de trés humbles remonſtrances „ & avoir refuſé de concourir avec lui dans „ ce Pouvoir qu'il s'attribuoit:

III. En delivrant & faiſant exercer „ une Commiſſion ſcellée du grand Sceau, „ pour ériger une Cour, appellée la Cour „ des Commiſſaires, pour les cauſes Eccléſiaſtiques:

„ IV. En levant de l'argent pour l'uſage de la Couronne, ſous prétexte de la „ prérogative, pour un autre temps, & „ d'une autre maniére, qu'il n'eſt accordé „ par le Parlement:

„ V. En levant & gardant une Armée „ ſur pied dans le Royaume en temps de „ Paix, ſans le conſentement du Parlement, „ & logeant les Soldats d'une maniere con„ traire aux Loix:

„ VI. En faiſant deſarmer pluſieurs bons „ Sujets Proteſtans, au même temps que „ les Papiſtes étoient & armez & dans les „ Emplois, contre les mêmes Loix:

„ VII. En violant la liberté des Elec„ tions des Membres qui ſont députez au „ Parlement.

„ VIII. En faiſant des pourſuites, ou

„ pro-

„procédures dans la Cour du Banc du Roi „ſur des matiéres & cauſes, dont le Parle„ment ſeul doit prendre connoiſſance, & „par pluſieurs autres procédures contrai„res aux loix.

„IX. De plus, dautant que pluſieurs „perſonnes, ont été choiſies dans ces der„nieres années, pour ſervir de Jurez, ou „de Juges dans les procez, & particuliére„rement dans ceux de Haute-Trahiſon, „ſans avoir les qualitez requiſes.

„X. Dautant que l'on a demandé des „cautions impoſſibles à trouver, ou des „ſommes exceſſives, à des perſonnes em„priſonnées pour des cauſes criminelles, „afin d'éluder par-là le bénéfice des Loix „faites pour la liberté des Sujets.

„XI. Dautant que l'on a impoſé des „amendes exhorbitantes, & infligé des pei„nes cruelles & illégales.

„XII. Dautant que l'on a promis & „accordé pluſieurs amandes, avant que les „perſonnes que l'on y devoit condamner „fuſſent convaincuës, ou jugées: Tou„tes leſquelles choſes ſont entiérement & „directement contraires aux Loix con„nuës, Statuts, & Libertez du Royau„me:

XIII. En-

„XIII. Enfin durant que Jaques Se-
„cond ci-devant Roi a abdiqué le Royau-
„me: que partant le Trône eſt vaquant;
„& que ſon Alteſſe le P. d'Orange (qu'il
„a plû à Dieu de choiſir pour être le glo-
„rieux Inſtrument de la delivrance de ce
„Royaume,) a envoyé, de l'avis des
„Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels,
„& des Principaux d'entre le peuple, des
„Lettres Circulaires aux Seigneurs Eccle-
„ſiaſtiques & Temporels Proteſtans, dans
„les Provinces, Citez, Univerſitez,
„Bourgs, & Cinq-Ports, pour choiſir
„telles perſonnes qui devoient repreſenter
„ceux qui avoient droit d'envoier des Dé-
„putez au Parlement, qui devoit s'aſſem-
„bler & tenir ſéance à Weſtminſter le 22.
„de Janvier de cette année 1688. afin d'é-
„tablir tellement les choſes, que leur Reli-
„gion, leurs Loix, & leurs Libertez ne
„fuſſent plus en danger d'être détruites; &
„qu'en vertu de ces Lettres les Elections ſe
„ſont faites.

„Les Seigneurs Eccleſiaſtiques & Tem-
„porels & les Communes, en conſéquence
„des Lettres à eux adreſſées & de leur Ele-
„ction, étant maintenant aſſemblez dans
„une Aſſemblée libre & juſte, & qui re-
„preſente

„ preſente toute la Nation, conſidérant ſe-
„ rieuſement les moyens les plus propres
„ pour parvenir aux fins ſuſdites;

„ Déclarent à l'exemple de leurs Ancê-
„ tres en pareil cas, pour ſoûtenir & affer-
„ mir leurs anciens Droits & Libertez:

„ I. Que le prétendu Pouvoir de ſuſpen-
„ dre les Loix, ou l'execution des Loix,
„ par une Autorité Royale, ſans le conſen-
„ tement du Parlement eſt illégal.

„ II. Que le prétendu pouvoir de diſ-
„ penſer des Loix, ou de l'execution des
„ Loix par une Autorité Royale, l'eſt de
„ même, de la maniére qu'il a été uſurpé &
„ exercé;

„ III. Que la Commiſſion, pour éri-
„ ger la derniére Cour des Commiſſaires
„ pour les cauſes Eccleſiaſtiques, & autres
„ Commiſſions & Cours de cette nature,
„ ſont illégales & pernicieuſes.

„ IV. Que de lever de l'argent pour l'u-
„ ſage de la Couronne ſous prétexte de pré-
„ rogative, ſans le conſentement du Parle-
„ ment, ou pour un plus long-temps, ou
„ d'une autre maniére que cela n'a été ac-
„ cordé, ou ſera accordé, eſt contre les
„ Loix.

„ V. Que c'eſt le droit du ſujet de faire

„ des

„ des remonſtrances au Roi & que les em-
„ priſonnemens & pourſuites que l'on fait
„ contre ceux qui font ces remonſtrances,
„ ſont illégales.

„ VI. Que de lever, ou de garder une
„ Armée ſur pied dans le Royaume en
„ temps de Paix, ſans le conſentement du
„ Parlement, eſt contre les Loix.

„ VII. Que les ſujets qui ſont Prote-
„ ſtans peuvent avoir des armes pour ſe dé-
„ fendre, chacun ſelon ſa condition, com-
„ me étant permis par la Loi.

„ VIII Que l'Election des Membres du
„ Parlement doit être libre.

„ IX. Que la liberté de parler, de diſ-
„ puter & de procéder dans le Parlement ne
„ doit point être blamée, ni recherchée
„ dans aucune Cour, ou lieu autre que dans
„ le Parlement.

„ X. Que l'on ne doit point demander
„ des Cautions impoſſibles à trouver, ni
„ impoſer de trop grandes amandes, ni in-
„ fliger des peines cruelles & non uſitées.

„ XI. Que les Jurez doivent être dûë-
„ ment nommez & choiſis, & que les Ju-
„ ges qui jugent des perſonnes accuſées de
„ Haute-Trahiſon doivent avoir les quali-
„ tez requiſes.

„ XII. Que tous les Brevets & promeſ-
„ ſes des amandes auſquelles les perſonnes
„ ſont condamnées ſans être auparavant
„ convaincuës ſont illégales & nulles.

„ XIII. Et que pour réformer tous les
„ griefs & abus ; & conſerver & affermir
„ les Loix, on doit convoquer des Parle-
„ mens fréquemment.

„ Les Seigneurs Eccleſiaſtiques & Tem-
„ porels & les Communes, reclament,
„ demandent, & inſiſtent ſur tous les
„ Chefs ci-deſſus, en général & en particu-
„ lier, comme étant leur Droit & Liber-
„ té inconteſtable & ptétendent que ni
„ Déclarations, Jugemens, Executions,
„ ou Procédures, ne doivent en aucune
„ maniére être tirez deſormais en conſé-
„ quence, ni en exemple, au préjudice du
„ Peuple dans aucun deſdits Chefs.

„ Auſquelles demandes & inſtances de
„ leurs droits, ils ſont particuliérement en-
„ courag z par la Déclaration de Son Al-
„ teſſe le Prince d'Orange, comme étant
„ les ſeuls moyens d'y apporter un entier
„ reméde.

„ Etant donc entiérement perſuadez &
„ nous confiant que ſon Alteſſe le Prince
„ d'Orange, achevera la delivrance qu'il

„ a ſi

„ a ſi fort avancée & qu'il nous préſervera „ de la violation de nos Droits, dont nous „ avons parlé ci-deſſus, & de toutes les au- „ tres entrepriſes contre nôtre Religion, „ nos Loix & nos libertez:

„ Leſdits Seigneurs Eccleſiaſtiques & „ Temporels & les communes aſſemblez „ à Weſtminſter, réſolvent & déclarent:

„ Que Guillaume & Marie Prince & „ Princeſſe d'Orange ſont, & ſont décla- „ rez Roi & Reine d'Angleterre, de Fran- „ ce & d'Irlande, & des Domaines qui en „ dépendent, pour poſſeder la Couronne „ & dignité Royale deſdits Royaumes & „ Domaines, eux le Prince & la Princeſſe, „ durant leur vie, & ceux qui naîtront „ d'eux, durant leur vie, que le ſeul & „ plein Exercice du pouvoir Royal ſera „ ſeulement dans la Perſonne du Prince „ d'Orange & exercé par lui, aux noms „ du Prince & de la Princeſſe, durant leurs „ vies conjointement. Et qu'apres leur „ mort, ladite Couronne & dignité Roya- „ le deſdits Royaumes & Domaines appar- „ tiendra aux Héritiers de ladite Princeſſe, „ & au defaut d'Héritiers, à la Princeſſe „ Anne de Dannemarc, & à ſes Héritiers, „ & au defaut de tels Héritiers, à ceux du-

„ dit P. d'Orange, lequel ils prient, con-
„ jointement avec la Princeſſe de vouloir
„ accepter l'offre qu'ils leur font. Et que
„ les Sermens ci-deſſous, ſoient faits par
„ toutes les Perſonnes qui ſont obligées
„ par les Loix, de prêter les Sermens de
„ Fidelité & de Suprematie & que les vieux
„ ſoient abrogez.

Je promets avec ſincerité & jure, que je ſerai fidéle à leurs Majeſtez le Roi Guillaume & la Reine Marie. C'eſt de quoi je prends Dieu à témoin.

Je promets & jure que j'abhorre & deteſte, de tout mon cœur, & déclare héretique & impie cette damnable Doctrine, qui enſeigne, que les Princes excommuniez, ou depoſez par le Pape, ou par l'Autorité du Siége de Rome, peuvent être dépoüillez de leurs biens, ou aſſaſinez par leurs Sujets & autres perſonnes. Et je déclare, qu'il n'y a ni Prince Etranger, ni Prélat, ni Etat, ni Potentat, ni aucune perſonne, quelle qu'elle ſoit, qui ait, ou qui doive avoir aucune Juriſdiction, Pouvoir, Superiorité, Préeminence, ou Autorité Eccleſiaſtique, ni Seculiere, dans ce Royaume

Aprés que cette Déclaration eut été dreſſée, il fut ordonné, par les deux Chambres,

bres, qu'elle ſeroit écrite en parchemin & enregiſtrée dans les Archives du Parlement & dans la Cour de la Chancelerie.

Dés que Jaques II. ſe fut rétiré d'Angleterre, & que le Trône fut devenu vaquant, perſonne ne douta que Madame la Princeſſe d'Orange ne fût élevée à la Dignité Royale, comme étant l'Heritiere naturelle & legitime de la Couronne Britannique, dont le Roy ſon Pere s'étoit démis par ſa deſertion. C'étoit une choſe qui recevoit ſi peu de difficulté, qu'il n'y eut aucun des Membres du Parlement qui eût la penſée qu'on la dût exclure de la Royauté, & le peuple diſoit hautement dans les ruës, que ſi une Marie avoit opprimé autrefois le Royaume & y avoit apporté la deſolation, une autre Marie le rétabliroit & y feroit fleurir la paix & la joye. Si bien que, de l'aveu des membres du Parlement & par les vœux du peuple & de tous les gens de bien, cette Princeſſe devant être élevée ſur le Trône, par une Proclamation de la Convention, Mr. le Prince fit partir des Vaiſſeaux pour aller chercher ſon illuſtre Epouſe, qu'il avoit laiſſée en Hollande. Ces Vaiſſeaux arriverent heureuſement, & s'étant remis en mer le 20. du mois de Fe-

bre-Haute & la Chambre-Baſſe, qui étoient aſſemblées à Weſtminſter étant deſcenduës à la porte du Palais de Whithall, où par ordre du Duc de Nordfolk, Grand Maréchal d'Angleterre ſe trouvérent les Hérauts & Sergens d'Armes, les Trompettes & les autres Officiers qui doivent aſſiſter à ces ſortes de Cérémonies; un Héraut, aprés que les Trompettes eurent ſonné trois fois, publia la Proclamation, que le Chevalier Thomas de S. George, le Premier Roy d'Armes, lui lut à haute voix & par periodes, en preſence des Seigneurs & des Communes & d'une multitude innombrable de peuple qui s'étoit rendu dans cet endroit-là, pour voir cette ſolemnité.

Aprés cela, la même Proclamation fut publiée à Temple-Barr, où eſt la Porte de la Ville. Voici l'ordre qui fut tenu dans cette Cérémonie. Le Grand-Baillif de Weſtminſter, accompagné de tous ſes Officiers & de ceux du Grand Maréchal, marchoit le premier. En ſuite, marchoient les Trompettes, ſuivis de leur Sergent, & d'un Héraut d'Armes, ſuivis de ſix autres, accompagnez chacun d'un Sergent d'Armes. Aprés ces Officiers marchoit

Garter Roi d'Armes, avec la Proclamation à la main, accompagné, de l'Huiſſier de la Verge noire, que le Marquis d'Halifax Orateur de la Chambre-Haute ſuivoit immediatement dans un Caroſſe, où étoit le Chevalier Roger Harſnett, le plus ancien Sergent d'Armes, avec ſa Maſſe de Vermeil doré. L'Orateur de la Chambre-Baſſe venoit en ſuite dans un Caroſſe accompagné auſſi d'un Sergent d'Armes avec ſa Maſſe. Enfin, le Grand Maréchal fermoit la Marche dans ſon Caroſſe, ſuivi de plus de ſoixante Seigneurs & de tous les Membres des Communes, tous dans leurs Caroſſes. Ce fut dans cet ordre qu'on ſe rendit à Temple-Barr, où deux Hérauts d'Armes, un Sergent d'Armes & deux Trompettes ayant heurté à la porte, les Sherifs de Londres s'étant preſentez eux-mêmes la firent ouvrir. Si bien que dés que la Porte fut ouverte, tout le monde entra, excepté le Grand Baillif de Weſtminſter & ſa ſuite, qui ſe retira parce que c'eſt-là qu'eſt bornée ſa Juriſdiction. Ainſi furent Proclamez, pour la ſeconde fois le Roi Guillaume & la Reine Marie à la Porte de Temple-Barr, & enſuite dans la Ruë de Cheapſide & à la Bourſe

Bourſe Royale, avec des acclamations extraordinaires du Peuple & de la Bourgeoiſie, dont il y avoit quatre Regimens ſous les armes. Le Nouveau Roi & la nouvelle Reine reçûrent les complimens de toute la Nobleſſe, ſur leur avenement à la Couronne. L'Evêque de Londres prêcha le même jour à Whithal, devant leurs Majeſtez & cette heureuſe journée finit par des feux de joye, des illuminations dans toutes les ruës & par une infinité de rejoüiſſances qu'il ne ſeroit pas poſſible de décrire. Voici en quels termes étoit conçûë la Proclamation.

COmme il a plû à Dieu Tout-Puiſſant d'accorder à ce Royaume en ſa grande miſericorde, la delivrance miraculeuſe du Papiſme & du Pouvoir Arbitraire; & qu'aprés Dieu nous en ſommes redevables au courage & à la ſage conduite de Son Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, que Dieu a choiſi pour être le glorieux Inſtrument d'un ſi grand bonheur, pour nous & pour nôtre poſterité: Et étant, d'ailleurs perſuadez des éminentes qualitez de Son Alteſſe-Royale Madame la Princeſſe d'O-

d'Orange & de ſon attachement à la Religion Proteſtante, qui ſans doute, attireront une grande bénédiction ſur ce Royaume; Les Seigneurs & les Communes preſentement aſſemblez à Weſtminſter ont fait une Déclaration, par laquelle ils prient leurs Alteſſes Royales d'accepter la Couronne. Ce qui ayant été accepté par Elles; Nous les Seigneurs Eccléſiaſtiques & Séculiers & les Communes, aſſemblez avec le Lord Maire, les Bourgeois de Londres & les autres Communes du Royaume; Publions & Proclamons, d'un conſentement unanime, Guillaume & Marie; Prince & Princeſſe d'Orange, pour Roi & Reine d'Angleterre, de France, d'Irlande & des autres Domaines de leur dépendance; & qu'en conſequence de nôtre Déclaration, ils ſeront ſacrez & reconnus pour Roi & pour Reine, par tous les Sujets de ces Royaumes & de leurs Domaines, qui dés à préſent, ſont obligez de leur rendre le reſpect, l'obéïſſance & la fidélité que tous les Sujets doivent à leurs Souverains. Le Grand Dieu, par qui les Rois regnent veüille benir le Roi Guillaume & la Reine Marie, & les faire regner long-temps & heureuſement ſur

nous

nous. Dieu beniſſe le Roi Guillaume & la Reine Marie.

Signé

J. Brouw, Clerc du Parlement.

Cette Proclamation n'eut pas été plûtôt publiée, avec les Cérémonies, dont nous venons de faire la deſcription, que la Convention s'aſſembla & dreſſa un Bill, pour être changée en Parlement, & cet Acte fut, en même temps, preſenté à leurs Majeſtez, pour être approuvé par Elles, parce que le droit de convoquer un Parlement, ſelon les Loix du Royaume, n'appartient uniquement qu'à ceux qui ſont élevez à la Dignité Royale. Ainſi cette Aſſemblée, à laquelle il ne manquoit qu'un nom plus illuſtre, que celui qu'elle portoit, n'eut pas plûtôt élevé ſur le Trône ceux qui en étoient les legitimes Héritiers, que leurs Majeſtez donnérent leur conſentement au Bill qu'elle venoit de dreſſer. Et le même jour, Guillaume Troiſiéme révêtu des habits Royaux ſe rendit à Weſtminſter & changea la Convention en Parlement. Voici le Diſcours que ce

Grand Monarque prononça dans cette Aſſemblée.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„Je vous ai dit, il n'y a pas long temps, „combien je ſuis ſenſible à vôtre affection, „& la grande eſtime que je fais de la con- „fiance que vous avez en moi. Je ſuis venu „ici pour vous aſſurer, que je ne ferai ja- „mais rien, qui puiſſe diminuer la bonne „opinion que vous avez de moi. Je crois „qu'il eſt néceſſaire que je vous diſe, que la „condition de nos Alliez & en particu- „lier celle de la Hollande eſt telle, qu'à „moins qu'on ne prenne ſoin d'eux, au plû- „tôt, ils ſeront expoſez à de plus grands „dangers que vous ne voudriez. Vous „voyez bien que l'état, où ſont les affaires „de ce Royaume demande que vous y faſ- „ſiez de ſérieuſes réflexions, & que vous „conſidériez d'ailleurs, qu'un bon éta- „bliſſement eſt néceſſaire en ce Païs, non „ſeulement pour vôtre propre repos, mais „auſſi pour l'intérêt des Proteſtans & ici & „dans les Païs étrangers. Et en particulier „la condition de l'Irlande eſt telle, que les

„dan-

„ dangers ſont devenus trop grands, pour „ être prévenus par des méthodes lentes.

„ Je vous laiſſe à conſidérer les moyens „ les plus efficaces pour prévenir les incon- „ véniens qui pourroient arriver, par vos „ delais, & à juger quels ſont les remédes „ les plus propres pour procurer le bien „ public. Je ſuis aſſuré que vous y pen- „ ſez, & pour moi je ſerai toûjours prêt de „ vous y ſervir.

On ne répondit pas d'abord aux demandes de Sa Majeſté, parce qu'on n'eut pas le temps de deliberer ſur le champ. Mais on ne laiſſa pas de lui faire attendre, qu'il n'auroit jamais ſujet de ſe plaindre du Parlement. Cependant on apprit de par tout, que la joye que l'on avoit euë de l'Elevation de leurs Majeſtez étoit ſi générale dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit point de Provinces, où elles n'euſſent été Proclamées. Le Clergé de Londres le harangua en Corps: & s'il ſe trouva quelques Evêques qui par delicateſſe de conſcience & par des ſcrupules peu fondez, refuſérent de prêter les nouveaux Sermens de Fidelité & de Suprematie, il s'en trouva qui les prêtérent, conformément à ce qu'avoient fait la Chambre-Haute & la Chambre-Baſſe.

Les

Les Etats des Provinces-Unies répondirent à la Lettre que Sa Majeſté leur avoit écrite, pour leur faire part de ſon Elevation ſur le Trône, & lui envoyérent des Députez, qui furent reçûs à Londres avec toutes ſortes de marques d'affection & de tendreſſe. Cependant, comme le Parlement n'avoit pû deliberer ſur la reponſe qu'on devoit faire au Diſcours de Sa Majeſté ; les deux Chambres s'étant aſſemblées, le 8. du mois d'Avril, il fut réſolu, d'un commun accord, qu'elles aſſiſteroient Sa Majeſté Britannique, (car c'eſt ainſi, que nous appellerons deſormais le Prince d'Orange,) de leurs biens, de leurs perſonnes, & de leurs vies & conformément à cette Reſolution, elles lui preſentérent cette Adreſſe.

SIRE,

Nous les trés-humbles, trés fidéles & trés obligez Sujets de Vôtre Majeſté, qui ſommes ici aſſemblez en Parlement, reſſentons vivement nôtre grande & merveilleuſe delivrance, du Papiſme & du Pouvoir Arbitraire, ſous lequel il nous eût falu gémir,

mir, ſi Dieu n'eût choiſi Vôtre Majeſté, pour être l'Inſtrument glorieux de nôtre rétabliſſement. Auſſi, ne pouvons nous que témoigner à Vôtre Majeſté, la reconnoiſſance que nous avons, d'une ſi belle & ſi généreuſe entrepriſe, auſſi néceſſaire, pour le maintien de la Religion Proteſtante en Europe, que pour rétablir les droits Civils & les Libertez de cette Nation, qui étoient ſi violemment foulez par les menées des Papiſtes. Et comme nous ſommes pleinement informez des efforts, que les Ennemis, tant de Vôtre Majeſté, que de cette Nation font continuellement, pour exterminer la Religion Proteſtante & pour renverſer nos Loix & nos Libertez; Nous déclarons tous unanimement, que nous aſſiſterons Vôtre Majeſté de nos biens & de nos vies, pour ſoûtenir les Alliances qu'elle a contractées avec les Puiſſances Etrangeres, pour reduire l'Irlande à vôtre obéïſſance & maintenir la Religion Proteſtante dans ces Royaumes.

Sa Majeſté n'eut pas plûtôt vû cette Adreſſe, qu'elle répondit aux Membres du Conſeil Privé qui l'avoient preſentée, par un Diſcours digne d'être lû. Le voici, mot

mot à mot, tel qu'elle le prononça ſur le champ.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„ Si l'eſtime que j'ai euë toute ma vie „ pour un Parlement, & principalement „ pour celui-ci, pouvoit être augmentée, „ ce ſeroit certainement, par les bonnes „ intentions que vous témoignez dans l'A- „ dreſſe que vous m'avez préſentée. Elle „ eſt ſi bien conçûë & renferme des choſes „ ſi avantageuſes pour nôtre repos, qu'elle „ ne peut être que trés agréable.

„ Je puis vous aſſûrer, que je n'abuſerai „ jamais de la confiance que vous aurez „ en moi, étant fort perſuadé, que la ba- „ ſe d'une parfaite intelligence, entre un „ Roi & ſes Sujets conſiſte en une confian- „ ce reciproque. Lors qu'elle eſt une fois „ troublée, le Gouvernement eſt enervé. „ C'eſt pourquoi, tous mes ſoins tendront „ à diſpoſer toutes choſes, de telle ma- „ niére, qu'aucun Parlement n'aura ſujet „ de ſe défier de moi: & l'unique moyen „ que je ſçache, pour l'empêcher, eſt de „ ne lui rien demander qui n'ait pour fin

„ ſon

„ſon propre intérêt. Comme je ne ſuis „venu ici que pour le bien de ce Royau„me, & que c'eſt par vos ſoins que je ſuis „élevé à la Dignité preſente; il eſt juſte „que je faſſe tous mes efforts, pour parve„nir aux fins qui m'y ont conduit. Il a „plû à Dieu de ſe ſervir de moi, pour vous „venir delivrer des malheurs qui vous me„naçoient: & mon unique deſir, com„me étant mon devoir, eſt de mettre tout „en uſage, pour conſerver vôtre Reli„gion, vos Loix & vos Libertez, qui ſont „les ſeules raiſons qui m'ont fait paſſer „en Angleterre. Auſſi, ne fais je point „de doute, que c'eſt la cauſe, pour laquel„le mon entrepriſe a été accompagnée de „tant de bénédictions.

„Lors que je vous parlai derniérement, „je vous remontrai, en même temps, la „néceſſité qu'il y avoit d'aſſûrer nos Al„liez & principalement les Etats de Hol„lande, de qui la promtitude pour vous „venir ſecourir, ſans avoir égard au peril „& aux dépenſes qu'ils ont faites, ſuffit „pour vous faire goûter ma demande. Et „comme j'ai été témoin oculaire de leur „ardeur, pour cette expedition & pour „ſeconder mon entrepriſe, préferable„ment

„ment à tous leurs interêts, je ne puis „qu'être fort touché de la ruïne inévita„ble, qu'ils ſe ſont attirée, en vous don„nant de l'aſſiſtance, ſi vous ne la preve„nez, de vôtre côté, en les ſecourant. On „ne ſe peut imaginer, combien ils ſe ſont „épuiſez de monde & d'argent, & je ſuis „aſſuré que vôtre généroſité envers eux ne „ſera pas plus limitée, que celle qu'ils ont „euë, à vôtre égard, & que non ſeule„ment vous me donnerez le pouvoir de „parachever le Traité fait avec eux & de „payer ce qu'ils ont débourſé en cette oc„caſion, dont nous vous donnnerons le „compte, mais que vous les défendrez „contre les atteintes de leurs ennemis, qui „doivent être auſſi les vôtres, ſi vous envi„ſagez l'interêt de la Religion & que l'u„nique but de ces ennemis eſt d'abîmer la „Hollande, comme étant le premier de„gré, pour parvenir à vôtre abaiſſe„ment.

„Il n'eſt pas beſoin de vous faire con„noître le déplorable état où eſt aujour„d'hui reduite l'Irlande par la tyrannie des „Papiſtes, qui en ſont les habitans & par „l'encouragement & par les ſecours de la „France; juſques-là, qu'on ne peut en„treprendre

„ treprendre de la ſecourir, que par des
„ forces conſiderables. Je crois qu'on ne
„ peut pas y envoyer moins de vingt mille
„ hommes, tant de Cavalerie, que d'Infan-
„ terie: mais avec ce nombre il y a tout ſu-
„ jet d'eſperer, que moyennant l'aſſiſtance
„ de Dieu, nous viendrons à bout de nô-
„ tre deſſein. A la verité, l'execution ne
„ s'en peut faire ſans beaucoup de dépenſe.
„ Il faut auſſi que vous conſideriez, que
„ pour faire réüſſir plus efficacement & plus
„ promptement les entrepriſes, du côté de
„ l'Irlande & de la France, il eſt néceſſaire
„ d'équiper une Flote conſiderable, la-
„ quelle étant jointe avec celle de Hollande
„ nous rende Maîtres de la Mer, pour em-
„ pêcher que la France ne faſſe aucun tranſ-
„ port, ni en Irlande, ni en quelque autre
„ part, qui pût cauſer aucun dommage, ou
„ à nous, ou à nos Alliez. Je vous recom-
„ mande auſſi de faire en ſorte que les reve-
„ nus ſoient fixez, afin qu'on en puiſſe faire
„ la levée, ſans aucune oppoſition. Ces
„ affaires demandent de groſſes ſommes &
„ elles ſont, par conſequent, onereuſes
„ pour le peuple. Mais ſi vous conſiderez,
„ que ni vôtre Religion, ni vôtre tranqui-
„ lité ne peuvent être affermies ſans ces
„ voyes,

„ voyes, je conclus que vous ne pouvez „ acheter trop cher vôtre repos. Je m'obli- „ ge auſſi, de mon côté, ſolemnellement „ à employer uniquement à cela, tout ce „ que vous voudrez accorder pour ſubvenir „ à ces beſoins. Et comme vous n'épargnez „ rien, non pas même ce qui vous eſt le „ plus cher, auſſi n'épargnerai je pas mon „ ſang, pour maintenir la Religion Pro- „ ſtante & le bien & la gloire de cette Na- „ tion.

Ce Diſcours fut ſi pathetique & rempli de tant de motifs & de juſtes raiſons, qu'il ne manqua pas de produire l'effet que le nouveau Monarque en avoit attendu : car le Parlement s'étant aſſemblé & ayant deliberé ſur les demandes de la Majeſté Britannique, on lui accorda ſix cens mille livres Sterling, pour dédommager les Etats Généraux des deſpenſes qu'ils avoient faites, & prés de ſix millions pour tâcher de reduire les Rebelles d'Irlande, qui avoient à leur tête le Comte de Tirconnel Viceroi de ce Royaume, qui faiſoit mille actes d'hoſtilité ſur les Proteſtans. Tout le monde généralement concourut au deſſein qu'avoit le Parlement d'aſſiſter le Roi de tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire dans un ſi preſ-

preſſant beſoin ; on n'oppoſa aucune difficulté qui ne fût incontinent levée. Si bien qu'on ſe diſpoſa de mettre en Mer pluſieurs Vaiſſeaux pour aller croiſer ſur les Côtes d'Irlande. Et afin d'envoyer au plûtôt une Armée conſiderable, dans ce Royaume, on reſolut de faire de nouvelles levées, pour la creation de pluſieurs Regimens Anglois & de trois François, pour leſquels on diſtribua d'abord des Commiſſions. On commença même à équiper une Flote pour joindre à celle des Hollandois, & on fit tant de preparatifs, que le Roi de France conſeilla au Roi Jaques de s'aller mettre à la tête de ſes Troupes, ce qu'il fit avec une eſcorte de quelques Vaiſſeaux, Louïs XIV. ayant été dans l'impuiſſance de lui fournir les Troupes qu'il lui avoit d'abord promiſes, pour reconquerir ſes Royaumes. Jaques II. s'embarqua à Breſt, ayant aboré le Pavillon d'Angleterre, & arriva au Port de Kingſale, le 22. de Mars. Il partit, deux jours aprés, pour ſe rendre à Corke. De là, il ſe rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, pour le 17. de Mai: & ayant fait marcher ſes Troupes vers le Nord de l'Iſle, il ſe rendit Maître de quelques Places occupées par les Proteſtans, qui furent pillées

pillées & ſaccagées, bien qu'il eût promis à ceux qui ſe rendroient à lui de leur conſerver leurs biens & leurs privileges; il fit même trancher la tête à quelques perſonnes de qualité & exerça pluſieurs autres cruautez.

Dans le temps que ces choſes ſe paſſoient en Irlande & qu'on ſe preparoit en Angleterre à la Cérémonie du Couronnement du Nouveau Roi & de la nouvelle Reine, les Etats d'Ecoſſe s'étant aſſemblez, travaillerent, ſans interruption, à deliberer ſur la forme du Gouvernement qu'ils avoient à choiſir, pour être à l'avenir, en repos. La diligence dans cette occaſion étoit d'autant plus importante, qu'il s'agiſſoit de prevenir le progrés des Cabales que le Parti du Roi Jaques faiſoit, ſous main, dans ce Royaume. On avoit devant les yeux les perils paſſez, dont on venoit de ſortir & les preſens, dont on étoit menacé. Il ny avoit point de milieu à tenir. Il faloit, ou s'unir avec l'Angléterre, ſous un même Gouvernement, ou ſe reſoudre à rentrer dans les fers, ce qui n'étoit pas un parti à prendre.

Auſſi quelque temps aprés que cette Convention fut aſſemblée, elle agit avec beau-

beaucoup de vigueur, pour secoüer entierement le joug du Roi Jaques. Elle ordonna au Duc de Gordon de rendre les clefs du Château d'Edimbourg, dont il étoit Gouverneur, & sur le refus qu'il en fit, car étant Papiste, il tenoit le parti du Roi détrôné, elle le declara rebelle & criminel d'Etat, au premier chef.

Dans ce temps-là Guillaume III. écrivit une Lettre à cette Assemblée, par laquelle aprés l'avoir remerciée de la confiance qu'on avoit euë en lui, en lui donnant l'Administration des affaires du Royaume, jusqu'à la tenuë de la Convention, & lui avoir protesté qu'il étoit prêt de verser son sang pour maintenir leur Religion & leurs droits, il l'exhortoit à s'unir avec les Anglois, pour se mettre par ce moien-la, en état de n'avoir rien à craindre.

Le Roi Jaques qui apprehenda bien, que la Convention d'Ecosse ne suivît l'exemple de celle d'Angleterre, auroit bien voulu parer ce coup, auquel il ne lui étoit pas possible de s'opposer par force. Dans cette vûë il écrivit à cette Assemblée, pour tâcher de l'engager dans ses interêts. Si bien que la Convention reçût presque, au même temps, la Lettre du Roi Guillaume

mais ces deux Puiſſances furent ſourdes à ſes remontrances & à ſes prieres Le Pape ſe contenta de dire à Mylord Porter ſon Envoyé Extraordinaire, en lui donnant ſon Audience de Congé ; qu'il compâtiſſoit avec beaucoup de douleur & de tendreſſe à l'état facheux, où étoit reduit ſon Maître, & que lors qu'il ſeroit en état de le ſecourir, ſa Majeſté devoit être aſſurée de ſon amitié paternelle : mais que les grands efforts auſquels il étoit indiſpenſablement obligé, pour aſſiſter les Hauts-Alliez contre le Turc lui ôtoient le pouvoir de lui fournir le ſecours qu'il lui demandoit ; que la Chambre Apoſtolique ſe trouvoit épuiſée ; & que le peu qui lui reſtoit devoit être néceſſairement employé à mettre l'Etat Eccleſiaſtique à couvert des menaces du Roi de France. La réponſe de l'Empereur, fut à peu prés ſemblable, excepté que Sa Majeſté Imperiale lui reprocha ; que s'il eût voulu déferer aux remonſtrances cordiales, qui avoient été faites, de ſa part, par le Comte de Caunits, plûtôt qu'aux ſuggeſtions trompeuſes des François, qui n'avoient d'autre but que d'entretenir une inimitié perpetuelle, entre lui & ſon peuple, afin de pouvoir inſulter plus facilement au reſte de

l'Europe Chrêtienne, elle ne doutoit point, qu'il n'eût évité une diſgrace qu'elle avoit prevûe, depuis long-temps, & à laquelle elle ne pouvoit remédier, vû la guerre qu'il avoit avec la Porte.

Ce refus du Pape & de l'Empereur ne firent pas perdre courage au Roi Jaques, qui, enflé de quelques avantages qu'il avoit eus en Irlande & ſe flattant d'un ſecours conſidérable que la France lui promettoit, commençoit à chanter le triomphe. Il mit le ſiége devant Londonderry: & ne doutant nullement d'emporter cette Place, d'emblée, & de ſoûmettre tout le Royaume, avant qu'il pût être ſecouru, il propoſa, avant la tenuë du Parlement, de faire paſſer pluſieurs Actes au prejudice des Proteſtans, & un entre autres, pour rétablir tout le Clergé Romain dans les Egliſes, Abbayes & autres Bénéfices, de même que cela étoit avant le Regne de Henry VIII: Mais étant venu à conſiderer que ce qu'il avoit fait en Angleterre, en faveur de la Religion Catholique lui avoit cauſé toutes ſes infortunes il n'oſa en venir à l'execution. Au contraire, quoi que le Roy de France lui eût envoyé un nouveau ſecours, que l'Amiral Herbert ne put jamais empê-

cher

cher de paſſer, quelques efforts ſurprenans qu'il eût faits, il fit un Diſcours, à l'Ouverture du Parlement, qui s'aſſembla, le jour qu'il avoit marqué, où il proteſta; *qu'il ne vouloit faire à autrui, que ce qu'il vouloit qu'on lui fiſt*: & le lendemain il fit publier une Déclaration, dans laquelle il diſoit poſitivement; *qu'il n'avoit pas moins à cœur la defenſe de la Religion Proteſtante, que le recouvrement de ſes propres droits.*

Il employa une infinité d'autres artifices, pour tâcher de ſe concilier l'amitié de ſes Sujets, Mais les Irlandois tant Papiſtes que Proteſtans ne laiſſerent pas de murmurer, parce que le bruit courut, qu'il avoit vendu l'Irlande au Roi de France, & qu'en conſéquence de cette vente, le Comte d'Avaux en avoit pris poſſeſſion, au nom du Roi ſon Maître. Et en effet, il ne choiſit que des François, pour remplir les principales Charges, au préjudice des naturels Habitans du Païs, ſans excepter même le Comte de Tirconnel, qu'il dépoüilla de la Vice-Royauté, ſans s'en être rendu nullement indigne. Il eſt vrai que Jaques II. fit toûjours un myſtére de ce Traité. Mais comme on ne peut pas ſe démentir, tout à

fait, il parla ſi avantageuſement du Roi de France & en public & en particulier, qu'il donna entierement à connoître, qu'il n'exerçoit qu'exterieurement les fonctions de Roi, & que ſon deſſein étoit d'accoûtumer inſenſiblement les Irlandois à vivre ſous la domination d'un Prince, qui devoit regner, à l'avenir, ſur eux. Auſſi ces éloges pour Loüis XIV. qui lui échapoient à tous momens, joints à la conduite qu'il tint, en diſtribuant la plûpart des Charges à des Etrangers cauſerent une ſi grande diviſion dans le Parlement, qu'il y eut des Seigneurs qui tirerent l'épée les uns contre les autres, en pleine Aſſemblée, ce qui faillit à être funeſte à quelques-uns.

Cependant les affaires ne laiſſoient pas d'aller aſſez bien en Irlande pour le Roi Jaques: car quoi que Londonderry ſe défendiſt vigoureuſement, l'Armée Irlandoiſe qui étoit de plus de trente mille hommes faiſoit tant de progrés ailleurs, que les Proteſtans avoient tout à craindre dans ce Royaume. Mais ſi tout ſembloit réüſſir en Irlande au Roi detrôné, il n'en étoit pas de même en Ecoſſe, où ce Prince avoit encore un aſſez gros parti. Le Vicomte de Dundée, qui étoit à la tête des Mécontens

fut

fut battu par le Comte d'Argile & le Général Mackai ; toutes les conſpirations que les Jeſuïtes avoient faites dans ce Royaume furent découvertes & diſſipées ; le Duc de Gordon, qui tenoit le Château d'Edimbourg ſe rendit ; & à quelques Montagnares prés, tous les Rebelles furent reduits & mis hors d'état de rien entreprendre.

Le nouveau Roi d'Angleterre, qui n'avoit pû encore faire entrer du ſecours dans Londonderry, où les Proteſtans manquoient de tout & étoient aux derniéres extrêmitez, y en fit entrer dans ce temps-là, de la maniére du monde la plus miraculeuſe. Il y avoit déja quelques jours que le Major-Général Kirke étoit arrivé, d'Angleterre, avec quelques Vaiſſeaux, & qu'il étoit même à la vûë de la Place. Mais parce que les Irlandois qui étoient Maîtres d'un Fort, ſous le Canon duquel il faloit paſſer, avoient fermé la Riviére par le moyen d'une Eſtacade, qu'il s'agiſſoit de forcer, & que pour cet effet, il y avoit à eſſuyer le feu de leur Artillerie & de deux mille Mouſquetaires, dont le paſſage étoit bordé, il n'y avoit pas grande apparence que Londonderry pût être ſecouru. Auſſi ce Major-Général avoit-il perdu eſperance

de faire réüſſir ſon entrepriſe, & les Aſſiégez commençoient à ſe repentir d'avoir refuſé l'Amniſtie que le Roi Jaques leur avoit fait offrir dans le commencement du Siége. Mais par la bonne conduite & la bravoure de ce Général tous ces obſtacles furent ſurmontez. L'état pitoyable où il voyoit cette Place reduite, car on ne s'y nourriſſoit, depuis plus d'un mois, que de chevaux & de chiens, fit qu'il hazarda tout pour la delivrer. Il ſe ſervit, à peu prés, des mêmes machines dont les Hollandois ſe ſervirent lors qu'ils ſe rendirent Maîtres de Damiete. Le premier Vaiſſeau qui fut commandé pour aller rompre les chaînes & frayer un chemin aux autres, s'embaraſſa ſi fort tout d'un coup, qu'il ne pût ni avancer ni reculer. Mais celui qui le commandoit n'ayant pas perdu courage & ayant fait tirer tout ſon Canon, ce Bâtiment fut ſi ébranlé par cette décharge, qu'il fut degagé dans le moment, & le paſſage ayant été ouvert, il entra dans la Place & fut ſuivi de tous les autres, n'étant peri dans cette occaſion que cinq ou ſix Soldats tout au plus.

Comme le Ciel combattoit viſiblement pour le Roi Guillaume, que le Roi Jaques

ques n'avoit pas eu le courage de commander en perſonne à ce Siége, à cauſe des ſorties vigoureuſes que faiſoient les Aſſiégez, à tous momens, les Troupes Irlandoiſes furent ſi épouvantées de cette eſpece de miracle que Dieu venoit de faire en faveur de leurs ennemis, que ne ſe ſentant pas animées par la preſence de leur Roi, qui n'avoit pas voulu s'expoſer, elles décampérent, un moment aprés, ſe contentant, pour ſe dédommager de la honte de cette fuite, de faire ſauter le Fort, où elles étoient & de brûler toutes les maiſons qu'ils trouvérent, en deſcendant de la Riviére, aprés les avoir entiérement pillées. Ainſi Londonderry, à la gloire du Miniſtre Walker, qui en étoit Gouverneur, ſe vit délivré entiérement, aprés avoir ſoûtenu un Siége de trois mois & demi & avoir repouſſé pendant ce temps là, avec la derniére vigueur, une Armée de prés de vingt mille hommes.

L'Angleterre qui ſous les deux Regnes précédens avoit concouru, contre ſes propres intérêts à l'agrandiſſement du Roi de France, s'apperçût enfin, que le repos dans lequel on l'avoit entretenuë n'avoit ſervi qu'à lui preparer le même joug, qu'el-

le avoit laiſſé mettre ſur les autres Etats. En effet, elle ſe vit attaquée, tout d'un coup, par ce même Roi, qui l'avoit endormie, pendant ſi long-temps. L'Irlande fut inondée de Troupes Françoiſes. Si bien que le Parlement s'étant aſſemblé & ayant été réſolu qu'on déclareroit la guerre à l'ennemi commun de toute l'Europe, le Roy d'Angleterre la lui déclara & fit publier ſa Déclaration, le même jour qu'on fit l'ouverture du Parlement d'Irlande. Il la déclara, quelque temps aprés, au nom du Royaume d'Ecoſſe, comme il l'avoit fait, au nom de celui d'Angleterre : & pour rompre les meſures du Roi Jaques & de ſon Allié, il envoya en Irlande Mr. le Maréchal de Schomberg avec une petite Armée, qui fit heureuſement deſcente dans ce Royaume, malgré les efforts que la France fit dans cette rencontre, car elle avoit mis en mer plus de quarante Vaiſſeaux, qui furent obligez de ſe retirer ſans avoir rien fait.

Mr. de Schomberg n'eut pas plûtôt pris terre, qu'il aſſiégea Carrikfergus & le prit, aprés quelques jours de tranchée ouverte. Peu de temps aprés, il ſe rendit maître de tout le Nord d'Irlande & prit la

toute

route de Dublin. Ce grand Capitaine découvrit une Conſpiration contre l'Armée qu'il commandoit & contre ſa propre perſonne. Mais quelque grands que fuſſent les dangers, où il ſe voyoit expoſé, & quelque nombreuſe que fût l'Armée du Roi Jaques, il ne perdit pas l'eſpérance de vaincre. Et comme il attendoit un nouveau renfort de Troupes, il s'alla retrancher avec celles qu'il avoit, auprés de Dundalke, où il étoit impoſſible qu'on le pût forcer, car il n'étoit pas en état de livrer bataille à l'ennemi. L'armée du Roi Jaques n'étoit campée, qu'à quelques milles, de la ſienne. Mais toute nombreuſe qu'elle étoit, elle n'oſa faire aucun mouvement, tant le nom du Duc de Schomberg étoit redoutable. Les Troupes qu'on attendoit, de jour à autre, n'arrivérent que vers la fin de la Campagne, encore n'arriva-t-il que quelques Regimens. Il étoit bien difficile, qu'avec ſi peu de Troupes, on pût penſer à quelque entrepriſe. Cependant, comme le Duc s'impatientoit d'en venir aux mains avec les ennemis, il avoit réſolu de leur aller preſenter le combat, mais le Roi Jaques abandonna ſon Camp & ſe retira, du côté d'Ardée, d'où

en ſuite il alla camper à Drogheda, aprés avoir mis une forte Garniſon dans Dundalke & avoir brûlé & ruïné tout ce qui reſtoit derriére lui. Les Irlandois furent battus à diverſes fois, par les autres Troupes du Roi Guillaume qui étoient en Irlande, avant l'arrivée du Maréchal de Schomberg, mais parce que ce ne furent que des chocs, nous n'entrerons ici dans aucun détail.

Les deux Armées entrérent en quartier d'hiver. Mais cela n'empêcha pas que les Troupes du Roi Jaques ne s'emparaſſent de Slego, qui eſt une petite Place, proche de la mer, qu'ils avoient attaquée une autrefois en vain. Elles firent quelques autres petites entrepriſes, où elles furent toûjours battuës & miſes en fuite.

Cependant Sa Majeſté Britannique agiſſoit ſans ceſſe en Angletetre, afin de prendre des meſures aſſurées pour ſe rendre maître de l'Irlande, & y faire marcher pour cet effet, des Troupes, au commencement du Printemps. Le Parlement lui accorda deux Millions de Livres Sterling. Il fit faire d'abord de nouvelles levées : & quoi que le Maréchal de Schomberg fût un Général, ſur la bravoure & la vigilance duquel il ſe confioit, il fit le deſſein néanmoins

moins de l'aller joindre & de ſe mettre à la tête de ſon Armée. La preſence de ce glorieux Monarque ſembloit être abſolument néceſſaire en Angleterre, à cauſe de diverſes machinations, que formoient, tous les jours, les ennemis du Gouvernement & les Créatures du Roi Jaques. On peut dire d'ailleurs, que Guillaume Troiſiéme n'avoit rien à craindre en Irlande, où une Armée conſidérable devoit agir, ſous un Chef d'une experience conſommée, & qui devoit être ſecondé par tant de braves Officiers, car tout ce qu'il y avoit de gens diſtinguez, ſe preparoient pour aller faire cette Campagne. Mais cela n'empêcha pas, que ce Prince infatigable ne reſoluſt d'aller commander ſon Armée en perſonne. Il déclara ſa reſolution au Parlement, & fit travailler inceſſament à tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon départ.

Avant que la Campagne s'ouvriſt, & que le Roi ſe pût mettre en mer, les Troupes Angloiſes commencérent d'agir; battirent les Rebelles en pluſieurs rencontres, & prirent quelques petites Places aſſez conſidérables, comme Charlemont, le Château de Ballingargi & quelques autres petits Forts.

Les Irlandois étoient dans une ſi grande conſternation qu'ils avoient perdu tout à fait courage. Mais ſur la fin du mois de Mars, ils reçûrent un ſecours d'argent conſidérable, une grande quantité d'armes & de Munitions, & quatre, ou cinq mille François, commandez par le Comte de Lauſun. Ce renfort, dans un temps, où ils en avoient ſi grand beſoin, quoi que leur Armée fuſt infiniment plus nombreuſe que celle du Roi d'Angleterre les encouragea tellement, qu'ils commencérent à faire mille ravages, mais les partis de l'Armée Angloiſe, les chaſſerent toûjours & en taillérent pluſieurs en pieces. Dans ce temps-là le Prince de Wirtemberg arriva en Irlande, à la tête de ſept mille Danois, qu'on y attendoit, dés la Campagne précedente, & les Troupes qu'on deſtinoit pour ce Royaume étoient prêtes à s'embarquer, & n'attendoient qu'un temps favorable. Le Roi d'Angleterre cependant prit toutes les précautions imaginables, pour faire que pendant ſon abſence, les Anglois n'euſſent rien à craindre, de la part des ennemis de l'Etat, du Gouvernement & de la Religion. Il donna pleine puiſſance à tous les Gouverneurs de Pro-

vince

vince & à leurs Lieutenans de faire prendre les armes aux Milices, en cas de néceſſité. Il ordonna que tous les Papiſtes ſe retireroient dans les lieux de leurs demeures, & qu'il leur ſeroit défendu de s'en éloigner de cinq milles, que ce ne fût par permiſſion, & remit le Gouvernement entre les mains de la Reine ſon illuſtre Epouſe.

Aprés toutes ces précautions & quelques autres Réglemens, Sa Majeſté Britannique partit de Londres; ce fut le 14. du mois de Juin, ayant été precedée du Prince de Dannemark, de pluſieurs Seigneurs & d'un trés grand nombre de Troupes. Elle arriva à Cheſter, quatre jours aprés, où elle fut reçûë, par les Magiſtrats, le Clergé & le peuple, avec des acclamations, des rejouïſſances & des cris de joye, qu'il ſeroit impoſſible de repreſenter. Le même jour elle alla viſiter les Vaiſſeaux qui étoient à Highlake, & étant allée coucher à Chaiton, elle retourna à Highlake le lendemain, où elle s'embarqua dans un Jacht accompagné de ſix autres Jachts, de ſix Vaiſſeaux de guerre, & de pluſieurs autres Bâtimens qui tranſportoient des Troupes, des munitions & des vivres. Il fit peu de vent lors que le Roi

ſe

ſe mit en mer, qu'il ne pût arriver à la Baye de Barnſy, que le 23. à dix heures du ſoir : mais le temps ayant été favorable, le lendemain, il aborda à Carrikfergus, d'où il ſe rendit par terre à Belfaſt, où il fut rencontré par le Maréchal de Schomberg, le Prince de Wirtemberg, le Major-Général Kirke & pluſieurs autres perſonnes conſiderables, qui étoient allées au devant.

Ce grand Prince ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'on lui preſenta des Adreſſes, de par tout. Et aprés y avoir répondu, & avoir proteſté à ceux qui les lui preſenterent, qu'il noublieroit rien pour leur redonner le repos, dont ils ſe voyoient privez, depuis ſi long-temps, il ſe rendit à ſon Armée, qui étoit compoſée de ſoixante & deux Eſcadrons, Dragons, ou Cavalerie & de cinquante-deux Bataillons.

Comme il s'agiſſoit de frapper d'abord un grand coup, Sa Majeſté fit deſſein de faire marcher l'Armée vers Market Hill, & de prendre en ſuite de cela le grand chemin, qui conduit, d'Armagh à Dundalke. Pour cet effet, il diviſa ſes Troupes en quatre Corps. Le Commandement & l'Avant-

garde

garde fut donné au Lieutenant-Général Douglas ; l'Aîle droite au Major-Général Kirke ; la Gauche aux Comtes d'Oxford & de Solms ; & Sa Majesté elle-même se mit à la tête du Corps de Bataille, accompagné du Duc de Schomberg & de Mr. de Scravemoer.

Dés que les choses eurent été disposées, de la maniére qu'on vient de le dire, Mr. de Scravemoer fut commandé avec trois cens Chevaux & deux cens Dragons, pour reconnoître les endroits, où l'Armée pourroit aller camper, & pour observer les ennemis qui étoient prés de Dundalke, au nombre de neuf, ou dix mille : car le reste de l'Armée du Roi Jaques étoit retranché, du côté de la Riviére de Boine. L'ennemi étoit si fort épouvanté de l'arrivée du Roi Guillaume, que le Détachement de Mr. de Scravemoer ayant été aperçû par un petit Parti de l'Armée Irlandoise, cette Armée épouvantée prit la fuite, aprés avoir mis le feu dans son Camp. Le Roi qui ne s'étoit pas attendu à cela, résolut, en même temps, de changer sa marche. Les Troupes qui étoient à Armagh & à Tenargée eurent ordre de s'avancer, du côté de Dundalke & le reste de l'Armée prit sa route

route du côté de Nuri. Si bien que toute ſon Armée arriva le 7. de Juillet, proche de Dundalke, que les Irlandois avoient abandonné, ſans y mettre le feu; Sa Majeſté mit la Garniſon; parce que, quoi que la Ville fût petite, elle étoit néanmoins commode, à cauſe que c'eſt un Port de mer.

Le lendemain, le Roi alla réconnoître le Païs, au delà d'Ardée, & marqua un Campement, où toutes ſes Troupes ſe rendirent, le neuviéme. Le dixiéme, Sa Majeſté s'avança juſqu'à la portée du Canon, de Drogheda, où étoit l'Armée ennemie, campée le long de la Riviére, pour tâcher d'en empêcher le paſſage. L'Infanterie & l'Artillerie étant arrivées fort tard, tout ce que pût faire le Roi, ce jour-là, fut d'aller reconnoître la ſituation des lieux & tâcher de découvrir les gués, par où ſon Armée pourroit paſſer. Comme ce grand Prince n'apprehende point les perils, le feu continuel que les ennemis faiſoient avec leur Artillerie ne fut pas capable de l'émouvoir. Il voulut être preſent dans tous les endroits, où il faiſoit ſonder la Riviére, & ce jour faillit à être funeſte à toute la Chrêtienté. Car un boulet de

Ca-

Canon de six livres, tiré du Camp de l'Armée ennemie lui effleura l'épaule & lui fit une blessure assez large, mais qui n'étoit pas beaucoup profonde, tellement qu'il monta à cheval, un moment aprés, sans qu'on vist dans son visage aucune alteration, & agit, comme à l'ordinaire. Les passages ayant été reconnus, il fut résolu de les forcer, le lendemain, par trois endroits differens. Le Comte Menard de Schomberg eut ordre d'attaquer par le haut de la Riviére; le Duc de Schomberg son Pere, par le bas; & le Roi lui-méme voulut commander l'attaque du milieu, accompagné du Prince de Dannemark. Cette entrepriſe fut executée avec une vigueur incroyable, nonobstant la resistance & le grand feu des ennemis. Le Comte de Schomberg fut celui qui passa le premier. Il força huit Escadrons avec un courage intrepide & mit, aprés cela, ses Troupes en Bataille, afin de prendre l'ennemi en flanc. Le reste de l'Armée passa, au travers de mille perils, la Cavalerie à la nage, & la plûpart de l'Infanterie ayant de l'eau, jusques sous les bras. L'Aîle droite se voyant engagée dans un combat sanglant; le Roi alla à son secours, pendant que la

gau-

gauche pouſſoit les ennemis de ſon côté, avec une vigueur héroïque. La preſence & l'exemple du Roi animerent ſi fort les Troupes Angloiſes, que celles du Roi Jaques, qui ſe tenoit à l'écart ſur une eminence, furent entiérement déconcertées. L'Infanterie ennemie ne pouvant reſiſter aux efforts d'une Armée qui vouloit, ou vaincre, ou perir, plia la premiére, & prit la fuite au travers des Montagnes, des Marais & des Défilez, ſans qu'il fût poſſible aux Officiers de la rallier, quelques mouvemens qu'ils ſe donnaſſent. La Cavalerie ſoûtint le choc, pendant quelque temps, mais enfin elle fut miſe en déroute, n'y ayant eu que celle que commandoit le Comte de Lauſun, & quelques Suiſſes qui ſe retiraſſent en quelque ordre. Le reſte de cette fameuſe journée fut employé à pourſuivre les ennemis, qui euſſent été entiérement défaits, ſi la nuit ne fût ſurvenuë. On peut dire que cette Victoire fut entiére. Les Irlandois laiſſérent dans leur Camp un nombre trés conſidérable de Chariots, la plus grande partie de leur bagage, leurs tentes, leurs armes, leurs munitions, pluſieurs priſonniers & le Champ de Bataille couvert de bleſſez & de morts.

L'at-

L'attaque avoit été ſi vigoureuſe & les ennemis s'étoient d'abord ſi bien défendus, qu'il n'étoit pas poſſible que le Roi d'Angleterre ne fiſt des pertes dans cette occaſion. Il Perdit le Duc de Schomberg, l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle; le Docteur Walcker, ſi connu par le Siége de Londonderri; pluſieurs Officiers diſtinguez: & ce qui alarma toute l'Armée, Sa Majeſté elle-même courut riſque d'être emportée d'un coup de Canon: car elle eut pour la ſeconde fois, ſa botte effleurée d'un boulet, qui en emporta une piece.

Le Roy Jaques qui apprehenda de tomber entre les mains de ſon Vainqueur, laiſſa le débris de ſon Armée ſous la conduite du Comte de Lauſun & ſe retira à Dublin. Il y arriva, à dix heures du ſoir, & le lendemain, à la pointe du jour, il prit la poſte & ſe rendit à Waterford, où il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui étoit tout prêt: car la veille de la Bataille, il avoit envoyé un exprés dans cette Ville, pour s'y aſſurer de ce Bâtiment, avec lequel il repaſſa en France, avec la même precipitation qu'il avoit abandonné ſes Troupes, dés qu'il eut

vû

vû que ſon Infanterie commençoit à lâcher le pied.

Cette retraite ſi precipitée & ſi peu attenduë jetta une ſi grande conſternation parmi les Irlandois, que tout ce qu'il y eut de perſonnes conſidérables parmi les Catholiques Romains ſortit de Dublin. Tous ceux qui étoient ſous les armes les mirent bas. Les Proteſtans qui étoient priſonniers furent délivrés. Les clefs du Château furent remiſes volontairement entre les mains de la Régence. Et on députa inceſſamment vers Sa Majeſté, pour la ſupplier d'honorer la Ville de ſa preſence. Le Roi ſe fût rendu à Dublin, du moment que cette Députation lui eut été faite, mais la choſe ne fut pas poſſible. Le lendemain de la Bataille, il avoit envoyé ſommer le Gouverneur de Drogheda de ſe rendre & il vouloit être Maître de cette Place, avant que d'entrer dans la Capitale de l'Irlande. Le Colonel de la Melloniére avoit été commandé pour cela avec cinq Bataillons & quatre Eſcadrons : & on croyoit que Drogheda ne feroit pas la moindre reſiſtance. Cependant, comme cette Place avoit une Garniſon compoſée de

de deux, ou trois Régimens, le Gouverneur fit mine de ſe vouloir défendre, ce qui arrêta d'abord le Roi. Sa Majeſté fit ſommer pour une ſeconde fois le Gouverneur, & le menaça de ne lui donner aucun quartier, ni à ſa Garniſon, s'il attendoit l'Artillerie : ce qui l'épouvanta ſi fort, qu'il ſe rendit le même jour. Aprés la priſe de cette Place, l'Armée décampa, d'auprés de Duleck. Pendant que Sa Majeſté étoit en marche, elle eut nouvelle que la Ville de Wexford s'étoit rangée ſous ſon obéïſſance : & quelques jours aprés, elle fit ſon entrée dans Dublin, où elle fut reçûë avec toutes les marques de joye & de ſoûmiſſion, qu'on pouvoit attendre de cette Ville. Dés que les Cérémonies de ſon Entrée eurent été finies, elle alla dans l'Egliſe Cathedrale, où aprés qu'elle eut rendu graces à Dieu de ſes Victoires & de ſes Triomphes, elle alla viſiter le Château. Ce Prince donna en même temps, tous les ordres qu'il jugea pouvoir être propres à redonner la tranquilité à cette Ville & à tout le Royaume. En ſuite de quoi il retourna dans ſon Camp, où il reçût, durant pluſieurs jours, des Députez de preſque toutes les Provinces, qui ſe venoient ſoûmettre

mettre à ſon Autorité & aux Loix de ſon Gouvernement. Entre les divers ordres qu'il donna, il fit publier une Proclamation, le 17. de Juilliet 1690. par laquelle il déclara; qu'il prenoit ſous ſa protection Royale tous les Irlandois de quelque condition qu'ils fuſſent, qui ſe ſoûmettroient à ſon autorité, dans un certain temps qu'il marqua. Et pour les Auteurs de la Rebellion qui avoient déja refuſé l'Amniſtie qu'il leur avoit fait preſenter, par une Proclamation du 2. de Mars 1689 il proteſta qu'il les abandonnoit aux ſuites funeſtes de la guerre, à moins que par de grandes & manifeſtes démonſtrations du repentir de leur faute, il ne fuſt convaincu qu'ils meriteroient la clemence, laquelle il déclara, qu'il ne leur refuſeroit jamais. Cette Proclamation produiſit l'effet que Sa Majeſté en avoit attendu : car non ſeulement la plûpart des Villes lui preſentérent des Adreſſes, pour reconnoître ſon Autorité, mais la plûpart des troupes de l'Armée du Roi Jaques deſertérent & ſe jettérent dans le Camp des Anglois. A cette Proclamation en ſucceda une autre, où Sa Majeſté Britannique repetoit les mêmes choſes, n'ayant rien tant à cœur que de

ranger

ranger à leur devoir par la clemence, des peuples qu'il ne tenoit qu'à lui de ſoûmettre par la force, s'il avoit voulu uſer de ſa Victoire.

Le Roi Jaques arriva à S. Germain, le 26. de Juillet. La Bataille de Fleurus s'etoit donnée, environ trois ſemaines auparavant, & celle de Beves, entre l'Eſcadre Hollandoiſe & la Flote des François, il n'y avoit que quinze jours. Les nouvelles de ces deux Batailles, où à la verité, Louïs XIV. avoit eu l'avantage, quoi que ces deux Victoires lui coûtaſſent cher, avoient repandu une ſi grande joye dans les cœurs des ennemis de Guillaume Troiſiéme qu'ils ſe flattoient que les Alliez étoient perdus, & que le Roi Jaques encouragé par le ſuccés de ces deux combats, ſe rendroit Maître de toute l'Irlande & pourroit reconquerir ſes trois Royaumes. Les Rejoüiſſances étoient plubliques dans toutes les Provinces de France: mais l'arrivée du Roi Jaques modera ſi fort, tout d'un coup, la joye des François, qu'il ſeroit impoſſible de repreſenter leur conſternation & leur épouvante

Avant que le Roi Jaques s'embarquât, un Officier Irlandois l'avoit aſſuré que le

Duc

Duc de Schomberg avoit été tué dans le combat & que le Prince d'Orange avoit eu la même destinée : mais il n'ajoûta pas foi à cette Nouvelle, & ne perdit point de temps pour s'embarquer, de peur qu'il n'appriſt, par une funeſte experience, que ce Prince étoit encore vivant. Cette nouvelle le flattoit agreablement néanmoins: & ce même Officier qui l'avoit ſuivi continuant d'aſſurer que ce Prince étoit mort véritablement; le lendemain de ſon arrivée, on fit publier à Paris, par les Commiſſaires des Quartiers, que le Prince d'Orange n'étoit plus, ſi bien que peu de jours aprés, cette fauſſe nouvelle fut répanduë par tout le Royaume, & depuis dans tous les Royaume de l'Europe.

La poſterité aura peine à croire ce que fit la France dans cette rencontre. Il n'y eut point de Ville dans tout ce Royaume, où l'on ne fiſt éclater une joye pleine de fureur & d'extravagance : & ces excés indignes d'une Nation Chrêtienne, & qu'à peine pourroit-on pardonner aux peuples les moins civiliſez & les plus barbares ne furent pas moins grands dans la Ville Capitale que dans celles des plus petites Provinces. Il ſe fit des réjoüiſſances publiques,

ques, des feux de joye, des festins, à la face du Roi Trés-Chrêtien, pour cette mort imaginaire : & ce qu'il y eut de plus incroyable, quelque veneration qu'on ait naturellement pour les Manes d'un ennemi, on traita ceux de cet illustre Prince avec des indignitez, qui n'ont jamais eu, peut-être, d'exemple. Une populace forcenée, qui avoit à la tête les bourgeois les plus notables & même quelques gens d'Eglise fit une figure qui representoit le Roi Guillaume, à laquelle on fit le procés en forme. Cette effigie d'un des plus grands Monarques qui ayent jamais porté le Sceptre, fut condamnée à être traînée par les ruës, & aprés qu'elle eut été promenée par toutes les places & carrefours de Paris; on fit un convoi funebre ridicule, & celui qu'on appelloit le Prince d'Orange fut jetté dans un lieu immonde, couvert de pierres & de bouë. Je laisse ces extravagances & cette conduite brutale, que toute l'Europe regarda avec un souverain mépris, pour faire ici cette réflexion. C'est que la France ne se lavera jamais de la tache dont elle se soüilla par l'action la plus lâche, & la plus basse, dont une Nation puisse être capable : & que par un juste jugement du

Ciel, contre ſes veuës & ſon intention; elle fit le plus beau Panegirique, dont on puiſſe jamais honorer la memoire de ce Prince invincible, lors qu'elle le traita avec tant de fureur & avec tant d'indignité. car enfin qui ne voit, qu'elle s'imaginoit d'avoir mis dans le tombeau tous ſes ennemis, & qu'elle n'avoit plus rien à redouter, aprés avoir été delivrée de ce grand & redoutable Monarque.

Pendant toutes ces réjoüiſſances exceſſives, le Roi de la Grand' Bretagne étoit à la tête de ſon Armée victorieuſe, chargé de Palmes & de Lauriers. Comme ce qui avoit reſté de l'Armée du Roi Jaques s'étoit jetté dans Limerick, dans Athlone & à Waterford, Sa Majeſté, qui ne voulut pas donner aux ennemis le temps de reſpirer, détacha le Lieutenant Général Douglas, avec dix Regimens d'Infanterie, quatre de Cavalerie & deux de Dragons, qui prit la marche vers Athlone; elle commanda un ſecond Détachement qui s'avança vers Limerick; & elle méme continua la route du côté de Waterford, avec le reſte de ſon Armée, & fit ſommer d'abord cette Place.

Le Gouverneur qui étoit le Colonel He-

Henizi ne héſita point à capituler, mais il fit des propoſitions ſi abſurdes ; que ſi le Roi n'eût eu pitié des habitans de cette Ville, il l'eût attaquée ſur le champ & priſe d'aſſaut : mais Sa Majeſté voulant épargner le ſang de ſes ſujets, propoſa des conditions ſi avantageuſes aux aſſiégés & ſi honorables pour le Gouverneur qu'il ne put ſe défendre de les accepter. La Garniſon de cette Place, qui étoit de ſeize cens hommes, fut conduite juſqu'à Mallow, ſur le chemin de Limerick. Aprés la reduction de Waterford, le Roi fit ſommer le Gouverneur de Duncannon, qui eſt un Fort qui commande à la Riviére de cette Ville dont il venoit de ſe rendre Maître. Ce Gouverneur fit d'abord des propoſitions qui n'étoient pas moins ridicules que celles qu'avoit faites le Colonel Henizi. Mais apprehendant d'être brûlé dans ſon Fort, il capitula, aux conditions qui lui furent impoſées.

Dés que ces deux Places ſe furent renduës, l'Armée marcha du côté de Limerick, où étoient preſque toutes les Troupes du Roi Jaques, commandées par les Comtes de Tirconnel & de Lauſun. Elle arriva prés de cette Place le 19. d'Août,

& fut renforcée des Troupes que commandoit le Lieutenant Général Douglas, qui fut obligé de ſe retirer, de devant Athlone, faute de fourage, l'Armée Irlandoiſe ayant tout ravagé dans ces Quartiers-là. Les Comtes de Tirconnel & de Lauſun ſe retirérent à Galloway, aprés avoir laiſſé dans Limerick une Garniſon capable de ſe bien défendre, & avoir pourvû cette Place, qui eſt la plus forte de l'Irlande, de toutes les proviſions néceſſaires, & d'un Gouverneur trés habile & trés courageux. Une grande partie des Troupes Irlandoiſes étoient campées, à une lieuë de Limerick, au delà d'une Riviére, d'où elles faiſoient un feu épouvantable ſur l'Armée de Sa Majeſté Britannique. Ce grand Prince qui vouloit emporter cette Ville, tandis que la ſaiſon le permettoit, parce que c'étoit de cette Conqueſte que dépendoit la reduction de tout le Royaume, fit deſſein de paſſer la Riviére & d'aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens, nonobſtant le feu qu'ils faiſoient. Mais étant un peu trop tard, lors qu'il prit cette reſolution, les Généraux lui ayant repreſenté, que la choſe ſe feroit le lendemain & plus aiſément & avec plus de commo-

dité,

dité, il défera à leurs avis. Et en effet, ce conſeil réüſſit admirablement : car l'épouvante s'étant jettée dans les Troupes Irlandoiſes, à l'approche de Sa Majeſté, elles décamperent dans la nuit, d'une maniere ſi precipitée & avec tant de deſordre, qu'elles laiſſerent une partie de leurs armes & preſque toutes leurs tentes & tout leur bagage. Tellement que l'Armée Angloiſe paſſa ſans rencontrer le moindre obſtacle & s'alla camper à la portée du Canon de la Place, qu'il avoit projetté d'aſſieger. Le Roi qui ne vouloit point perdre de temps, fit dreſſer d'abord des batteries; & on travailla aux Lignes avec tant de diligence, la nuit ſuivante, que Sa Majeſté fut en état de ſommer le Gouverneur de ſe rendre. Mr. de Boiſſeleau, un Général François, à qui les Comtes de Tirconnel & de Lauſun avoient laiſſé le commandement de la Place, ne voulut entendre à aucunes propoſitions, quoi que celles qu'on lui faiſoit fuſſent extrémement avantageuſes, alleguant que la reddition de cette Ville n'étoit pas en ſon pouvoir, & que quand même il ne ſeroit pas obligé d'obéir & d'être fidéle à ceux qui l'avoient établi dans ce poſte, il étoit reſolu de ſe défendre juſ-

qu'à la derniere goute de ſon ſang.

Le Roi n'eut pas plûtôt apris la reſolution du Gouverneur, à laquelle il s'étoit pourtant bien attendu, qu'il fit ouvrir la Tranchée, & ſe rendit Maître de deux Redoutes. Trois jours aprés, on en prit une autre. Et le lendemain, qui étoit le 1 de Septembre on ruïna deux Tours extrémement hautes, d'où les ennemis tiroient inceſſamment & incommodoient fort les travailleurs. Aprés ces premiers avantages, on commença à bombarder la Ville, & on le fit avec tant de ſuccés, qu'une Carcaſſe étant tombée ſur le grand Magazin de fourage, ce Magazin & pluſieurs maiſons furent entierement reduites en cendres. Le 3. on acheva de dreſſer toutes les bateries, où l'on poſa trente pieces de Canon. Le 4. on pouſſa la Tranchée juſqu'à trente pas du foſſé, & l'on fit brêche au Rempart. Le lendemain on élargit la brêche, & l'on abattit les Palliſſades, qui défendoient la Contreſcarpe, que le Roi fit deſſein d'emporter, le jour aprés, ce qui fut executé, avec tant de vigueur & de bon ſuccés, qu'on ſe rendit Maître d'un Fort qui étoit au pied du foſſé & ce qu'il y eut d'aſſez particulier, on repouſſa les Irlandois

dois avec tant de force, qu'il y eut plusieurs des attaquans, qui entrerent, pêle-mêle, avec eux, dans la Place, en les poursuivant. Cependant, comme les Assiégez étoient retranchez derriere la brêche, d'une maniere à ne pouvoir pas être forcez aisément, & qu'ils faisoient un feu continuel, de leur Artillerie, on fut obligé de se retirer aprés un choc, où l'on fit des pertes considérables, de côté & d'autre. Le 7. & le jour suivant, on continua à faire joüer le Canon, pour agrandir la brêche, & tout étoit entiérement disposé pour donner un Assaut général. Mais les pluyes extraordinaires qu'il avoit fait, pendant plusieurs jours & qui ne discontinuoient point, ayant rempli d'eau les Tranchées & tellement amoli la terre, qu'elle ne pouvoit presque plus porter le Canon, on ne balança point à lever le Siége. Et il est constant que Sa Majesté donna dans cette occasion une preuve extraordinaire de cette sagesse, qui ne lui est pas moins naturelle que la bravoure: car outre qu'elle conserva son Artillerie, & ses Soldats: la Riviére vint à déborder, d'une maniére si furieuse, aprés le décampement, qu'elle eût été obli-

gée de faire par force, ce qu'elle fit par une prudence, qui ſera admirée dans tous les ſiécles; car enfin, quelque grand & courageux que ſoit un Prince, il ne peut pas forcer les Elemens. Aprés la levée du Siége, le Roi ſe diſpoſa à repaſſer en Angleterre, où ſa preſence étoit d'une néceſſité abſoluë. Il laiſſa le commandement de l'Armée au Comte de Solms & établit Gouverneurs d'Irlande le Vicomte de Syney & Mr. Thomas Coningsby, & le 15. de Septembre, il s'embarqua à Duncanon, avec le Prince de Dannemark & pluſieurs grands Seigneurs qui avoient fait ſous lui la Campagne. Le 16. il arriva à Kindroad, & le 19. à Windſor; on ne ſçauroit exprimer la joye que reſſentit & que fit paroître toute l'Angleterre, à l'arrivée de cet auguſte Prince. On s'étoit imaginé que la levée du Siége de Limerick & l'abſence du Roi d'Angleterre étoient des motifs extrémement forts, pour arrêter en Irlande les François qui y étoient déja. Cependant le Comte de Lauſun, & Mr. de Boiſſeleau, accompagnez du Comte de Tirconnel repaſſérent en France, avec preſque toutes les Troupes Françoiſes, & laiſſérent au

Duc

Duc de Berwich le commandement des Troupes, qui composoient l'Armée du Roi Jaques.

Comme les motifs de cette retraite, qui fut bien-tôt ſçûë en Angleterre, étoient inconnus au Roi Guillaume, il ne ſçût d'abord qu'en penſer. Il crut néanmoins, que quelques vûës qu'euſſent eues les François, en abandonnant l'Irlande, il devoit tâcher de s'en prevaloir. Pour cet effet, il n'en eut pas plûtôt reçû la nouvelle, qu'il fit embarquer de nouvelles Troupes, pour aller tenter d'achever ce qu'il avoit commencé ſi heureuſement. Ces Troupes ne furent pas plûtôt arrivées dans l'embouchure de la Riviére de Corcke, qu'elles ſe ſaiſirent de quelques petits Forts, qui étoient des obſtacles à leur deſcente, & quelques jours aprés, Corcke ayant été aſſiegé, cette Place ſe rendit à diſcretion, quoi que la Garniſon qui y étoit dedans fût de prés de quatre mille hommes. Ces mêmes Troupes marchérent, en ſuite, du côté de Kinglale, qui ayant été aſſiégé, capitula, aprés dix jours de tranchée ouverte.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Irlande, le Roi qui étoit arrivé en Angle-

terre, comme nous l'avons dit, convoqua le Parlement & obtint de cette Aſſemblée tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Il fut remercié de ſes ſoins; felicité de ſon heureux retour, comblé de bénédictions & de vœux, & complimenté par les deux Chambres, qui s'engagerent unanimement à concourir à tous ſes deſſeins & à n'oublier rien, de leur côté pour rendre ſon Regne heureux & paiſible, & ſoûmettre tous ſes ennemis & ceux de la Religion & de l'Etat. Ce ne furent pas les ſeuls Anglois, qui s'empreſſerent de témoigner à Sa Majeſté Britannique la part qu'ils prenoient à ſon retour & à la glorieuſe Victoire qu'il venoit de remporter en Irlande. Les Miniſtres des Princes Etrangers, qui étoient à la Cour d'Angleterre la haranguerent, tour à tour: & l'Envoyé Extraordinaire de Savoye, qui étoit à la Cour d'Angleterre, depuis que le Duc ſon Maître s'étoit déclaré contre la France, le fit d'une maniere ſi diſtinguée, que je ne ſçaurois m'empêcher de mettre ici ſon Compliment. Le voici tel qu'il le prononça.

SIRE,

SIRE,

Son Alteſſe Royale félicite vôtre ſacrée Majeſté, de ſon glorieux avenement à la Couronne, dûë à ſa naiſſance, meritée par ſa vertu, & ſoûtenuë par ſa valeur. La Providence l'avoit deſtinée à vôtre Tête ſacrée, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels, qui, aprés une longue patience, tendent toûjours à ſuſciter des ames choiſies, pour reprimer la violence & proteger la juſtice. Les merveilleux commencemens de vôtre Regne ſont des préſages aſſurez des benedictions que le Ciel prepare à la droiture de vos intentions, qui n'ont point d'autre but, que de rendre ſa premiére grandeur à ce floriſſant Royaume & de rompre les chaînes, dont l'Europe eſt preſque accablée. Ce magnanime deſſein, digne du Héros de nôtre ſiécle, remplit d'abord ſon Alteſſe Royale d'une joye indicible: mais il fut contraint de la tenir reſſerrée dans le ſecret de ſon cœur. Et s'il a pû la faire éclater, dans la ſuite, il en a l'obligation au nom même de Vôtre Majeſté, qui a fait conce-

voir des eſperances de liberté, aprés tant d'années de ſervitude.

Mes paroles & le Traité que j'ai ſigné à la Haye, avec le Miniſtre de Vôtre Majeſté, n'expriment que foiblement la paſſion qu'a mon Maître de s'unir a Vôtre Majeſté, par un attachement inviolable a ſon ſervice. L'honneur, Sire, *qu'il a de vous appartenir à formé les premiers nœuds de cette union; le reſpect infini qu'il a pour vôtre Perſonne ſacrée les a ſerrez plus étroitement: & la protection que vous lui accordez, avec tant de généroſité, achevera de les rendre indiſſolubles. Ce ſont les ſentimens ſincéres de Son Alteſſe Royale, auſquels je n'oſerois rien mêler du mien. Car quelque ardent que ſoit le Zele & quelque profonde que ſoit la venération que j'ai pour la gloire de Vôtre Majeſté, je ne ſçaurois mieux m'en expliquer, que par un ſilence de reſpect & d'admiration.*

Mr.

Mr. le Preſident de la Tour complimenta, enſuite, la Reine, avec la même delicateſſe; ce furent ſes paroles.

MADAME,

Vôtre Majeſté a fait monter avec elle la vertu ſur le Trône, & toute l'Europe l'a vû avec admiration: mais perſonne n'en a reſſenti plus de joye, que Son Alteſſe Royale, par l'honneur qu'il a de vous appartenir de ſi prés, & par la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans ſes interêts. J'en rends à Vôtre Majeſté de trés-humbles actions de graces, de ſa part. & je lui demande ſa protection, avec une confiance entiere qu'il ſoûtiendra ſon Rang; ſi le Ciel daigne appuyer la juſtice de ſa cauſe, par la valeur, du Roi & par la ſageſſe de Vôtre Majeſté. Vous l'avez fait paroître l'Eté paſſé, d'une maniére ſurprenante, en gagnant le cœur de vos Sujets, par la douceur de vôtre Gouvernement & en imprimant la terreur à vos ennemis, par la fermeté de vôtre courage. C'eſt un bonheur, qui accompagnera toûjours les vertus héroïques de Vôtre Majeſté

jeſte & qui unira a la gloire immortelle la félicité éternelle de ſes Royaumes. Je le ſouhaite, Madame, *avec autant de zéle, que les plus fidéles de vos ſerviteurs.*

Dans le temps que le Roi d'Angleterre recevoit des complimens & des Adreſſes de toutes parts & qu'il ſe delaſſoit auprés de la Reine, des fatigues d'une Campagne, où ſa vie avoit été expoſée aux plus grands perils, on découvrit pluſieurs Conſpirations, tant contre le Gouvernement en général, que contre la perſonne de Sa Majeſté. Ses ennemis avoient pris des meſures en Ecoſſe, pour y rétablir le Roi Jaques, qui s'étoit fait fort de s'y rendre, au commencement du Printemps, avec une Armée de vingt mille hommes. Deux miſerables, qu'on avoit gagnez par argent, avoient formé le deſſein de tuër le Roi & de l'attaquer dans ſon Caroſſe. Et quelques perſonnes du premier rang en Angleterre, ſoûtenus par le Roi de France, avoient ſourdement mis tout en uſage, pour introduire le Roi détrôné dans le Royaume, pendant que Sa Majeſté étoit en Irlande. Mais tous ces complots échouérent, par la découverte qu'on en fit, avant qu'on

qu'on en pût venir à l'execution.

Cependant, le Roi se confiant sur la Providence, qui a fait de si grands miracles en sa faveur, ne parut jamais plus tranquile, qu'il le fit dans cette rencontre: & malgré les machinations des Créatures du Roi Jaques & des Papistes cachez en Angleterre, il forma le dessein de passer en Hollande, où sa presence n'étoit pas moins nécéssaire que dans les Royaumes Britanniques. Il déclara dans son Parlement, le 5. du mois de Décembre, la resolution qu'il avoit prise, & se disposa à partir, le plûtôt qu'il pût, dans la saison de l'année la plus incommode & la plus orageuse. Il quitta Londres dans le mois de Janvier 1691. Il arriva à Sihtingborne le 16. du même mois & le lendemain à Cantorberi: mais le vent ayant été contraire il fut obligé de retourner à Londres, d'où il partit, pour la seconde fois le 26. Il fit voile le même jour, avec sept Yachts escortez de douze Vaisseaux de guerre, ayant à sa suite plusieurs grands Seigneurs, l'Evêque de Londres & plusieurs Officiers considérables, & arriva sur les Côtes de Hollande, aprés quatre jours de navigation. La saison étoit si avancée, lors que Sa Majesté

partit

partit d'Angleterre, qu'elle ne pouvoit que beaucoup ſouffrir dans ſon voyage. Mais les incommoditez qu'elle reſſentit d'abord ne furent rien, en comparaiſon de celles qu'elle eut à ſupporter, dans la ſuite. Le 30. qui fut le jour qu'elle arriva ſur les Côtes de Hollande, la Marée ſe trouva ſi contraire, le temps ſi calme, l'air rempli d'un brouillard ſi épais, & ce qu'il y eut de plus facheux, le rivage de la mer bordé, par tout, de tant de monceaux de glace, entaſſez les uns ſur les autres, qu'il n'étoit pas poſſible de prendre terre, ſans s'expoſer à mille dangers. Cependant, quelques perils qu'il y eût à courir, ce Prince intrepide, qui ſçavoit bien la néceſſité qu'il y avoit qu'il fût à la Haye, ne laiſſa pas d'entrer dans une Chaloupe, pour tâcher d'aborder en quelque endroit, accompagné des Comtes de Devonshire, de Naſſau, d'Ouwerkerk, de Nottingham & de Portland, avec un valet de Chambre ſeulement & trois Valets de pied. Les Capitaines des Navires n'étoient pas d'avis que Sa Majeſté le hazardât, mais elle le voulut toûjours, diſant que la Providence prendroit ſoin de lui, & montra un viſage riant, tandis que toute la ſuite & les Matelots mêmes

mes étoient dans la consternation & dans l'épouvante.

Le Roi s'étoit imaginé que le broüillard se dissiperoit ; mais au contraire, s'étant épaissi extraordinairement, les Matelots qui conduisoient la Chaloupe ne sçurent, où ils en étoient. On perdit d'abord de vûë la Flote, qui l'avoit escorté. On ne sçût, si l'on étoit loin, ou si l'on étoit prés du rivage ; tant le temps étoit obscurci. On n'osoit pas même ramer. Et du moment qu'on le voulut faire, on se trouva environné de glaces, & dans l'impuissance d'avancer. Si bien que la nuit étant survenuë, & étant par consequent impossible d'arriver à terre, Sa Majesté se vit exposée, pendant prés de vingt-quatre heures, à toutes les injures de l'air, à un froid extraordinaire & aux vagues de la mer qui entroient, de temps en temps, dans la Chaloupe, qui étoit découverte & qui se glaçoient sur les habits des Mylords qui l'accompagnoient & qui l'avoient mis au milieu d'eux.

Enfin, cette nuit étant passée & le temps ayant été un peu éclairci, la Chaloupe aborda dans l'Isle de Goerée : & un moment aprés, le Roi & les Seigneurs qui étoient

avec

avec lui étant montez dans un Chariot qu'on rencontra fortuitement, ils entrerent dans la premiere maiſon qui ſe trouva, qui fut la maiſon d'un Païſan qui leur alluma d'abord un grand feu.

Sa Majeſté, qui vouloit ſortir de l'Iſle, n'eut pas plûtôt changé de linge & d'habit, qu'elle remonta en Chariot, pour aller reprendre la Chaloupe, où elle avoit paſſé une ſi mauvaiſe nuit: mais il y eut de nouveaux obſtacles à ſurmonter. Car comme à cauſe des glaces, qui étoient ſur le rivage, ce petit Batiment n'avoit pû y aborder tout à fait, il falut que le Roi conſentiſt que deux Matelots le priſſent entre leurs bras & qu'ils le portaſſent dans la Chaloupe.

Ce Prince auſſi peu fatigué, que s'il avoit paſſé la nuit dans ſon lit, quoi qu'il ſe fût un peu enrumé, arriva, aprés tous ces contre-temps, dans un lieu, appellé Orange-Polder, d'où il envoya chercher des Caroſſes. On fut bien-tôt averti aux environs, de l'arrivée de Sa Majeſté, qu'on attendoit avec beaucoup d'impatience, parce qu'on ſçavoit, depuis quelques jours, par des avis certains, qu'elle étoit en mer. Dés que la nouvelle en fut répanduë, le

Prince

Prince de Naſſau Sarbruk, Maréchal de Camp, l'Envoyé Extraordinaire de l'Empereur, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, les Députez des Etats de Hollande, le Prince de Friſe, le Comte de Hoorn & pluſieurs autres Seigneurs, allerent à ſa rencontre, & aprés l'avoir complimenté, l'accompagnérent à Honſlardick, où il arriva heureuſement.

Tout le monde croyoit que le Roi d'Angleterre feroit quelque ſejour dans cette Maiſon, en attendant qu'on euſt diſpoſé toutes choſes, pour l'Entrée magnifique qu'on lui preparoit. Néanmoins il voulut partir pour la Haye, le même jour: & en effet il y arriva *incognitò*, à ſix heures du ſoir.

Dés qu'il fut deſcendu de Caroſſe, il fut harangué par Mr. Heinſius, au nom de Leurs Hautes Puiſſances, les Etats de Hollande & de Weſtfriſe, qui étoient aſſemblez pour lors. Le Roi répondit en peu de mots, mais de la maniere du monde la plus ſolide & en même temps la plus obligeante pour cet auguſte Corps & pour le Miniſtre qui portoit la parole. En ſuite de quoi il ſe mit à table, & aprés le repas s'alla repoſer.

Com-

Comme l'arrivée de Sa Majeſté Britannique fut inopinée & qu'on ne s'y attendoit pas, ce ſoir-là, à la Haye, tout ce qu'on pût faire, pour temoigner la joye publique, fut de faire, quelques décharges de trente piéces de Canon, qui étoient ſur le Viverberg & de ſonner toutes les cloches. Le jour ſuivant, elle fut complimentée par tout ce qu'il y avoit de Miniſtres Etrangers & par tous les Colléges : & les Etats lui ayant demandé, quel jour elle vouloit prendre pour faire ſon Entrée publique, elle répondit qu'elle n'en vouloit point faire, vû que c'étoit perdre inutilement en Cérémonies un temps qu'elle avoit reſolu d'employer tout entier à agir. Les Etats avoient fait des preparatifs ſi ſuperbes, pour recevoir ce glorieux Prince, qui venoit revoir leur Patrie, moins brillant par l'éclat de ſes trois Couronnes, que par la gloire de ſes Victoires ; & d'un autre côté, les Bourgeois de la Haye avoient fait de ſi grandes dépenſes, pour paroître dans cette occaſion, qu'on ſupplia ce grand Monarque de ne vouloir pas refuſer les honneurs qu'on s'étoit preparé de lui rendre & auſquels tout le monde s'attendoit généralement. Ce Prince qui n'aime point

le

le faſte témoigna qu'il étoit faché, des dépenſes exceſſives qu'on avoit faites pour ſa reception & perſiſta toûjours à refuſer de faire une Entrée publique. Mais enfin s'étant laiſſé gagner aux ſollicitations preſſantes des Etats & du Magiſtrat de la Haye, on obtint de lui qu'il iroit dîner dans une Maiſon de Campagne, qui appartient au Comte de Porlant & qu'il en reviendroit en Caroſſe, paſſant au milieu des Bourgeois, qui ſeroient rangez en haye, depuis la Cour, juſqu'au premier pont, par où il devoit entrer. Le jour fut marqué, au 5. de Fevrier: & comme on en fut averti par tout, il y eut un ſi grand concours de peuple à la Haye, qu'à peine pouvoit-on paſſer par les ruës & moins encore trouver des endroits, pour loger.

Je ne décrirai pas cette entrée, parce qu'outre qu'elle nous meneroit trop loin, on en peut voir la deſcription ailleurs. Je dirai ſeulement que le Roi paſſa ſous trois Arcs de Triomphe, d'une beauté & d'une magnificence extraordinaire, où entre autres choſes, on voyoit repreſentez tous les grands exploits qu'il a faits; l'Europe delivrée des mains du Prince qui la vouloit rendre eſclave; la liberté de la Hollande

défen-

défenduë & conservée ; celle de la Grand' Bretagne rétablie ; l'Irlande soûmise ; la Religion maintenuë ; & une infinité d'Emblêmes & d'Inscriptions, qui feront un monument éternel de l'amour que les Hollandois ont pour cet incomparable Prince.

Le Roi ne fut pas plûtôt à la Haye qu'on vit arriver, de toutes parts, des Princes & des Ambassadeurs, avec lesquels ce Monarque & les Etats Généraux devoient conferer, avant que les Troupes des Alliez se missent en Campagne. Le premier qui y arriva fut l'Electeur de Brandebourg qui fut suivi, quelques jours aprés, du Duc de Wirtemberg & du Prince son Frere ; du Comte de Windisgrats, qui devoit assister au Congrés à la place du Comte de Berca Ambassadeur d'Espagne, qui venoit d'être rappellé ; du Duc de Baviere ; du Marquis de Gastanaga, Gouverneur des Païs-Bas ; du Landgrave de Hesse-Cassel ; du Prince Commerci, Général des Troupes Imperiales ; de deux Princes de Curland ; du Duc de Zeel qui arriva, des derniers, à cause d'une petite indisposition ; & de plusieurs autres Princes, Princesses, Grands Seigneurs & Ministres,

ſtres, qui avoient tous des trains magnifiques & des ſuites dignes du grand Monarque qu'ils avoient fait deſſein d'honorer & avec lequel ils devoient prendre des meſures pour la Campagne qui devoit s'ouvrir au commencement du Printemps. Voici une Liſte de toutes les perſonnes diſtinguées qui s'étoient renduës à la Haye, avant, ou aprés l'arrivée de Sa Majeſté par laquelle on verra que cette Aſſemblée fut une Aſſemblée des plus magnifiques, dont il ſoit fait mention dans aucune Hiſtoire.

Noms des Princes, Princeſſes, Dames, & Grands Seigneurs qui etoient à la Haye, dans le temps que Sa Majeſté Britannique y eſtoit.

L'Electeur de Brandebourg.
L'Electeur de Baviere.
Le Duc de Lunebourg Zel.
Le Duc de Brunſwic Wolfenbuttel.
Le Lantgrave de Heſſe-Caſſel.
Le Prince Chrêtien Louïs de Brandebourg.
Le Marquis de Gaſtanaga, Gouverneur des Païs-Bas.

Le

Le Prince de Waldec.
Le Prince de Naſſau, Gouverneur de Friſe & Maréchal de Camp.
Le Prince de Naſſau Sarbruc.
Le Prince de Naſſau Dillembourg.
Le Prince de Naſſau Idſtein.
Le Prince Philippe Palatin.
Le Duc de Saxe Eyſenach.
Le Lantgrave de Heſſe-Darmſtat, & le Prince ſon Frere.
Le Duc Adminiſtrateur de Wirtemberg.
Le Comte de Hoorn.
Le Comte d'Erbach.
Le Lieutenant Général Webbenun ; *il y mourut.*
Le Lieutenant Amiral Général Tromp ; *il mourut quelque temps apres.*
Le Général Chauvet.
Le Général Delwich.
Le Comte Arco.
Le Comte Sanfra.
Le Comte de Riviera.
Le Comte de Gryal.
Le Comte de Brouay.
Le Comte de Tirimont.
Le Marquis de Caſtel-Moncayo.
Le Duc de Zulisbach.
Le Général d'Autel.

Le Comte de Lippe.
Le Général Barfus.
Le Baron de Pallant.
Le Prince de Wirtemberg & le Prince ſon Frere.
Le Prince de Wirtemberg Nieuſtadt.
Deux Princes d'Anſpach.
Le Lantgrave de Hombourg.
Trois Princes de Holſtein-Beck.
Le Prince d'Anhalt Zerbörſt.
Le Duc de Courland & le Prince ſon Frere.
Le Duc de Holſtein.
Le Prince de Commerci.
Le Prince Palatin de Birkenfelt.
Le Duc de Schomberg.
Le Comte Menard, ſon Frere.
Le Comte d'Eſpence.
Le Comte de Denhoff.
Le Comte de Fugger.
Le Baron Spaan.
Le Rhingrave & ſon Frere.
Le Comte de Carelſon.
Le Comte Général Palfi.
La Princeſſe de Naſſau, Epouſe du Gouverneur de Friſe.
La Princeſſe Radzivil.
La Princeſſe de Saxe Eyſenach.
Le Comteſſe de Soiſſons.

Noms des Seigneurs Anglois, qui arrivérent avec Sa Majeſté.

LE Duc de Nortforck.
Le Duc d'Ormond.
Mylord Dorſet.
Mylord Devonshire.
Mylord Nottingham.
Mylord Portland.
Mr. d'Ouwerkerke.
Mylord Sharboroug.
Mylord Excés.
Mylord Dramlendrits.
Mylord Selckirch.
Mylord Conton, Evêque de Londres.
Mylord Durſley Envoyé Extraordinaire d'Angleterre en Hollande, qui y étoit, avant le Roi.
Mylord Montmouht.

Noms des Ambaſſadeurs, Envoyez Extraordinaires & autres Miniſtres, tant Aupres du Roi, que de Leurs Hautes Puiſſances.

LE Comte de Windiſgrats. Le Comte Berka. Le Chevalier Crampuchr, Mi-

Miniſtres de l'Empereur.

Le Comte Pielat. Le Preſident de la Tour, Miniſtres du Duc de Savoye.

Le Comte Rebenklau. Mr. Lenthe, Miniſtres de Dannemarck.

Le Comte Oxenſtern, Miniſtre de Suéde.

Dom Manuel Colomna, Miniſtre d'Eſpagne.

Mr. Haxhauſen, Miniſtre de Saxe.

Le Baron de Boomgarden Mr. Prielmeyer, Miniſtre de Baviere.

Mr. Van-Dieſt. Mr. Smettau, Miniſtres de Brandebourg.

Le Baron de Leyen, Mr Champagne, Miniſtres de l'Electeur de Treves.

Mr, Talberg, Mr Meyers, Miniſtres de l'Electeur de Mayence.

Le Général & Baron Bernſaw. Mr. Soelemaker, Miniſtres de l'Electeur de Cologne.

Mr. de Norf, Miniſtre de l'Evéque de Munſter.

Mr. Berentdorf, Miniſtre du Duc de Lunebourg Zel.

Mr. Ziegel, Miniſtre du Duc de Lunebourg,

Le Baron de Gorts. Mr. Keppelaar, Miniſtres du Lantgrave de Helle-Caſſel.

Le Baron de Crolek, Miniſtre du Duc de Brunſwik Wolfenbuttel.
Mr. Klekk Miniſtre de Hannover.
Mr. Hetermans, Miniſtre de l'Electeur Palatin.
Mr. Moreau, Miniſtre du Roi de Pologne.
M. Jeurkens, Miniſtre du Duc de Holſtein Gottorf.
Le Conſeiller Mean, Miniſtre de Liege.
Mr. --- Miniſtre de Hambourg.

Il ne ſe paſſa guéres de jour, que Sa Majeſté ne mangeât avec quelques-uns des Princes, avec leſquels il avoit en ſuite des conférences particuliéres, ne voulant perdre aucun moment, pour travailler aux affaires générales des Alliez. Et dés que toutes les Cérémonies, toutes les Harangues, & tous les Complimens furent finis, il aſſiſta aux Etats Généraux & au Conſeil d'Etat, où il fit des diſcours pleins d'affection & de tendreſſe, qui marquerent que la conſervation des Provinces-Unies ne lui étoit pas moins chere, que celle des trois Royaumes, ſur leſquels Dieu venoit de l'établir Souverain. Il leur dit d'abord, que la derniere fois qu'il avoit paru dans l'Aſ-

ſemblée de Leurs Hautes Puiſſances, il leur avoit déclaré, que ſon deſſein étoit de paſſer en Angleterre, pour delivrer ce Royaume, des maux qui le menaçoient & qu'il reſſentoit déja ; qu'avec le ſecours qu'ils lui avoient donné, Dieu avoit tellement beni ſes juſtes deſſeins, qu'il avoit eu un ſuccés & plus prompt & plus heureux, qu'il n'avoit pû eſperer ; que cette Nation lui avoit offert la Couronne des trois Royaumes Britanniques, laquelle il avoit acceptée, comme Dieu lui en étoit témoin, non par ambition & vaine gloire, mais pour maintenir la Religion, la tranquilité & les libertez de ces Royaumes, & afin de pouvoir aſſiſter plus efficacement ſes Alliez & leur Etat principalement, contre les entrepriſes de la France. Il leur proteſta, qu'il eût bien ſouhaité les pouvoir ſecourir d'abord, mais que les affaires d'Irlande, qui lui étoient ſurvenuës l'en avoient empêché juſqu'alors ; & que tout étant en meilleur état dans ce Royaume & dans les deux autres, il étoit venu dans leurs Provinces, non ſeulement pour conférer avec les Alliez, ſur les meſures qu'il faudroit prendre pour la Campagne, où l'on devoit bien-tôt entrer, mais auſſi pour

exercer les fonctions de Capitaine Général de leurs Provinces & commander en Flandres leur Armée de terre, tandis que l'Amiral Tromp commanderoit leur Flote. Il ajoûta, que depuis la plus tendre jeuneſſe, il avoit eu toûjours de l'amour & de l'affection pour leur Etat, & que ſi cet amour & cette affection pouvoient croître, ils éprouveroient cet accroiſſement, en reconnoiſſance de tant de témoignages de confiance qu'il venoit de recevoir & des Etats & du peuple, mais que cette amour & cette affection étoient ſi grandes, qu'elles ne le pouvoient être davantage; qu'il ſacrifieroit tout ce qui dépendroit de lui, pour le bien de leur République, ſans épargner même ſa propre vie; qu'il eſperoit que Dieu ſe ſerviroit de lui, comme d'un inſtrument, pour détourner les dangers qui les menaçoient & rétablir le repos dans toute l'Europe; & qu'il mourroit content & ſatisfait, s'il pouvoit venir à bout de ce deſſein.

Les Etats répondirent à ce diſcours, de la maniére que Sa Majeſté pouvoit ſouhaiter: car aprés l'avoir remerciée de l'honneur qu'elle leur avoit fait de vouloir aſſiſter dans leur Aſſemblée & de l'affection qu'elle

qu'elle venoit de leur temoigner, ils lui promirent de concourir avec elle, de tout leur pouvoir, au bien public & à sa satisfaction particuliere.

Aprés diverses Conférences que le Roi eut & en général & en particulier avec les Princes, Ambassadeurs & autres Ministres étrangers, il partit pour Loo, accompagné du Duc de Zel & de plusieurs Seigneurs de sa Cour, dans le dessein de s'y delasser quelques jours & d'y prendre le divertissement de la Chasse, ou plûtôt pour y conférer sur les affaires de la guerre, avec plus de repos: ce lieu n'étant, à proprement parler, qu'un Rendez-vous particulier dont les parties de Chasse qu'on y devoit faire n'étoient que le prétexte. Sa Majesté y arriva le 18. de Mars: mais à peine y fut-elle arrivée, qu'ayant eu avis que le Roi de France avoit fait investir Mons, elle fut obligée de se rendre à la Haye, en toute diligence, si bien qu'elle y fut de retour, le 21. à neuf, ou dix heures du soir, d'où elle partit le 26. pour se rendre en Flandres.

Le Roy de France, qui avoit projetté, depuis long-temps, de faire le Siége de cette Place, avant l'ouverture de la Cam-

pagne, avoit si bien pris ses mesures, qu'il étoit extrémement difficile de faire échouer son dessein. Comme dans la saison; où l'on étoit, il n'avoit rien à craindre, ni pour ses Côtes, ni même du côté d'Allemagne, il ramassa toutes les forces, ne laissant dans la plûpart des Places, que le nombre de Troupes qui étoient nécessaires, pour se garantir de surprise. Si bien qu'il forma une Armée de prés de cent mille hommes, pour surprendre cette Ville & l'emporter, avant qu'on la pût secourir. D'ailleurs, les François ayant un grand nombre de Places fortes derriere eux, ils sçavoient qu'ils ne pouvoient être forcez dans leur Camp, que par un seul endroit qu'ils avoient fortifié, d'une maniere extraordinaire. Le Roi d'Angleterre cependant avoit fait dessein de forcer les ennemis dans leurs lignes. Il ramassa avec toute la diligence qui lui fut possible, tout autant de Troupes qu'il pût: & si la Place eût tenu tout le temps qu'elle pouvoit tenir, il est indubitable, qu'il eust fait retirer l'Armée Françoise, quelque nombreuse qu'elle fût. Mais les Bourgeois poussez par les Moines & autres Ecclésiastiques, qui étoient d'intelligence avec la France, décla-

déclarerent au Gouverneur qu'ils vouloient le rendre, & ſur le refus qu'il leur en fit d'abord, ils le menacérent d'ouvrir les portes à l'ennemi & d'émouvoir une ſedition. Le Prince de Berghes, qui étoit le Gouverneur fut au deſeſpoir de voir les Bourgeois dans cette diſpoſition. Il voyoit que les ennemis ne s'étoient pas encore rendus Maîtres de tous les Dehors; que le Corps de la Place étoit encore dans ſon entier; qu'il pouvoit recevoir du ſecours; & que ſa Garniſon, quoi qu'extrémement fatiguée, à cauſe des diverſes & vigoureuſes attaques des François, étoit diſpoſée à ſe défendre juſqu'à la derniere goute de ſon ſang. Mr Fagel Brigadier & Colonel d'un Regiment Hollandois faiſoit tous ſes efforts pour encourager le Gouverneur à perſiſter dans ſon deſſein, & à faire échoüer la trahiſon. Mais les Bourgeois étant armez & en plus grand nombre que la Garniſon, il falut que le Prince de Berghes capitulât, en depit qu'il en eût.

Le Roi d'Angleterre ayant apris la reddition de Mons & voyant bien que ſa preſence n'étoit plus néceſſaire en Flandres, en partit, & arriva à la Haye, le 16. du mois d'Avril. Deux jours aprés, il donna

l'Ordre de la Jarretiere au Duc de Zel, dans ſon Cabinet, en preſence des Chevaliers qui ſe trouverent à la Cour, & s'embarqua le 22. pour l'Angleterre, où il arriva heureuſement le 24. Ce Prince infatigable ſe remit en mer, trois ſemaines aprés, ayant pourvû à la ſeureté de ce Royaume, & terminé ce qu'il y avoit à faire, & fut de retour à la Haye, le 13. de Mai. Comme ſon deſſein étoit de ſe rendre inceſſamment en Flandres, le ſejour qu'il fit en Hollande ne fut que trés-peu conſiderable, en effet, il arriva le 2. de Juin à l'Armée, qu'il trouva campée à trois milles, au deſſus de Bruxelles. L'Armée des Alliez étoit à peu prés auſſi forte, que celle de France commandée par le Duc de Luxembourg. Si bien qu'on s'étoit imaginé que la Campagne ne ſe paſſeroit point, ſans quelque action, qui décideroit de la deſtinée de l'Europe. Le Roi de la Grand'-Bretagne qui brûloit du deſir d'en venir aux mains, fit tout ce qu'il pût pour engager les François à une Bataille. Il les alla chercher. Il leur preſenta le combat Il fit mine de les attaquer. Mais le Duc de Luxembourg qui le craignoit & qui voyoit bien, qu'il n'en ſeroit pas d'une ba-

taille,

taille, avec cet invincible Monarque, comme de celle de Fleurus, ne fit que fuïr, & décamper, de jour en jour. Et comme quand on a affaire à un Général experimenté, qui n'a pas deſſein de ſe battre, il eſt bien difficile de l'y contraindre; le Duc ſe retrancha toûjours dans des poſtes ſi avantageux, qu'il fut impoſſible à Sa Majeſté Britannique de venir jamais à ſes fins: ce qui l'obligea à ſe retirer à Breda, pour ſe diſpoſer à repaſſer en Angleterre, où elle ſe devoit trouver à l'ouverture du Parlement.

Le Duc de Luxembourg, qui apprit le depart du Roi & qui n'avoit plus deſormais tant à craindre, tâcha de ſe prevaloir de l'abſence de ce Prince, & il le fit. Car le 19 de Septembre, l'Armée des Alliez, commandée par le Prince de Waldec, ayant décampé, le matin, de Leuſe, pour ſe retirer à Cambron, le Duc qui en fut averti fit un détachement d'environ trente Eſcadrons, la plûpart de la Maiſon du Roi, qui marcha toute la nuit à la faveur d'un broüillard extrémement épais & alla attaquer quinze Eſcadrons de l'Arriere garde des Alliez que le Prince de Naſſau Saarbrug commandoit. Quoi que la partie ne

corter Sa Majeſté étoient prêts il y avoit long-temps, elle partit de la Haye, dés que le vent fut favorable & arriva à Londres, le 19. d'Octobre. On fit d'abord dreſſer une Proclamation, pour établir un jour d'actions de graces publiques, pour le retour du Roi & la reduction d'Irlande. Le Lord Maire & les Aldermans aſſurerent Sa Majeſté, au nom de la Ville de Londres, que tout le monde y étoit diſpoſé à fournir les ſommes d'argent qui ſeroient néceſſaires pour la continuation de la guerre. Et le Parlement s'étant aſſemblé le 1. du mois de Novembre, le Roi s'y étant rendu avec les Cérémonies accoutumées, fit le diſcours ſuivant aux deux Chambres.

MYLORDS ET MESSIEURS,

J'ai convoqué cette Aſſemblée du Parlement, auſſi-tôt que les affaires qui m'avoient obligé de paſſer la mer, ont pû permettre mon retour en Angleterre : afin de vous donner plus de temps a penſer aux moyens les plus convenables & les plus efficaces, pour la continuation de la guerre, que nous

avons

avons à ſoûtenir contre la France. Je veux eſperer, que les heureux ſuccés qu'il a plû à Dieu de donner à mes armes en Irlande, ſeront non ſeulement un puiſſant motif pour vous y encourager, mais que vous les conſiderez, comme un préſage du bonheur futur que vos prompts ſecours nous procureront, avec la benédiction du Ciel. Et comme je ne doute pas, que vous ne preniez ſoin de ſatisfaire aux arrérages dûs à cette Armée qui a ſi bien fait ſon devoir, en achevant de donner le repos à l'Irlande; je vous aſſure auſſi que de mon côté, je n'oublierai rien pour faire en ſorte, que ce Royaume ne ſoit point a charge à l'Angleterre.

MYLORDS ET MESSIEURS,

Je ne doute pas que vous ne reconnoiſſiez, qu'il ſera néceſſaire de mettre en mer, l'année prochaine, une puiſſante Flote, qui ſoit prête d'auſſi bonne heure, qu'elle le fut cette année. Je dois auſſi vous dire, que la grande puiſſance de la France demande néceſſairement, que nous entretenions une forte Armée, prête en tout temps, non ſeulement à nous garantir contre toutes ſortes d'inſul-

tes,

tes, mais auſſi à attaquer l'ennemi commun, par l'endroit le plus ſenſible. Et je ne vois pas que nous puiſſion le faire, avec moins de ſoixante & cinq mille hommes. Je finis, en vous diſant, que par la promptitude de vos déliberations & par les ſecours que j'eſpere de la Séance de ce Parlement, vous avez une occaſion entre vos mains, que vous ne ſçauriez recouvrer, ſi vous la negligez, pour affermir, non ſeulement, à l'avenir, le repos & la proſperité de ces Royaumes, mais auſſi la Paix & la ſureté de toute l'Europe.

On répondit, à ce diſcours avec de ſi grandes marques de joye & de réconnoiſſance, qu'il ne ſeroit pas poſſible de les exprimer; mais comme le Parlement n'étoit pas complet, il s'ajourna pour le lendemain. Cependant les Membres qui ſe trouverent à la Chambre-Haute, reſolurent qu'on preſenteroit une Adreſſe à Sa Majeſté, pour la remercier de tous les ſoins qu'elle avoit pris & qu'elle prenoit inceſſamment, pour leur conſervation & pour l'aſſurer, en même temps, de l'attachement inviolable qu'ils auroient, toute leur vie, pour la perſonne ſacrée & pour les intérêts

térêts particuliers, ce qui fut executé le même jour. Les Communes en presenterent une autre, par laquelle elles lui protesterent, que tous ceux qui composoient leur Corps étoient prêts à l'assister de leurs vies & de leurs biens, pour la gloire de Leurs Majestez, pour la conservation du Gouvernement & de l'Etat & pour la continuation de la guerre contre la France, à quoi le Roi répondit ceci.

MESSIEURS,

Tout ce qui me vient de la part de la Chambre des Communes m'est fort agréable, sur tout, quand il s'y trouve une affection telle que celle que vous me témoignez; ce qui merite bien ma reconnoissance. Je vous asſure, que je tâcherai d'amener les choſes a un tel point, que la France ſera obligée d'en venir a une Paix honorable pour nous & pour nos Alliez. J'eſpére toûjours, que de vôtre côté, vous m'aſſiſterez de ce qui ſera néceſſaire pour réüſſir dans cette entrepriſe: & je vous proteſte, de ma part, que je n'oublierai rien pour venir à cette heureuſe fin.

Le

Le Clergé de Londres, le Lord Maire & les Aldermans presentérent, à leur tour des Adresses, où ils faisoient, à peu prés les mêmes protestations à Sa Majesté.

On peut voir par tout le tissu de cette Histoire dont nous n'avons fait qu'une ébauche imparfaite, quelle est la gloire de ce Grand Monarque, & ce que l'Europe doit attendre de lui. Tout le monde demeure d'accord que jamais Princes n'ont été plus dignes de porter le nom de Héros, que ceux de la Maison de Nassau; chacun en peut juger par ce que la renommée en a publié: par ce qu'on en a lû dans toutes les Histoires & enfin par cet Abregé de leur vie que nous avons tracé. Guillaume III. a herité de toutes les grandes qualitez de ces Princes: mais on peut dire qu'il les a rehaussées dans sa personne avec des distinctions toutes particuliéres. L'invasion de l'année 1672. & les perils, où se trouva reduite sa Patrie, furent le commencement de ce grand nom qu'il s'est aquis & qui rendra sa gloire immortelle. Cette tempête qui faisoit gemir les Provinces-Unies & qui les mit, pour ainsi dire, à deux doigts de leur ruïne totale, fut le denoûment de tous les obstacles qu'une circonstance tu-

neste

neſte avoit apportez à ſon élevation & à ſon rétabliſſement dans les Dignitez de ſes Ayeux, de glorieuſe mémoire. Ce que ce Prince fit dans ce temps facheux, en un âge ſi peu avancé, lui attira l'eſtime de ſes ennemis; la confiance de ceux qui s'étoient attachez à lui; & l'affection de tout un grand peuple, dont il fut le Liberateur & le Pere. Il ne fut pas plûtôt à la tête des Armées des Etats-Généraux, que l'ennemi victorieux, fut arrêté dans ſa carriére & obligé de renoncer à ſes Victoires & à ſes Triumphes. Enfin, l'abaiſſement de l'Eſpagne, l'oppreſſion de l'Empire, les nouveaux dangers des Provinces-Unies, l'abbattement de l'Angleterre, & l'Eſclavage, où toute l'Europe couroit riſque d'être reduite, par l'ambition du Roi de France, ont placé ce Prince ſur le Trône de la Grand'-Bretagne, dans le temps qu'il s'y attendoit le moins, afin que delà il put tendre les mains à tous ſes Alliez & agir avec eux, d'une maniére efficace, contre l'ennemi commun: car ce n'étoit que par le moyen de l'Angleterre unie avec la Hollande, qu'ils pouvoient voir briſer leurs fers. Il a rempli juſques-ici l'attente des Confédérez: & malgré les oppoſitions de

ſes

ſes ennemis, il eſt devenu des delices des peuples, ſur leſquels Dieu l'a établi Souverain, & a entierement reduit les rebelles. L'Angleterre, qui ſous les Regnes précedens n'avoit été qu'un affreux Théatre, où ſe joüoient les plus ſanglantes Tragedies, à joüi d'une Paix profonde ſous ſon Gouvernement pacifique. Elle a éprouvé dans ce Prince, une douceur, une moderation & un penchant à pardonner, dont on a vû peu d'exemples : & ſi elle a vû répandre du ſang, ce n'a été que celui de ce Héros, qu'il a voulu prodiguer, pour lui aſſûrer ſa Religion & ſes Libertez & la mettre à couvert des inſultes des ennemis du dedans & du dehors, qui l'avoient reduite aux derniéres extrémitez & dont elle avoit encore beaucoup à craindre. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que ce Royaume ſeconde avec tant de joye & avec tant d'ardeur un Monarque qui s'eſt expoſé à tant de dangers, pour le maintien de ſes Priviléges & qui l'a fait d'une maniére ſi intrepide. La Grand'-Bretagne ne trouvera jamais dans l'Hiſtoire de ſes Rois, qu'un Monarque bleſſé d'un coup de Canon, la veille d'une Bataille, n'ait pas laiſſé de la donner le lendemain, & de combattre à

la

la tête de son Armée, comme si en recevant cette blessure, qui avoit allarmé toutes ses Troupes, il n'eust reçû que le signal qui l'avertissoit, qu'il devoit aller fondre sur l'ennemi, forcer un passage qu'on croyoit inaccessible & remporter une Victoire qui doit decider de la destinée de toute l'Europe: car enfin ce fut le passage de la Boine & les grandes actions qu'y fit ce Monarque, qui ont donné le branle, à tout ce qui a été fait, depuis ce temps-là, de grand & de considérable en Irlande & qui fut comme le prélude de tant de triomphes, qui vont assurer la Paix à l'Europe & humilier une Puissance que toute la Chrétienté redoutoit. Il y a tout sujet d'esperer que cette grande affection que les Anglois témoignent pour leur Prince ne se ralantira jamais, parce que ce Prince a tout ce qu'il faut pour se faire aimer & qu'il n'abusera jamais de cette tendresse & de cette confiance, dont ils lui ont donné de si grandes marques. Si les efforts que l'Angleterre a faits, sous les Regnes précedens, eussent été aussi utilement employez, que ceux qu'ils s'engagent aujourd'hui de faire, pour remplir les vœux de leur Monarque, la Chrétienté ne gémiroit pas sous

cette

cette fatale guerre, sous laquelle elle gémit malheureusement & qui a dépeuplé des Provinces entieres. Mais si ce Royaume a laissé croître le mal, contre son intention, il y remédie, sous le Regne glorieux de Guillaume III. & laisse entrevoir aux Alliez des esperances mille fois plus grandes, que leurs craintes ne l'avoient été.

FIN.

CATA-

CATALOGUE

Des Livres nouveaux, qui ſe trouvent chez PAUL MARRET.

LE grand Dictionaire Hiſtorique, par Moreri. 4. vol. fol.

Dialogues ſur les affaires de l'Europe. 12.

Journal du Siége de Londonderri, par le Sr. Walker. 12.

Memoires de la vie de Jaques II. 12.

Comedies de Terence traduites, par Mad. Dacier. 12 3. vol. fig.

Hiſtoire de Louïs le Grand en Medailles, par le P. Claude Meneſtrier. fol.

—— des Princes d'Orange de la Maiſon de Naſſau.

—— du temps, ou Relation de ce qui s'eſt paſſé de mémorable en Europe. 12. 3. vol,

Oeuvres Poſthumes de Rohault. 12: 2. vol.

—— de François Rabelais. 12. 2. vol.

Po-

—— Posthumes de M. Claude. 8. 5. vol.
—— de Tacite, par Dablancourt. 8. 2. vol.
Recüeil des plus belles Lettres des meilleurs Autheurs François, par Pierre Richelet. 12.
Voyage du Monde de Descarces. 12.
—— d'Espagne. 12. en 1680.
—— d'Italie en 1688. 12. 2. vol. fig.
Vie d'Olivier Cromwel. 12.
—— du Duc de Lorraine 12.
—— de Turenne. 12.
Fortifications de Deschales. 12,
—— de Fournier 12.
Elemens de Geometrie, par Mrs. du P. Royal.
—— d'Euclide par Deschales.
Cours Entier de Philosophie, par Silvain Regis. 3. vol. 4.
L'Horoscope des Jesuites; où l'on découvre comb en ils doivent durer. 12.
Journal du Voyage de la Reine d'Espagne. 12
Mémoires de la Cour d'Espagne. 12.
Discours Politiques de Machiavel. 12.
Desordres du Jeu, avec des Reflexions. 12.
Reflexions sur les Livres de l'Ecriture Sainte,

Sainte, par M. Allix. 2. vol. 8.

Dames Galantes de Brantome. 12. 2. vol.

Amitiez, Amours & Amourettes, par Le Pays. 12.